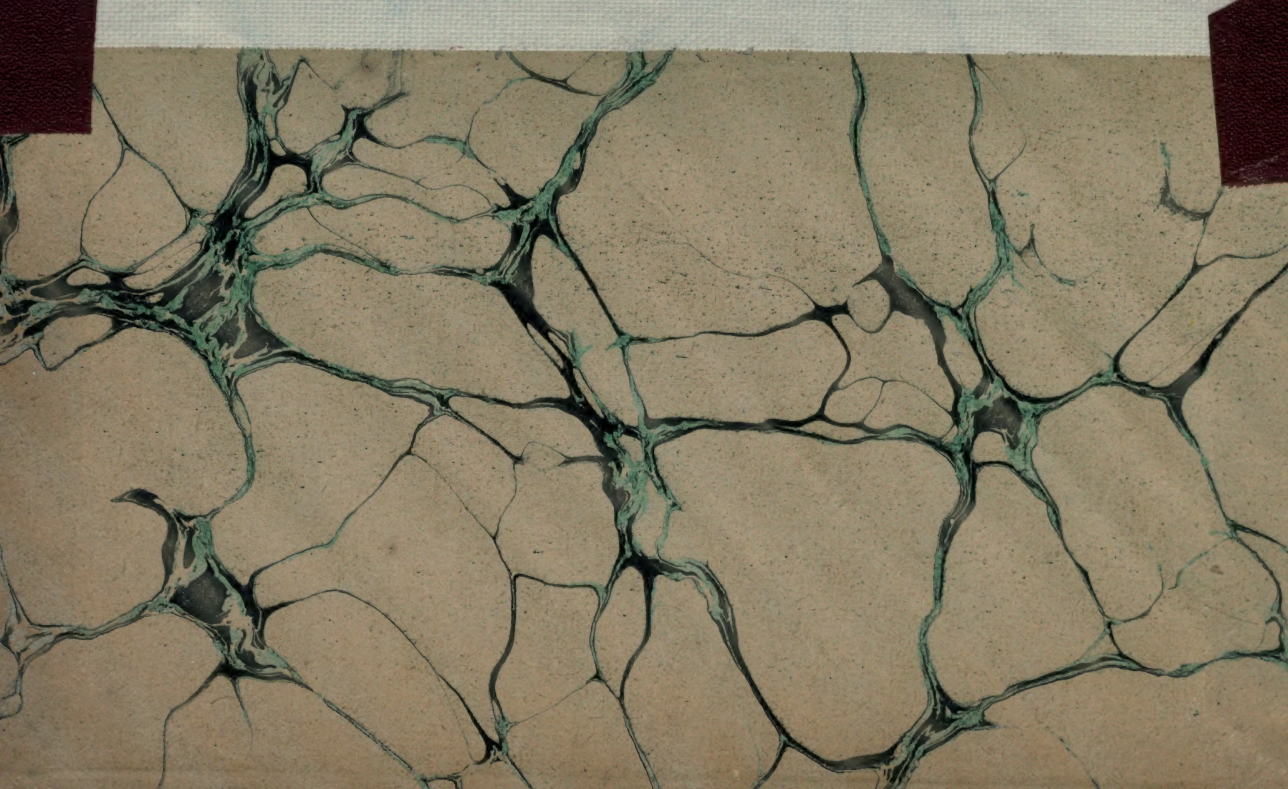
3 1761 03592 8357



BOOKSELLERS AND
19 Rue Scribe, PARIS;
14 Beaver Street, NEW YORK.

Maîtres d'Autrefois et d'Aujourd'hui

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Essai sur Taine, son œuvre et son influence, *d'après des documents inédits*, avec des extraits de 40 articles de Taine non recueillis dans ses œuvres. 5e édition revue et corrigée. Un vol. in-16..... 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Bordin).

Pages choisies de Taine. avec une introduction, des notices et des notes. 2e édition. (5e mille.) Un vol. in-16..... 3 fr. 50

Chateaubriand, *Études littéraires*. 2e éd. rev. et corrig. Un vol. in-16. 3 fr. 50

Pages choisies de Chateaubriand, avec une introduction, des notices et des notes. 2e édition revue et corrigée. Un vol. in-16..... 3 fr. 50

Pages choisies des Mémoires d'Outre-Tombe de Chateaubriand, avec une Introduction et des notes, 2e édition revue et augmentée. Un vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

Nouvelles études sur Chateaubriand, *Essais d'histoire morale et littéraire*. Un vol. in-16..... 3 fr. 50

Livres et Questions d'aujourd'hui. Un vol. in-16..... 3 fr. 50

Blaise Pascal, *Études d'histoire morale*, avec un portrait. 3e édition revue et corrigée. Un vol. in-16..... 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française (premier prix Bordin).

Les Maitres de l'Heure, *Essais d'histoire morale contemporaine (Pierre Loti, F. Brunetière, E. Faguet, E.-M. de Vogüé, P. Bourget)*. 3e édition revue, corrigée et augmentée. Un vol. in-16..... 3 fr. 50

Maitres d'autrefois et d'aujourd'hui, *Essais d'histoire morale et littéraire*. Un vol. in-16..... 3 fr. 50

En Préparation :

La Religion de Chateaubriand : les origines, l'évolution, l'influence. *Etude critique sur l'histoire des idées religieuses dans la littérature française des XVIIIe et XIXe siècles.* Un vol. in-16.

Lamennais, son œuvre et son temps.

AUTRES LIBRAIRIES

Bibliographie critique de Taine. 2e édition refondue. Un vol. in-8°, Paris, Alphonse Picard..... 5 fr.

Pascal. *L'homme, l'œuvre, l'influence.* 3e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Un vol. in-16. Paris, Fontemoing.... 3 fr. 50
(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

Pensées de Pascal, édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une introduction et des notes. 8e édition. Un vol. in-16. Paris, Bloud..... 1 fr. 20

Opuscules choisis de Pascal. 6e édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 60

Chateaubriand, ATALA. Reproduction de l'édition originale, avec une *Etude sur la jeunesse de Chateaubriand*, d'après des documents inédits. Un vol. petit in-18. Fontemoing..... 3 fr.

Chateaubriand. *Pensées, Réflexions et Maximes*, suivies du Livre XVI des *Martyrs* (texte du manuscrit). 3e édition. Bloud..... 0 fr. 60

Sainte-Beuve : Table alphabétique et analytique des *Premiers Lundis, Portraits contemporains* et *Nouveaux Lundis*. Un vol. in-16, 3e édition. Paris, Calmann-Lévy..... 3 fr. 50

Ferdinand Brunetière. *Notes et Souvenirs*, avec des fragments inédits et un portrait. 3e édition. Bloud..... 1 fr.

Pensées chrétiennes et morales de Bossuet. 4e édition. Bloud..... 0 fr. 60

Pensées de Joubert. Reproduction de l'édition originale, avec la *Notice historique* du frère de Joubert. Introduction et notes. 4e édition revue et corrigée. Bloud..... 1 fr. 20

Les Confessions de saint Augustin, traduction d'Arnauld d'Andilly, introduction et notes. 5e édition. Bloud..... 1 fr. 20

Les Idées morales d'Horace. 3e édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 60

1016-12. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 10-12.

G3225 m

VICTOR GIRAUD

Maîtres d'Autrefois et d'Aujourd'hui

ESSAIS D'HISTOIRE MORALE ET LITTÉRAIRE

Montaigne — Chateaubriand
Sainte-Beuve — Taine — Brunetière
Sully Prudhomme — Angellier
Gabriel Hanotaux

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
—
1912

Droits de traduction et de reproduction réservés.

126251
6/2/13

PQ
286
G5

A M. ÉMILE FAGUET

de l'Académie française.

Mon cher Maître,

« La critique se meurt! La critique est morte! » Combien de fois par jour n'entendons-nous pas cette plainte! Elle n'est pas fondée, au moins entièrement, puisque vous êtes toujours là, sur la brèche, et qu'un livre, même modeste, ne peut voir le jour sans que vous ne vous empressiez de le lire, et d'en dire très librement votre avis. J'admire, j'envie plus que je ne saurais, plus que je n'ai su le dire, votre inlassable, votre prodigieuse activité d'esprit et de plume. Critique irrégulier et intermittent moi-même, j'ai plus d'une fois éprouvé la parfaite bonne grâce de votre accueil, la chaleur de votre intelligente sympathie, l'encourageante indulgence de votre critique. J'ose vous offrir ce nouveau livre : il n'est aucun des écrivains qui s'y trouvent étudiés dont vous n'ayez vous-même excellemment parlé, parfois à plus d'une reprise. Puisse le lecteur de mes essais, lorsqu'il se reportera aux vôtres, ne pas juger ce recueil trop indigne de vous être offert!

V. G.

AVANT-PROPOS

Voici, sur un certain nombre d'écrivains que j'ai eu l'occasion d'étudier d'assez près, un nouveau recueil d'essais.

Je dis bien : des *essais*. J'aime, je l'avoue, ce vieux mot que notre Montaigne a rendu célèbre. Car d'abord, il est modeste : jamais celui qui l'emploie n'aura, ou ne devra avoir la prétention d'épuiser un sujet ou une question. Et puis, il dit si bien tout ce qu'il veut dire! Un livre vient de paraître qui traite un sujet sur lequel on croit avoir certaines « clartés » : on essaie le livre ; on essaie l'auteur; on essaie, après lui, le sujet qu'il traite; on essaie les idées que le livre suggère; on s'essaie soi-même au contact d'une personnalité étrangère. Et, si l'on sait s'y prendre, ces essais successifs ou simultanés peuvent fort bien servir à l'instruction, au divertissement, à la rêverie des honnêtes gens.

Il me semble que c'est à peu près ainsi que l'*Essai* a été compris et pratiqué par les maîtres du genre.

Car l'essai est bien un genre. Il est, au grand livre d'histoire ou de critique, ce que la nouvelle est au conte. Le définir n'est pas très aisé. C'est un morceau de moyenne longueur qui constitue un tout, le résumé des impressions et des idées d'un esprit sur un objet qu'il ne connaît pas assez pour l'épuiser, dont il a une perception assez nette pour qu'il vaille la peine de les lire. Un tel travail suppose une forte culture, — tant vaut l'essayiste, tant vaut l'essai, — un choix heureux du sujet; — si la matière traitée n'est pas importante, à quoi bon ces trente ou quarante pages? — un point de vue surtout et de la portée. Il y faut l'art de la composition courte, le plus difficile; le talent de discerner l'essentiel dans les questions et dans les personnes; enfin un style qui supplée par sa vertu d'intensité aux sacrifices qu'impose une dimension trop serrée. Aussi le nombre des essayistes qui ont réussi ce difficile tour de force est-il assez restreint, et ils ne l'ont pas réussi toujours. Taine, Renan, Montégut, Planche, à l'occasion d'*Adolphe*, Sainte-Beuve avant les *Lundis*, Brunetière, tels sont, pour ne parler que des morts, quelques-uns des maîtres du genre. J'allais oublier J.-J. Weiss, ce génie si mal dirigé et si remarquable...

C'est un autre maître du genre, c'est M. Paul Bourget, qui parle ainsi, à propos d'un autre grand essayiste, Eugène-Melchior de Vogüé. Et je voudrais bien, en transcrivant cette forte page, n'avoir point prononcé ma propre condamnation. Je voudrais bien que cette série d'essais sur Montaigne et sur Chateaubriand, sur Sainte-Beuve et sur Taine, sur Brunetière et sur Sully Prudhomme, sur Auguste Angellier et sur Gabriel Hanotaux ne fît pas trop l'effet d'un ver-

biage inutile. J'ai tâché, en tout cas, de me placer à un certain « point de vue » pour les écrire; et ce point de vue, toujours le même, est celui que je me suis efforcé de définir dans la Préface de mes *Livres et Questions d'aujourd'hui*. Ce point de vue qui forme, si je ne m'abuse, l'unité de mes principaux travaux, je n'en ai pas sans doute tiré tout le parti possible; mais d'autres viendront, j'en ai la ferme confiance, qui, mieux armés de pensée, de science et de talent, sauront bien faire rendre à mon idée maîtresse tout ce qu'elle recèle de vie et de fécondité. Je ne sais si, comme on le dit partout, il y a, à l'heure actuelle, une crise de la critique française. Si cette crise existait réellement, il n'y aurait pas, j'en suis convaincu, de plus sûr moyen d'en sortir que de porter, dans l'étude des ouvrages de l'esprit, quelques-unes des préoccupations dont, après quelques autres, j'ai tenté de me faire l'écho.

Et peut-être aussi serait-il bon de revenir à cette forme, aujourd'hui un peu négligée, de l'*Essai*. C'est, à mon gré, la plus libre, la plus souple, la plus vivante de toutes les formes de la critique, et peut-être la plus efficace. Elle n'est pas indifférente à l'actualité, mais elle la dépasse, et elle a l'ambition de lui survivre. Elle a produit, chez nous surtout, d'authentiques, de durables chefs-d'œuvre. Elle est admirablement adaptée

au génie si clair et si humain de notre race. Intermédiaire entre les brillantes improvisations du journalisme et les gros volumes écrits par des spécialistes et pour des spécialistes, elle s'adresse à ceux qui veulent s'instruire sans trop d'efforts et qui pourtant ont gardé le goût du recueillement intellectuel. Elle est plus capable qu'aucune autre de résister à certains engouements, de redresser certains partis pris, de réformer certains jugements hâtifs ou convenus, de consacrer des réputations légitimes. Plus qu'aucune autre enfin elle assure à ceux qui l'emploient avec suite, avec conscience, avec talent, ce quelque chose d'extrêmement rare et d'infiniment précieux qui s'appelle l'autorité. Si demain quelque grand critique venait à naître, il me paraît peu douteux que c'est à la forme de l'*Essai* qu'il aurait recours pour répandre ses idées et accomplir son œuvre.

VICTOR GIRAUD.

Gruyères, juillet 1912.

MAITRES D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI

LES ÉPOQUES DE LA PENSÉE DE MONTAIGNE[1]

Voici un livre auquel Ferdinand Brunetière, — on verra tout à l'heure pourquoi, — n'eût pas manqué de consacrer un article. Très savant, très méthodique, très consciencieux, il renouvelle, sur plus d'un point important, l'étude de Montaigne. Il est, de plus, l'œuvre, extrêmement méritoire, et un peu inattendue, d'un jeune aveugle dont l'information peut faire envie à ceux qui voient clair. Ce sont là plus de raisons qu'il n'en faut pour en parler.

I

« Je n'attends pas sans impatience, et les notes où M. Strowski essaiera de déterminer les dates de

1. *Les Sources et l'Évolution des « Essais » de Montaigne; — les Livres d'histoire moderne utilisés par Montaigne*, par M. Pierre Villey, 3 vol. in-8, Hachette, 1908.

composition de chaque *Essai*, et surtout celles où il explorera les sources des *Essais*. » C'est à propos du premier volume de l' « Édition municipale » des *Essais* que Ferdinand Brunetière s'exprimait en ces termes. S'il avait vécu deux ans de plus, son impatience eût été satisfaite, mais d'une façon qu'il n'avait pas prévue. En même temps que M. Strowski préparait sa monumentale édition des *Essais*, dont le second volume vient précisément de paraître, M. Pierre Villey poursuivait de son côté les recherches dont il nous donne aujourd'hui les résultats. Les deux historiens travaillaient à l'insu l'un de l'autre. Quand ils connurent leur mutuelle existence, et leur mutuel dessein, ils s'aperçurent que depuis longtemps, sans le savoir, « ils battaient les mêmes buissons ». Avec la plus parfaite bonne grâce M. Strowski s'effaça devant son concurrent involontaire : au lieu de le devancer, comme il aurait sans doute pu le faire, il annonça les travaux de M. Villey et leur laissa prendre quelque avance. Il fit mieux encore : il l'associa à sa tâche, et lui abandonna, au dernier volume de l' « Édition municipale », une partie de l'étude qu'il avait lui-même entreprise. Les mœurs littéraires se sont bien adoucies depuis un siècle. Quand on songe aux inélégants procédés de Cousin à l'égard de Sainte-Beuve, on ne peut que féliciter M. Strowski de n'avoir pas marché sur les traces de Victor Cousin.

C'est que M. Strowski est un élève, non pas de Victor Cousin, mais de Brunetière. Ce qui restera, je crois, la marque propre de ce dernier comme

1. *Études critiques sur l'Histoire de la littérature française*, 8e série, p. 44.

professeur et comme critique, c'est la précision et la rigueur de sens historique dont il donnait l'exemple, et qu'il inculquait à tous ceux qui l'approchaient. « Nous sommes mobiles, et nous jugeons des êtres mobiles », ce mot de Sénac de Meilhan, dont Sainte-Beuve a fait l'épigraphe de ses *Portraits Contemporains*, si Brunetière ne le citait pas, on peut dire qu'il l'avait constamment à l'esprit. De là l'extrême attention qu'il prêtait aux dates, aux synchronismes, aux influences exercées ou subies, aux sources, aux éditions successives, à la bibliographie des œuvres, bref, à tout ce qui précise, localise, actualise une physionomie littéraire; il se défendait d'étudier et de juger « en bloc ». Or, en ce qui concerne Montaigne, le conseil était particulièrement opportun, et il a été très heureusement suivi. Dans son enseignement à l'École normale, Brunetière avait montré[1], sinon le premier, au moins plus fortement que personne, que les *Essais* sont une œuvre essentiellement successive, et que, pour en démêler le véritable caractère, il faut tenir grand compte des sources, des différences d'éditions, et des corrections de l'auteur. M. Lanson, entre autres, M. Strowski, M. Villey enfin ont repris, précisé ces indications suggestives. Et à la question ainsi

1. Voyez à cet égard, dans le 3e fascicule du t. I de l'*Histoire de la littérature française classique* (Paris, Delagrave), l'admirable et presque décourageant chapitre sur *Montaigne*. Ce chapitre que M. Gustave Michaut a fort habilement restitué, d'après les notes d'un cours professé à l'École normale, en 1900-1901, par Ferdinand Brunetière, donnera bien une idée de ce qu'a été l'enseignement de ce maître irremplaçable. Il avait déjà parlé de Montaigne, mais sur un tout autre plan — car il ne se répétait jamais, — en 1886-1887.

déterminée, le livre de M. Villey vient répondre d'une manière sinon définitive, tout au moins plus complète et plus satisfaisante qu'on n'avait fait jusqu'ici. « Le plus vif plaisir d'un esprit qui travaille, a dit Taine, consiste dans la pensée du travail que les autres feront plus tard. » Nul doute que, si Ferdinand Brunetière avait pu lire ces trois gros volumes, il n'eût vivement goûté ce plaisir.

« Il y a ici, — écrit M. Villey, — trois études principales : une enquête sur les sources et sur les lectures de Montaigne; une enquête sur la chronologie des *Essais*; une étude enfin sur leur évolution. » Ces trois études se commandent et s'entraînent l'une l'autre, et c'est le grand intérêt du livre de M. Villey d'avoir posé pour Montaigne le problème bibliographique et historique dans toute son étendue, et de l'avoir envisagé sous tous ses aspects. Quels livres a lus Montaigne? et à quelle époque? et comment les a-t-il utilisés? A quelles dates respectives peut-on rapporter la composition des divers chapitres des *Essais*? Et quel jour enfin cette enquête peut-elle jeter sur l'histoire de la pensée et de l'art de Montaigne? C'est à ces trois questions que le jeune érudit s'est efforcé de répondre.

A en croire Montaigne, sa « librairie » était « des belles parmi les librairies de village ». Elle contenait « mille volumes de livres », à ce qu'il nous dit lui-même. Quels étaient ces mille volumes? Si l'on parvenait à le savoir, on aurait, du même coup, déterminé, à bien peu près, toutes les lectures de l'auteur des *Essais*. Car si Montaigne, comme nous tous, n'avait pas lu, ce qui s'appelle lu, tous les livres de sa bibliothèque, en revanche, étant donné

ses habitudes d'esprit, et celles aussi de son temps, il est peu probable qu'il ait beaucoup lu en dehors de chez lui. En tout cas, ses lectures essentielles seraient sans nul doute représentées sur le catalogue de sa « librairie ».

Pour reconstituer, au moins partiellement, ce catalogue, nous disposons de divers moyens. D'abord, quelques-uns des livres de Montaigne existent encore par le monde : ils sont aisément reconnaissables, Montaigne ayant l'habitude de mettre son nom sous le titre de ses volumes. Le docteur Payen, qui était un fervent de l'auteur des *Essais*, en avait réuni un certain nombre qui ont été acquis, avec tous les documents de sa collection, par la Bibliothèque Nationale en 1870. Nous connaissons actuellement soixante-seize de ces ouvrages [1], et quelques-uns d'entre eux, comme le *César*, le *Quinte-Curce* sont particulièrement précieux à cause des annotations manuscrites dont Montaigne les a enrichis, ou, comme il disait, « barbouillés ».

Mais le guide le plus sûr, le mieux informé, et le plus loquace, que nous ayons pour nous conduire dans la « librairie » de Montaigne, c'est encore Montaigne lui-même. On sait de combien de citations il a « farci » son livre. Toutes ces citations sont autant d'aveux de lectures : il s'agit de les recueillir, d'en établir l'exacte origine, et, en se reportant aux textes mêmes, de voir dans le détail le parti que

1. Cf. Paul Bonnefon, *la Bibliothèque de Montaigne*, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* du 15 juillet 1895. Voyez aussi les deux savants et intéressants volumes que le même auteur a publiés, ou réédités plutôt, sous le titre de *Montaigne et ses amis*, 2 vol. in-16, Paris, A. Colin, 1898.

Montaigne en a tiré. D'autre part, sur ses lectures comme sur tout le reste, Montaigne n'est point avare de confidences : il est tel livre qu'il ne cite jamais, mais qu'il a certainement lu, lui-même nous le déclare formellement, soit dans ses *Essais*, soit dans le *Journal de ses voyages*[1], à moins encore qu'il ne se contente d'y faire une rapide allusion en passant : autant d'indications dont il y a lieu de faire son profit. Enfin, il est des ouvrages que Montaigne, à première vue, ne semble pas avoir utilisés, au moins expressément, et qu'il ne mentionne même pas, — par exemple les *Discours* de La Noue, — mais qu'il a presque sûrement lus, et dont il s'est probablement inspiré en telle ou telle occasion. De ces ouvrages-là, il convient de n'allonger la liste qu'avec une extrême prudence, et de réserver à l'avenir, aux hasards d'une lecture imprévue le soin de préciser nos conjectures; encore est-il bon de maintenir qu'il y a, en pareille matière, des conjectures permises, et, pourvu qu'on ne les transforme pas en certitudes absolues, des probabilités à faire valoir[2].

1. Le *Journal de voyage* de Montaigne a été réédité excellemment, avec une introduction et des notes, par M. Louis Lautrey (Paris, Hachette, 1906).

2. Je suis, par exemple, un peu étonné de voir que, dans la liste des lectures certaines, ou probables, ou même simplement possibles de Montaigne, M. Villey n'ait fait figurer aucun ouvrage de Calvin. Quoi! l'*Institution chrétienne* elle-même, en latin ou en français, n'aurait jamais été lue par l'auteur des *Essais*! Est-ce vraisemblable? J'avoue, n'ayant pas relu parallèlement les deux ouvrages, n'apporter aucun texte à l'appui de cette opinion; mais je serais bien surpris que l'*Institution* ne se trouvât point « parmi cette milliasse de petits livrets » dont parle Montaigne, et « que, dit-il, ceux de la religion prétendue réformée font courir pour la défense de leur cause, qui partent parfois de bonne main, et qu'il est grand dommage n'être

Qu'on recueille maintenant tous ces renseignements divers, et qu'on les classe : on n'aura assurément point la liste complète des « mille volumes de livres » dont se composait la « librairie » de Michel de Montaigne, ni même de tous ceux qu'il a lus : mais il est à croire qu'on aura celle de toutes ses principales lectures, de toutes celles, ou peu s'en faut, qui ont exercé quelque action sur son esprit, laissé quelque trace dans sa pensée. Or, c'est là tout ce qui importe.

M. Villey s'est voué d'abord à cette tâche en apparence un peu ingrate, — mais l'érudition a ses joies austères! — avec la plus scrupuleuse conscience. Il est juste de dire qu'elle lui était facilitée par tout le travail antérieur des innombrables critiques et commentateurs qui, depuis plus de trois siècles, se sont exercés sur le texte de Montaigne, élucidant tel passage obscur, expliquant telle allusion, signalant l'exacte référence des innombrables citations latines ou grecques, italiennes ou françaises, multipliant entre les *Essais* et d'autres « bons auteurs » les rapprochements ingénieux, savants et utiles. Le travail avait été commencé au lendemain de la mort du grand écrivain par sa fille adoptive, la docte demoiselle de Gournay, qui, aidée de Pierre de Brach et de quelques autres érudits, s'était efforcée, dans l'édition des *Essais* qu'elle publia en 1595, de

embesognés à meilleur sujet ». L'*Institution* n'est assurément point un « petit livret ». Mais si Montaigne a lu quelques-unes de ces « apologies », puisqu'il les estime « de bonne main », comment n'aurait-il pas lu celle qui pouvait le dispenser de lire toutes les autres? — J'aurais voulu aussi que M. Villey se demandât si Montaigne avait lu, oui ou non, et de plus ou moins près, l'*Imitation de Jésus-Christ*.

rapporter à leurs auteurs les citations latines que Montaigne avait enchâssées dans son texte. M. Villey a largement bénéficié de toutes ces enquêtes fragmentaires et successives; il en a coordonné, synthétisé les résultats; il les a soigneusement contrôlés; il les a complétés et rectifiés sur un certain nombre de points. Et il aurait achevé cette œuvre d'exploration préalable, si le propre d'une œuvre de ce genre n'était pas, justement, de n'être jamais achevée, d'être au contraire toujours ouverte, toujours sujette à revision, à complément, à contrôle, — et, en un mot, toujours à refaire [1].

Quoi qu'il en soit, M. Villey a pu ainsi identifier plus de deux cent cinquante livres, — exactement deux cent soixante et onze, — lus, et vraisemblablement possédés par Montaigne. Nous voici, semble-t-il, un peu loin des « mille volumes de livres » dont s'enorgueillissait sa curiosité de bibliophile. Mais si l'on songe, — et M. Villey aurait pu tirer parti de cet argument, — que beaucoup de ces « livres » comprenaient plusieurs « volumes », on peut penser qu'une bonne moitié de la « librairie » de Montaigne est là représentée sur ce catalogue posthume, et en tout cas, nous le répétons, toute la partie vraiment vivante de sa bibliothèque.

Le résultat serait sans doute un peu mince si l'on s'en tenait là. Mais M. Villey ne s'en est pas tenu là. Il sait qu'une bibliothèque est, en quelque manière,

1. Aux sources signalées par M. Villey, on en peut joindre une fort importante, au moins pour le chapitre de l'*Institution des enfants*, c'est le *De liberis recte instituendis liber*, de Sadolet (1530). Voyez à ce sujet Joseph Dedieu, *Montaigne et le cardinal Sadolet* (*Bulletin de littérature ecclésiastique publié par l'Institut catholique de Toulouse*, janvier 1909).

un état d'âme, surtout quand cette bibliothèque est celle d'un intrépide liseur tel que Montaigne. Il a donc interrogé les livres de Montaigne; il les a lus à son tour; et, en les rapprochant des citations qu'en fait le grand écrivain[1], il leur a demandé tout ce qu'ils étaient susceptibles de nous apprendre sur ses goûts, ses habitudes de travail, ses pensées coutumières et le tour propre de son esprit.

Il a tout d'abord constaté que la culture de Montaigne était plus italienne que française, et beaucoup plus latine que grecque. Sur deux cent cinquante ouvrages, cent quarante environ sont en latin, — presque trois sur cinq, — et trente-cinq en italien. En dehors des conteurs, des poètes, et surtout des historiens, les livres français ne sont guère représentés que par des traductions. Fort peu d'ouvrages de droit, de théologie, ou de sciences; fort peu aussi d'ouvrages oratoires; mais surtout des historiens, des poètes, des moralistes, — ces trois derniers groupes réunis, dans la proportion de quatre livres sur cinq, — voilà ce qui constitue le fond de la bibliothèque de Montaigne. Si le proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es », a son application en matière de lecture, il s'applique assez bien, on le voit, au moraliste poète qu'est avant tout l'auteur des *Essais*[2].

1. Qu'un aveugle, pour le dire en passant, ait pu se livrer à ce travail qui exige tant d'agilité d'esprit et, semble-t-il, tant de promptitude visuelle, c'est ce qui est tout à fait surprenant. Dans un intéressant article de la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1909 sur *le Travail chez les aveugles*, M. Villey a expliqué comment il a pu procéder à une enquête de cette nature.

2. Cette étude des « sources » d'un grand écrivain est rarement infructueuse, et elle est souvent féconde en résultats fort

L'étude attentive des ouvrages lus par Montaigne a fourni à M. Villey des renseignements plus curieux encore et plus nouveaux : il en a principalement tiré parti pour établir les dates de composition respectives des divers chapitres des *Essais*, et à ce travail fort minutieux et délicat, il a déployé une ingéniosité patiente et une prudence critique qu'on ne saurait trop louer, et qu'il est assez rare de prendre en défaut. La question qu'il s'efforce d'élucider ici est, notons-le, d'une extrême importance. « Toute étude sur l'œuvre de Montaigne, — dit excellemment M. Villey, — doit se baser (il vaudrait mieux dire : fonder) sur une chronologie aussi précise que possible des *Essais*. Rien ici n'est figé : la pensée, le cadre, le style, tout est souple et se transforme. Pour bien comprendre comment son œuvre s'est bâtie, les dates sont nécessaires. » Or, jusqu'à présent, les dates nous échappaient en grande partie. Sans doute, grâce aux deux éditions successives de son œuvre que Montaigne a publiées de son vivant, — 1580, 1588, — et à celle qu'après sa mort, en 1595, a procurée Mlle de Gournay, nous pouvions en gros nous représenter les changements survenus en douze ans dans la manière de l'écrivain et dans ses idées. Mais il était bon de serrer la question de plus près et, dans les diverses périodes pendant lesquelles Montaigne préparait chacune des éditions

curieux. C'est ainsi que tout récemment encore, M. Villey a établi que le célèbre opuscule de Du Bellay, la *Deffense et illustration de la langue françoise* est non seulement inspiré, mais fréquemment traduit d'un ouvrage italien, *le Dialogo delle Lingue*, de Sperone Speroni (cf. P. Villey, *les Sources italiennes de la « Deffense et illustration de la Langue françoise »* de Joachim du Bellay, Paris, Champion, 1908, in-16).

de son livre, d'introduire une plus grande précision chronologique, et, si je puis dire, un sens plus vif de la succession du temps. C'est à quoi a visé M. Villey. Du jour où Montaigne a écrit la première ligne des *Essais*, jusqu'au jour où la plume lui est tombée des mains, c'est-à-dire, pendant un intervalle d'environ vingt ans, — 1572-1592, — il voudrait pouvoir suivre, on n'ose dire journée par journée, mais presque mois par mois, et au moins année par année, tout le travail de la pensée et du style de l'écrivain. On pense bien qu'il n'y a pas pleinement réussi, — il n'y pouvait pas pleinement réussir; — mais qu'il ait bien fait avancer la question, c'est ce qui est indéniable et fort méritoire.

Montaigne, heureusement pour nous, fournit lui-même quelques premiers points de repère. « Le sot projet qu'il a de se peindre », comme dira plus tard injustement Pascal, et de parler de lui-même est ici d'un grand secours à l'historien. « Je naquis, — écrit Montaigne quelque part, — le dernier jour de février 1533; il n'y a justement que quinze jours que j'ai franchi trente-neuf ans. » Cette phrase est donc datée du 15 mars 1572, et il est vraisemblable que le chapitre tout entier, *Que philosopher c'est apprendre à mourir*, est des premiers mois de cette même année. Et ce n'est pas la seule indication qu'il donne sur son âge, — sur ses âges successifs, pour mieux dire, — et partant, sur les dates respectives de ses « fantaisies ». D'autres fois, ce sont des allusions à tels faits de sa biographie personnelle, ou à tels événements contemporains qui permettent de dater avec une précision plus ou moins grande tels ou tels chapitres ou fragments de chapitre de

ses *Essais*. Et ces renseignements directs sont si précieux pour nous que nous en voulons presque à Montaigne de n'en avoir pas, plus qu'il n'a fait, multiplié le nombre.

Car, au total, ces points de repère sont bien clair-semés, et ils n'ont pas toujours toute la précision désirable : tout au plus permettent-ils de dater une douzaine de chapitres, — sur 94, — de la première édition. C'est ici qu'intervient, pour combler ces lacunes, l'utilisation des lectures de Montaigne, et des sources auxquelles il a puisé. « Pour subvenir un peu, dit quelque part Montaigne, à la trahison de ma mémoire, et à son défaut, si extrême, qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme récents et à moi inconnus, que j'avais lus soigneusement quelques années auparavant, et barbouillés de mes notes, j'ai pris en coutume, depuis quelque temps, d'ajouter au bout de chaque livre (je dis de ceux desquels je ne me veux servir qu'une fois) le temps auquel j'ai achevé de le lire, et le jugement que j'en ai retiré en gros, afin que cela me représente au moins l'air et l'idée générale que j'avais conçue de l'auteur en le lisant[1]. » Montaigne disait vrai, et, par exemple, nous possédons encore son exemplaire des *Commentaires* de César, conservé à la Bibliothèque de Chantilly : le livre, copieusement annoté, nous apprend qu'il a été lu du 25 février au 21 juillet 1578. Or, les *Essais* nous parlent très souvent de César, — quatre-vingt-douze fois, a compté M. Villey, — et, en général, avec une ferveur d'enthousiasme qui se sent d'une lecture

1. *Essais*, livre II, chap. x.

fort récente; deux longs chapitres, intitulés l'*Histoire de Spurina*, et *Observations sur la manière de faire la guerre de Julius Cæsar*, sont visiblement inspirés par cette lecture : il y a donc lieu de les rapporter à cette date de 1578; deux autres chapitres, moins sûrement peut-être, surtout pour le second, mais très vraisemblablement encore, — ce sont ceux qui ont pour titre *De la grandeur romaine*, et *Un mot de Cæsar*, — paraissent bien, pour la même raison, dater de cette époque. Quant aux autres citations du même auteur ou allusions parsemées çà et là, elles peuvent nous servir, surtout si nous rencontrons, pour nous y appuyer, d'autres indications convergentes, à dater, sinon certains autres chapitres, tout au moins certains fragments d'autres chapitres [1].

Ce ne sont pas là les seuls moyens dont nous disposions pour dater quelques-unes des lectures de Montaigne. Entre 1572 et 1580, bien des ouvrages ont paru, que l'auteur des *Essais* a dû lire en leur « fraîche nouvelleté ». Si l'on retrouve dans son œuvre des traces visibles de ces lectures, l'on pourra affirmer, à tout le moins, que tel ou tel passage, tel chapitre peut-être, n'a pas été écrit avant telle ou telle époque. M. Villey qui a beaucoup lu, — et beaucoup retenu, — autour de Montaigne, a retrouvé plusieurs de ces sources jusqu'à lui insoup-

1. J'aurais bien une petite objection à formuler, et sur laquelle j'insisterais davantage si M. Villey ne l'avait pas lui-même pressentie quelque part, et si, en général, il n'était pas, dans ses conjectures chronologiques, d'une louable prudence; et cette objection, la voici : Montaigne a pu lire *César*, ou du moins le feuilleter, plusieurs fois dans sa vie.

çonnées, et ses découvertes lui ont permis d'enrichir et de préciser sur plusieurs points la chronologie des *Essais*.

Enfin, dans son très légitime désir de pousser la précision jusqu'à ses extrêmes limites, il a eu recours à un procédé qu'il n'est peut-être pas très aisé de bien faire entendre, mais qui dénote une rare ingéniosité. Il observe que les livres de Montaigne se répartissent tout naturellement en deux catégories : ses livres de chevet, Lucrèce, Horace, par exemple, — qu'il cite chacun près de cent cinquante fois; — et ceux qu'il a lus une seule fois dans sa vie, qu'il utilise à ce moment-là, et dont ensuite il ne s'occupe plus. Recherchons ces derniers, et retrouvons avec soin les emprunts que Montaigne leur a faits. Si ces emprunts sont importants, forment une maîtresse pièce des chapitres où ils sont insérés, il y a lieu de conjecturer que ces divers chapitres sont à peu près contemporains. Supposons que, par un moyen quelconque, on arrive à dater l'un d'eux; les voilà tous datés du même coup. Supposons enfin qu'un ou plusieurs de ces chapitres fassent aussi des emprunts considérables à un autre ouvrage de cette même catégorie; nous serons induits à conclure que Montaigne lisait à la même date cet autre ouvrage, et donc, à rapporter à la même époque les autres chapitres où nous trouvons abondamment cité et utilisé le livre en question.

Précisons par des exemples ce que ces indications sommaires ont nécessairement d'un peu vague et abstrait. Soit Guichardin qui est, de l'aveu même de Montaigne, un des auteurs « desquels il ne se

veut servir qu'une fois ». L'écrivain italien a fourni une importante contribution au moins à six essais différents du premier livre. Resterait à savoir quand Guichardin a été lu par Montaigne. Mais celui-ci va nous mettre généreusement sur la voie. « Voici, dit-il, ce que je mis, *il y a environ dix ans*, en mon Guicciardin. » — « C'est, écrit à ce propos M. Villey, c'est, à peu de chose près, le temps qui sépare la retraite de Montaigne de la publication des premiers *Essais*. Il est probable que le chapitre *Des livres*, où il s'exprime ainsi, est de l'année 1580, ou de fort peu antérieur à cette date, comme d'ailleurs plusieurs indices invitent à le penser, et que la lecture de Guichardin est des premiers temps de la retraite. S'il en est ainsi, les essais qui se bâtissent sur des faits empruntés à Guichardin sont probablement des années 1571 ou 1572. »

Les *Mémoires* des frères Du Bellay, nous le savons encore par Montaigne, rentrent eux aussi dans la catégorie des lectures faites une fois pour toutes. Ils ont été utilisés dans quatorze essais différents; très vraisemblablement, ces quatorze essais ont été composés vers le même temps; « ils forment grappe » en quelque sorte, suivant l'heureuse expression de M. Villey. Mais cinq de ces chapitres faisaient déjà partie du groupe précédent. C'est dire que Montaigne lisait vers la même époque Guichardin et les frères Du Bellay, et les utilisait à peu près en même temps. Et donc, voici quinze chapitres des *Essais* qui se trouvent, du même coup, datés de 1571 ou 1572.

Rassemblons maintenant toutes ces indications éparses; éclairons-les les unes par les autres; faisons jouer, si l'on peut ainsi dire, toute ces méthodes

ensemble ; interprétons avec prudence et totalisons les résultats qu'elles fournissent ; sachons surtout, comme disait Pascal, « douter où il faut, assurer où il faut ». Et nous pourrons nous représenter avec une certaine vraisemblance toute la suite du travail de Montaigne de 1571 à 1592.

Libertati suæ tranquillitatique et otio dicavit. Cette inscription de la bibliothèque de Montaigne nous dit assez les vraies intentions de l'écrivain, quand, après avoir vendu sa charge de conseiller au Parlement de Bordeaux, il vint s'installer dans son château et sa terre de Montaigne. Dans cette même inscription, datée du mois de mars 1571 [1], il déclare qu'il a voulu consacrer sa vie à l'étude et aux Muses, *in doctarum virginum recessit sinus.* Il ne semble pas qu'il ait, avant cette époque, commencé les *Essais*. Gentilhomme lettré retiré dans ses terres, il a des loisirs, il lit, il médite, et il écrit. Et il écrit ce qui l'a frappé dans ses lectures, et les quelques réflexions que ces remarques lui inspirent : cela, très brièvement, un peu sèchement même, comme quelqu'un qui n'ose s'aventurer à exprimer et à développer sa propre pensée. Ou bien, ce sont des

1. La date de l'année est effacée : elle n'est donc pas absolument sûre, mais le contexte la rend extrêmement probable. Elle a été déchiffrée au complet, voilà près d'un demi-siècle, par MM. Galy et Lapeyre qui l'ont reproduite dans une brochure devenue rarissime, *Montaigne chez lui, Visite de deux amis à son château, Lettre à M. le docteur Payen*, Périgueux, Bounet, 1861, in-8. Cette brochure comprend un plan du second étage de la tour de la librairie de Montaigne, avec les sentences que l'écrivain avait fait inscrire sur les solives. Ces curieuses sentences, au nombre de 54, ont été aussi reproduites, expliquées et commentées, après une lecture nouvelle, par M. Bonnefon, dans son article déjà cité de la *Revue d'histoire littéraire de la France.*

dissertations sans grande originalité, et toutes composées de pièces rapportées. De ce genre, sont les premiers chapitres des *Essais*, — exactement, et si l'on met à part le premier, les vingt et un qui le suivent, — car M. Villey a constaté que la succession des *Essais* suit généralement l'ordre chronologique de leur composition. D'autres chapitres du premier livre, — du trente-deuxième au quarante-huitième, — et les six premiers du second appartiennent à cette première période, qui irait de 1571 ou 1572 à 1573 ou 1574.

Ici, nous perdons un peu la trace de Montaigne. Il semble que, jusque vers la fin de 1577, il ait, relativement, assez peu travaillé aux *Essais* : d'autres soins paraissent avoir absorbé son activité, et l'on peut avec vraisemblance conjecturer que c'est alors qu'il « se mêle plus volontiers à la guerre ». Cependant, deux ou trois chapitres du second livre, et notamment une bonne partie de l'*Apologie de Raymond Sebond* ont des chances d'être de cette époque.

Vers les derniers mois de 1577, Montaigne semble s'être remis plus sérieusement au travail, et, avec quelques interruptions dues à la maladie de la pierre dont il commence à être atteint, il rédige jusqu'au moment de livrer son œuvre à l'impression (fin de 1579) la plupart des vingt derniers chapitres du second livre. Beaucoup plus amples et plus personnels, les essais de cette nouvelle manière nous montrent l'écrivain se dégageant des influences qu'il a subies jusqu'ici et prenant plus nettement conscience de sa pensée et de son talent.

La première édition des *Essais* a paru en 1580; les deux éditions de 1582 et 1587 sont plutôt des

réimpressions, revues et corrigées, que des éditions nouvelles; mais, en 1588, paraît une « cinquième édition, augmentée d'un troisième livre et de six cents additions aux deux premiers [1] ». M. Villey, d'accord en cela avec M. Strowski, estime que le troisième livre a été composé très rapidement, « peut-être en un an », dit M. Strowski, « en deux ans, dit M. Villey, entre la fin de 1585 et le début de 1588 »; et celui-ci a l'air de penser et de dire que les additions aux deux premiers livres sont de cette même époque : de telle sorte que, de 1582 à 1585, pendant près de quatre ans, Montaigne n'aurait guère touché aux *Essais*. C'est là ce que j'ai quelque peine à croire : et je sais bien que ces quatre années sont remplies par les voyages et la « mairie » de Montaigne. Mais, outre que je ne vois pas un « auteur » tel que l'était Montaigne, se désintéressant si longtemps de son œuvre, l'argumentation de M. Villey à cet égard ne m'a point paru décisive, et, si c'en était ici le lieu, je ne serais pas très embarrassé, je crois, pour retourner contre lui-même quelques-uns de ses arguments. Je suis donc de ceux qui pensent que, si Montaigne avait emporté en voyage un exemplaire des *Essais*, c'était pour en relire de temps à autre certaines pages, et l'enrichir de corrections et d'additions, comme il devait faire plus tard pour « l'exemplaire de Bordeaux ». Et je serais bien étonné aussi qu'il n'eût pas, dès cette époque, rêvé à quelques nouveaux « essais », et rêvé la plume à la main. Qu'après cela, il ait surtout travaillé à l'édition nou-

1. Exactement 536, car on pense bien que M. Villey a compté (*les Sources et l'Évolution des « Essais » de Montaigne*, t. I, p. 400, note).

velle un ou deux ans avant de la publier, c'est ce que j'admets très volontiers. Et son travail a été double : d'une part, il a puisé dans ses lectures nouvelles, et dans ses réflexions personnelles, toute sorte de citations, d'anecdotes et de vues pour orner, égayer, souvent surcharger la matière de ses premiers livres; et d'autre part, il a tiré de sa « librairie », et de lui-même, treize nouveaux essais, conçus sur le libre et vivant modèle des derniers qu'il eût composés pour son édition de 1580. Ce travail achevé, il confia le soin de procurer l'édition nouvelle, non plus à l'imprimeur bordelais Simon Millanges, mais au plus grand imprimeur de Paris, Abel l'Angelier. Cette édition de 1588 est celle qui a consacré la gloire de Montaigne.

Et de 1588 jusqu'au moment de sa mort, Montaigne a traité son livre comme, de 1580 à 1588, il l'avait déjà une première fois traité : l'enflant, sous couleur de l'enrichir, avec une abondance un peu sénile, de tout ce que ses lectures et ses expériences nouvelles lui suggèrent de centons et de saillies imprévues, mais aussi corrigeant et remaniant la forme de son œuvre en artiste fort de son succès et conscient de son originalité propre. On sait que ces corrections et ces additions manuscrites ont passé, en grande partie tout au moins, dans l'édition posthume de 1595, publiée par Mlle de Gournay, mais qu'elles nous ont été conservées sous leur forme originale et autographe dans l'exemplaire qui a servi de base à l' « édition municipale » des *Essais*, et que l'on appelle communément « l'Exemplaire de Bordeaux[1] ».

1. Il serait bien à souhaiter que l'on fît pour ce précieux exem-

Telles sont, en gros, les indications, pour ainsi dire toutes matérielles que la méthode suivie par M. Villey lui a fournies sur le labeur de Montaigne durant les vingt dernières années de sa vie. Elle lui en a fourni d'autres d'un intérêt plus général. Et, en utilisant ses recherches, on peut désormais se figurer avec précision l'évolution intellectuelle et morale, et même littéraire, dont les *Essais* sont le synthétique témoignage.

II

Montaigne, d'abord, est un artiste, un souple, vivant et subtil artiste; et à cela même on a voulu parfois le réduire tout entier : tel est, par exemple, l'objet avoué d'un livre assez récent, livre charmant, ingénieux, pénétrant [1], et dont l'auteur, Édouard Ruel, est mort sans avoir rempli tout son mérite. C'est peut-être faire tort à Montaigne d'une partie

plaire ce qui a été fait si heureusement, pour le manuscrit des *Pensées* de Pascal : je veux dire que l'on en publiât une reproduction en phototypie, qui fût, pour l'Édition municipale, exactement ce qu'est, pour l'édition critique des *Pensées* qu'a publiée M. G. Michaut, la belle reproduction entreprise et dirigée par M. Léon Brunschvicg. La librairie Hachette a lancé un prospectus-spécimen destiné à provoquer et à recueillir le nombre de souscriptions indispensables pour mener à bien cette publication, dont l'exécution éventuelle a été confiée à M. Strowski. Les listes de souscription seront prochainement closes, et l'ouvrage ne sera publié que si les souscriptions atteignent le minimum nécessaire. Les fervents des Lettres françaises se doivent à eux-mêmes d'encourager et de faire aboutir cette généreuse initiative.

1. Édouard Ruel, *Du sentiment artistique dans la morale de Montaigne*, avec une préface de M. Émile Faguet, 1 vol. in-8, Hachette, 1901.

de ses ambitions et de sa gloire : mais qu'un homme de grand talent ait pu soutenir cette thèse, cela prouve au moins qu'elle comporte une certaine part de vérité. Or, l'art de Montaigne ne s'est pas formé d'un seul coup; il a eu, comme tous les arts du monde, ses tâtonnements, ses servilités et ses méprises, en un mot, son histoire, qu'il est intéressant de connaître et de retracer.

La première question qui se pose à cet égard est de savoir exactement d'où Montaigne est parti, quels exemples et quels modèles il avait eus sous les yeux, en quel état il trouvait et prenait le *genre* qu'il allait si vite illustrer. Car il ne faudrait pas croire, — et M. Villey l'a fort bien montré, — que les *Essais* aient, à proprement parler, fondé et inauguré un genre, et qu'ils soient comme le produit d'une sorte de génération spontanée. Ainsi que toutes les grandes œuvres, ils plongent, par toutes leurs racines, dans la littérature d'alentour. Le XVI^e^ siècle, et surtout le XVI^e^ siècle français, a vu fleurir à profusion des recueils de sentences, maximes ou proverbes, « faits et dits mémorables », dissertations ou « leçons », dont les auteurs évidemment se proposent de mettre à la portée de tous, sous forme commode et portative, l'expérience morale des anciens. Deux ouvrages, et qui en réalité n'en font qu'un, puisque le second a été détaché du premier, restent comme un signe sensible de ce goût croissant du public : ce sont les *Adages* et les *Apophthegmes* d'Érasme. Érasme, — M. Villey aurait pu le dire et le mettre plus nettement en lumière, — Érasme a été le vrai maître de Montaigne,

comme il l'a été de Rabelais[1], et j'ai souvent pensé que c'est en lisant et relisant les *Adages* que notre Érasme français a conçu l'idée de composer ses *Essais*. Les *Adages*, du vivant d'Érasme, en trente-six ans, n'ont pas eu moins de soixante éditions. De 1531 à 1573, les *Apophthegmes* ont eu au moins quatre-vingt-trois éditions successives. Comme pour les *Adages*, les érudits du temps, en le réimprimant, grossissaient le volume primitif de leurs apports personnels. Détail à noter, c'est surtout en France que les *Apophthegmes* semblent avoir été goûtés. « Sur quatre-vingt-trois éditions, quarante-neuf sont imprimées à Lyon et à Paris. En outre, plusieurs auteurs s'essaient à les traduire en français; même, on les met en vers. » De tous côtés, on imite et l'on continue l'œuvre du vieil humaniste. Ce sont : les *Detti et Fatti*, de Domenichi; les *Divers propos mémorables des nobles et illustres hommes de la chrétienté*, par Gilles Corrozet, souvent réimprimés au XVI^e^ siècle, et traduits même en latin, en plein XVII^e^ siècle, sous le titre significatif du *Nouveau Plutarque*, *Plutarchus alter*, 1631; l'*Officina*, de Ravisius Textor; le *Theatrum vitæ humanæ*, de

1. Voir Louis Delaruelle, *Ce que Rabelais doit à Érasme et à Budé* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1904), et W. F. Smith, *Rabelais et Erasme* (*Revue des Études rabelaisiennes*, 1908, p. 215, sqq., 375, sqq.). — Sur le rôle européen d'Érasme dans l'histoire de l'humanisme, il faut relire les fortes pages, si substantielles et d'une intelligence vraiment divinatrice, que Ferdinand Brunetière a consacrées au personnage dans son *Histoire de la littérature française classique*. — Parmi les sources et lectures de Montaigne, M. Villey signale bien divers ouvrages d'Érasme : il ne signale pas, et il aurait pu le faire, son traité *Du mépris de la mort*, qui paraît bien avoir au moins inspiré le célèbre chapitre des *Essais*, *Que philosopher, c'est apprendre à mourir*.

Lycosthenes et de Zwinger; les *Leçons antiques*, de Cœlius Rhodiginus; l'*Honnête discipline*, de Crinitus; les *Lettres familières* ou *Épîtres dorées*, de Guevara; la *Forêt de diverses leçons*, de Pedro di Mexia (Pierre du Messie); l'*Anthologie*, de Pierre Breslay; les *Œuvres morales et diversifiées*, de Jean des Caurres; le *Théâtre du Monde*, de Pierre Bouaystuau; l'*Académie française*, de La Primaudaye. A mesure que l'on se rapproche de l'époque où Montaigne va se mettre à écrire, le genre qui tend à prédominer, parmi tous ces moralistes ou compilateurs, est celui des *leçons* : courtes dissertations sur divers sujets de morale théorique ou pratique, farcies d'exemples, de sentences, de citations, d'apophthegmes. N'est-ce pas déjà le signalement même des premiers « essais » de Montaigne?

Et, de fait, ce sont bien là les modèles que Montaigne a commencé par imiter, et dont il s'est assez souvent inspiré. Que l'on prenne les essais de sa toute première manière, et qu'on les rapproche de tel ou tel chapitre des livres de Pierre Breslay ou de La Primaudaye; on sera frappé de la ressemblance; il n'y a pas de raison, — le style mis à part peut-être, — pour que les pages de Montaigne ne soient pas de ces vénérables oubliés. Seulement, Montaigne, lui, ne s'en tiendra pas toujours là. Et si l'on veut voir dans quel sens il va évoluer, et transformer progressivement sa manière, il est assez facile de s'en rendre exactement compte.

Soit, par exemple, le second chapitre du premier livre des *Essais*, *De la Tristesse*, l'un des premiers, visiblement, que Montaigne ait composés. Il est très court, et si on le lit dans l'édition de 1580, il appa-

raît construit de la manière suivante. L'auteur cite et rapproche l'un de l'autre deux ou trois cas de personnages anciens ou modernes accablés de tristesse. Il y joint une observation assez banale, relevée par deux citations latines et une italienne, sur les effets généraux de l'extrême tristesse et de l'extrême joie. Et il termine par quelques rapides exemples de personnes qu'un excès de tristesse ou de joie a fait mourir. Rien de plus banal, on le voit, et rien de plus impersonnel.

Ouvrons maintenant l'édition de 1588. Le texte primitif s'est enrichi en son milieu de deux nouvelles citations latines, et du court développement que voici :

> Aussi n'est-ce pas en la vive et plus cuisante chaleur de l'accès, que nous sommes propres à déployer nos plaintes et nos persuasions; l'âme est lors aggravée de profondes pensées, et le corps abattu et languissant d'amour.

Mais, surtout, le chapitre se termine sur la toute nouvelle déclaration que voici :

> Je suis peu en prise de ces violentes passions. J'ai l'appréhension naturellement dure; et l'encroûte et épaissis tous les jours par discours;

et il s'ouvre par cette autre, également nouvelle :

> Je suis des plus exempts de cette passion,

qui sera complétée dans l'édition de 1595, — et dans l'exemplaire de Bordeaux[1], — par les lignes suivantes :

1. L'exemplaire de Bordeaux, au cours du même chapitre, s'est aussi enrichi d'une nouvelle anecdote (cf. l'Édition municipale, t. I, p. 8-13).

Et ne l'aime ni l'estime, quoique le monde ait entrepris, comme à prix fait, de l'honorer de faveur particulière. Ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience ; sot et monstrueux ornement. Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom la malignité. Car c'est une qualité toujours nuisible, toujours folle, et comme toujours couarde et basse. Les stoïciens [en] défendent le sentiment à leur sage.

Qu'est-ce à dire? Et ne saisit-on pas ici sur le vif le changement et le progrès? Le moi, la personnalité de Montaigne qui étaient totalement absents de la première version, transparaissent maintenant, et même s'affichent et s'affirment de plus en plus nettement. Et cela de deux manières : l'écrivain nous fait des confidences sur lui-même, et il développe, en les opposant aux opinions communes, en les appuyant d'une expérience plus large et plus diversifiée de la vie, ses idées personnelles sur la question qu'il traite. Toute « l'évolution des *Essais* » est là : d'*impersonnels* qu'ils étaient primitivement, ils deviennent *personnels*.

Ils le sont devenus d'assez bonne heure. Déjà, dans le chapitre *De l'Amitié* qui, selon toute vraisemblance, est antérieur à 1576, sous l'émotion d'un cher souvenir, Montaigne, discrètement encore, presque timidement, parmi bien des réminiscences livresques, Montaigne se laisse aller à parler au nom de sa propre expérience, à nous mêler à sa vie intérieure : « En l'amitié de quoi je parle, elles [nos âmes] se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si l'on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que

cela ne se peut exprimer[1]. » Artiste né, comme il l'était, Montaigne a-t-il senti, en écrivant ce chapitre, que, même littérairement, de telles pages étaient bien supérieures à celles de ses débuts? et qu'elles l'étaient en raison même de leur accent plus personnel? Et l'amitié, en l'inspirant si bien, l'aurait-elle aidé à prendre conscience de son originalité véritable? Ce qui est sûr, c'est que du jour où il comprit qu'il y avait mieux à faire pour lui que de « se farcir d'allégations », il devint fort sévère aux « ravaudeurs » qu'il avait commencé par imiter. « Je ne veux faire montre que du mien et de ce qui est mien par nature, — écrira-t-il en 1588; — et si je m'en fusse cru, à tout hasard, j'eusse parlé tout fin seul. » Il ne s'en est jamais cru complètement, et il y aura toujours, jusqu'au bout, un peu de pédantisme dans Montaigne. Mais enfin, sa tendance nouvelle est manifeste, et dès 1580, elle apparaît clairement non seulement dans les derniers essais qu'il ait composés, mais encore, ce qui est plus significatif, et ce qui prouve qu'il sait désormais où il va, et ce qu'il veut, dans la *Préface* de son livre : « Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans étude et artifice : *car c'est moi que je peins....* Ainsi, lecteur, *je suis moi-même la matière de mon livre....* » On ne saurait être plus explicite, — ni plus oublieux de son passé.

1. Ici se termine le texte de 1580. Ce n'est qu'après 1588, et donc, sur l'exemplaire de Bordeaux, que Montaigne a complété sa phrase par le mot célèbre : « parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Et encore, nous apprend M. Strowski, « parce que c'était moi » est une addition ultérieure. Jusque dans ce cri du cœur, si spontané en apparence, on peut suivre, on le voit, les retouches et les repentirs de l'artiste.

Cette « conquête de la personnalité », comme l'appelle fort joliment M. Villey, ne s'est pas faite en un jour : elle s'est faite pour ainsi dire en deux étapes successives. D'abord, Montaigne, assez vite las de son rôle de compilateur, réagit contre ses lectures ou contre les opinions communes, et se laisse aller à exposer, sur tous les sujets qu'il aborde, ses idées personnelles. Puis, s'enhardissant encore, il en vient à parler directement de lui-même, à se mettre en scène, à multiplier, sur sa personne et sur ses proches, les confidences, les aveux, les souvenirs. Et c'est ainsi que, dans les derniers « essais » de 1580, et surtout dans ceux de 1588, il aboutit à concevoir son œuvre comme étant essentiellement une libre causerie, vivante et familière, abondante en incidences, en saillies, en échappées vagabondes, pleine de souvenirs et d'anecdotes, de réminiscences et de citations surtout latines, et où il s'efforce tout à la fois de se peindre lui-même au vif, et de nous donner son avis, plus ou moins motivé, sur tous les objets que sa verve rencontre ou soulève. Le véritable *essai* est né, et l'écrivain a enfin trouvé la forme qui fera sa gloire, et dont tous les essayistes modernes lui sont éternellement redevables.

A ces transformations tout extérieures correspondent, comme bien l'on pense, des changements plus profonds et plus intimes. Montaigne n'est pas un philosophe de l'espèce de Descartes, — encore que Descartes lui doive plus qu'on ne le dit d'ordinaire, — mais c'est un penseur tout de même; et il a semé ou insinué, ou suggéré tant d'idées, qu'il a

droit à ce que l'on scrute de très près l'histoire de sa pensée. M. Villey s'y est, après M. Strowski, très scrupuleusement employé, et il y a profit à recueillir son témoignage.

Allons droit à la vraie question, à celle d'où dépendent toutes les autres, et demandons-nous ce qu'il convient de penser de la religion de Montaigne. La question a été souvent posée, et comme elle est obscure, elle a été tranchée assez diversement. Montaigne n'est pas l'homme des solutions simples : « ondoyant et divers », plus apte à voir et à exprimer les multiples côtés des choses qu'à prendre un ferme parti et à s'y tenir, ayant comme quelques-uns de ses compatriotes, Montesquieu, par exemple, — et faut-il dire Renan, lequel se vantait d'être un peu Gascon? — une certaine indécision et imprécision de pensée qui s'accommode mal des impérieuses habitudes de la logique latine, ironiste d'ailleurs et volontiers paradoxal, il a pu, sur ce point comme sur bien d'autres, prêter aux interprétations les plus contradictoires. On a fait de lui tour à tour le précurseur de Voltaire et de Pascal. « Le christianisme de Montaigne! s'écrie Guillaume Guizot. Rien qu'à voir ces deux mots ensemble, on se sent entre une duperie et un blasphème. Ne dites pas que Montaigne a été chrétien, si vous ne voulez pas faire rire les libres penseurs et pleurer les croyants[1]. » On se rappelle, dans le même sens, les

1. M. Villey ne me paraît pas avoir pour le *Montaigne* de Guillaume Guizot, qu'il cite une ou deux fois en passant, et qu'il se contente de traiter un peu dédaigneusement d' « élégant », toute l'admiration qui convient. Ce n'est pas, il est vrai, un « livre » que cet ouvrage posthume ; ce sont des *Études et*

merveilleuses pages de Sainte-Beuve dans son *Port-Royal*. Et M. Strowski voit, de son côté, dans l'*Apologie de Raymond Sebond*, « l'expression complète d'une âme vraiment religieuse et sincère ». « Une âme sincère », j'y veux bien consentir; mais « une âme religieuse », est-ce que le mot ne hurle pas d'être associé au souvenir de Montaigne? Si Montaigne est une âme religieuse, pourquoi Bayle n'en serait-il pas une? Non, de quelque façon qu'on définisse la disposition religieuse, Montaigne n'y répond en aucune manière. De toutes les voies, — et elles sont nombreuses, — qui conduisent ou ramènent à la religion intimement sentie et vécue, Montaigne n'en a fréquenté aucune. Ni le désespoir métaphysique, ni la profondeur du sentiment moral, ni le sens et l'effroi du mystère, ni l'élan spontané de l'âme vers un je ne sais quoi qui l'enveloppe et la dépasse, jamais, à aucun moment de sa vie ou de sa pensée, jamais Montaigne n'a rien connu, ni éprouvé de tout cela. Surtout peut-être, il lui manque ce sentiment du tragique de l'existence humaine, sans lequel il n'y a ni très grand poète, ni profond penseur, ni véritable croyant. Non seule-

fragments, que M. Auguste Salles a publiés et que M. Émile Faguet a préfacés (1 vol., Hachette, 1899), des « Essais sur les *Essais* », comme le disait très bien Gaston Paris. Mais ce livre de moraliste et d'écrivain n'en a pas moins sa place assurée dans la bibliothèque de tous ceux qui aiment encore les idées et les Lettres, — entre les *Essais* de Montaigne et les *Pensées* de Pascal. Esprit, profondeur, goût, délicatesse morale, éloquence même et éclat du style, je ne sais vraiment si une seule des qualités qui font les œuvres de premier ordre en est absente. Et peut-être, depuis Sainte-Beuve, n'a-t-on rien écrit de plus pénétrant et de plus fort, de plus ingénieux et de plus élevé sur Montaigne.

ment Montaigne n'a pas pris la vie au tragique, il n'est pas sûr qui l'ait prise au sérieux. Ce qui est sûr, c'est que rien ne lui est plus étranger que la disposition de l'âme qui se courbe, et se soumet, et se donne sans se reprendre, et qui prie, et qui *adore*. Et dès lors, qu'importe qu'il ait été, sa vie durant, un « chrétien très suffisant », comme l'a dit M. Faguet dans une inoubliable étude, qu'il n'ait jamais renoncé aux pratiques, et qu'il ait même fait une fin fort édifiante? Qu'importe, en un mot, qu'il ait fait le geste de la croyance? Au fond, sans bien s'en rendre compte peut-être, il n'est guère chrétien, et il est fort peu croyant. On pourrait lui appliquer le joli mot de Mme Récamier sur Chateaubriand : « Il croit croire. » Rabelais lui-même est, je ne dis pas plus chrétien, mais peut-être plus religieux.

Est-ce à dire d'ailleurs que, par un excès opposé, il faille faire de Montaigne un ancêtre authentique de nos encyclopédistes? Rien, je crois, ne serait plus contraire à la vérité de l'histoire et de la psychologie de Montaigne. Le fanatisme de l'irréligion agressive et indiscrète lui eût été, nous pouvons l'affirmer, plus odieux que l'autre. Montaigne n'est pas foncièrement religieux; mais il est encore moins irréligieux; il n'est qu'*areligieux*. Et même, — car peu d'intelligences ont été plus accueillantes et plus hospitalières, — bien loin d'écarter de sa pensée le problème religieux, il s'y est constamment appliqué; il l'a étudié sous presque tous ses aspects; et il n'est pas impossible de discerner, dans la suite de ses *Essais*, comme une lente évolution religieuse fort intéressante et d'une réelle portée générale.

Seulement, qu'il soit bien entendu que cette évolution n'a pas été une évolution d'âme; le fond le plus intime de Montaigne n'y a pas été engagé, et n'en a pas, ou n'en a guère été affecté. Elle s'est passée tout entière dans l'ordre de l'intelligence; elle s'est déroulée, si l'on ose ainsi dire, à la surface même de la pensée de Montaigne. Elle a été l'une des façons dont ce merveilleux esprit s'est représenté la réalité de la vie. Pour tout dire, cette évolution religieuse a été celle de l'un des tempéraments les moins naturellement religieux qu'il y ait jamais eu.

Il est assez malaisé, les documents nous faisant défaut, de nous représenter très exactement l'état de la pensée religieuse de Montaigne avant l'époque où il commença les *Essais*. Né d'un père catholique et d'une mère d'origine juive, et qui semble avoir été protestante, il est peu probable qu'il ait eu au foyer familial des exemples d'ardent mysticisme : un de ses frères, une de ses sœurs embrassèrent la Réforme. Michel de Montaigne, lui, resta catholique comme son père, mais sans fanatisme, et peut-être plus par esprit de prudence et de conservation sociale que par véritable ferveur. Fut-il jamais très fortement tenté de rompre avec la religion traditionnelle? Il semble difficile de l'admettre.

Ou il faut se soumettre, — écrira-t-il quelque part, — du tout à l'autorité de notre police ecclésiastique, ou du tout s'en dispenser. Ce n'est pas à nous à établir la part que nous lui devons d'obéissance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant *autrefois* usé de cette liberté de mon choix et triage particulier, *mettant à nonchaloir certains points de l'observance de notre Église*, qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus étrange, venant à en

communiquer aux hommes savants et bien fondés, j'ai trouvé que ces choses-là ont un fondement massif et très solide, et que ce n'est que bêtise et ignorance qui nous fait les recevoir avec moindre révérence que le reste [1].

Ce texte paraît dater de 1572 ou 1574; et, par conséquent, il doit faire allusion à une période assez ancienne de la vie de Montaigne, et probablement à sa jeunesse. Relâchement passager de quelques observances secondaires, c'est à quoi se réduit, vraisemblablement, tout le « libertinage » pratique de Montaigne : je crois avec M. Villey que, s'il était allé plus loin, il nous l'eût dit aussi naïvement.

Il est vrai qu'on a prétendu qu'il était allé plus loin. Un savant bordelais, le docteur Armaingaud, a signalé le premier, dans l'édition de 1588, le curieux passage que voici, et que Montaigne a modifié plus tard :

Je condamne en nos troubles la cause de l'un des partis, mais plus quand elle fleurit et quand elle prospère; *elle m'a parfois concilié à soi pour la voir misérable et accablée.* Combien volontiers je considère la belle humeur de Chélonis, fille et femme de rois de Sparte; pendant que Cleobrotus son mari, aux désordres de sa ville, eut avantage sur Léonidas son père, elle fit la bonne fille, se rallia avec son père en son exil, en sa misère, s'opposant au victorieux; la chance vint-elle à tourner, la voilà changée de vouloir avec la fortune, se rangeant courageusement à son mari, lequel elle suivit partout où sa ruine le porta; n'ayant, ce semble, autre choix que de se jeter au parti où elle faisait le plus de besoin et où elle se montrait plus pitoyable [2].

1. *Essais*, livre I, chap. xxvii, édition Dezeimeris et Barkhausen, t. I, p. 134; édition municipale, t. I, p. 236-237.

2. *Essais*, édition de 1588, p. 489, ou édition Jouaust, t. IV, p. 207.

Cette allusion sympathique et généreuse aux victimes de la Saint-Barthélemy ne serait pas restée purement platonique. C'est Montaigne lui-même qui aurait communiqué aux protestants le *Discours sur la servitude volontaire*, pour qu'ils pussent l'insérer parmi leurs pamphlets. Il aurait fait mieux : il aurait de lui-même remanié — et aggravé — le texte de La Boétie, et, pour atteindre et flétrir Henri III, il aurait, de sa propre plume, composé le célèbre portrait du *Tyran*. Il est bien difficile, à plus de trois siècles de distance, de se prononcer résolument pour ou contre une pareille hypothèse : si, telle qu'elle est présentée par le docteur Armaingaud, elle dénote beaucoup d'ingéniosité de la part de son auteur, elle a soulevé de fortes objections de la part de MM. Villey, Bonnefon, Strowski et Dezeimeris [1]. Pour notre part, et jusqu'à plus ample information, nous inclinerions à la rejeter, comme insuffisamment établie et peu conforme à ce que nous savons de la modération et du loyalisme de Montaigne. Il reste que Montaigne, peu favorable en général, comme l'on sait, aux réformés, a « parfois », par humanité,

1. Dr Armaingaud, *La Boétie, Montaigne et le Contr'un* (*Revue politique et parlementaire*, mars-avril 1906). — Cf. les articles de M. Villey dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1906, de M. Paul Bonnefon dans la *Revue politique et parlementaire* de janvier 1907, de M. F. Strowski dans la *Revue philomathique de Bordeaux*, février 1907, de M. R. Dezeimeris dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bordeaux* de 1907. — M. Armaingaud a fait face à tous ses contradicteurs et leur a successivement répondu dans la *Revue politique et parlementaire* d'avril 1907 et dans la *Revue philomathique* de mai-juillet et de décembre 1907; ces diverses études sont aujourd'hui recueillies dans son livre sur *Montaigne pamphlétaire*. Hachette, 1910.

été tenté de se rallier à leur cause. Ce sentiment, même s'il n'est jamais, ce qui est probable, passé à l'acte, est tout à l'honneur de l'auteur des *Essais*. Il a toujours été le contraire d'un fanatique.

S'il a, dans son for intérieur, éprouvé quelquefois des sympathies purement sentimentales en quelque sorte pour la Réforme, ce n'est pas qu'il fût, au point de vue doctrinal, disposé à lui faire de réelles concessions. Montaigne n'est pas un bien grand chrétien, nous l'avons dit, mais il a l'hérédité catholique, et à ce titre, — on le lui a parfois reproché, — sa « mentalité » n'est à aucun degré une mentalité protestante. Il n'a jamais pu concevoir et admettre que la religion fût une affaire « individuelle », et, au contraire, et conformément d'ailleurs à la donnée traditionnelle, il semble avoir toujours vu en elle une chose essentiellement « sociale ». De même, il paraît bien avoir tout d'abord, et longtemps, pensé, avec toute l'École, que la raison bien conduite suffit à prouver les vérités essentielles de la religion. Cette idée qui forme, on le sait, le fond du livre que Montaigne publia en 1569, cette traduction de la *Théologie naturelle* de Raymond Sebond qu'il avait entreprise sur la demande de son père, il l'admet alors, semble-t-il, sans la moindre difficulté. « Je trouvai belles, nous dit-il, les imaginations de cet auteur, la contexture de son ouvrage bien tissue, et son dessein plein de piété. » Et il le loue sans réserve d'« entreprendre, par raisons humaines et naturelles, établir et vérifier contre les athéistes tous les articles de la religion chrétienne ». Jusqu'à cette époque, ce que l'on pourrait appeler le rationalisme chrétien de Montaigne n'a encore subi aucune atteinte.

Quelques années se passent, et si l'on en juge par divers passages des *Essais*, et surtout par l'*Apologie de Raymond Sebond*, dont la plus grande partie semble avoir été composée en 1576, l'état d'esprit de Montaigne a visiblement changé. La *Théologie naturelle* a soulevé diverses objections, qui l'ont frappé. Surtout, vers la même époque, 1576, il découvre Sextus Empiricus, qui lui résume tous les arguments du scepticisme antique. Ici se place dans l'histoire de la pensée de Montaigne une véritable crise, que M. Villey, après M. Strowski, a longuement et ingénieusement décrite, et qui est comme symbolisée par un fait assez curieux. On a retrouvé parmi les décombres de son château une médaille que Montaigne avait fait frapper à son nom. Il y a fait représenter la balance aux plateaux horizontaux qui figure l'état de parfaite indifférence philosophique. Elle est datée de 1576; l'âge de Montaigne, — quarante-deux ans, — y est aussi indiqué. Évidemment, c'est à cette époque que le scepticisme de l'auteur des *Essais* a atteint son point culminant, et Montaigne a voulu, par cette médaille, perpétuer le souvenir de la crise intellectuelle qu'il traverse. Jusqu'où exactement est allé ce scepticisme? A-t-il été simplement d'ordre métaphysique? ou d'ordre religieux? En d'autres termes encore, le doute qui l'envahit alors, et qui, — l'*Apologie de Raymond Sebond* en témoigne éloquemment, — a ruiné si profondément la confiance de l'écrivain dans le pouvoir de la raison raisonnante, ce doute a-t-il atteint, ne fût-ce qu'un moment, ses croyances religieuses? La question est obscure, et, Montaigne ne nous ayant point fait de confidences à cet égard, nous en

sommes réduits aux simples conjectures. Il n'est pas impossible que, pendant un temps plus ou moins long, le scepticisme de l'auteur des *Essais* ait été complet, absolu, et que sa foi chrétienne elle-même en ait été entamée. Il est possible aussi qu'il ait su la mettre à l'abri des objections et des doutes : soit que ces croyances religieuses ne fussent pas assez profondes pour entrer en lice et courir les risques d'un combat singulier; soit que, par bon sens, esprit de modération et de prudence, il les ait mises résolument à part. Ce qui est sûr, c'est que la crise, quelles qu'en aient été la nature, la durée et l'issue, n'a point été douloureuse. Ce drame d'idées s'est joué pacifiquement devant une conscience sereine et souriante. Montaigne n'est pas l'homme des conflits tragiques. Les luttes corps à corps et sans merci ne sont point son fait. Il n'est pas de ceux qui, pour perdre ou pour conquérir une croyance, se blessent désespérément à toutes les pierres du chemin : les agonies morales, les sueurs de sang lui sont demeurées étrangères. Il ne faut pas demander au dilettante des *Essais* de concevoir et d'écrire le *Mystère de Jésus*.

Mais de cette crise, qui, visiblement, fut surtout une crise intellectuelle, la pensée religieuse de Montaigne n'en est pas moins sortie renouvelée. Si l'*Apologie de Raymond Sebond* a un sens, c'est que la raison humaine est impuissante à prouver la religion. Parmi bien des contradictions, des précautions oratoires, des ironies ou des naïvetés, à travers tous les méandres d'une pensée étrangement sinueuse, et dispersée, et vagabonde, telle est bien l'idée maîtresse qui se dégage et finalement s'impose. Sous l'influence

de Sextus, Montaigne a scruté les fondements de nos connaissances, et ils les a trouvés caducs et ruineux. Il a fait à sa manière « la critique de la raison pure »; mieux encore, il en a instruit le procès. On sait avec quelle verve intarissable, quelle verdeur pittoresque d'expression, quelle allégresse dialectique, il a mis à nu et bafoué les irrémédiables faiblesses de l'entendement humain. Incapable de rien établir par elle-même de sûr et de stable, comment, de quel droit la raison oserait-elle discuter et contredire l'autorité de la révélation? « Cela est impossible, et d'un autre ordre, surnaturel », dira bientôt Pascal, qui va reprendre sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, l'argumentation de Montaigne. Et de même, la raison ne peut fournir à la religion aucun vrai secours. Que dis-je! Prenons garde qu'en lui offrant un appui, elle ne la fasse chanceler avec elle. Car admettrons-nous que la raison toute seule puisse établir sans contestation possible les vérités essentielles du christianisme, l'existence d'un Dieu personnel, la Providence, l'immortalité de l'âme, l'autorité de la loi morale? Dès lors, qu'avons-nous besoin d'une révélation particulière? Et le christianisme n'apparaît-il pas comme une superfétation inutile? Nous n'avons que faire de lui, et le déisme peut nous suffire....

On voit ici le changement d'attitude de Montaigne. Ce désaveu de la raison qu'il a obtenu de la raison même, il s'en sert pour justifier la foi irraisonnée des simples[1]. Son scepticisme rationnel lui est désor-

1. Dans la *Préface* de l'édition de 1595, Mlle de Gournay fait de Montaigne un « puissant pilier de la foi des simples ». Et l'épitaphe en vers grecs que l'on a gravée sur son tombeau le

mais un moyen d'apologétique. Ou plutôt, — car il ne faudrait pas se hâter de transformer Montaigne en apologiste résolu, — peu profondément chrétien lui-même, et même assez peu religieux, il a vu, et senti que cette disposition d'esprit pouvait être celle de bien plus grands chrétiens que lui, et, en passant, il leur a signalé avec complaisance la légitimité de ce point de vue. Lui-même s'en est senti rassuré dans ses vagues croyances traditionnelles, dans son hostilité instinctive contre les innovations téméraires, dans son besoin de faire passer, par-dessus les divergences d'opinion individuelle, les intérêts permanents de l'institution politique et sociale. La conversion d'Henri IV, qu'il n'a pas vue, mais qu'il eût si fortement approuvée, est comme l'expression symbolique de la philosophie religieuse de Montaigne.

La morale, pour une âme religieuse surtout, touche de si près à la religion, que les deux problèmes sont inséparables. On n'en jugeait pas toujours ainsi au XVI^e^ siècle. La Renaissance avait remis en honneur et en lumière les principaux monuments de la philosophie morale des anciens : on fut émerveillé de tout ce que ces œuvres, trop longtemps méconnues, enfermaient d'observations ingénieuses ou profondes, de haute sagesse, d'humanité en un mot. D'année en année, et de proche en proche, surtout en France, on les réédite, on les traduit, on les commente, on s'en inspire avec une rare ferveur. C'est pour répondre à cette faveur croissante du public

loue d'avoir « au dogme du Christ allié le scepticisme de Pyrrhon ».

qu'Amyot a traduit tout Plutarque en français. Avant qu'il n'eût donné, en 1572, sa traduction des *Œuvres morales*, le seul traité des *Règles de mariage* avait été traduit au moins six fois dans notre langue, et quelques-unes de ces traductions avaient été rééditées jusqu'à trois et quatre fois. Le succès des *Œuvres morales* fut si vif, qu'en dix années ces deux in-folio ont été, sous divers formats, réimprimés au moins cinq fois. Par toutes ces publications, un état d'esprit assez singulier se forme et se répand, dont peut-être un jour tenterai-je d'esquisser l'instructive histoire, et qu'on ne saurait mieux définir, ce semble, qu'en l'appelant un *néo-stoïcisme*. Sans bien s'en rendre compte, le plus souvent [1], on admire dans la morale la plus haute qu'ait produite l'antiquité païenne, dans les nobles vies que cette morale a inspirées et soutenues, quelque chose d'analogue à ce qu'on croyait jusqu'alors l'apanage unique, exclusif, de la morale chrétienne. On fait naturellement bénéficier le stoïcisme, tel que Sénèque ou Plutarque, Épictète ou Marc-Aurèle le représentent, de tous les généreux souvenirs, de tous les actes de vertu que les anciens nous ont transmis : Aristide et Socrate, Cincinnatus et Cornélie ont collaboré au nouvel idéal, lui ont fourni quelques traits, aussi bien que Zénon, Thraséas ou Caton d'Utique. Ce nouvel idéal s'est imposé à presque toutes les imaginations durant la seconde moitié du XVI^e^ siècle : on en retrouve

1. On s'en rend si peu compte qu'un cardinal Sadolet, par exemple, dans son traité de pédagogie, faisait *uniquement* appel à l'autorité des anciens, et que, chaudement approuvé par Bembo, il n'était guère blâmé dans son effort, et d'ailleurs fort légèrement, que par le seul cardinal anglais Pole (cf. Joseph Dedieu, *op. cit.*).

les traces, aisément reconnaissables, à travers toutes les œuvres du temps; il va bientôt s'exprimer doctrinalement dans un ouvrage de Juste-Lipse, la *Manuductio ad stoïcam philosophiam*, et dans toute notre littérature classique, au moins jusqu'à Pascal, chez Balzac, chez Malherbe, chez Corneille, chez Descartes, on le verra, plus ou moins transformé, mais nettement reparaître.

A quoi tend, à son insu peut-être, tout ce mouvement qui emporte les esprits et les ramène au culte de la vertu antique? Manifestement, à la constitution d'une *morale indépendante*. M. Villey prononce le mot en passant : il aurait dû y appuyer; c'est le seul qui convienne et qui éclaire toute cette page d'histoire. Pour toute sorte de raisons, dont l'analyse nous entraînerait un peu loin, on commence, au XVI^e^ siècle, à trouver trop pesant le joug de la vieille morale chrétienne; on rêve d'y échapper, et comme l'on sent bien qu'on n'y échappera qu'à condition de trouver ailleurs un équivalent, on s'avise de restaurer la haute doctrine morale que l'antiquité finissante avait opposée au christianisme, et dont celui-ci avait eu quelque peine à triompher [1]. Cette tendance à rejeter, sinon les prescriptions, tout au moins les principes de la morale théologique, on la trouve partout au XVI^e^ siècle. Qu'est-ce que la Réforme, non pas peut-être dans l'intention de ses initiateurs, mais en fait et dans la suite de son histoire, sinon une

1. Il y a lieu de noter que, à tous les essais qui ont été tentés, en France notamment, pour constituer une morale indépendante, a correspondu régulièrement une sorte de renaissance du stoïcisme : à la fin du XVI^e^ siècle, par exemple; au XVIII^e^, avec Montesquieu, Vauvenargues et quelques-uns des « philosophes »; sous le second Empire, avec Renan, Taine et Havet.

tentative, et qui dure encore, pour fonder une morale vraiment indépendante? A l'origine, elle était au moins, et de propos délibéré, une morale indépendante... de la religion catholique. A la différence de la Réforme primitive, le néo-stoïcisme n'a pas d'étiquette ou de livrée théologique : il ne tient pas compte de la révélation; il l'ignore; il est un pur et simple retour aux données de la raison et de la conscience antiques. La morale qu'il entend fonder est indépendante, non pas de toute métaphysique, mais de toute religion révélée.

Le mouvement est si général et si fort que ceux-là mêmes qui sembleraient devoir y être réfractaires ne peuvent s'y dérober complètement. Rien de moins stoïcien, à première vue, et même au fond, que Montaigne. Ni l'éducation, trop douce et trop voluptueuse qu'il a reçue, ni la vie, au total très facile qui a été la sienne, ni surtout son tempérament personnel ne le préparaient à l'effort, à la tension perpétuelle de tout l'être intime, au déploiement continu d'une volonté toujours en éveil. Ce n'est pas un héros de Plutarque que Montaigne, et il l'a bien fait voir. Il y a des âmes naturellement chrétiennes; il y en a aussi qui sont naturellement stoïciennes; il y en a d'autres qui sont naturellement épicuriennes. Comme Horace, son ancêtre et son poète préféré, avec lequel il a tant de rapports, et dont l'évolution morale rappelle de très près la sienne, Montaigne était de ces dernières. Et pourtant, lui aussi, comme Horace encore, a eu sa phase stoïcienne. Quand, dans l'édition de 1580 [1], on relit les premiers *Essais*,

1. Cette édition, qu'il est nécessaire d'avoir sous les yeux, quand on veut connaître le premier Montaigne, est devenue

— ceux qui ont été composés avant 1573 ou 1574 environ, — on ne peut s'empêcher d'être frappé des idées et des sentiments tout stoïciens qu'ils expriment, sous une forme brève, sentencieuse, un peu guindée qui, à elle seule, révélerait leur origine. Bien entendu, ce stoïcisme n'a rien de trop rigide ou d'exclusif; il s'y glisse des pensées ou des maximes étrangères à l'école, et par l'intermédiaire de Cicéron, d'Horace ou de Lucrèce, Épicure, plus d'une fois vient prêter main-forte à Zénon; mais ces pensées et ces maximes sont de celles qu'un stoïcisme assez large peut aisément accueillir; elles n'en contredisent pas les principes essentiels, — on sait d'ailleurs que stoïciens et épicuriens avaient plusieurs théories et formules communes, — elles n'en ruinent pas l'inspiration générale, et c'est cela seul qui importe. Au reste, à ceux qui lui auraient reproché le libéralisme de sa pensée, Montaigne pouvait répondre par un illustre exemple. Il est alors nourri des *Lettres à Lucilius*; et Sénèque, tout stoïcien qu'il soit, n'a, comme on sait, aucune intransigeance doctrinale. « Sénèque, dit excellemment M. Villey, Sénèque a filtré pour Montaigne une espèce de stoïcisme éclectique qui correspond tout à fait aux besoins de son imagination. » Le Montaigne des premiers *Essais* est en effet le plus éclectique des stoïciens[1].

introuvable; mais fort heureusement, elle a été reproduite, avec les variantes de 1582 et 1587, dans la précieuse édition qu'ont publiée à Bordeaux, en 1870, chez Feret et fils, MM. R. Dezeimeris et H. Barkhausen. Ces deux volumes in-8 sont bien près d'être épuisés.

1. Il s'est élevé sur la question du stoïcisme de Montaigne un long débat, un peu monté de ton, entre M. Strowski et

Ce stoïcisme, même mitigé, est-il bien profond d'ailleurs? Il l'est si peu qu'il ne va pas beaucoup durer. Dès que Montaigne a entre les mains les *Œuvres morales* de Plutarque, — fin de 1572 ou premiers mois de 1573, — on le voit, sous cette influence, se détacher progressivement du stoïcisme, et même, bientôt, le critiquer assez vivement. Ce qu'il y a de raide et d'artificiel, d'emphatique et même d'inhumain dans la doctrine le frappe de plus en plus, et bientôt il n'aura pas assez de railleries pour tous ces grands gestes et ces déclamations fastueuses. C'est qu'en réalité, il y avait, nous l'avons dit, un secret, un profond désaccord entre la nature de Montaigne et la morale stoïcienne. Comme un vêtement d'emprunt qu'on rejette au premier signe, l'auteur des *Essais* s'est prestement dépouillé, aux premières objections qu'il entend formuler, des théories et des attitudes qu'il avait affichées jusqu'alors. Peu conscient de sa propre personnalité, peu sûr de son talent et de sa vraie pensée, il avait commencé, docilement, timidement,

M. le Dr Armaingaud. Dans son livre si spirituel et si vivant sur *Montaigne* (Alcan, 1906), M. Strowski avait beaucoup appuyé, en l'exagérant peut-être quelquefois, sur le stoïcisme de son héros. M. Armaingaud a discuté cette thèse dans un article de la *Revue politique et parlementaire* (septembre 1907) sur *le Prétendu stoïcisme de Montaigne*, article auquel M. Strowski a répondu dans *le Censeur politique et littéraire* du 25 octobre et du 2 novembre 1907. M. Armaingaud a riposté à son tour dans la même Revue par trois articles intitulés : *Montaigne a toujours été épicurien*. Il est, je crois, assez facile de réconcilier les deux adversaires en faisant observer, avec M. Villey, que le stoïcisme de Montaigne n'est ni très systématique, ni très pur, qu'il n'a pas duré longtemps, et qu'il a été enfin assez superficiel. Et au fond, je ne crois pas que M. Strowski ait voulu dire autre chose.

par se mettre au ton du jour : la mode était au stoïcisme ; il s'était fait stoïcien ; il avait copié servilement Lucain, le Plutarque des *Vies parallèles*, Sénèque surtout. Peut-être avait-il cru faire siennes leurs idées favorites. Son humanisme entretenait en lui cette flatteuse illusion. Au premier éveil de la réflexion personnelle, au premier contact avec la pensée adverse, on devait voir s'effriter ce stoïcisme essentiellement livresque.

Est-ce à dire cependant que tout ait été vain et factice dans cette courte initiation de Montaigne aux doctrines du Portique? et qu'elle n'ait laissé aucune trace dans l'histoire de sa pensée? Ces âmes d'humanistes sont plus complexes qu'il ne semble ; même dans leur rhétorique, ils engageaient un peu de leur personne. Montaigne a très sincèrement admiré certains côtés du stoïcisme ; il a gardé de son passage dans la « secte » un certain goût spéculatif de l'héroïsme, un certain culte de l'énergie morale. Son imagination s'exaltait volontiers sur les actions d'éclat, sur les miracles de la volonté. Montaigne est un épicurien qui a l'imagination stoïcienne.

Ce qui n'a pas peu contribué à détacher sa pensée du stoïcisme théorique, c'est la crise de scepticisme que, sous l'influence de Sextus Empiricus, il a traversée vers 1576. Est-il bien vrai, comme le prétendait Royer-Collard, qu'on ne fasse pas au scepticisme sa part? Il me semble qu'on peut parfaitement être très sceptique sur certains points et fort dogmatique sur d'autres. Mais ce qui est sûr, c'est que l'attitude stoïcienne s'accommode mal du scepticisme. La raison en est assez simple. Le stoïcisme,

quoi qu'en ait prétendu jadis le philosophe Guyau[1], le stoïcisme n'est pas une doctrine d'humilité, c'est une doctrine d'orgueil. Il ne veut voir que la « grandeur » de l'homme, non sa « misère »; il lui inspire une confiance infinie dans le pouvoir de sa volonté, dans l'étendue, dans la vigueur et dans l'infaillibilité de sa raison. Le stoïcisme est un rationalisme. Jamais Montaigne n'a cru plus fermement à la portée métaphysique de l'esprit humain que pendant l'époque où il se croyait stoïcien. Du jour où les arguments du pyrrhonisme contre l'autorité de la raison lui apparurent comme la vérité même, du même coup ce qui lui restait de son stoïcisme s'effondra pour toujours. S'il est vrai que nos sens nous trompent, que nos sentiments nous trompent, que nos idées nous trompent, que rien n'est sûr, et que rien n'est vrai, et que l'homme n'est que le misérable jouet d'une universelle illusion, pourquoi l'idéale vertu que le stoïcien propose à notre effort ne serait-elle pas un mensonge comme tout le reste, — mensonge même d'autant plus vain qu'il est moins conforme au vœu de l'humaine nature? Le pyrrhonisme dont s'enchante et dont s'enivre Montaigne a définitivement tué son stoïcisme.

En resterons-nous là cependant? Le scepticisme absolu convient si peu à la nature de l'homme, qu'on peut bien s'y complaire un instant : on ne saurait s'y enlizer bien longtemps. Il faut croire pour vivre; il n'est pas d'acte, si irréfléchi qu'il soit, qui n'implique une conception de la vie, donc une

1. Voyez son édition classique du *Manuel d'Épictète* (Delagrave).

croyance, et comme un pari sur l'inconnu. Montaigne a trop de bon sens, et, selon le mot d'un contemporain, un trop « émerveillable jugement » pour ne s'en point aviser. Par ironie, par amusement dialectique, par virtuosité d'artiste qui pousse sa pointe en tous sens, jongle avec les idées et avec les mots, et s'offre à lui-même l'étourdissant spectacle de sa verve librement déployée, par réaction aussi contre les faciles dogmatismes d'autrefois, il a bien pu se donner les apparences du scepticisme parfait : sa griserie intellectuelle une fois tombée, il se retrouve ce qu'il a toujours été : un Gascon, un Bordelais même, très avisé, très positif, plein de prudence bourgeoise, très préoccupé de mener sans orage au port la barque fragile de la vie. Plus de grands mots, de gestes ambitieux, de périlleuses manœuvres les yeux fixés sur les étoiles : des faits. La quarantaine est passée, la cinquantaine est toute proche. Le moment est venu d'amasser un substantiel viatique pour le reste du voyage.

Or, dans cette universelle incertitude, une chose reste sûre, inexpugnable à toutes les attaques du scepticisme : la réalité du plaisir et de la douleur. « Douleur, tu n'es qu'un mot », s'écriait le stoïcien; mais il se trompe, et surtout il nous trompe. La douleur est la plus indéniable des réalités; elle est un fait, un fait de conscience : libre au stoïcien de le nier en paroles : il ne la sent pas moins, quand elle le point, et il crie, quand on ne l'entend pas. Pareillement le plaisir : c'est un fait très positif que la jouissance, et il n'est aucun raisonnement du monde qui puisse nous empêcher de l'éprouver. Et ce qui n'est pas moins sûr, c'est que la nature a mis

en nous un instinct qui nous pousse à rechercher le plaisir et à fuir la douleur. Cet instinct même est si fort, qu'en réalité nous y obéissons, même quand nous prétendons l'éluder. Le stoïcien lui-même trouve son plaisir, — un plaisir d'une essence particulière, — à poursuivre la réalisation de ce qu'il considère comme le devoir et la vertu.

Quoi qu'ils en disent, en la vertu même, le dernier but de notre visée, c'est la volupté. *Il me plait de battre leurs oreilles de ce mot, qui leur est si fort à contre-cœur.* Et s'il signifie quelque suprême plaisir et excessif contentement, il est mieux dû à l'assistance de la vertu qu'à nulle autre assistance. Cette volupté, pour être plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus sérieusement voluptueuse. Et lui devions donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doux et naturel : non celui de la vigueur, duquel nous l'avons dénommée. Cette autre volupté plus basse, si elle méritait ce beau nom, ce devait être en concurrence, non par privilège. Je la trouve moins pure d'incommodités et de traverses que n'est la vertu. Outre que son goût est plus momentané, fluide et caduc, elle a ses veilles, ses jeûnes et ses travaux, et la sueur et le sang ; et en outre particulièrement ses passions tranchantes de tant de sortes, et à son côté une satiété si lourde, qu'elle équipolle [équivaut] à pénitence [1].

La pensée de Montaigne ici est assez claire. Puisque tout en nous et autour de nous nous sollicite à la recherche de la volupté, et puisque, en voulant la fuir, nous la poursuivons et l'atteignons

1. *Essais*, livre I, chap. XIX. Il est à noter que ces lignes ne figuraient ni dans l'édition de 1580, ni dans celle de 1588, et qu'elles ont été insérées par Montaigne, comme pour en corriger après coup l'effet, dans le célèbre chapitre intitulé : *Que philosopher, c'est apprendre à mourir* (cf. Édition municipale, t. I, p. 101).

encore, abandonnons-nous donc sans contrainte au vœu de la nature, ζῆν ὁμολουμένως τῇ φύσει. Et ne craignons pas d'aboutir ainsi à une conception de la vie trop vulgaire. Car il y a une hiérarchie des plaisirs; et s'il en est de bas, — ceux-là, on ne voit pas que Montaigne les ait jamais résolument proscrits, — il en est aussi de nobles, et ces derniers, plaisirs de l'esprit, de l'amitié, de la vertu, nous ménagent des jouissances plus vives et plus pures que les autres. Recherchons donc la volupté sans scrupules : elle est bonne, elle est saine, elle est sainte. Fuyons-en simplement les excès, non par devoir, mais par prudence, car l'excès du plaisir engendre inévitablement la douleur, et, si nous voulons être heureux, il nous faut fuir la douleur. Et telle est la morale qui déjà s'esquisse dans les derniers chapitres que Montaigne ait composés pour l'édition de 1580, qui s'affirme plus énergiquement encore dans l'édition de 1588, et qui, dans l'édition posthume de 1595, fait mine de tout envahir, et de recouvrir même les velléités de l'ancien stoïcisme.

On aurait beau jeu, si on le voulait, à discuter et à critiquer cette morale. Son plus grave défaut est de n'avoir d'une morale que le nom; elle ne résout pas les questions, elle les élude; elle ne définit pas le devoir, elle le supprime. Elle repose sur une équivoque, pour ne pas dire sur un jeu de mots. S'il est vrai que la pratique de la vertu ne va pas sans un certain plaisir, ce plaisir est d'un ordre si spécial et d'une qualité si rare, que c'est se moquer, et profaner même le nom de la vertu que de l'assimiler à la « volupté ». Il ne faut pas donner à

entendre que l'on confond saint Vincent de Paul et Casanova. Il n'est pas vrai, comme le voudrait Montaigne, que la vertu soit chose aisée, toute naturelle et souriante : elle est toujours le prix d'un effort, et l'effort est toujours chose douloureuse. La notion d'effort est complètement absente de la morale de Montaigne. Or, il n'y a pas de morale sans effort, comme il n'y a pas de moralité sans ascétisme. Voilà ce que Montaigne n'a jamais pu comprendre. Son tempérament était si réfractaire à ces idées si simples, et il a si peu réagi contre son tempérament, qu'il ne semble pas s'être rendu compte du vice secret des doctrines qu'il affichait. Il est dangereux de prêcher le plaisir aux hommes. Et cela est dangereux, parce qu'ils n'y ont déjà que trop de pente native, et que, même si l'on veut les orienter du côté des plaisirs nobles, ils finissent presque toujours par tomber du côté des plaisirs bas. Toutes les morales du plaisir ont eu la même fortune historique. Épicure, certes, ne méritait pas tous les reproches qu'on a pu adresser à quelques-uns de ses disciples : sa morale avait, à n'en pas douter, des parties élevées. Mais les disciples ont trouvé dans les doctrines du maître une justification trop facile de leurs propres appétits, et le nom d'épicurisme est devenu justement synonyme de relâchement des mœurs. Pareille mésaventure est arrivée à Montaigne. Il ne voulait assurément pas légitimer et encourager l'immoralité contemporaine ; et l'honnête Pierre Charron, et la bonne demoiselle de Gournay se seraient sans doute fort dévotement signés, s'ils avaient pu prévoir que les *Essais* allaient devenir les délices de Ninon de Lenclos.

Mais il n'en est pas moins vrai que le livre de Montaigne a été l'Évangile de tous les « libertins » du XVII^e^ siècle, en attendant ceux du XVIII^e^; et qu'ils ont trouvé en lui au moins autant un encouragement au libertinage des mœurs qu'au libertinage de la pensée. « Dans le système moral de Montaigne, — a dit profondément Guillaume Guizot, — on finit par s'obéir à soi-même, ou plutôt, on ne s'obéit même plus, car on finit par ne plus se commander rien. » Et encore : « Montaigne n'est ni un guide sûr pour la pensée, ni un conseiller utile pour la vie. »

N'oublions pas un dernier trait sur lequel M. Villey a justement insisté. Pour constituer sa morale, Montaigne, chose bien curieuse, et qui montre combien au fond il était peu chrétien, Montaigne n'a fait aucun emprunt au christianisme. Ses autorités et ses sources, ce sont les philosophes et les moralistes anciens; ce ne sont autant vaut dire jamais les moralistes chrétiens. Je ne crois pas qu'il ait cité une seule fois l'*Imitation*. La morale chrétienne est comme non avenue à ses yeux; il l'ignore, ou il l'oublie. Les notions fondamentales de l'éthique chrétienne, le péché, la grâce, la corruption originelle, le repentir, lui demeurent entièrement étrangères. Il laisse échapper quelque part un mot, que M. Villey ne me paraît pas avoir relevé, dont Montaigne n'a certainement pas vu tout le sens et toute la portée, et qui me semble le définir à merveille : « Nous autres, naturalistes[1] », s'écrie-t-il. C'est cela même. Montaigne est un *naturaliste* : il l'est

1. *Essais*, livre III, chap. XIII, éd. Louandre, t. IV, p. 235.

par la qualité de sa langue et par l'allure de son style; il l'est par le tour de son esprit et le mouvement même de la pensée; il l'est par l'inspiration de sa morale. Il ne veut que copier la nature, suivre la nature, vivre selon la nature. C'était écarter l'idéal chrétien et revenir à l'idéal antique. Guillaume Guizot l'a dit avec une spirituelle justesse : « Montaigne, c'est le génie du paganisme. »

Et il est encore quelque chose de plus. Montaigne, écrivais-je il y a une dizaine d'années, Montaigne, c'est l'*honnête homme*. Je suis heureux que M. Villey ait repris la formule, et, dans les derniers chapitres de son livre, l'ait ingénieusement développée. Qu'on veuille bien y réfléchir en effet. S'il y a, dans cette fin du XVI^e^ siècle, en France, une œuvre littéraire qui nous fasse admirablement comprendre et sentir comment l'idée italienne de la *virtù*, combinée avec l'idée *humaniste*, a fini par produire l'idée française et classique de l'*honnête homme*, c'est bien celle de Montaigne. « L'honnête homme », — on se rappelle la définition que Bussy-Rabutin en a donnée, — c'est « un homme bien né, et qui sait vivre[1]. » Or, n'est-ce pas là le « modèle idéal » que Montaigne a eu en vue, et qu'il a, plus que personne, contribué à faire naître et adopter? Il y a si bien réussi, que ce modèle idéal a régné pendant plus d'un siècle sur la pensée et l'imagination françaises. L'homme qui, comme on dira bientôt, « ne se pique de rien » et « ne met point d'enseigne », mais qui, au contraire, « a des clartés de tout », l'homme dont le goût

1. Lettre à Corbinelli, 6 mars 1679.

naturel a été formé par la pratique du monde et l'expérience des hommes, plus que par les livres, dont

> La parfaite raison fuit toute extrémité
> Et veut que l'on soit sage avec sobriété,

dont le ferme bon sens, affiné par le commerce de la bonne société, s'exerce sur toutes les questions qui lui sont soumises avec une liberté spirituelle, agile et souriante et s'enveloppe toujours de formes courtoises et discrètes, — cet homme-là, Montaigne a fait effort pour le réaliser dans sa vie, et pour le peindre dans son œuvre. Et assurément, il n'y est point parvenu du premier coup. On peut trouver qu'il est encore bien accablé sous le poids de ses autorités et de ses livres, et Malebranche, qui lui reconnaît d'ailleurs « une certaine fierté d'honnête homme », Malebranche, on le sait, a prononcé à son égard le mot cruel de « pédantisme à la cavalière ». Et de même, sa politesse ne laisse pas d'être parfois un peu grossière : je veux parler d'une foule de traits libertins, des confidences indiscrètes, des « mots lascifs » qui, d'année en année, envahissent les marges, et le texte même des *Essais*, et désobligent si souvent les lecteurs d'aujourd'hui. Il n'en est pas moins vrai que, par rapport à ses devanciers et à ses contemporains, Montaigne est bien près de réaliser l'idéal dont s'enchanteront et Pascal et Molière. Montaigne, c'est déjà Méré, et soyez sûr que Philinte le sait par cœur. N'est-ce pas le cardinal du Perron qui disait des *Essais* qu'ils étaient « le bréviaire des honnêtes gens »? Et Mme de Sévigné, qui s'y connaissait peut-être, écrivait, en

parlant de Montaigne : « Ah! l'aimable homme! *Qu'il est de bonne compagnie*[1] *!* » La morale même de l'honnête homme, n'est-ce pas exactement celle des *Essais*? Morale peu chrétienne, à tout prendre, puisque c'est, à très peu près, celle du poète Horace, morale faite d'indulgence et de convenances mondaines, de discret épicurisme et d'élégant scepticisme, et qui conseille la modération dans les désirs, plutôt que la sainteté, le sourire et la discrétion dans la volupté, plutôt que l'héroïsme. Dans une page souvent citée de son *Port-Royal*, Sainte-Beuve avouait que « quand survient quelque grande crise, cette morale des honnêtes gens devient insuffisante : elle se plie et s'accommode en trouvant mille raisons de colorer ses cupidités et ses bassesses ». Le mot « bassesses » est assurément trop fort quand il s'agit de Montaigne. Mais il faut bien reconnaître que la lettre qu'il écrivit pour se dispenser de rentrer à Bordeaux ravagée par la peste n'est pas d'un citoyen très brave. Il est permis de lui préférer, dans une circonstance analogue, le geste plus stoïque de Rotrou.

Regardons-le plutôt, pour finir, dans une attitude plus noble et plus digne de lui. — Dans la salle des Pas-Perdus de la Faculté des Lettres de Bordeaux, on peut voir, depuis une vingtaine d'années, le tombeau de Montaigne, celui-là même que sa veuve, Françoise de la Chassaigne, lui fit élever au début du XVII[e] siècle. Le grand écrivain est représenté couché, les mains jointes, revêtu de son armure; son épée

1. A Mme de Grignan, 16 octobre 1679.

est à sa gauche, ses gantelets à ses côtés; à ses pieds, un lion est couché; derrière la tête, on a placé son casque de bataille.... Montaigne sans un exemplaire des *Essais*! Montaigne en prière! Montaigne armé de pied en cap, comme un preux chevalier du moyen âge!... On ne s'attendait pas à trouver « le Thalès français », comme l'appelait Juste-Lipse, dans cette dernière posture.... Et puis, l'on se dit que « l'honnête homme » se fait un devoir de ne pas rompre en visière avec les usages de son pays et de remplir exactement toutes les obligations de la vie commune. On se rappelle aussi la fin courageuse et édifiante de Montaigne, ses fréquentes protestations de fidélité à la religion de ses pères, la constante et ferme clairvoyance de son patriotisme, ses campagnes dans les armées royales, et le mot d'un contemporain, La Croix du Maine, nous affirmant qu'il a quitté la magistrature pour « suivre les armes... ». Et l'on se prend à songer que le livre n'est pas tout l'homme; que Montaigne, comme nous tous, a eu sans doute ses faiblesses, ses inconséquences, et ses misères; mais qu'il a eu ses jours de grand sérieux aussi; et que, parmi tous les personnages qu'il a joués pendant sa vie, et dont les *Essais* nous gardent l'ondoyant et divers souvenir, celui que perpétue son tombeau n'est peut-être pas le moins véridique.... Qui sait, en un mot, si cette vision d'un soldat chrétien, ce n'est pas, au total, celle que Montaigne eût souhaité qu'on emportât de lui?...

1er février 1909.

CHATEAUBRIAND

ET SES RÉCENTS HISTORIENS

Heureux prestige du talent littéraire! A peine la nouvelle s'était-elle répandue que M. Jules Lemaître, en l'an de grâce 1912, consacrerait à Chateaubriand une série de conférences que, de tous côtés, l'on vit surgir des articles et des livres sur l'auteur d'*Atala*. D'importants travaux que nous réclamions — en vain — depuis bien des années se sont hâtés de voir le jour. Quel intérêt nous offrent ces principales publications? Qu'ajoutent-elles de nouveau à l'idée que nous nous formions jusqu'ici de René? C'est ce que je voudrais rechercher ici.

I

« Quand on songe, — écrivions-nous il y a deux ans à peine, dans nos *Pages choisies de Chateaubriand*, — avec quelle piété les Allemands ont constitué les *Archives* de leur Gœthe, collectionné jusqu'à ses moindres autographes, édité ses œuvres, et quel bruit, tout récemment encore, ils ont fait

de la découverte d'une première version de *Wilhelm Meister*, on est un peu honteux, pour l'honneur littéraire de la France, que nous en soyons encore à attendre une édition quelconque de la *Correspondance générale* de Chateaubriand. Ignorerions-nous par hasard que Chateaubriand est, en France, un aussi grand nom que Gœthe en Allemagne? Et serions-nous, peut-être, trop riches en chefs-d'œuvre? » Puisque M. Louis Thomas a bien voulu s'approprier ces quelques lignes pour présenter récemment au public le premier volume de cette *Correspondance générale* que nous n'étions pas seul à souhaiter, nous n'aurons pas trop de scrupules à les reprendre à notre tour : elles expriment tant bien que mal le sentiment que nous éprouvions alors, que beaucoup d'autres avant nous avaient éprouvé, à constater et à déplorer la fâcheuse, la singulière lacune que le nouvel éditeur s'est proposé de combler[1].

Car d'abord, c'est bien un véritable chef-d'œuvre que la *Correspondance* de Chateaubriand, un chef-d'œuvre qu'il nous faudra examiner d'ensemble, et tâcher de placer à son véritable rang, quand la publication en sera terminée. De cela, à vrai dire, nous étions déjà quelques-uns à nous douter. Des « chateaubriandistes » de profession, Edmond Biré, l'abbé Pailhès, René Kerviler l'avaient dit avant moi à plus d'une reprise. M. Lanson, juge difficile, et juge peu suspect d'un excès de tendresse à l'égard

1. *Correspondance générale de Chateaubriand*, publiée avec Introduction, indication des sources, notes et tables doubles, par Louis Thomas, avec un portrait inédit, t. I, Paris, Champion, 1912, in-8.

de Chateaubriand, essayant un jour d'évaluer « ce trésor épistolaire », n'hésitait pas à déclarer qu' « en ce genre encore, Chateaubriand serait au premier rang ». Je crois pour ma part, et de plus en plus, — et si je l'ai déjà dit, je le répète, — que de toutes les correspondances du XIX^e^ siècle français, s'il en est une qu'on puisse, dans un genre d'ailleurs fort différent, comparer ou opposer à celle de Voltaire lui-même, c'est bien celle de l'auteur du *Génie du Christianisme*.

Je sais les différences. On ne saurait, certes, railler avec plus de finesse, conter ou discuter avec plus d'agrément, badiner avec plus de grâce, flatter avec une plus spirituelle légèreté que Voltaire dans les quelque dix mille lettres qu'il nous a laissées, et qui sont, à n'en pas douter, l'un des monuments les plus extraordinaires du génie français. Mais aussi on ne saurait mettre plus de hautaine éloquence, de mélancolie rêveuse, de poésie sombre, délicate ou ardente que Chateaubriand dans les pages qu'il adresse à ses nombreux amis. J'ouvre absolument au hasard le premier volume de cette *Correspondance*, et je tombe sur ces quelques lignes à Mme de Duras (18 juin 1813) :

J'ai bien des choses dans l'âme que je voudrais dire, mais je souffre tant, que j'ai peine à voir les mots que j'écris. Bonsoir, chère sœur! Je vais me coucher avec votre pensée et le chant d'un rossignol qui revient chaque printemps dans ma petite tour. Il est arrivé avant-hier. Je compte lui apprendre le nom de mon amie.

A Chênedollé (12 janvier 1805) :

Je vous attends.... Nous irons nous ébattre dans les vents, rêver au passé, gémir sur l'avenir. Si vous êtes triste, je

vous préviens que je n'ai jamais été dans un moment plus noir; nous serons comme deux cerbères aboyant contre le genre humain. Venez donc le plus tôt possible.

Et encore une fois, je n'ai pas choisi. Les uns pourront préférer la vivacité piquante de Voltaire; les autres l'imagination somptueuse de Chateaubriand. Littérairement, les deux se valent. On pourrait dire d'ailleurs qu'il arrive parfois à Chateaubriand de « faire du Voltaire », j'entends par là de plaisanter avec autant d'agrément que Voltaire : je ne crois pas que Voltaire épistolier ait jamais su atteindre à certaines hauteurs où s'élève sans effort Chateaubriand.

Et je ne pense pas que l'intérêt historique ou documentaire de la *Correspondance* de Chateaubriand soit beaucoup moindre que celui qui s'attache à la *Correspondance* de Voltaire. Si le grand écrivain du XVIII^e^ siècle a été mêlé à toute la vie de son temps, on en peut dire autant du poète des *Martyrs*. Ambassadeur et ministre, celui-ci a vu de plus près, il a même manié de plus grandes affaires, et l'historien, même politique, des deux Restaurations ne saurait négliger le témoignage d'un homme qui a pu se vanter, fièrement et justement, d'avoir « fait de l'histoire ». Quand, en 1838, il publia son *Congrès de Vérone*, — ce livre trop peu connu aujourd'hui, et pour lequel Vinet professait une si vive admiration, — deux de ses amis, Marcellus et La Ferronays, inquiets de ces divulgations qu'ils jugeaient prématurées, vinrent le supplier de ne publier que les documents strictement indispensables à sa justification personnelle. Nullement convaincu, mais ne voulant pas contrister ses amis, Chateaubriand déféra

à leur désir. « Vous me coûtez tous deux quarante mille francs », leur dit-il. Quatre volumes étaient imprimés : il les fit détruire, — sauf un exemplaire, — et il réduisit sa publication à deux volumes. On aurait pu, ce me semble, publier de son vivant toute la *Correspondance* de Voltaire sans trahir aucun secret d'État.

Mais, plus encore qu'un document sur l'histoire politique et sociale, morale et littéraire de son temps, la *Correspondance* de Chateaubriand est un document sur lui-même ; et à ce point de vue encore, elle ne le cède en rien à celle de Voltaire. Il est certain que si nous ne le connaissions que par son œuvre, nous ne connaîtrions pas dans la vérité vivante de sa biographie et de sa nature morale le patriarche de Ferney. C'est dans ses lettres que nous le voyons tel qu'il fut, tel qu'il éblouit, émerveilla, scandalisa ses contemporains, ce prodigieux, cet unique Voltaire, ce « composé d'air et de flamme », comme on l'a si bien appelé ; c'est là qu'il prolonge encore pour nous cet étourdissant feu d'artifice qu'il a, pendant plus d'un demi-siècle, tiré sans répit sur les tréteaux de l'histoire ; là nous le voyons rire, s'agiter, mentir, tripoter, ourdir les multiples trames de ses multiples intrigues, effacer par une caresse les égratignures de sa verve, réparer une étourderie par une flatterie, une malice, voire une polissonnerie, et tenir dans sa dépendance, intéresser à son effort, faire servir à sa fortune ses innombrables correspondants, en déployant toutes les infinies ressources de l'esprit le plus subtil, le plus souple, le plus agile qui fut jamais. Le roi Voltaire est dans sa *Correspondance*, et il n'est pas ailleurs. Il n'en est pas tout à fait de

même pour Chateaubriand, puisque nous avons les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Mais les *Mémoires* ne nous offrent, n'ont laissé passer jusqu'à nous qu'un René un peu arrangé, simplifié, — et même « costumé », dirait M. Beaunier, — en vue de l'effet à produire sur la postérité. Le René amoureux n'y paraît qu'à peine, et le René professeur de français et commis voyageur en bas n'y paraît pas du tout. Au contraire, dans la *Correspondance*, si incomplète qu'elle soit encore, le Chateaubriand vrai, réel, — et sans retouches, — le « bon garçon » qu'ont tant aimé les Fontanes, les Joubert, et tout un cortège d'adoratrices, se montre à nous tel qu'il était : faible, passionné, à la fois ambitieux et détaché, enthousiaste et pourtant lucide, généreux et égoïste, toujours à court d'argent, souvent en proie aux humeurs noires, orgueilleux et vindicatif, très capable de haines violentes, mais incapable de bassesses, charmant avec tout cela, bref, une tête folle et un cœur d'or. Or, ce Chateaubriand-là, que beaucoup de ses lecteurs n'ont même pas soupçonné, il est nécessaire de le bien connaître pour comprendre exactement son œuvre. L'œuvre de Chateaubriand, en effet, n'est pas, comme celle des grands classiques, comme l'était encore celle de Voltaire, entièrement détachée de la personne morale qui l'a conçue et réalisée : elle en est un reflet direct, un prolongement naturel, une expression à peine transposée. Supposez que nous connaissions par le menu toute la vie, et jusqu'aux démarches les plus intimes de Corneille : croyez-vous que nous en soyons très avancés pour l'intelligence du *Cid* ou de *Polyeucte*? Pareillement, *Zaïre* et le *Siècle de Louis XIV*, *Candide* et l'*Essai*

sur les mœurs se suffisent fort bien à eux-mêmes : ce que nous savons de leur auteur ne saurait en rien modifier l'idée que nous avons de ces divers écrits, et le jugement que nous en portons. Mais il n'en va plus de même avec Chateaubriand : nous avons besoin de savoir avec précision ce que le poète a mis de lui-même, de son expérience personnelle de la vie dans *René*, dans le *Génie*, dans *les Martyrs*, pour bien entendre non seulement certains détails, mais même la signification générale de chacune de ces œuvres, et pour en porter un jugement équitable. Très intéressante donc pour nous faire connaître une personnalité extrêmement riche et complexe, peut-être aussi extraordinaire en son genre que l'était celle de Voltaire, la *Correspondance* de Chateaubriand nous aide encore à mieux comprendre, à mieux juger l'œuvre même de Chateaubriand. Voilà bien des raisons qui expliquent l'impatience avec laquelle, depuis une quinzaine d'années surtout, critiques et historiens littéraires en attendaient la publication.

Et, il est vrai, nous la connaissions déjà en partie, cette *Correspondance*, et l'on en avait déjà publié d'importantes portions. J'évaluais, il y a deux ans, à deux mille environ le nombre de lettres de Chateaubriand alors connues de moi tout au moins. Seulement, ces deux mille lettres, dont quelques-unes étaient d'ailleurs inédites, il fallait, pour les utiliser, se reporter à plus de cinquante volumes, et à je ne sais combien de brochures, ou d'articles de revue. C'est dire qu'elles étaient à peu près inutilisables pour le commun des travailleurs et des lecteurs, et même pour bien des spécialistes : en dépit

de leur patience et de leur bon vouloir, les arbres, trop souvent, leur masquaient la vue de la forêt. Il fallait donc, de toute nécessité, recueillir en un seul *Corpus* ces innombrables pages éparses, *disjecti membra poetæ;* il fallait dresser, une bonne fois, un inventaire sérieux, à peu près complet, de toutes les lettres dispersées; il fallait faire appel à tous les détenteurs de papiers inédits, et les engager à verser au trésor commun leurs richesses particulières.

C'est ce qu'a fait le nouvel éditeur. Et il semble, d'après sa *Préface*, qu'il a déjà été bien payé de sa peine. Nombre de portes, qu'on aurait pu croire plus jalouses, se sont ouvertes devant lui; d'aimables et précieuses communications lui ont été faites qui, jointes à ses propres recherches, lui permettront d'augmenter singulièrement le nombre de lettres connues ou simplement soupçonnées du grand écrivain. Il serait sans doute bien prématuré de vouloir dès maintenant, donner des chiffres un peu précis. Je ne serais pourtant pas étonné que M. Louis Thomas pût porter à trois mille, — et peut-être au delà, — le total des lettres que nous possédons de Chateaubriand. Et, bien entendu, il ne rassemblera pas tout.

Car les *Correspondances* les plus complètes, le plus pieusement conservées, le plus scrupuleusement publiées, ne représentent jamais qu'une partie, parfois assez minime, de tout ce qui s'est écrit de lettres durant une vie d'homme ou de femme. Le hasard et la volonté, pour sauvegarder comme pour détruire, ne s'inspirent pas toujours des vrais intérêts du mort illustre, et bien moins encore de ceux de la postérité. C'est ainsi que nous ne possédons

aucune des lettres de Chateaubriand à son père, à sa mère, à son frère, à sa sœur Mme de Farcy, à sa sœur Lucile. Il semble bien qu'il ait détruit lui-même sa correspondance avec Mme de Beaumont[1], et même, ce qui s'explique moins, presque toutes ses lettres à Joubert. Toute sa correspondance avec Bonald a disparu des papiers de l'auteur de la *Théorie du Pouvoir*. Et nul doute enfin qu'il n'y ait bien des lacunes dans sa correspondance avec Lamennais, avec Ballanche, même avec Mme de Staël et avec Fontanes, avec combien d'autres encore! Ces lacunes sont assurément regrettables, mais elles sont inévitables, et, d'ailleurs, quelques-unes seront peut-être comblées un jour. La première édition de la *Correspondance* de Voltaire comprenait six mille lettres : nous en possédons dix mille aujourd'hui, — et, jusqu'au jugement dernier, l'on en retrouvera de nouvelles.

Des publications comme celle qu'a entreprise M. Louis Thomas sont donc nécessairement provisoires: Il ne s'ensuit pas qu'elles ne doivent être exécutées avec les scrupules de précision et d'exactitude qu'aujourd'hui plus que jamais, — car ces

1. De toute la Correspondance avec Mme de Beaumont, il ne nous reste que quelques lignes citées par Mme de Beaumont dans une lettre à Joubert (*les Correspondants de Joubert*, p. 142), et qui, chose assez piquante, se retrouvent en partie dans une autre lettre de Chateaubriand... au même Joubert, laquelle fait partie du *Voyage en Italie*. Chateaubriand y parlait des déserts « où la trace de la dernière charrue romaine n'a pas été effacée, des villes tout entières vides d'habitants, des aigles planant sur toutes ces ruines, etc.! Le Pape a une figure admirable, pâle, triste, religieuse. Toutes les tribulations de l'Église sont sur son front. » — Cette lettre que M. Paul de Raynal n'a pas datée doit l'être de la fin de juin 1803.

scrupules sont de date récente, — on exige des travaux de cette nature. Un premier point, sur lequel nous ne transigeons guère, c'est le parfait établissement des textes qu'on nous livre. Il semble bien que, sur cet article, le nouvel éditeur nous donne très suffisante satisfaction, et il y avait peut-être d'autant plus de mérite que quelques-uns de ses prédécesseurs lui avaient, à cet égard, légué d'assez mauvais exemples. Il indique toujours la source ou les sources où il puise, et, presque toutes les fois qu'il en a la possibilité, il collationne le texte sur les originaux. Certaines lettres, dont il avait déjà publié le texte fautif ou incomplet d'après les imprimés, lui ayant été communiquées en cours d'impression, il a pris le parti de les reproduire, en leur teneur exacte, dans un *Supplément*. Et à ce propos, j'ai bien envie de chercher une petite querelle à M. Louis Thomas. Il reproduit dans son *Supplément* la *Lettre écrite chez les sauvages de l'Amérique*, et il s'excuse de ne pas l'avoir publiée à sa date dans le cours de la *Correspondance*. « J'avais toujours pensé, nous dit-il, que cette lettre était une composition littéraire à mettre en dehors de la correspondance, mais certains habitués de l'œuvre de Chateaubriand ayant une opinion contraire, je m'incline devant leurs raisons. » Soit, mais il a publié sans sourciller dans la *Correspondance* la fameuse *Lettre au citoyen Fontanes sur la seconde édition de l'ouvrage de Mme de Staël*[1], et les lettres non moins célèbres écrites de Turin, de Milan et de

1. Pour cette *Lettre*, il aurait mieux valu donner le texte le plus ancien, celui du *Mercure*, et rejeter en notes les variantes des éditions ultérieures.

Rome à Joubert et à Fontanes et extraites du *Voyage en Italie* : or ce sont bien là, — et il s'en avise lui-même, — des « compositions littéraires » au premier chef, puisque ce sont, à proprement parler, des articles. Et je n'ai garde de me plaindre de les retrouver dans la *Correspondance*; mais j'ai quelque peine à comprendre les scrupules du nouvel éditeur dans le premier cas, et son absence de scrupules dans le second.

J'aurais voulu aussi qu'il prît un parti plus net sur la question de l'orthographe. Il me semble qu'il a mêlé dans ce premier volume les orthographes les plus diverses : celle des imprimés, celle des autographes, celle aussi des copies qui lui ont été communiquées. Puisqu'il était impossible d'atteindre, et donc de reproduire d'une manière constante l'orthographe de Chateaubriand, — laquelle était des plus fantaisistes, et ne présente, à mon gré, aucun intérêt véritable, — mieux valait, si je puis dire, tout réduire au même dénominateur, et adopter, franchement et uniformément, l'orthographe actuelle. Personne ne se fût plaint de ce « modernisme ». A quoi bon hérisser de difficultés la lecture de nos grands écrivains, et, sous prétexte de littéralité ou d'exactitude, donner à leur prose je ne sais quel aspect d'archaïsme, ou même de barbarie?

Mais ce sont là fautes bien vénielles. M. Louis Thomas n'en a-t-il pas commis une plus grave en reculant, comme il l'a fait, devant la tâche, considérable et ingrate, je le sais, difficile et délicate, j'en conviens, d'annoter cette *Correspondance*? « J'ai réduit les notes, nous dit-il, et m'en suis passé la plupart du temps. Je sais combien il est facile avec un dic-

tionnaire biographique comme celui de Michaud, de se donner l'air d'un grand érudit. D'ailleurs, à mon avis, sauf dans le cas spécial d'une édition philologique, l'appareil de notes gêne le lecteur dans sa recherche d'un plaisir intellectuel. » — Ah! le bon billet! suis-je ici tenté de dire. Qu'on me montre le lecteur qui sera « gêné » « dans sa recherche d'un plaisir intellectuel » par des notes sobres, précises, lui éclaircissant telle allusion, lui rappelant tel fait qu'il a sans doute oublié ou qu'il ignore, et lui fournissant toutes les indications essentielles pour replacer une lettre dans ce cadre de vie morale et sociale en dehors duquel elle n'est rien que la plus morte des abstractions! S'il s'en trouve un seul, — et ce n'est pas pour celui-là que nous travaillons, — qu'à cela ne tienne! Puisque la poussière du rez-de-chaussée l'incommode, il n'a qu'à rester au premier étage!... Mais, sans doute, M. Louis Thomas a voulu plaider coupable. Convaincu, trop convaincu peut-être que son travail ne saurait être définitif, il a tenu à limiter son effort; il s'est interdit l'ambition de rivaliser, par exemple, avec les admirables éditeurs de la *Correspondance* de Bossuet, dans la *Collection des Grands Écrivains de la France*, MM. E. Levesque et Ch. Urbain[1]; ou encore avec les éditeurs tout récents de la *Correspondance* de Manzoni, MM. Giovanni Sforza et Giuseppe Gallavresi[2]. Il m'est difficile de le lui reprocher trop sévèrement. Quand on

1. *Correspondance de Bossuet*, par MM. E. Levesque et Ch. Urbain, 5 vol. in-8. Hachette.

2. *Carteggio di Alessandro Manzoni* a cura di Giovanni Sforza e Giuseppe Gallavresi, con 12 ritratti e 2 fac simili, 1803-1821. Milan, Ulrico Hoepli, in-16.

n'a pas eu soi-même le courage, la patience ou le loisir, en ayant eu quelquefois l'intention ou le désir, d'entreprendre et de pousser jusqu'au bout une édition complète et annotée de la *Correspondance* de Chateaubriand, et d'engloutir dans cet absorbant travail une dizaine d'années de sa vie, on se doit d'être indulgent pour les autres. Imparfaite, assurément, et nécessairement provisoire, l'édition de M. Louis Thomas, à en juger par le premier volume, témoigne d'un labeur très méritoire et, telle qu'elle est, nous rendra les plus grands services; elle a d'ailleurs ce mérite éminent d'*exister*, puisque, soixante-quatre ans après la mort de Chateaubriand, elle est la première en date. Il faut souhaiter qu'elle continue à recevoir les encouragements efficaces des travailleurs, des lettrés, de tous ceux qui possèdent encore des lettres autographes ou des copies de lettres de René [1]. Comme le dit très bien M. Louis Thomas, « Chateaubriand appartient au patrimoine de la France » : il est d'un intérêt général que cette première édition de sa

1. Pour prêcher d'exemple, voici une lettre inédite de Chateaubriand à Michelet, dont je dois la communication à feu Gabriel Monod :

29 février 1840.

« Je n'ai qu'un regret, monsieur, c'est de ne pas vous avoir rencontré chez vous; je ne mérite point vos éloges, mais j'en suis extrêmement flatté. J'ai commencé votre quatrième volume ; malgré ce que je croyais savoir du XV^e^ siècle, j'ai vu que j'avais encore bien des choses à apprendre. Je vais continuer une lecture aussi instructive qu'attachante.

« Je vous prie, monsieur, de parler de moi à votre fils, et d'agréer, avec l'hommage de mon admiration, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« CHATEAUBRIAND. »

Correspondance, — que sans doute on ne refera pas de sitôt, — soit aussi complète que possible.

Le premier volume de cette *Correspondance* comprend trois cent quarante-quatre lettres, ou fragments de lettres, — car quand certaines lettres ne lui sont connues que par des catalogues d'autographes, le nouvel éditeur, en attendant mieux, reproduit les indications et citations, presque toujours trop fragmentaires, des catalogues[1], — et il nous conduit jusqu'au 27 juillet 1817. C'est donc près de cinquante années de la vie de Chateaubriand qu'il embrasse; et l'on pourrait, à l'aide de ce premier volume, esquisser la biographie et la psychologie du grand écrivain durant toute cette importante période. Je résiste à la tentation : la personnalité de Chateaubriand n'est pas, selon moi, de celles que l'on puisse morceler sans inconvénient; pour en apprécier avec équité les divers aspects, il faut d'abord en bien voir l'ensemble; et c'est ce que l'on ne pourra faire sérieusement, je veux dire avec une suffisante précision, que lorsque la *Correspondance générale* sera à peu près complètement exhumée et publiée. D'ici là, tout jugement de fond sur le caractère et sur la destinée de Chateaubriand aura quelque chose de vague, d'approximatif et de provisoire. S'il est vrai, comme je le crois, et comme Brunetière le déclarait déjà, voici plus de quinze ans, que « le jugement de la postérité sur Chateaubriand est encore à pronon-

1. Quelques lettres ou fragments de lettres sont mal datés. Par exemple, p. 59, le 20 prairial ne saurait correspondre au 9 janvier 1802. Dans la même lettre, au lieu de : « au mois d'août », il faut lire, je crois : « au mois d'avril ». — Pourquoi enfin, dans ce volume, n'avoir pas mis de *Table des matières*?

cer », aucun travail ne contribuera plus à la lente formation de ce jugement que la publication de sa *Correspondance*.

II

Tel doit être aussi, j'imagine, l'avis de M. Albert Cassagne, l'auteur d'un livre curieux dont le titre[1] semble inspiré d'un roman de Mme Tinayre, *la Vie amoureuse de François Barbazanges*, et qui a peut-être le tort, l'heureux tort de promettre moins qu'il ne tient. Car, s'il est bien question surtout de « la vie politique de François de Chateaubriand » dans ce gros volume, il est question de beaucoup d'autres choses qui n'ont avec la vie politique de René qu'un rapport quelquefois lointain. Même, des critiques superficiels, observant que ce premier volume nous conduit jusqu'aux Cent-Jours, pourraient dire que ce livre s'arrête au moment où la vie politique commence. Ils se tromperaient ; car, s'il est exact que la vie politique de Chateaubriand s'ouvre après l'Empire, la longue période qui précède n'est pourtant pas qu'une simple introduction à cette carrière publique. En tout cas, c'est la thèse que soutient M. Cassagne : pour lui, la vie politique de René s'ouvre un quart de siècle avant la date où on la fait généralement commencer.

Vivent les livres à thèse! Ils nous empêchent de nous endormir sur le mol oreiller des opinions courantes et des idées toutes faites. Ils bousculent les

1. *La vie politique de François de Chateaubriand*, t. I (*Consulat, Empire, Première Restauration*), par M. Albert Cassagne, 1 vol. in-8, Plon, 1911.

préjugés à la mode. Ils éveillent, ils tiennent en haleine l'inquiétude d'esprit, seule condition de tout progrès intellectuel. Quand la thèse est vraie, elle emporte toutes les résistances. Quand elle est fausse, elle nous force, pour la combattre et la ruiner, à descendre jusqu'au fond de notre pensée, à préciser, à renouveler, à rajeunir les raisons que nous pouvons avoir de ne pas nous y rallier et de maintenir notre opinion première. Quand elle est simplement enfin paradoxale ou excessive, — ce qui est le cas le plus fréquent, — elle remet en honneur ou en lumière, elle fait rentrer dans la circulation générale bien des vérités secondaires sans doute, mais intéressantes, importantes même quelquefois, et trop inaperçues.

La thèse que soutient M. Albert Cassagne me paraît être de cette dernière catégorie. Il l'énonce lui-même avec une hardiesse, une netteté qui ne laissent rien à désirer, dès les premières lignes de son *Avant-propos* : « Je la résumerai d'un mot, écrit-il, en disant qu'il (Chateaubriand) fut homme d'action par essence, et poète par accident. » Et tout son livre est, en effet, la démonstration, ou plutôt l'illustration de cette idée générale qui surprendra et même choquera, — il s'en rend fort bien compte, et il n'est pas loin de s'en réjouir, — un certain nombre de ses lecteurs.

Pour ma part, je n'en suis ni choqué, ni scandalisé, et, persuadé depuis fort longtemps qu'il y a dans Chateaubriand autre chose qu'un pur et simple poète, je suis tout prêt à reconnaître qu'elle contient une assez large part de vérité. Mais, réduite à ces termes un peu trop simples, elle me semble ne

pas correspondre exactement à la réalité des faits, à la vraisemblance psychologique et historique.

Chateaubriand « homme d'action par essence et poète par accident » : la formule est ingénieuse, mais elle a le tort d'opposer et de séparer deux choses qui, dans l'espèce, doivent être étroitement unies. Les facultés d'homme d'action et de poète ou d'écrivain s'opposent, en effet, chez la plupart des hommes; elles s'opposent même si bien qu'elles sont très rarement réunies chez le même homme; et, par exemple, nous ne voyons ni Taine, ni Renan costumés en ambassadeurs, ou même en ministres. Mais ce qui est vrai du commun des mortels, et même de quelques individualités supérieures, ne l'est pas de toutes. Le génie politique et le génie militaire s'opposent aussi le plus souvent; et pourtant, Napoléon n'a été, que nous sachions, dénué ni de l'un, ni de l'autre. Pareillement, et toutes proportions gardées, Chateaubriand a su concilier en lui deux « ordres » différents. Ne parlons pas, j'y consens, de son génie politique : si le génie n'est qu'une longue patience, en politique plus peut-être qu'ailleurs, cette vertu suprême lui a fait étrangement défaut. Mais, cette réserve faite, plus on étudiera sa vie et son rôle publics, plus on reconnaîtra, je crois, qu'il a fait, en son temps, sérieuse figure d'homme d'État. En tout cas, il est indéniable qu'il ait eu le tempérament et quelques-unes des plus rares qualités de l'homme d'action, et qu'on lui fasse tort de toute une partie de sa personnalité et de son œuvre en le réduisant à n'être qu'un rêveur et un poète. La vérité est qu'il était par essence une grande force indéterminée, capable de s'appliquer, ensemble ou

successivement, mais avec une égale intensité, à des objets fort différents, et qui tantôt fusait en rêveries et en phrases harmonieuses, et tantôt en désirs précis, en volontés bien arrêtées de faire passer dans les faits un peu de son propre idéal. Mais il n'a jamais sérieusement sacrifié l'un de ses dons à l'autre. S'il était très fier de « sa » guerre d'Espagne, il ne l'était pas moins du *Génie du Christianisme* et des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Et même, quand on le poussait, — il y a là-dessus de curieuses pages dans les *Mémoires*, — il déclarait volontiers qu'il est infiniment plus aisé d'être un bon diplomate qu'un bon poète.

Il m'est d'autant plus difficile de souscrire pleinement à la thèse de M. Albert Cassagne que la méthode qu'il emploie pour la démontrer me paraît assez souvent sujette à caution. Il use et abuse des conjectures. Je sais bien que nous faisons tous, plus ou moins, ainsi. Si consciencieux que nous soyons, — et l'enquête de M. Cassagne a été très consciencieuse, — nous n'atteignons jamais, en histoire, que des lambeaux de certitude; l'entre-deux nous échappe, et bon gré, mal gré, nous le remplissons par des hypothèses. Encore faut-il cependant que ces hypothèses aient un certain air de vraisemblance et reposent sur des faits minutieusement prouvés et contrôlés. Or les hypothèses de M. Cassagne ne sont pas toujours de cette espèce. Il a sa thèse à établir et, pour la faire triompher, rien ne lui coûte. Il a vite fait de transformer une vague possibilité en probabilité, puis en certitude; il dit volontiers : *peut-être* à la première ligne, *probablement* à la seconde, et *sûrement* à la troisième;

et à la quatrième, il dégage de ce soi-disant *fait* d'imposantes et imprévues conséquences. Donnons au moins un exemple de cette disposition quelque peu dangereuse d'esprit.

Peltier, dans son *Paris* du 15 avril 1799, insère un curieux article anonyme sur *la Guerre des Dieux* de Parny : l'article est visiblement d'un incroyant. M. Cassagne l'attribue, sans en apporter la moindre preuve positive, à Chateaubriand, et il voit dans cet article le point de départ du *Génie du Christianisme* conçu tout d'abord, d'après lui, comme étant essentiellement une œuvre non pas d'apologétique, mais d' « opportunisme » littéraire et politique. La conversion n'aurait eu lieu qu'ensuite, à la nouvelle de son double deuil, « entre la fin d'août et la fin d'octobre ». « Donc, le livre n'est pas le fruit de la conversion. Le contraire serait plus vrai. L'ouvrage était auparavant conçu, élaboré, et, sous sa première forme, terminé. » Et tout cela, parce qu'il s'agit de montrer que Chateaubriand, même dans ses œuvres en apparence les plus spontanées et les plus sincères, n'a jamais été qu'un homme politique, et, si je l'ose dire, un « arriviste » supérieur ! Il n'y a qu'un malheur : c'est que l'article sur Parny ne paraît pas être de Chateaubriand; qu'à cette date (15 avril 1799), et selon toutes les vraisemblances, Chateaubriand connaissait déjà depuis plusieurs mois la mort de sa mère, et qu'ayant « pleuré » et ayant « cru », il avait déjà conçu et esquissé son grand livre sous la forme d'une *Apologie* esthétique et morale du christianisme. Je crois donc devoir maintenir les dates et conclusions que j'ai, il y a un an, proposées ail-

leurs [1], et que M. Cassagne a écartées sans les avoir discutées.

J'insisterais moins si nous ne saisissions ici sur le vif l'un des défauts d'une méthode historique fort en honneur de nos jours, et où je voudrais bien, moi qui écris ceci, n'être jamais tombé! Nous n'attachons aucune importance aux déclarations que les hommes du passé nous font sur eux-mêmes. Nous avons la prétention de mieux les connaître qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes, de mieux démêler qu'eux-mêmes les mobiles secrets de leurs actes, et quand nous n'incriminons pas leur sincérité, nous leur prêtons généreusement une prodigieuse inconscience. A force de les voir et de les étudier en fonction de leur époque, de restituer autour d'eux les innombrables circonstances, presque toujours inaperçues d'eux-mêmes, de leur vie morale et de leur action, nous finissons par oublier leur existence propre, et par dissoudre le plus clair de leur personnalité dans l'impersonnalité ambiante; la richesse du cadre nous fait perdre de vue non seulement la beauté, mais parfois jusqu'à la réalité du portrait. Rien de plus facile, à la distance où nous sommes, que de voir les raisons d'ordre utilitaire qu'a eues — finalement — Chateaubriand d'écrire le *Génie du Christianisme*; rien de plus aisé que de noter les signes précurseurs d'une renaissance religieuse qui semblait appeler et rendre comme nécessaires une *Apologie* nouvelle et un nouvel apologiste. Mais quand, la plume à la main, nous nous livrons

1. Voir nos *Nouvelles Études sur Chateaubriand* (*la Genèse du « Génie du Christianisme »*). Hachette, 1912.

à cette analyse, ne sommes-nous pas la dupe d'une sorte de mirage rétrospectif? N'oublions-nous pas, ne négligeons-nous pas, de propos délibéré, tous les signes, tous les faits contraires, toutes les virtualités divergentes? Il y a dans l'histoire comme dans la nature une foule de germes qui avortent. Cette renaissance religieuse s'est produite, soit : mais s'est-elle produite sans résistance? et si le Concordat n'avait pas été promulgué, aurait-elle pu se produire? Le Concordat lui-même était-il un fait nécessaire? Et la volonté de Napoléon n'a-t-elle pas eu à briser bien des difficultés qui auraient pu paraître insurmontables? La réalité de l'histoire est plus mêlée, plus complexe, plus enchevêtrée, plus obscure que nous ne la construisons après coup. Aucun de ceux qui s'y sont fait un nom n'a pu, à un moment donné, avoir la certitude, en agissant d'une certaine manière, que son action aura l'avenir pour elle. En fait, au moment de la « conversion » de Chateaubriand, en 1798 ou 1799, il était impossible de prévoir le Concordat, le rétablissement du culte, la renaissance religieuse : le contraire même était beaucoup plus vraisemblable. Des vœux de persécutés, des espérances d'émigrés ne pouvaient constituer, pour un esprit prudent et « politique », une base d'action suffisante; il fallait, pour s'en contenter et pour y asseoir sa fortune, un acte de foi singulièrement hardi, et d'ailleurs invérifiable; il fallait *parier*, pour tout dire. Plus simplement, il fallait suivre l'inspiration de sa conscience, et, sans se désintéresser assurément des conséquences pratiques, pour le reste, « laisser faire aux dieux ». C'est ce qu'a fait Chateaubriand : il nous le dit, et

nous n'avons aucune raison, — psychologique et historique, — de ne pas l'en croire. En concevant le *Génie*, il ne pouvait pas, — raisonnablement, — espérer être servi comme il l'a été par les circonstances; et il désirait, certes, passionnément le succès, et il n'a rien négligé pour l'assurer, mais il ne pouvait espérer celui qu'il a eu. Acte de foi et de bonne foi, acte de désintéressement, de générosité et de conscience, le *Génie du Christianisme*, n'est, originairement, rien autre chose; la politique n'est venue qu'ensuite, après le retour en France. Et dans les difficultés mêmes que Chateaubriand rencontrait pour réaliser son œuvre, je vois, s'il en était besoin, une preuve nouvelle, et non pas peut-être la moins parlante, de sa parfaite sincérité.

M. Cassagne me répondra sans doute qu'il ne conteste pas la sincérité de l'auteur du *Génie du Christianisme*, et qu'au surplus la sincérité n'est pas du tout inconciliable avec une certaine dose d'esprit politique, ce qui est du reste tout à fait mon avis. Il n'en est pas moins vrai qu'à insister comme il le fait, et d'une manière selon moi exagérée, sur la politique ou la diplomatie de Chateaubriand, il ne peut s'empêcher de laisser planer un certain doute sur la franche spontanéité de ses convictions : trop d'habileté nuira toujours dans notre esprit à ceux qui veulent être ou paraître sincères. Et cela est si vrai que M. Cassagne, première victime, après son héros, de sa propre thèse, n'a peut-être pas, et, en tout cas, ne suggère pas, pour le poète des *Martyrs*, toute la sympathie qu'on peut sans doute lui refuser, mais qu'il me paraît, généralement, mériter : il parle de lui sur un ton de désinvolture un peu tranchante

qui choquera, je le crains, beaucoup de lecteurs, et qui, à plus d'une reprise, semble assez peu conforme à la stricte équité. S'il apprécie en fort bons termes le célèbre article du *Mercure* en 1807, et la courageuse provocation qu'il contenait, il est plus froid pour la non moins courageuse démission de 1804 : « Dans cette quasi unanime passivité ou servilité, l'acte de Chateaubriand, *sans vouloir en exagérer le retentissement ni la portée,* fit son effet. Le geste avait belle allure; *il avait même, en un sens, de l'à-propos.* » Un « à-propos » qui pouvait coûter terriblement cher à son auteur : voilà ce que l'ingénieux historien aurait dû ne pas oublier, et ce qui aurait dû lui interdire certaines insinuations inutiles, d'ailleurs incontrôlables, sur la diversité des mobiles qui ont pu, selon lui, dicter à Chateaubriand sa lettre de démission. Ailleurs encore, M. Cassagne dit de lui : « Son cœur était bien placé. *Si la rancune et la sottise de l'émigré y pénétraient*, elles n'y abolissaient pas la qualité française et le sentiment de l'honneur national. » La phrase est assez contradictoire, et il ne me paraît pas que les expressions un peu bien vives qu'elle renferme s'appliquent réellement à l'auteur de *la Monarchie selon la Charte.*

On le voit, il arrive à M. Albert Cassagne de méconnaître parfois le véritable caractère de Chateaubriand. Il lui arrive aussi de se méprendre un peu sur la nature du rôle qu'il a joué dans l'histoire morale et politique de son temps. Il le représente quelque part comme « un ennemi implacable de la Révolution, de ses principes, de son esprit », comme « acquis à la réaction religieuse et monarchique », comme « l'homme du parti catholique » ou « clé-

rical », il dit même, en s'en excusant un peu, « du parti prêtre ». Je n'aime pas tout d'abord ces expressions qui sentent la polémique, et qu'un véritable historien devrait impitoyablement renvoyer aux journaux de la Restauration ou du second Empire. Et ce dont je suis plus sûr encore, c'est qu'elles nous donnent de Chateaubriand une idée très inexacte, et, peu s'en faut, tout à fait fausse. Si Chateaubriand avait été cet « ennemi implacable de la Révolution » qu'on nous dépeint à plusieurs reprises, il n'aurait pas écrit *la Monarchie selon la Charte*, il n'aurait pas réclamé ni défendu la liberté de la presse, il n'aurait pas, parmi les royalistes de son temps, — et même du nôtre[1], — excité des inimitiés redoutables : la vérité est qu'il était un « libéral », et qu'il a voulu, de tout son esprit et de tout son cœur, réconcilier « les deux Frances », celle de l'ancien régime et celle du régime moderne. Et enfin, c'est le diminuer étrangement, — et le travestir, — que de voir en lui « l'homme du parti prêtre » : c'est là une conception un peu simpliste héritée des « jacobins » ou des « idéologues » : il n'était pas de ceux qui limitent leur horizon à celui

1. Voyez, à cet égard, la brochure brillante, mais paradoxale et violemment partiale de M. Charles Maurras, *Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve*, Champion, 1898 (nouvelle édition, 1912), et l'amusante campagne de presse qu'a menée toute cette année *l'Action française* pour « soutenir » le *Chateaubriand* de M. Jules Lemaître. M. Maurras et ses amis auraient pu se dire pourtant que, si la royauté française avait suivi les conseils de Chateaubriand, elle serait très probablement encore de ce monde. Et quoique personne n'en puisse rien savoir, et que nous soyons ici en pleine métaphysique historique, je crois très volontiers que cela eût mieux valu pour le pays.

d'une sacristie. Comme s'il avait pu, d'ailleurs, prévoir le reproche, il y a répondu d'avance dans une de ses lettres à Fontanes (1er juin 1803) : « Quand le Consul a rétabli la religion, il a fait l'acte d'un grand homme; mais il ne se dit pas, ou plutôt on cherche à lui cacher tout ce qu'il a fait pour lui-même. *On parle de partis? Mais, certes, 24 millions de chrétiens sont, je pense, un assez grand parti!* Et bien! ce parti-là est décidément à celui qui a relevé les autels. » Et c'est à ce parti-là qu'appartenait Chateaubriand.

Il est fâcheux qu'une idée générale juste, mais poussée trop loin et développée avec trop de raideur, fasse du livre de M. Cassagne un guide parfois assez dangereux dans l'étude de Chateaubriand et donne à son information même quelque chose d'un peu tendancieux. Car je n'ai pas assez dit de combien de recherches à travers les imprimés, les journaux et les documents d'archives témoigne ce premier volume sur *la Vie politique de Chateaubriand*, et tout ce qu'on y peut puiser d'indications intéressantes et utiles pour écrire la biographie de René. Par exemple, M. Cassagne a, sur la manière dont a été lancé le *Génie du Christianisme*, tout un chapitre très neuf, très curieux, et qui, s'il n'est peut-être pas définitif, sera sans doute une révélation pour bien des lecteurs. Pareillement, la vie, assez mal connue jusqu'ici, de Chateaubriand sous l'Empire, est, sinon complètement débrouillée, tout au moins serrée d'assez près, et, notamment en ce qui concerne les rapports du grand écrivain avec Napoléon, elle s'enrichit d'un certain nombre de détails assez nouveaux. Et enfin, quand l'auteur en

arrive à la chute de l'Empire, c'est-à-dire au début de la vraie vie politique de Chateaubriand, — c'est-à-dire, déclarera quelque malveillant, à son vrai sujet, — les objections que j'ai cru devoir présenter tout à l'heure n'ont presque plus ici de raison d'être. Soit qu'il maîtrise mieux son sujet et sa matière, soit que la vraie physionomie de Chateaubriand homme politique s'impose à lui avec plus de force et de relief, il voit désormais son héros assez bien tel qu'il est, et il lui rend une justice plus pleine et plus exacte. Il y a là près d'une centaine de pages qui sont, à n'en pas douter, à tous égards, et même pour la forme, les meilleures du volume. Si, comme il y a tout lieu de l'espérer, le ou les volumes qui suivront celui-ci[1], — car j'ai peine à croire, surtout s'il se pique d'établir quelques proportions entre les différentes parties de son œuvre, que M. Cassagne puisse réaliser son dessein et faire tenir en un seul volume tout ce qui lui reste à nous dire, — si, dis-je, les volumes qui suivront sont écrits dans l'esprit de ces dernières pages, nous aurons enfin le *Chateaubriand politique* que nous attendions depuis si longtemps; et nous pourrons alors, dans un article d'ensemble, essayer de reprendre à notre tour un très beau sujet que l'auteur des *Lundis* jadis n'a même pas effleuré.

1. Pour la suite de son travail, M. Cassagne trouvera d'abondants et curieux renseignements dans le livre qui vient de paraître de M. le comte d'Antioche, *Chateaubriand ambassadeur à Londres* (1822), d'après ses dépêches inédites (1 vol. in-8, Perrin); il ressort de ce volume que cette courte ambassade est très loin d'avoir été inutile au point de vue des intérêts français, et que Chateaubriand s'est vite révélé un très actif et très clairvoyant diplomate.

III

Je viens de faire allusion à Sainte-Beuve. Il est difficile de ne pas songer à lui et au deux volumes qu'il a consacrés au « Sachem du romantisme », quand on s'apprête à parler du *Chateaubriand* de M. Jules Lemaître[1]. Les deux ouvrages, en effet, ont entre eux bien des analogies : ils ont eu tous deux pour origine des conférences publiques; leurs auteurs respectifs se ressemblent par divers aspects de leur œuvre et par plus d'un trait de leur tempérament moral et littéraire; enfin, tous deux n'ont pas été précisément conçus « dans une pensée d'extrême bienveillance » pour le grand écrivain qu'ils étudiaient. On pourrait poursuivre le parallèle....

On retrouvera, — est-il besoin de le dire? — dans le livre de M. Jules Lemaître les qualités de grâce, de finesse légère, de souple nonchalance, de souriante malice qui ont fait sa juste réputation. Le dirai-je pourtant? Il me semble que l'auteur des *Impressions de théâtre* a écrit des livres qui l'expriment plus complètement, qui mettent plus heureusement en lumière les dons si rares de son prestigieux talent, et qui remplissent aussi plus entièrement leur objet. Si quelqu'un, par exemple, voulait sur un seul ouvrage juger M. Jules Lemaître, bien plutôt que celle de ce *Chateaubriand*, je lui conseillerais la lecture du sixième volume des *Contemporains*, celui qui contient les études sur Veuillot et sur Lamartine, et les délicieuses *Figu-*

1. *Chateaubriand*, par M. Jules Lemaître, 1 vol. in-16, Calmann-Lévy.

rines. Et, d'autre part, à ceux qui voudraient apprendre à bien connaître Chateaubriand, tout en limitant leurs lectures, bien plutôt que le livre de M. Lemaître, je conseillerais l'article divinateur qu'Eugène-Melchior de Vogüé, dans ses *Heures d'histoire*, a consacré, il y a vingt ans, à l'auteur du *Génie du Christianisme*, ou encore la belle étude, si complète et si lucide, de M. Faguet dans son *Dix-neuvième Siècle*, ou enfin l'admirable petit volume classique d'*Extraits* de Chateaubriand que nous devons à Brunetière.

C'est que M. Jules Lemaître a beau s'en défendre, — par ironie, ou par prudence? — il n'aime pas Chateaubriand. Il n'aime en lui ni l'homme, ni le style, ni les idées. Et cela, certes, est son droit. Et ne dites pas : Pourquoi donc l'auteur des *Contemporains*, n'aimant pas l'auteur d'*Atala*, a-t-il voulu quand même parler de lui? Car où en serait la critique, juste ciel! si nous ne devions jamais parler que des auteurs que nous aimons? Et ne dites même pas que M. Lemaître aurait dû faire effort pour sortir de soi, pour entrer dans une personnalité étrangère, pour tâcher de la voir telle qu'elle est, en elle-même, et pour lui rendre pleine et entière justice. Car d'abord, il n'est pas sûr qu'il eût intérêt à faire cet effort de sympathie critique, et vous connaissez de reste les objections de la critique impressionniste. Mais surtout, c'était son droit strict, et peut-être même son devoir de critique, — — de critique impressionniste, — de ne pas abdiquer sa personnalité devant celle de Chateaubriand, de réagir au contraire vigoureusement contre elle, de heurter son tempérament propre contre un tempé-

rament opposé, et de noter avec une franchise passionnée et même violente les impressions qu'il recevrait de ce contact. Bien loin, pour ma part, de reprocher à M. Jules Lemaître d'avoir fait cela, je lui reprocherais plutôt... de ne l'avoir pas fait assez, je veux dire avec assez de résolution, de continuité et d'audace, bref, et en dépit de certaines vivacités et de certaines rudesses, d'être resté, encore et jusqu'au bout, « l'homme des coteaux modérés ». Il est vrai que c'était encore là une manière de marquer son opposition, et le fond intime, irréductible de sa véritable nature.

Mais, idéalement, on aurait pu souhaiter autre chose. « Pour avoir étalé l'adoration de soi aussi naïvement qu'un enfant ou une femme, écrit M. Jules Lemaître, cet homme d'un si grand génie nous donne à tous, si peu de chose que nous soyons, le droit de sourire. » Ce droit au sourire, M. Lemaître l'a exercé copieusement pendant plus de trois cents pages, et je ne crois pas qu'aucun autre écrivain, aujourd'hui, aurait pu, aussi impunément, soutenir pareille gageure. Il a fait à Chateaubriand une petite guerre continue et sans merci d'épigrammes, d'ironies, de malices et de sourires. Il a, je crois bien, épuisé contre lui toutes les flèches de son carquois. Avouerai-je qu'à cette guerre à coups d'épingle j'aurais préféré la lutte corps à corps, — devant laquelle Sainte-Beuve avait déjà reculé, — et que M. Lemaître était assez grand écrivain pour se permettre? Songez-donc! Un combat singulier entre ces deux esprits adverses, entre ces deux âmes différentes et peut-être ennemies, entre ces deux maîtres de la langue française, un duel en champ clos,

enseignes déployées, mais il n'y aurait rien eu de plus intéressant, de plus suggestif, de plus passionnant! On ne se comprend pas toujours, on frappe quelquefois à côté des coups d'estoc et de taille, on a des partis pris et des injustices; mais qu'importe? On finit bien par s'étreindre; et voilà qui est l'essentiel. Chacun révèle alors le fond de son être et de sa nature morale. Savez-vous rien de plus instructif que les *Remarques* de Voltaire *sur les Pensées de Pascal*, ou son *Commentaire sur Corneille*? que les pages de Rousseau contre Molière? que celles de Taine sur Napoléon? que celles de M. Faguet sur Voltaire? que celles enfin de Brunetière sur Flaubert ou sur Zola? Chateaubriand méritait peut-être, — au moins autant que M. Georges Ohnet, — l'honneur d'une discussion en règle, d'une critique sérieuse, directe, approfondie, motivée, et qui l'embrassât une bonne fois tout entier.

Or, cette « libre promenade à travers la vie et l'œuvre de Chateaubriand » que l'on nous propose est décidément un peu bien rapide, incomplète et capricieuse pour justifier toutes les sévérités que M. Jules Lemaître prodigue avec une inlassable complaisance à René. « Il a écrit, — nous dira son biographe, — beaucoup de choses dont je n'ai pu vous parler : des *Études historiques*, des lettres de voyage, une histoire de la littérature anglaise, et combien d'articles politiques et de brochures, et combien de vastes dépêches diplomatiques. » Ajoutons-y les *Mélanges littéraires*, la traduction du *Paradis perdu* et toute la *Correspondance* dont M. Lemaître n'a rien dit non plus. Et voilà, n'est-il pas vrai? bien des lacunes. J'ai quelque peine, je

l'avoue, à concevoir une étude d'ensemble sur Chateaubriand où l'on passerait complètement sous silence, et les admirables *Études historiques*, qui ne sont pas du tout la besogne de librairie qu'on s'imagine trop souvent, et la fameuse *Lettre sur la campagne romaine*; ne parlons même pas de la *Correspondance*, puisqu'elle n'est pas entièrement recueillie, encore que.... Quant aux œuvres qu'il a plu au critique d'examiner, la plus aimable fantaisie a présidé aux développements qu'il leur a consacrés. Il n'a que quatorze pages sans grand relief sur le *Génie du Christianisme* proprement dit; il en a sept sur *le Dernier Abencérage* qu'il a découvert « un jour de soleil » et qui lui a paru « délicieux », et il en a dix-huit, un peu inégales, sur *les Natchez*. D'une manière générale, les analyses qu'il nous présente des divers ouvrages qu'il étudie sont assez souvent, pour lui emprunter un aimable euphémisme, « d'un intérêt un peu languissant » : c'est que, précisément, elles sont des *analyses*, au lieu d'être des *transpositions* rapides et vivement commentées. Comme à l'époque de ses premiers *Contemporains*, il se laisse, si je puis dire, imposer par le livre qu'il apprécie la marche et la suite de son exposition. Et il lui arrive, peut-être parce qu'il veut être trop consciencieux, d'être souvent incomplet et parfois infidèle. Par exemple, dans l'analyse qu'il en donne, toute « simplifiée » qu'elle soit, je ne reconnais guère ce que M. Faguet appelait les « délicieux » *Natchez*, « cet étrange roman » qu'on lit peut-être plus, oui, même de nos jours, que ne le pense M. Lemaître, lequel déclare que « ce n'est pas une joie ». L'ingénieux écrivain s'extasie, —

peut-être ironiquement, — sur le « tube enflammé, surmonté du glaive de Bayonne », sur « les caisses d'airain que recouvre la peau de l'onagre » et qui « se taisent au signe du géant qui les guide » ; mais quand il nous représente Fénelon s'entretenant avec Chactas, il néglige de relever cette phrase étonnante, et qu'admirait Sainte-Beuve, sur la parole de l'auteur du *Télémaque* : « Ce qu'il faisait éprouver n'était pas des transports, mais une succession de sentiments paisibles et ineffables : il y avait dans son discours je ne sais quelle tranquille harmonie, je ne sais quelle douce lenteur, je ne sais quelle *longueur de grâces* qu'aucune expression ne peut rendre. » Et il ne signale pas non plus tels paysages polaires qu'on pourrait croire détachés de *Pêcheur d'Islande*, et qui nous rappellent fort à propos que *les Natchez* ont enchanté les dix-huit ans de Pierre Loti[1]. Pareillement enfin, dans l'*Essai sur les Révolutions*, dans le *Génie*, dans *les Martyrs*, dans l'*Itinéraire*, les pages que cite et commente le conférencier ne sont pas toujours, elles sont même assez rarement celles que l'on attendait, celles qui mettent le mieux en valeur l'originalité d'artiste, le génie d'écrivain de Chateaubriand. Je suis bien convaincu que M. Lemaître ne l'a pas fait exprès, qu'il n'a pas, de propos délibéré, voulu rabaisser Chateaubriand, qu'il n'a pas un instant songé à le saisir et à le peindre en posture d'infériorité. Mais cette partialité involontaire n'est-elle pas d'autant plus significative, et ne nous est-elle pas une preuve que le biographe n'avait pas l'esprit entièrement libre quand il s'est mis à l'étude de son sujet?

1. Voyez là-dessus nos *Maîtres de l'Heure*, 1re série, p. 55.

Cette partialité, consciente ou inconsciente, se traduit par mille autres signes. C'est Laubardemont qui disait que, pour pendre un homme, il ne fallait que dix lignes de son écriture. Il n'en faut pas tant à M. Jules Lemaître! Il a un art de « solliciter » les textes les plus innocents, de les amener, de les extraire, de les enchâsser, de les commenter, que, si je le possédais, je me garderais bien d'appliquer, fût-ce même à de grandes œuvres littéraires. Car qui sait si l'*Iliade* et *Athalie* elles-mêmes résisteraient à une telle opération? Par exemple, à propos des opérations de l'armée des Princes devant Thionville, on nous cite cette phrase de Chateaubriand : « Je me souviens d'avoir dit à mon camarade Ferron que le roi périrait sur l'échafaud et que, vraisemblablement, notre expédition devant Thionville serait un des principaux chefs d'accusation contre Louis XVI. » Et M. Lemaître de s'écrier : « Il avait donc, s'il faut l'en croire, le sentiment de tuer allégrement son roi en mangeant des saucisses à la foire, auprès du camp. » « Ces choses-là sont rudes! » comme dit Victor Hugo, et comme répète M. Lemaître. Ailleurs, à propos du premier ouvrage de Chateaubriand : « Mais en 1826, en pleine Restauration, sans nécessité, il me semble, et même *au risque de troubler des âmes* en faisant connaître davantage un livre qu'il réprouvait, il donne lui-même une réédition de l'*Essai sur les Révolutions*. » Si cette réédition *annotée* de l'*Essai* a pu « troubler » une seule âme, je voudrais bien la connaître; et quant aux raisons, fort légitimes, sinon « nécessaires », qu'avait Chateaubriand de réimprimer son livre, il nous les a données assez clairement pour

qu'on n'ait pas l'air de les ignorer. Ailleurs enfin, — car j'abrège, et je ne suis pas sûr, parmi tant d'exemples que m'offre le livre de M. Lemaître, de choisir les plus forts, et les plus surprenants, — parlant de la naissance de René et du « bruit de la tempête qui berça son premier sommeil », il ajoute : « Bref, Chateaubriand naquit sans aucune simplicité ». Et le mot est drôle; mais la tempête est authentique; et M. Lemaître devait le savoir, non pas, je pense, pour avoir lu le *Grand Bey*, mais pour avoir feuilleté l'édition Biré. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas dit? Pourquoi a-t-il insinué le contraire? Puisque la nature, pour une fois, était complice, est-ce que la vraie « simplicité », pour le critique, ne consistait pas à dire tout simplement la simple vérité?

« Ernest Renan, a écrit M. Faguet, est le plus grand esprit qui ait paru en France depuis Chateaubriand. » C'est dire le cas qu'il fait de ce dernier. Tel n'est pas précisément l'avis de M. Jules Lemaître : « Senancour est bien autrement intelligent (au sens strict du mot) que Chateaubriand. Il a donné du mal de René des définitions autrement précises et profondes. Je regrette de trouver en lui un anticatholicisme si marqué (nullement intolérant d'ailleurs et qui ne voudrait enlever à personne l'aide ou la consolation d'une foi religieuse) : mais c'est un esprit vigoureux et vraiment libre. Il est plein de pensées.... *Senancour, je le dis nettement, me semble un roi de l'intelligence....* » J'ai cru rêver en entendant, puis en lisant et relisant cette phrase. Senancour, ce *raté*, d'ailleurs curieux et intéressant, proclamé « un roi de l'intelligence » ! Mais qu'est-ce que M. Jules Lemaître

dira donc d'un Pascal, d'un Gœthe, d'un Renan? Notez que, de l'aveu même de M. Lemaître, Senancour ne comprend rien au catholicisme, ce qui prouve, — entre autres choses, — que son intelligence a des limites, et ce qui est sans doute fâcheux pour « un roi de l'intelligence ». Je crois, pour ma part, y ayant regardé de fort près et durant de longues années, que Chateaubriand est une intelligence autrement « royale » que Senancour, et je trouve au total fort peu de choses qu'il n'ait vraiment pas comprises. M. Jules Lemaître serait-il donc un idéologue? Croit-il donc que la capacité de former des idées abstraites, qui n'est qu'une des formes et non pas la plus haute, ni la plus profonde, de la faculté de comprendre, soit le tout de l'intelligence? Il y aurait beaucoup à philosopher là-dessus, en psychologue, et même en métaphysicien.... Mais je m'aperçois, un peu tard, que M. Lemaître a dû prévoir l'objection : s'il déclare Senancour plus intelligent que Chateaubriand, c'est « au sens strict du mot » intelligent qu'il l'entend. Précisons encore : disons au sens le plus étroit, — et n'en parlons plus.

*
* *

Allons maintenant au fond des choses, et tâchons, de ces dix conférences ou causeries, de dégager l' « impression » totale que la personne et l'œuvre de Chateaubriand ont faite sur l'auteur des *Contemporains*. Et d'abord, comment conçoit-il la « psychologie » de René? « Orgueil, désir, ennui, nous dit-il, c'est toute son âme. » Et cela est vrai. Mais

encore, comment le critique justifie-t-il et développe-t-il cette juste formule?

A l'égard de Chateaubriand « romanesque et amoureux, » M. Jules Lemaître est peut-être plus indulgent qu'on ne l'est assez souvent. A Dieu ne plaise que je lui en fasse un trop vif reproche! Je ne déteste pas le ton de vivacité amusée et de malice souriante avec lequel il parle de ces choses. Je conçois d'ailleurs qu'on puisse se montrer plus sévère; et sans aller jusqu'à trouver « odieuse », — le mot a été prononcé, comme si, de son vrai nom, René s'appelait... Robert Greslou, ainsi que le « disciple » du roman de M. Bourget, — la conduite de Chateaubriand envers Charlotte Ives, je conviens que, sur cet article, l'auteur du *Génie du Christianisme* a pris d'étranges libertés, et décidément trop peu conformes à son rôle d'apologiste. C'est là un des côtés les plus désobligeants de sa nature et de son œuvre, car jusque dans la *Vie de Rancé*, jusque dans les *Études historiques*, je sais des traces bien fâcheuses de cette disposition regrettable. Si grands pourtant qu'ils aient été, n'exagérons pas les écarts de René, et ne le chargeons pas, lui tout seul, de tous les « crimes d'amour ». Que n'a-t-on pas dit de ces « femmes exquises, dont il humait le charme, l'esprit, l'admiration, faisant passer ces fantômes d'amour à travers son ennui, sans se douter assez que c'était là des êtres de chair et de sang qui le berçaient dans leur angoisse[1]! » Oui, peut-être, encore que, dans ces affaires de cœur, il soit bien difficile de connaître

1. Cette très jolie phrase est de M. Gustave Lanson, dans son *Histoire de la littérature française*.

l'exacte vérité, et de répartir équitablement les torts [1]. « Eh! mon ami, disait cet autre, comment faites-vous pour être si sûr de ces choses-là? » Je veux bien admettre que, à l'égard des femmes qui l'ont aimé, l'auteur d'*Atala* ait été l'égoïste féroce qu'on nous a si souvent dépeint. Je me demande cependant s'il l'a été beaucoup plus, hélas! que presque tous les « grands amoureux ». Et puis, n'y a-t-il pas une contre-partie qu'il faudrait une bonne fois mettre en lumière?... O vous, touchante Pauline de Beaumont, et vous, ardente Delphine de Custine, et vous, douloureuse Nathalie de Noailles, et vous toutes, ombres charmantes, légères et plaintives qui avez adoré René, je ne puis m'associer pleinement aux larmes très littéraires que tant de mes galants confrères ont versées sur votre sort. N'avez-vous pas demandé à l'Enchanteur surtout des sensations voluptueuses? Il vous en a donné : n'étiez-vous pas à peu près quittes? Pouviez-vous sincèrement croire qu'il vous aimerait éternellement? Vous n'avez pu lire Paul Bourget sans doute, et vous ne saviez pas que toute femme qui se donne à un homme dans des conditions nécessairement un peu dégradantes, lui confère, par cela même, le droit de la mépriser, et presque de la trahir; mais cette loi des amours coupables, ne pouviez-vous pas la pressentir? Il vous a trompées, et il faut l'en blâmer; mais vous, n'aviez-vous

1. Voyez par exemple, sur la liaison de Chateaubriand et de Mme de Custine, les livres intéressants et contradictoires d'A. Bardoux, *Mme de Custine*, d'après des documents inédits (Calmann-Lévy, 1888); — de M. E. Chedieu de Robethon, *Chateaubriand et Mme de Custine* (Plon, 1893); — de MM. Gaston Maugras et de Croze-Lemercier, *Delphine de Sabran, marquise de Custine* (Plon, 1912).

donc trompé personne? Ignoriez-vous donc que vous l'enleviez d'abord à sa femme, et parfois même à une autre amante? Si vous avez souffert par lui, d'autres n'ont-elles pas souffert par vous? Vous-même, spirituelle et tendre duchesse de Duras, je persiste à croire, — n'en déplaise à M. Paul Souday, ce journaliste stendhalien qui n'avait certainement vu aucun de vos portraits, — que vous n'avez été que la « chère sœur » de René. Mais quoi! votre amitié amoureuse en était-elle beaucoup plus légitime? N'avez-vous rien pris à Mme de Chateaubriand, et, dans le fond de votre cœur de chrétienne, vous êtes-vous toujours sentie sans reproche? Et plus d'une fois enfin n'avez-vous pas dû vous dire que vos souffrances étaient une expiation?

« Chateaubriand, — dit très joliment M. Jules Lemaître, — Chateaubriand ne saurait être rendu responsable de toutes les souffrances de ses amies. D'abord, elles étaient trop. Et puis, elles savaient d'avance ce qu'il était, ce qu'il ne pouvait pas ne pas être. » Il me semble qu'il y a là bien du bon sens.

« Ce qu'il ne pouvait pas ne pas être. » Insisterons-nous à notre tour sur ce que M. Jules Lemaître appelle drôlement « le Chateaubriand de guinguette » qu'il découvre, sans d'ailleurs en triompher trop bruyamment, derrière le Chateaubriand officiel? Je veux bien croire que ce Chateaubriand-là a existé, puisque M. Lemaître et Sainte-Beuve l'affirment, et puisque, aussi bien, on peut, çà et là, l'entrevoir dans son œuvre. Mais peut-être Sainte-Beuve, qui en a surtout voulu à René de son don de séduction, — les deux volumes qu'il lui a consacrés sont, tout

au fond, la vengeance du peu séduisant et jaloux Joseph Delorme, — peut-être Sainte-Beuve n'a-t-il pas été sans exagérer ce trait désobligeant. Car ce que nous savons là-dessus de plus positif, nous le savons par Hortense Allart : or, comme chacun sait, quand une femme, — et surtout une femme de lettres! — se met à raconter certaines choses sur elle-même, elle ne peut s'empêcher de faire son métier de femme, je veux dire de broder un peu.

« L'homme de désir », en Chateaubriand, a trouvé son expression, sans doute immortelle, dans l'épisode et dans le personnage de René. M. Jules Lemaître, comme il convenait, a parlé longuement de l'un et de l'autre. Ainsi que les *Mémoires d'Outre-Tombe* semblaient, à vrai dire, l'y inviter, il a établi, entre Chateaubriand et sa sœur Lucile, d'une part, et les deux héros du célèbre poème, d'autre part, une identification qu'il s'est refusé à pousser jusqu'au bout, mais qu'il a tout de même poussée un peu bien loin. Car enfin, à ne prendre que les *Mémoires*, il n'y aurait rien eu que de parfaitement innocent dans l'affection qui unissait le frère et la sœur; et jusqu'à quel point sommes-nous autorisés à rapprocher *René* des *Mémoires*? J'avoue d'ailleurs qu'un doute est permis, et que, par la faute de Chateaubriand, on peut être très tenté de trancher la question dans le sens de M. Lemaître; j'y ai moi-même fort longtemps incliné. J'ai pourtant été bien surpris de voir l'ingénieux critique assimiler Lucile non seulement à Amélie, mais... à Velléda. Je conçois très bien que M. Le Braz trouve dans Charlotte Ives l'original de Cymodocée, et je crois même qu'il a raison, — M. Lemaître, qui ne mentionne pas ce

rapprochement, ne serait-il pas de notre avis? — Mais j'avoue humblement qu'entre Velléda et Lucile les rapports m'échappent. Qui est Velléda? Une simple fiction? ou l'image, plus ou moins idéalisée et transformée, de l'une des femmes que Chateaubriand a aimées? ou encore une sorte de symbole où il aurait comme fondu les traits de plusieurs de ses amoureuses? Cette dernière hypothèse me séduirait assez; mais je ne la donne que comme une hypothèse, et sur le fond des choses, jusqu'à plus ample information, *ignoramus*, *ignorabimus*....

Sur la question de savoir si l'Amélie de *René* n'est pas, à peine transposée, la Lucile de l'histoire, M. Jules Lemaître, qui est, comme toujours, la loyauté et la sincérité mêmes, apporte un document considérable, et qui, j'en ai peur, ruine à peu près complètement les rapprochements auxquels il s'est lui-même livré. C'est une lettre de Louis de Chateaubriand, le neveu du grand écrivain, à sa tante, Mme de Marigny : elle est datée du 10 octobre 1848; et l'on y lit ceci : « Ce qui, dans ce que je connaissais de l'ouvrage (les *Mémoires d'Outre-Tombe*) m'affligeait le plus était ce qui concernait ma tante Lucile. J'étais si fortement inquiet à cet égard que je lui en ai écrit il y a quelques années pour lui exprimer que le tableau que son imagination traçait compromettrait *une sœur très pure*. Il m'a demandé, lorsqu'il m'a revu le lendemain, si j'étais devenu fou, *m'assurant qu'il n'y avait rien dans ses écrits qui fût de nature à donner atteinte à la pureté de sa sœur et à la sienne*.... » Voilà, ce me semble, un témoignage décisif, et qui nous donne heureusement tort à tous, ou presque tous. Si les soupçons ou les

craintes que le récit des *Mémoires* rapproché de celui de *René* nous faisaient concevoir avaient eu dans la réalité le moindre fondement, quelque grande qu'on fasse en Chateaubriand la part de l'inconscience, il ne me paraît pas possible qu'il ait eu, en face de son neveu, l'attitude énergiquement indignée que celui-ci nous rapporte. Qu'il ait prêté à son héroïne quelques traits du caractère de sa sœur, cela me semble non seulement probable, mais certain[1]; mais le « cas » d'Amélie reste une *fiction* poétique, une fiction d'ailleurs malsaine, mais une fiction. Chateaubriand reste moralement coupable de l'avoir écrite, et, peut-être, de l'avoir conçue; il l'est encore de nous avoir, sans du reste le vouloir, donné le change à cet égard; mais il l'est, au total, moins que nous le pensions. Quand je lisais jusqu'ici sous la plume de M. Lanson : « Chateaubriand s'y donne (dans *René*) le plaisir de noircir dramatiquement les émotions de sa jeunesse : *d'une amitié fraternelle, toute simple, innocente et commune*, encore qu'ardente et nerveuse, il fait un gros amour incestueux », je pensais, à part moi, que M. Lanson était bien optimiste : je suis aujourd'hui bien obligé de reconnaître que c'est M. Lanson qui avait raison.

Je voudrais bien donner raison aussi à M. Jules Lemaître dans l'analyse qu'il nous présente de l'en-

1. Il résulte d'un récent article de M. E. Herpin sur *Chateaubriand et sa cousine, mère des Séraphins* (*Annales romantiques*, mars-avril 1912) que la scène de la prise de voile d'Amélie dans *René* aurait été inspirée à Chateaubriand par la prise de voile de cette cousine. — Nous devons à M. E. Herpin un livre intéressant sur *Armand de Chateaubriand, correspondant des Princes entre la France et l'Angleterre* (1768-1809), d'après des documents inédits, 1 vol. in-8, Perrin, 1910.

nui chateaubrianesque. Après avoir, en des pages qui sont une merveille de pénétration, de subtilité psychologique, et de virtuosité verbale, démêlé et défini les diverses formes de la tristesse qu'a connues Chateaubriand, il ajoute :

> Mais la pire forme de la tristesse, qui est sans doute l'ennui, *je doute qu'il en ait fait sérieusement l'expérience. Il a beau dire partout qu'il « bâille sa vie », ce n'est qu'une phrase.* Il me paraît impossible qu'un homme d'un si fort tempérament, si « bon garçon » et d'une gaîté si facile avec ses amis ; qui a tant écrit et qui a été tellement possédé de la manie d'écrire ; dont la vie est une si superbe « réussite » ; qui a tant joui, non seulement de sa gloire, mais de ses titres et de ses honneurs ; qui a joui avec tant de surabondance et si naïvement d'être ministre ou ambassadeur ; et qui d'ailleurs a exprimé son ennui par un choix de mots et avec un éclat dont il se savait si bon gré ; il me paraît impossible que cet homme-là se soit ennuyé beaucoup plus que le commun des hommes.

J'ose ne pas être de l'avis de M. Lemaître, et je voudrais avoir un peu de sa finesse d'esprit et de style pour justifier mon opinion. Je crois comme lui qu'il ne faut être la dupe de personne, et de Chateaubriand pas plus que d'un autre. Mais quoi ! n'est-ce pas simplifier un peu trop René que de le ramener au « commun des hommes »? M. Jules Lemaître ne croit guère à l'angoisse métaphysique ; évidemment, Montaigne lui a légué un peu de son scepticisme goguenard à l'endroit des grands gestes et des grandes phrases, des états d'âme rares ou quintessenciés. Pour ma part, il m'est difficile de ne voir que « de la littérature » dans les innombrables pages où Chateaubriand nous a étalé son

ennui. Eh oui! il a désiré tout, l'amour et la gloire, les grandeurs de chair, comme les autres, et il a joui de tout, non seulement avec passion, mais avec frénésie. Mais le *surgit amari aliquid* lui est monté aux lèvres plus vite qu'aux autres hommes. Que dis-je! tous ces « divertissements » qu'il convoitait et qu'il épuisait ne lui étaient qu'un moyen, toujours inefficace, de tromper et de fuir, et d'user son inexorable ennui. On peut s'ennuyer assurément, à la manière grise, monotone, — et ennuyeuse, — de Senancour; on peut s'ennuyer aussi à la manière somptueuse, ardente, poétique de Chateaubriand. Qui sait même si celui qui a tout connu, tout éprouvé, tout épuisé dans les innombrables jouissances qu'ont inventées pour échapper à leur propre misère et pour se fuir eux-mêmes les malheureux enfants des hommes, n'a pas, lorsqu'il s'ennuie, un ennui plus profond, plus absolu, plus irrémédiable et plus vécu que celui qui, voué à une vie mesquine, resserrée, inglorieuse, ignore tout ce que les soi-disant heureux de ce monde poursuivent de l'inlassable ardeur de leur désir? Et pourquoi ne s'ennuierait-il pas, ce privilégié de l'existence, s'il est né, ce qui arrive, avec une âme à la fois ardente et désenchantée, inquiète et un peu haute? Il aura si vite fait de faire le tour de la vie et des hommes, de voir l'envers du décor, de mesurer à leur juste prix la friperie lamentable des oripeaux humains! Chacune de ses nouvelles expériences le confirmera dans sa conviction native du vide et du néant de tout, et cette conviction native à son tour empoisonnera chacune de ses expériences, mêlera comme un goût de cendre à chacun des divertissements

auxquels il se laissera séduire. Comment ne s'ennuierait-il pas de trouver l'existence si désespérément plate, monotone et vide? Comment ne bâillerait-il pas une vie dont il sait d'avance tous les secrets ressorts, et dont l'imprévu même ne l'a jamais trompé? Il faut une grande puissance d'illusion sur les autres et sur soi-même pour jouer son bout de rôle dans la comédie humaine; quand cette puissance d'illusion manque, on le joue toujours imparfaitement. C'est bien ce qui est arrivé à Chateaubriand. La meilleure preuve que son éternel ennui n'était pas une simple phrase, c'est qu'il n'a jamais su être un homme d'action complet.

Et qu'il y ait eu quelque chose de morbide dans cette disposition d'âme, comme d'ailleurs dans celle qui le livrait en proie à tous ses désirs, c'est ce que je crois très volontiers. Pareillement, — et M. Jules Lemaître l'a fort bien vu, — il y a eu, — sans métaphore, — quelque chose de maladif dans l'orgueil dont il a, toute sa vie durant, donné des preuves si multipliées. C'est là, ce semble, le défaut que l'auteur des *Contemporains* a le plus de peine à pardonner à Chateaubriand, et sur lequel il exerce le plus volontiers sa verve ironique. En un certain sens, ce sentiment est tout à l'honneur du critique, mais je crains cependant qu'il ne l'ait plus d'une fois entraîné à de réelles injustices. A chaque instant, il nous parle de la « vanité monstrueuse », « unique », du grand écrivain; il y voit la marque d'une « véritable niaiserie ». A propos des pages des *Mémoires* où Chateaubriand constate le grand succès du *Génie du Christianisme :* « Il peut y avoir du vrai dans ces vantardises : mais je trouve *misérable* de

parler ainsi de soi-même. » — Oh! que voilà, n'est-il pas vrai? de bien grands, et presque de gros mots! Admirons, vénérons, pratiquons la modestie; mais, hommes de lettres nous-mêmes, soyons un peu plus indulgents à ce grand homme de lettres! Et certes, nous aussi, nous voudrions qu'il eût laissé à d'autres le soin de constater le succès et les heureuses conséquences du *Génie*; mais si pourtant ce qu'il en dit est la rigoureuse vérité historique? Vous vous rappelez aussi les célèbres pages des *Mémoires* où Chateaubriand oppose ses années de misère à Londres aux honneurs qui, en 1822, pleuvent sur l'ambassadeur du Roi Très Chrétien. M. Jules Lemaître cite et commente ces pages, qui lui paraissent un « affligeant » témoignage de la plus sotte vanité : « Qu'il ait été pauvre, à Londres, dans sa jeunesse, et qu'il y retourne, dans son âge mûr, comme ambassadeur, Chateaubriand n'en revient pas.... Jamais bourgeois n'a été à ce point ébloui d'être ambassadeur ou ministre.... Une de ses plus grandes joies est d'être appelé *Votre Excellence*. » Mais est-ce que je me trompe à mon tour? Je ne vois là, je l'avoue, rien de semblable; j'y vois au contraire un sentiment très naturel exprimé avec la verve amusée, l'humour hautain, la virtuosité d'un grand artiste. Je sais des gens très modestes et qui, après des débuts difficiles, étant parvenus à une fort belle situation, s'amusent assez souvent à opposer leur passé à leur présent, et, nullement dupes des rites de leur position nouvelle, s'égayent volontiers des changements d'attitude qu'ils observent autour d'eux : il y a, certes, dans leurs propos, plus d'ironie que de vanité; et s'ils avaient du talent de style, ils seraient fort

capables de récrire les pages des *Mémoires d'Outre-Tombe*. M. Jules Lemaître aura quelque peine, je le crains, à transformer René en bourgeois gentilhomme. « Pensez-vous, s'écriait-il lui-même, que je sois assez bête pour me croire changé de nature parce que j'ai changé d'habit? » Pour mon compte, je ne crois pas du tout qu'il ait été « ébloui » de ses décorations et de ses titres : peut-être même ne les a-t-il pas pris toujours suffisamment au sérieux; son nihilisme, avant de s'appliquer aux autres, s'appliquait tout d'abord à lui-même. En tout cas, — les témoignages de ses subordonnés sont formels à cet égard : voyez en particulier ceux de M. de Marcellus et du chevalier de Cussy, — les péchés mignons du parvenu « ébloui », l'infatuation, la morgue, lui ont été, cela paraît certain, véritablement étrangers. « N'est-ce, pas monsieur, écrivait-il à son ancien secrétaire d'ambassade, le chevalier de Cussy, que vous aviez un peu peur de moi, lorsque j'arrivai à Berlin? Et moi aussi, j'étais tout effrayé de vous. Je désire que la peur vous ait passé, comme à moi, et que vous n'ayez conservé, pour moi, que le sincère attachement que j'ai pour vous. Si vous m'avez trouvé bon garçon, je suis heureux. J'ose croire que, si nous avions passé de plus longs jours ensemble, vous n'auriez plus su, au bout de quelque temps, quel était le ministre, de vous ou de moi. » Fasse le ciel que les ambassadeurs et les ministres de la troisième République écrivent souvent sur ce ton et de ce style!

Et, bien entendu, je ne vais pas m'aviser de prétendre que Chateaubriand ait été modeste. Mais quand M. Lemaître le proclame « l'écrivain le plus

vaniteux de la littérature française, et probablement de toutes les littératures », il m'est difficile de l'en croire. René, que je sache, n'a jamais écrit la Préface de la *Légende des siècles* que cite M. Jules Lemaître lui-même : « L'auteur... a esquissé dans la solitude une sorte de poème d'une certaine étendue où se réverbère le problème unique, l'Être, sous sa triple face : l'Humanité, le Mal, l'Infini; le progressif, le relatif, l'absolu... ». Et je ne sache pas non plus que Chateaubriand se soit, comme Victor Hugo, fabriqué une généalogie. Le voilà, le véritable bourgeois gentilhomme : c'est Victor Hugo, et non pas Chateaubriand. « Hugo, dit M. Lemaître, paraît plutôt orgueilleux que vaniteux. » Tel ne doit pas être, j'imagine, l'avis de M. Lanson qui a, sur « l'immense vanité » de Hugo, une demi-page assez dure, et, selon moi, trop juste; mais la formule s'appliquerait assez bien à Chateaubriand. Celui-ci, ce me semble, était trop orgueilleux pour être vaniteux, ou, si l'on préfère, son orgueil a dévoré ses vanités [1]. Il me paraît qu'il a eu fort modérément en partage les petitesses trop communes aux gens de lettres : il n'a point, comme Victor Hugo, poursuivi d'une rancune inexpiable ceux qui discutaient son talent ou ses idées; il était très docile à la critique, et non

1. A propos des négociations relatives à son tombeau dans l'îlot du Grand-Bé. M. Jules Lemaître incrimine encore la vanité de Chateaubriand : « Ah! le pauvre être toujours préoccupé d'étonner, même quand il ne le saura plus! Il est si facile pourtant d'être détaché de soi après la mort! Lui, non. *Il a même le squelette vaniteux.* » — Suis-je ici trop indulgent? Je vois là, bien plutôt qu'un dernier geste de puérile vanité, une très naturelle idée de poète, et qui ne me choque nullement. Ce qui me choque, c'est le corbillard des pauvres où a voulu être enterré le poète cinq fois millionnaire.

pas seulement, — ses éditions successives en témoignent, — à celle de ses amis. « Je n'ai pas la moindre confiance en moi, écrivait-il; peut-être même ai-je trop de facilité à recevoir les avis qu'on veut bien me donner; il dépend presque du premier venu de me faire changer ou supprimer tout un passage : je crois toujours que l'on juge et que l'on voit mieux que moi. » Il ne me semble pas ici qu'il se vante.

Et puis, son immense orgueil n'était-il pas la rançon, et, qui sait? peut-être la condition d'une vertu assez rare, et sur laquelle, décidément, M. Lemaître n'insiste pas assez : je veux parler de ce haut sentiment, de ce culte de l'honneur qui lui a inspiré plus d'un acte de renoncement et de courage? L'avouerai-je? Je suis, pour ma part, disposé à beaucoup pardonner à celui qui, au milieu de la servilité générale, a tenu tête, très bravement, et non sans danger, à Napoléon.

Fort sévère, comme l'on peut voir, et peu sympathique à l'homme, M. Jules Lemaître a-t-il eu pour l'œuvre plus d'indulgence? Si l'on met à part *Atala*, « qui peut se relire encore avec délices », *René*, peut-être, *le Dernier Abencérage*, — bref, les trois courtes « nouvelles », et les admirables *Mémoires d'Outre-Tombe*, — il ne nous dissimule pas que tous les autres ouvrages de Chateaubriand l'ont profondément ennuyé. Ennuyeux donc, l'*Essai sur les Révolutions;* ennuyeux, *les Natchez*; ennuyeux, le *Génie du Christianisme*; ennuyeux, *les Martyrs*; ennuyeux, l'*Itinéraire*. A cela il n'y a rien à répondre : il est évident que l'auteur des *Contemporains* a cherché dans ces divers écrits l'espèce d'intérêt et de plaisir

qu'il demande aux œuvres d'imagination d'aujourd'hui, et qu'ils ne le lui ont pas procuré. Seulement, que répondrons-nous aussi à ceux qui viendront nous déclarer ennuyeuses l'*Iliade* ou l'*Énéide*, les *Provinciales* ou *Athalie*? Est-ce que, à force de se cantonner dans la modernité, la critique impressionniste deviendrait incapable de jouir *historiquement* des œuvres du passé? Que M. Jules Lemaître y prenne garde! S'il faisait beaucoup de disciples, il ne se trouverait bientôt plus personne pour rêver « en marge des vieux livres ».

Mais Allah est Allah, et M. Jules Lemaître est M. Jules Lemaître. S'il a lu distraitement peut-être, et en bâillant copieusement, l'œuvre de Chateaubriand, une partie tout au moins de cette œuvre, il l'a lue pourtant, — il a même lu *Moïse*, ce qui n'était sans doute pas indispensable, — et, chemin faisant, il n'a pu s'empêcher d'y faire quelques découvertes intéressantes. Je discuterais volontiers quelques-unes de ses impressions et de ses hypothèses; j'insisterai plus longuement sur celles qu'il y a, selon moi, désormais lieu de retenir.

Par exemple, on sait que la première partie des *Natchez* est écrite sur le mode épique, et la seconde, « sur le ton de la simple narration ». « Pourquoi cette différence? se demande M. Lemaître. — Chateaubriand ne nous le dit pas. Je crois que, tout simplement, travaillant sur l'énorme manuscrit primitif des *Natchez*, il n'a eu le temps et le courage d'élever au ton de l'épopée que la première moitié de son roman peau-rouge. » Le contraire, je l'avoue, me paraîtrait beaucoup plus vraisemblable. Si en 1827, — car c'est bien là, me semble-t-il, ce que

M. Jules Lemaître veut dire, — Chateaubriand avait récrit et « stylisé » la première partie de son poème, on ne s'expliquerait guère qu'il y eût laissé subsister « le tube enflammé », le « glaive de Bayonne », et autres métaphores, périphrases et « truculences » de jeunesse. Je crois qu'en 1791, il avait, bel et bien, commencé à écrire *les Natchez* dans le style pseudo-épique du temps, et qu'au cours de la rédaction primitive, s'étant lassé de cet exercice, il était, de lui-même, revenu à un ton plus simple; et j'inclinerais à penser que le texte actuel, en dépit de certaines corrections et de certaines retouches, nous rend assez fidèlement les deux états successifs de la première version.

Il m'est difficile aussi de partager sur *René* l'opinion de l'exquis écrivain. « *René*, nous dit-il, est un petit livre bizarre de quarante pages, où il n'y a peut-être pas plus de cinquante lignes qui aient été neuves à leur moment. » Et pour le prouver, il cite une des premières pages : « Tantôt nous marchions en silence.... » — « Pas une expression trouvée, — ajoute-t-il, — (sauf « collines *pluvieuses* »), pas un trait qui enfonce. Cela pourrait être de n'importe qui. Tout le monde écrivait comme cela avant la Révolution. » M. Jules Lemaître n'est-il pas un peu bien sévère? D'abord, ces lignes « sont harmonieuses », il en convient lui-même. Et puis, je ne crois vraiment pas que tout le monde, au XVIII^e^ siècle, eût trouvé non seulement « collines pluvieuses », mais encore cette jolie phrase de poète : « Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonie. » « Je ne serais pas éloigné de croire, écrit M. Lemaître, que *René* a d'abord été crayonné

par Chateaubriand dans les bois de Combourg, avant son départ pour le régiment. » Et il affirme que « *René* a été conçu et une première fois écrit avant *les Natchez*, ou plutôt était d'abord une introduction à ce roman ». Il est possible; mais la preuve sur laquelle on établit cette hypothèse est-elle bien péremptoire? « Dès les premières pages des *Natchez*, nous dit-on, l'auteur appelle René « le frère d'Amé- « lie », ce qui serait absolument inintelligible au lecteur, si l'histoire de René ne précédait pas celle des Peaux-Rouges. » Oui, si *les Natchez*, — ce que M. Lemaître nie avec raison ailleurs, — ont été publiés tels qu'ils ont été écrits; mais *René* ayant vu le jour en librairie avant *les Natchez*, et *les Natchez* ayant été sûrement retouchés, qu'est-ce qui empêchait Chateaubriand, en le retouchant, de faire, dès le début de son grand poème, une allusion à la célèbre « nouvelle » de 1802? Bien plutôt qu'une « introduction », *René* me paraît, ainsi qu'*Atala*, avoir bien été un « épisode » primitif des *Natchez*, et le témoignage de Chateaubriand ne me semble pas ici devoir être sérieusement infirmé.

Seulement, ce qui est non pas probable, mais certain, c'est que le *René* primitif devait être assez différent du *René* que nous connaissons. Chateaubriand a dû modifier plus ou moins profondément son œuvre et la *christianiser*, si l'on peut ainsi dire, pour la faire entrer dans le *Génie du Christianisme*, dont elle a fait tout d'abord partie. Y a-t-il toujours parfaitement réussi? Ne pourrait-on pas, sous la version actuelle, retrouver des traces de la conception première? « Si l'aventure d'Amélie, dit excellemment M. Jules Lemaître, faisait penser à quelque chose,

ce ne serait certes pas aux histoires d'Amnon et de Thamar ou d'Europe et de Thyeste, on y verrait plutôt une recherche d'effets tragiques à la manière de Diderot, un ressouvenir de toutes les histoires de religieuses passionnées et brûlantes où se sont plu les gens du XVIII^e^ siècle. » Oui, tel pourrait bien être le fond primitif de *René* : une histoire fort peu « édifiante » dans le goût de Diderot.

Pareillement pour *Atala*. M. Jules Lemaître a très finement démêlé la diversité des éléments et des intentions successives que Chateaubriand a fondus dans son petit roman. Il y a si longtemps, pour ma part, que je suis convaincu qu'*Atala* était originairement un roman « anticlérical », que j'ai été tout heureux de trouver cette idée fort nettement indiquée par le subtil et pénétrant critique. « L'histoire d'*Atala*, comme tant d'histoires du XVIII^e^ siècle, pouvait simplement être un exemple des dangers du fanatisme ignorant.... Sans le Père Aubry, *Atala* pourrait être, par l'esprit, un conte de Marmontel ou de Saint-Lambert. Et il est vrai qu'il y a le Père Aubry; mais, même avec le Père Aubry, on voit qu'après tout, si la religion console par des phrases harmonieuses Atala et Chactas, c'est elle qui a causé leurs malheurs et tué Atala. » On ne saurait, à mon avis, mieux dire : Chateaubriand a essayé de christianiser, après sa conversion, un roman d'intention voltairienne; et je crois, comme M. Lemaître, que l'intervention du Père Aubry marque le point de suture des deux versions.

Pour rendre sa démonstration plus plausible encore, M. Jules Lemaître a rapproché l'histoire d'Atala et de Chactas de celle d'Alonzo et de Cora,

dans *les Incas* de Marmontel : les deux fables présentent entre elles de telles analogies qu'il n'est pas douteux que la première en date est là « source » ou au moins l'une des « sources » de l'autre. Le récit de Marmontel, c'est presque, — et moins le style, — une *Atala* « philosophique », et il est fort possible que l'*Atala* primitive ait ressemblé d'assez près à celle-là.

Le christianisme d'Atala, — dit encore M. Jules Lemaître, — n'est qu'une sorte de fétichisme. Si les deux amants ne rencontraient pas le vieux missionnaire, si Atala cédait pendant l'orage, et si elle mourait ensuite dans la forêt (désespérée et ravie d'avoir manqué à son vœu), l'histoire d'Atala pourrait finir comme celle de Manon Lescaut.

Il serait plaisant, et il ne serait pas impossible que telle eût été l'histoire d'Atala, quand elle se présenta pour la première fois à l'esprit de Chateaubriand jeune, incrédule, nourri de Marmontel et de Raynal, de Prévost et de Diderot.

On le voit, l'historien littéraire le plus exact, le plus « objectif » trouvera plus d'une chose à prendre et à retenir dans le recueil des « impressions » de M. Jules Lemaître sur Chateaubriand, et il regrettera sans doute que le délicat écrivain n'ait pas appliqué avec plus de constance les merveilleuses qualités de son esprit et de son talent à ce magnifique sujet.

Au reste, si dur et, je crois, injuste, que le poète des *Médaillons* ait été pour le poète des *Martyrs*, il lui arrive parfois de se relâcher de sa sévérité, et peut-être tout n'est-il pas entièrement ironie et précaution oratoire dans les tendres protestations de sympathie qu'il prodigue de loin en loin à René :

Mais il est aimable. S'il était ici nous l'adorerions. Je l'aime surtout vieillissant, comme j'ai aimé Racine et Fénelon, *comme j'ai fini par aimer le pauvre Jean-Jacques*, — parce que, à force de vivre avec les gens, on les comprend mieux, ou bien on s'habitue à leurs défauts, et aussi parce que, si dévorante et si illusionnée qu'ait été l'âme d'un homme, elle devient forcément, dans la vieillesse, un peu plus sincère et un peu plus détachée....

Et ailleurs :

Joubert avait pour Chateaubriand une admiration amusée et une indulgence presque paternelle malgré le peu de différence des âges (treize ans). Il connaissait Chateaubriand beaucoup mieux que celui-ci ne se connaissait lui-même ; et, tout en le jugeant et sans être jamais sa dupe, il l'aimait avec une vraie tendresse.

Peut-être a-t-il surtout manqué à M. Jules Lemaître de vivre assez longtemps avec Chateaubriand. S'il avait consenti à le faire, je crois bien qu'il aurait « fini » par l'aimer tout à fait, par éprouver à son égard les sentiments mêmes de ce délicieux Joubert. Il n'aurait pas chagriné quelques-uns de ses plus désintéressés admirateurs. Et je ne serais pas obligé, en terminant, de copier l'auteur des *Contemporains*, et de me dire : « Quel pauvre être de volupté suis-je donc, moi, pour aimer à la fois, — et peut-être également, — Chateaubriand et M. Jules Lemaître ! »

15 juillet 1912.

SUR SAINTE-BEUVE[1]

I

Peindre, c'est faire voir, et c'est un emploi tout spécial que de faire voir les personnages passés. Si quelqu'un s'y efforçait, il faudrait qu'il eût été préparé à ce travail d'artiste par des études d'artiste; qu'il eût été, dans sa jeunesse, romancier comme Walter Scott, et même poète; qu'à ce titre il aperçût naturellement et de prime-saut les plus légères nuances et les plus fragiles attaches des sentiments; que, peu à peu, le progrès de l'âge et les reploiements de la réflexion aient ajouté en lui le psychologue à l'artiste; que la finesse française, la délicatesse parisienne, l'érudition du XIX^e^ siècle, l'épicurisme de la curiosité, la science de l'homme et des hommes, lui aient communiqué un tact exquis et unique. Ainsi doué et ainsi muni, il entreprendrait pour les lettrés et pour les délicats une galerie de portraits historiques. Il glisserait autour de son personnage, notant d'un mot chaque attitude, chaque geste et chaque air; il reviendrait sur ses pas, nuançant ses premières couleurs par de nouvelles teintes plus légères; il irait ainsi de retou-

1. Cette étude a été écrite pour servir de préface à une *Table alphabétique et analytique des Premiers Lundis, Portraits Contemporains et Nouveaux Lundis* (Calmann Lévy, 1903). — J'ai reparlé de Sainte-Beuve, à l'occasion du centenaire de sa naissance, dans mes *Livres et Questions d'aujourd'hui* (Hachette, 1906).

ches en retouches, ne se lassant pas de poursuivre le contour complexe et changeant, la frêle et fuyante lumière qui est le signe, et comme la fleur de la vie. Pour l'atteindre, ce ne serait pas assez d'un portrait; il sentirait que la peinture doit varier avec le personnage; il le décrirait adolescent, jeune homme, homme fait, vieillard, à la cour, à la guerre, sous tous ses habits, sous tous ses visages; il égalerait la mobilité du temps et de l'âme par le renouvellement de ses impressions et de ses esquisses. Il n'aurait pas assez, pour une telle œuvre, du style simple des logiciens et des classiques. Il aurait besoin de phrases plus enroulées, capables de se tempérer et de s'atténuer les unes les autres, de mots plus spéciaux, traînant avec eux un long cortège d'alliances et de souvenirs. Il faudrait moins les lire que les goûter : ce serait un de ces parfums composés et précieux où l'on respire à la fois vingt essences choisies et adoucies par leur mutuel accord. En décrivant le genre, j'ai décrit l'homme. Le lecteur a nommé M. Sainte-Beuve; mais le genre n'appartient qu'à l'homme, et on ne peut imposer à personne la maladresse ou l'impertinence de l'imiter.

On n'a jamais mieux rendu, ce me semble, que dans cette page admirable, et d'ailleurs trop peu connue de Taine, — avant ces dernières années, elle ne figurait en effet que dans la Préface de la première édition des *Essais de critique et d'histoire*, — l'art incomparable de Sainte-Beuve; et il y aurait, certes, maladresse ou impertinence à vouloir la refaire ou la récrire — beaucoup plus mal. Oui, c'est bien là Sainte-Beuve écrivain et artiste; c'est bien là ce qu'il appelle lui-même « son procédé de *peintre*, procédé, — c'est toujours lui qui parle, — qui ne consiste pas à réduire les traits particuliers de chaque personnage à quelques grandes lignes générales et à les résumer une fois pour

toutes dans un ensemble frappant, mais qui est plus successif, plein de retouches et de revisions, même minutieuses, plein de scrupules et de *repentirs*, cheminant petit à petit, avançant au fur et à mesure...[1] ». Ce procédé d'ailleurs, comme tous les procédés du monde, n'a-t-il pas ses inconvénients, que Sainte-Beuve lui-même n'a pas toujours évités? Ne révèle-t-il pas quelquefois une certaine indécision de la part du peintre? Est-ce que parfois tous ces traits accumulés, ces touches multipliées, ces coups de pinceau successifs, bien loin de se compléter et de se renforcer, ne s'effacent pas les uns les autres, et le portrait, au total, au lieu d'être frappant de vérité et de vie, n'est-il pas un peu brouillé? D'autres fois encore, à force de vouloir tout savoir et tout dire sur un personnage donné, de vouloir à tout prix atteindre le « tuf » et mettre le doigt sur la « gerçure indéfinissable », le biographe n'est-il pas tombé dans des subtilités, des minuties, des puérilités que l'art et le goût auraient dû également s'interdire? Enfin, et par une conséquence naturelle de tout ceci, le style d'ordinaire si vivant, si fécond en heureuses trouvailles, si alerte et si pittoresque, ne devient-il pas parfois assez lourd, moins dépouillé et moins direct, précieux même, entortillé et obscur? Ce sont là défauts inévitables, et qui sont l'envers et la rançon d'étonnantes qualités de peintre. On ne les signale ici que pour être complet. L'essentiel en art est d'être quelqu'un, d'avoir une manière et de donner l'illusion de la vie. Tous ces mérites, Sainte-Beuve les pos-

1. *Port-Royal*, t. I, p. 548-549.

sède, et à un haut degré. Et c'est pourquoi son œuvre critique compte dans l'histoire de l'art littéraire français, au même titre que les romans de Balzac ou les *Mémoires* de Saint-Simon.

II

Elle compte aussi et peut-être plus encore, dans l'histoire des idées. Cet homme qui a écrit, je crois, presque autant que Voltaire, et qui a vécu près de vingt ans de moins, à eu certainement plus d'idées que son illustre devancier. « Quand on a lu vraiment tout Voltaire, a dit excellemment M. Faguet, on sait qu'il y a relativement peu d'idées et peu de questions dans cette encyclopédie. Il y en a plus dans Diderot et beaucoup plus dans Sainte-Beuve. » Il y a d'abord chez ce dernier toutes celles des autres. Lorsqu'on vient de lire les cinquante-deux volumes dont se compose actuellement [1] l'œuvre proprement critique de Sainte-Beuve, on est émerveillé de la prodigieuse variété des sujets traités, des problèmes soulevés, des personnages étudiés. Presque toute la littérature ancienne et moderne, les principales périodes ou les principaux types de l'histoire religieuse ou morale, ou même politique, écrivains,

1. Je dis : actuellement, parce que, sans parler des fameux *Cahiers* de Sainte-Beuve, dont quelques pages à peine ont été jusqu'à présent publiées, on n'a pas recueilli en volume absolument tout ce que le fécond critique a inséré dans les revues ou journaux auxquels il collaborait. C'est ainsi que dans l'excellente *Bibliographie des écrits de Sainte-Beuve, des débuts au 31 décembre 1830* que M. G. Michaut a publié dans *la Revue d'histoire littéraire de la France* de mars 1902, je relève dix-neuf articles, parus d'abord dans *le Globe*, et qui n'ont pas été réunis dans les *Premiers lundis*.

artistes, magistrats, grands seigneurs ou grandes dames, généraux, ministres, princes ou chefs d'État, tout ou presque tout ce qui a pensé, écrit ou agi, ou même simplement vécu « depuis qu'il y a des hommes et qui pensent », tout cela s'est donné rendez-vous dans ces livres, plus ou moins longuement caractérisé et défini au hasard de la rencontre et de la production journalière. Et toutes ces pensées obscures ou claires, profondes ou superficielles, nobles ou vulgaires se trouvent là pénétrées, simplifiées et résumées par l'esprit le plus sagace, le plus lucide et presque toujours le plus juste et impartial qui fut jamais. Sainte-Beuve aimait à comprendre et à faire comprendre : si ce ne fut pas là sa faculté maîtresse, ce fut au moins l'une de ses passions maîtresses. Il a passé quarante-cinq ans de sa vie, j'entends de sa vie intellectuelle, à exercer son intelligence ; quarante-cinq ans durant, il s'est efforcé de comprendre les idées les plus diverses, les doctrines les plus opposées, les systèmes les plus contradictoires : il a consigné dans son œuvre les résultats de ce long effort. M. Faguet l'a dit avec justesse et avec force : « Il a laissé un relevé des différentes façons de penser de l'humanité. »

Est-il bien vrai pourtant que son unique passion ait toujours été de tout comprendre? Parmi toutes ces doctrines dont il a fait le tour, parmi toutes ces idées qu'il transperçait de son aigu et clair regard, n'a-t-il jamais choisi pour son compte personnel? Lui étaient-elles toutes également indifférentes? Était-il bien réellement convaincu qu'elles sont également vaines et illusoires? Étaient-elles vraiment pour lui matière à simple curiosité, non à

croyance, et se contentait-il de presser délicatement l'orange pour la rejeter ensuite avec dédain? En un mot, le fond de Sainte-Beuve est-il bien, comme on l'a dit, « un scepticisme essentiel »? C'est l'opinion de M. Faguet[1]. Oserai-je dire que je suis d'un avis presque contraire? Non pas, on l'entend bien, que je veuille faire de l'auteur des *Lundis* un croyant de l'espèce de Vinet par exemple; et je suis tout prêt à reconnaître que, dans la dernière partie de sa vie surtout, il a pu paraître à plus d'un réaliser l'idéal, — humainement d'ailleurs irréalisable, — du scepticisme parfait. Néanmoins, je ne puis m'empêcher d'être très frappé de déclarations comme celle-ci que je trouve à la fin d'un article sur Ballanche[2], article qui lui avait permis de mesurer tout le « libéralisme » d'Armand Carrel et des rédacteurs habituels du *National* : « Si, écrivait Sainte-Beuve, parmi mes lecteurs des dernières années, il en est qui se sont plu à relever chez moi des sentiments de méfiance et de scepticisme habituel, ils ne sauront jamais *ce qu'il m'en a coûté* et ce que j'ai eu secrètement à souffrir pour avoir porté dès l'abord toute ma sincérité et *ma tendresse d'âme* dans mes relations politiques et littéraires ». Cette note, que le critique joignait à son article en le réimprimant pour la dernière fois, date de 1868, d'un an par conséquent avant sa mort. Je ne sais si je m'abuse : mais il me semble qu'il y a là un accent d'amertume et d'involontaire émotion qui nous en dit long sur le « moi profond » de Sainte-Beuve, et qu'un pur septique aurait eu quelque peine à prendre.

1. *Politiques et Moralistes du XIX^e siècle*, 3^e série, p. 191.
2. *Portraits contemporains*, dernière édition, t. II, p. 49.

D'autre part, même dans cette dernière période de sa carrière, celle qui commence à peu près à son retour de Liége, et où il semble avoir tenu ouvertement et constamment école de scepticisme, il me semble qu'à y regarder de près, Sainte-Beuve n'a eu bien souvent du scepticisme que l'apparence. On a dit très joliment qu'il avait eu « un excès de sévérité pour les vaincus du combat politique qui ne sont pas satisfaits de leur défaite, une insistance à les convertir, où le journaliste officiel, payé, protégé, se découvre trop, et qui fait que des *Lundis*, à les lire tout d'une suite, émane un déplaisant parfum de servilité [1] ». Rien de plus exact : mais ne faut-il pas s'empresser d'ajouter que cette servilité a été de sa part tout à fait inconsciente, que ce manque de goût a été entièrement involontaire; bref, que Sainte-Beuve a été la première dupe des sentiments qu'il exprimait alors? Très sincèrement, et j'oserai dire très naïvement, — car il y a eu en lui plus de naïveté qu'on ne le pense communément, — il a cru à l'excellence politique et sociale du nouveau régime, et il s'est tout simplement trouvé étonné que tout le monde ne partageât pas sa propre ferveur d'enthousiasme pour ce pouvoir réparateur [2]. Un peu plus tard, sous l'influence croissante de Renan, de Scherer et de Taine, il a cru non moins naïvement à la vertu libératrice et moralisatrice de l'incroyance religieuse, et l'on sait son rôle et ses discours au Sénat. Dans tout cela,

1. Gustave Lanson, *Histoire de la Littérature française*, p. 1024.

2. « En vieillissant, écrivait-il dès 1841, on revient au pouvoir absolu pur et simple. » (Lettre du 25 septembre 1841 à Renduel, citée par Julien, *Revue des Deux Mondes* (janvier 1896.)

j'ai beau faire, si je vois bien une extrême mobilité d'impressions et une grande facilité de métamorphoses, je ne trouve pas cette souriante et tranquille indifférence qui me paraît être « l'essence » du scepticisme.

La vérité, si je ne me trompe, est celle-ci. Très mobile, certes, et très passionné, très prompt à s'éprendre, comme à se détacher, à la fois ardent et inquiet, le premier mouvement de Sainte-Beuve était toujours de s'enthousiasmer, et qu'il me soit permis de dire de *s'emballer*, pour une idée ou pour une doctrine qu'il découvrait pour la première fois. Il se donnait alors à elle entièrement, sans arrière-pensée, sans réserve, sans espoir et sans désir de retour ou de reprise, et cela non pas pour la comprendre simplement, mais pour s'y appuyer et pour en vivre. On se rappelle la belle parole de Taine : « Il n'y a au monde qu'une œuvre digne d'un homme, l'enfantement d'une vérité à laquelle on se livre et à laquelle on croit. » Cette noble devise, dans ses premiers moments de ferveur, Sainte-Beuve n'était pas bien loin de la faire sienne, et même plus d'une fois, je soupçonne que, dans son for intérieur, il a dû y adhérer pleinement. Pour ne toucher ici qu'à un point capital, à vrai dire, de la biographie psychologique du poète des *Consolations*, il ne me paraît pas qu'on ait encore étudié d'assez près, analysé assez à fond son très curieux état d'âme au moment où Lamennais consomma sa rupture avec l'Église[1]. Peu en furent plus douloureusement surpris et intimement attristés

1. Voir cependant la remarquable étude de M. Christian Maréchal, *la Clef de « Volupté »*, Savaète, 1905, in-8.

que Sainte-Beuve, et il faudrait sans doute de longues pages pour peindre sa brusque déception, et l'abattement profond, et l'isolement moral où il se sentit tout à coup plongé par cette soudaine défection. « Rien n'est pire, sachez-le, osait-il écrire dans un article sur les *Affaires de Rome*, que de provoquer à la *foi* les âmes et de les laisser là à l'improviste en délogeant. Rien ne les jette autant dans ce scepticisme qui vous est encore en horreur, quoique vous n'ayez plus que du vague à y opposer. *Combien j'ai su d'âmes espérantes* que vous *teniez* et portiez avec vous dans votre besace de pèlerin, et qui, le sac jeté à terre, *sont demeurées gisantes le long des fossés*! L'opinion et le bruit flatteur, et de nouvelles âmes plus fraîches comme il s'en prend toujours au génie, font beaucoup oublier sans doute et consolent; mais je vous dénonce cet oubli, *dût mon cri paraître une plainte*! » Évidemment, ce n'est ni au nom de Lacordaire, ni au nom de Gerbet qu'il parle ici : si la plainte est discrète, elle n'en est ni moins éloquente ni moins touchante, et c'est jusque dans le *Port-Royal*, — sept ans plus tard, — qu'on en pourrait suivre l'émouvant écho, aussi vibrant qu'au premier jour. Nature essentiellement *seconde*, ayant « besoin de suivre et de s'attacher », « Élisée en peine qui cherche son Élie », — ce sont ses propres expressions, — Sainte-Beuve avait cru dans la personne de Lamennais trouver cet Élie qu'il cherchait, et « sous lui, diriger les moindres ». Il s'était trompé. Ce ne fut pas la seule illusion de ce prétendu sceptique : ce fut la plus profonde et la plus durable. Mais dans aucune autre aventure morale, le fond de « son

âme frôleuse de confesseur laïque » ne s'est peut-être montré plus à découvert.

Et assurément, l'enchantement ne durait pas toujours. Plus ou moins tard, le charme, quel qu'il fût, finissait par se dissiper. Très mobile, très impressionnable, ombrageux et susceptible, il suffisait de peu de chose à Sainte-Beuve dans ses relations sociales pour éprouver de ces froissements intimes qui, chez lui, étaient toujours le signe avant-coureur d'un détachement et d'une rupture : un accueil moins aimable, la constatation d'une de ces faiblesses inhérentes à la pauvre nature humaine et dont les meilleurs d'entre nous ne sont pas exempts, moins que cela, un silence involontaire, un mot mal compris; et tout aussitôt il entrait en soupçon et en défiance; il se surveillait, il se reprenait; tout effort pour le retenir n'aboutissait qu'à l'aigrir et à le détacher davantage. N'étant pas assez philosophe pour prendre aisément son parti de ces misères inévitables, plus capable de tendresse que de bonté, de passion que d'indulgence, et de rancune que de charité, il ne savait pas distinguer et séparer les personnes des idées qu'elles représentaient, et il faisait payer aux unes les déceptions que lui avaient causées les autres. La rupture consommée, les parties les moins nobles de sa nature entraient alors en jeu : la jalousie, l'amour-propre, la vanité blessée, l'envie parfois, tout cela servi par son impitoyable faculté d'analyse, se donnait alors libre carrière. Il croyait avoir été dupe; ou plutôt il craignait de l'avoir été, et il voulait se persuader à lui-même et aux autres qu'il ne l'avait pas été. Et c'est alors qu'il affectait à l'égard des doctrines ou des hommes dont

il avait un instant subi la séduction une indifférence, un scepticisme dont il avait été très loin de s'aviser tout d'abord. Il arrivait à croire qu'il s'était prêté, qu'il ne s'était pas donné, qu'il avait tenté une simple expérience intellectuelle, qu'il n'avait point engagé son âme; qu'il avait voulu comprendre et non pas vivre. Mille impressions fugitives auxquelles il s'était dérobé jadis lui revenaient alors en mémoire; il les accueillait, il les précisait, il les enchaînait; il pratiquait sur l'objet de son ancien culte un subtil travail de dissection rétrospective qu'il s'imaginait avoir exécuté de toute éternité : il était si ingénieux et si persuasif, qu'on l'en croyait aisément sur parole. Au fond, dans tous les accès de scepticisme de Sainte-Beuve, il entrait un peu de dépit amoureux.

Tout cela revient à dire que le critique des *Lundis* ne s'est pas contenté dans son œuvre de pénétrer et d'exprimer les idées d'autrui, il y a mis les siennes propres; il y a exposé les raisons personnelles et successives qu'il a eues d'adhérer aux diverses doctrines qu'il a traversées, puis de s'en détacher; il y a consigné les jugements, souvent assez contradictoires, qu'il a portés sur les hommes et sur les choses du présent et du passé. Ces raisons ne sont pas toujours bonnes; ces jugements ne sont pas toujours justes; les uns et les autres sont pourtant fort intéressants à recueillir. A tout le moins, ils nous sont un renseignement, et singulièrement précieux, sur l'écrivain. Certes, celui-ci ne s'est pas toujours assez défendu de son sens propre; il n'a pas réagi suffisamment contre les entraînements de sa mauvaise humeur, de son amour-propre, bref,

contre lui-même; il a bien rarement fait effort pour rendre pleine justice à ceux dont il croyait avoir à se plaindre, ou simplement dont la gloire l'offusquait : ni Vigny, ni Musset, ni Balzac, — et combien d'autres! — n'ont été traités comme ils le méritaient, ni placés à leur véritable rang; et le plus méchant, mais aussi le plus injuste et le moins intelligent peut-être de ses livres est sans doute celui que d'assez vulgaires rancunes lui ont inspiré sur Chateaubriand. Et notez que les contemporains ne sont pas les seuls que Sainte-Beuve n'ait pas toujours appréciés avec toute l'équité désirable : il est rare, avouons-le, que les très grands écrivains de tous les temps aient trouvé en lui un critique qui fût vraiment digne de leur génie; il évite même de se mesurer avec eux : en un mot, et c'est tout dire, il a infiniment mieux parlé de Bourdaloue que de Bossuet. On connaît le mot un peu vif de Diderot sur Voltaire : « Il en veut à tous les piédestaux ». Un juge malveillant pourrait presque l'appliquer à Sainte-Beuve. Disons tout : Sainte-Beuve n'avait pas l'âme très haute et, — l'on peut vérifier en lui la profondeur et la justesse d'une célèbre parole de Vauvenargues, — son goût et sa critique s'en sont plus d'une fois ressentis.

Peu importe à vrai dire. Ce sont là faiblesses humaines et fréquentes en critique où, s'il faut en croire M. Brunetière, les âmes hautes et nobles comme celle de Vinet, « sont naturellement, ou nécessairement, pour beaucoup de raisons, plus rares qu'ailleurs ». Ce sont là faiblesses qu'il faut signaler et connaître pour se mettre en garde contre certaines idées et certains jugements de Sainte-

Beuve, mais qui, dans l'ensemble, n'entament pas, ou n'entament guère la rare valeur de son œuvre critique. Après tout, et de quelque façon qu'on s'y prenne, on n'expulsera jamais complètement tout élément subjectif de la critique et de l'histoire. Il faut être objectif, impersonnel, c'est entendu : mais il faut bien se rendre compte que, dans tout ce qu'on appelle si improprement les *sciences* morales, les mots d'impersonnalité, d'objectivité expriment un désir d'ailleurs louable, un effort, digne d'ailleurs d'encouragement, bien plutôt qu'une vivante réalité. Quelque effort que l'on fasse pour « sortir de soi », pour « enrichir son esprit de tout ce qu'on peut puiser dans les autres esprits », un moment vient où il faut *juger*; et au nom de quoi jugerait-on, sinon au nom d'une sensibilité affectée de telle ou telle manière, ou d'une philosophie conçue de telle ou telle façon? et qu'est-ce qu'une philosophie, fût-ce même la plus épurée, la plus dégagée — en apparence — d'éléments sensibles ou personnels, sinon la projection d'un *moi* humain sur l'univers? Voilà pourquoi notre critique vaut toujours ce que nous valons nous-mêmes, et voilà pourquoi celle de Sainte-Beuve vaut en somme beaucoup. Ce sont les impressions et les idées d'un esprit très fin, très averti, extrêmement souple et intelligent, qui a fait, ou à peu près, le tour de toutes les idées de son temps et de la plupart des siècles antérieurs. Longtemps encore, il y aura profit intellectuel à bien connaître ce qu'il a pensé et ce qu'il a senti.

III

Le profit même sera d'autant plus grand que, pardessous ces impressions et ces idées, on trouve des faits et des textes, une information très solide, très scrupuleuse et très riche. Ce délicat lettré était doublé d'un véritable érudit; ce moraliste expert avait le goût des documents authentiques et la passion de l'exactitude : les minuties mêmes des recherches bibliographiques n'étaient pas pour le rebuter. De là tant de renseignements précis, d'indications précieuses, de citations et de notes qui nourrissent les articles de Sainte-Beuve, et font de ses cinquante ou soixante volumes un répertoire presque inépuisable pour les chercheurs et les historiens, une sorte de vaste encyclopédie critique, quelque chose, — je ne suis pas le premier à comparer les deux œuvres, — comme le *Dictionnaire* de Bayle, revu, complété, corrigé et mis à jour pour l'usage des hommes du XIX^e^ et du XX^e^ siècle. Notez, — et en cela encore Sainte-Beuve ressemble à Bayle, — que cette érudition d'excellent aloi et de première main n'est pas tout entière utilisée et comme épuisée par le sujet actuel où paraît se confiner le critique. Des rapprochements imprévus, des associations d'idées et de noms toutes fortuites font lever à tout propos dans son esprit des souvenirs exacts de ses anciennes ou récentes lectures; il se complaît à les suivre, à les rassembler, à les préciser au besoin, à les enchâsser dans la souple trame de son article; sa manière essentiellement *discursive* se prête admirablement à ces pointes, à ces digressions, à ces épi-

sodes; et il est d'ailleurs, — voyez le *Port-Royal*, — toujours si ingénieux à les excuser, il est si intéressant et si instructif à lire qu'on ne saurait lui en vouloir de quitter à chaque instant pour y revenir bientôt le sujet précis qu'il avait tout d'abord annoncé. On chercherait vainement, par exemple, telle page secrète de Chateaubriand dans les divers articles que Sainte-Beuve a consacrés à l'auteur du *Génie du Christianisme* : il l'a insérée ailleurs, et il faut savoir l'y trouver.

On se tromperait pourtant, me semble-t-il, si l'on voulait voir dans ce souci constant qu'a eu Sainte-Beuve d'être, sur tout sujet, très exactement et minutieusement informé, un effet ou un signe de cette méthode rigoureuse, érudite, et soi-disant *scientifique*, qui depuis un demi-siècle tend de plus en plus, et non sans excès parfois, à prévaloir en histoire et même en critique. En dépit des déclarations contraires qu'il a faites sur le tard, l'auteur des *Lundis* n'était pas à proprement parler un « esprit scientifique ». Ses scrupules et ses habitudes d'érudition viennent d'ailleurs. Il était curieux d'abord, d'une curiosité inlassable et insatiable, toujours en quête et en mouvement, une curiosité où l'indiscrétion et la malice, un besoin passionné et souvent assez malsain de constater partout des faiblesses et des misères, de voir de ses yeux de verrues ou des « gerçures », entraient pour une part au moins aussi large que le désir de connaître l'homme et d'ajouter au savoir humain. Pour satisfaire cette passion, rien ne lui coûtait : recherche d'éditions rares et de documents inédits, dépouillement de vieux journaux et de poudreux in-folios, lecture attentive de tous les

travaux essentiels parus sur une question donnée, consultation des spécialistes, et, quand il s'agit des contemporains ou de ceux dont le souvenir est encore vivant dans certaines mémoires, adroites questions posées aux intéressés ou à ceux qui les ont connus, empressement à recueillir de toutes mains, faits impressions, jugements, anecdotes, il n'est aucun procédé d'information positive que Sainte-Beuve n'ait connu et qu'il n'ait constamment pratiqué : il n'aurait eu, nous pouvons le croire, que fort peu à apprendre de nos modernes « interviewers ». — Mais il n'était pas seulement curieux : il était consciencieux. Il avait à un haut degré, il avait dans le sang, si l'on peut dire, cette vertu modeste, bourgeoise, peu honorée des hommes, en particulier des hommes de lettres, et dont le talent, le génie même ne devrait pourtant jamais dispenser. Comme tous les honnêtes fonctionnaires de province dont il descendait, il avait inné le goût de la besogne bien et correctement faite, de l'exactitude scrupuleuse, de la précision et de la régularité dans le « service » des bonnes lettres. Il n'aimait à parler que de ce qu'il savait, et il s'en serait voulu d'émettre un avis sur un livre qu'il n'avait pas lu, sur une question qu'il n'avait pas étudiée. Cela, sans forfanterie, comme s'il s'agissait d'une chose toute simple et toute naturelle. Et de fait, c'était bien pour lui, — comme ce devrait être pour tous les critiques, — une chose toute simple et toute naturelle. J'ai eu tort tout à l'heure de parler de vertu : la conscience était en lui non pas une vertu, mais une qualité : il n'aurait pas admis qu'on lui en fît un mérite. Il était né tel : il restait tel, sans raideur, sans intransi-

geance, sans dogmatisme. A cet égard comme à beaucoup d'autres, il était ce qu'on appelait jadis un *honnête homme*[1].

Or dans tout cela, j'ai beau faire : je ne vois pas le parti pris théorique et cette foi absolue en la toute-puissance de la méthode qui caractérisent proprement l'esprit scientifique; je ne trouve pas chez Sainte-Beuve, — sauf peut-être un peu dans les dernières années de sa vie, — l'habitude des enquêtes poursuivies dans le dernier détail, le souci d' « épuiser » les questions, l'ambition avouée de rivaliser avec le savant en son laboratoire, bref, tous les procédés qu'affecte volontiers la critique dite scientifique. De tous ces textes qu'il étudie, de tous ces faits qu'il recueille, de toute cette information qu'il ramasse il ne prend que la fleur; d'un coup d'œil rapide et sûr, il note ce qui sert son dessein de psychologue ou de moraliste, ce qui intéresse sa sensibilité d'artiste, et il s'en tient là. C'est un homme de goût qui veut comprendre, et sentir, et jouir; ce n'est pas un historien littéraire qui travaille. Disons le mot : c'est un *humaniste*, ce n'est pas un pur savant. Notez qu'il a plus d'une fois protesté contre l'invasion dans la critique de ces méthodes plus rigoureuses qu'il voyait se constituer autour de lui; et quand il dut s'y astreindre un peu lui aussi, ce fut toujours à contre-cœur. Même alors, s'il consentait bien, tout au moins dans la préparation de son travail, à s'arrêter aux minuties de l'érudition positive, il veillait jalousement à ce que la pureté et la vivacité de son goût n'en fussent ni émoussées, ni

1. Rappelons la définition que Bussy-Rabutin a donnée de l'honnête homme : « Un homme bien né et qui sait vivre ».

altérées. L'érudition lui était non une fin, mais un moyen, — un moyen de mieux exercer son intelligence, son imagination, sa fine sensibilité de critique et de lettré à l'ancienne manière; et l'on sait d'autre part toutes les résistances qu'il opposa jusqu'au bout à Taine. « Où est-il, dit-il quelque part, où est-il le temps où on lisait anciens et modernes couché sur un lit de repos, comme Horace pendant la canicule, ou étendu sur un sofa, comme Gray, en se disant qu'on avait mieux que les joies du Paradis et de l'Olympe?... » Et ailleurs, dans des pages charmantes de son *Chateaubriand*, où il essaie de définir la vraie critique française « plus vive, moins chargée d'érudition, moins théorique et systématique, plus confiante au sentiment immédiat du goût » : « J'avoue ma faiblesse; nous sommes devenus bien plus forts dans la dissertation érudite, mais j'aurai un éternel regret pour cette moyenne et plus libre habitude littéraire, qui laissait à l'imagination tout son espace et à l'esprit tout son jeu; qui formait une atmosphère saine et facile où le talent respirait et se mouvait à son gré : cette atmosphère-là, je ne la trouve plus, et je la regrette. » Un Horace ou un Gray, un Racine ou un La Fontaine n'eussent pas mieux dit.

Et c'est pourquoi sur bien des questions il y a à revenir après Sainte-Beuve; sur bien des points on peut pousser plus loin que lui, mener avec plus de rigueur et de constance l'enquête qu'il a lui-même si ingénieusement commencée; et sur bien des points aussi, on pourra, faits et textes en mains, conclure tout autrement que lui. Certes, on ne peut demander par exemple à l'auteur d'un simple article sur Lamen-

nais d'avoir longuement comparé entre elles les différentes éditions de l'*Essai sur l'indifférence*; mais, — pour m'en tenir à un sujet que je commence à assez bien connaître, — il ne sera plus permis d'écrire, comme l'a fait Sainte-Beuve, deux volumes sur Chateaubriand, et de n'avoir pas, plus attentivement qu'il ne l'a fait, examiné les différents textes du *Génie du Christianisme*, et consulté, — il l'aurait pu faire, — les variantes de l'édition de Londres. Surtout, il sera désormais interdit, dans une étude aussi fouillée, d'exécuter, — et d'étrangler — comme l'a fait Sainte-Beuve, en quatre lignes les très belles *Études historiques*. Ici les scrupules et les habitudes de l'érudition contemporaine suffisent à nous mettre en garde contre les écarts et les préventions du goût individuel....

Mais sans doute il y aurait quelque injustice à insister davantage. Je suis d'ailleurs de ceux qui pensent qu'il ne faut être la dupe de personne, et des mots moins encore que des hommes; que l'esprit scientifique, la méthode scientifique, admirables certes dans leur domaine propre, qui est celui des sciences positives, ne sont pas tout, et qu'il est une foule de choses qui échappent à leurs prises. Tout ce qui est art, beauté, délicatesse ou élévation morale, ardeur religieuse, tout cela est « d'un autre ordre »; l'érudition la plus exacte, — et l'érudition n'est pas la science, — la méthode la plus rigoureuse, ne feront jamais comprendre à personne, si quelque autre chose ne vient pas s'y joindre, en quoi Racine l'emporte sur Campistron, et Newman sur Casanova. Partout où l'on enseigne ce que l'on appelle fort improprement les « sciences morales », il faudrait,

renversant le mot de Platon, inscrire sur la porte : « Que nul n'entre ici s'il n'est *que* géomètre. » Or, la critique est l'une de ces sciences; et, en critique, pour parler comme Pascal, « l'esprit géométrique » est bien peu de chose, s'il n'abdique devant « l'esprit de finesse ». Cet « esprit de finesse », on sait combien l'avait en partage Sainte-Beuve; c'est cet esprit qui fera vivre sa critique; et c'est lui qui l'eût encore fait vivre, quand bien même elle eût été encore moins informée et moins érudite.

Au reste, même à ce dernier point de vue, elle est encore, dans l'ensemble, remarquablement solide et substantielle. Même de nos jours, après tant de découvertes et d'exhumations en tous sens, il y a encore beaucoup à y prendre. Il faut enfin rendre à l'écrivain cette justice qu'il ne s'est pas épargné pour donner à son œuvre toute la perfection de forme et de fond dont elle était susceptible. « Il faut avoir connu Sainte-Beuve, a dit quelqu'un qui l'a vu de fort près, Edmond Scherer, il faut avoir connu Sainte-Beuve, pour savoir l'importance presque maladive qu'il attachait à l'orthographe d'un nom propre, à un renseignement, à une date. Il voulait tout voir de ses propres yeux, tout vérifier. Il avait vraiment la religion des lettres. A partir du commencement des *Lundis*, sa vie entière fut dominée par les conditions de la tâche qu'il avait entreprise. Ces gracieux articles sortaient d'une cellule de Bénédictin. La porte de Sainte-Beuve était fermée, hormis le lundi, jour de la publication devenu jour de repos et de vacance. Les livres dont il avait besoin avaient été réunis d'avance dans les bibliothèques publiques par des amis dévoués. Les lectures faites, les passages marqués, il faisait un

premier jet de son article, il le *bâtissait*, selon son expression[1]. Après quoi, il le reprenait en sous-œuvre, le rédigeait, dictant à son secrétaire, saisissant lui-même la plume de temps en temps, intercalant, modifiant, cherchant. Tous les scrupules du savant et de l'artiste étaient à la fois en éveil dans ce labeur, et jusqu'au dernier moment. Le vendredi, l'article était fait; Sainte-Beuve respirait; il allait lire son travail à Véron (je parle des premiers *Lundis*, de ceux des années 1849 et suivantes), dont il prisait le tact bourgeois, puis il restait à dîner avec lui et quelques amis. La tâche n'était pourtant pas encore finie; après la rédaction venait la correction des épreuves, et il en fallait deux, trois quelquefois pour satisfaire à ses exigences. Le samedi et le dimanche y passaient; alors l'autre semaine était déjà là, il y avait un nouvel article à ébaucher. Tel est le prix que coûtent les choses parfaites, les choses durables! »

« Les choses parfaites » : le mot peut sembler un peu hyperbolique. Mais, tout compte fait, je ne suis pas bien bien loin de souscrire à ce jugement.

1er octobre 1902.

1. « En une journée, nous dit l'un de ses secrétaires, en une journée et tout d'une haleine, au risque de se fouler le pouce ou le poignet, il couchait l'article sur de petits feuillets, de son écriture menue et cursive, à peine tracée, et qu'il était ensuite assez difficile de transcrire. Puis, il se relisait pour donner le dernier poli, effaçait l'apprêt, l'air de rhétorique inhérent à l'improvisation, et tâchait de rendre sa phrase aussi souple que la parole.... Le purisme, qui retient et glace, était sacrifié à l'aisance, au naturel, à d'aimables négligences. Entre une expression correcte et un tour neuf et hardi, pas la moindre hésitation, la grammaire attrapait son soufflet. » (A.-G. Pons, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 222-224.)

LA PERSONNE
ET
L'ŒUVRE DE TAINE
D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

Nous possédons maintenant, au moins dans ses parties essentielles, la *Correspondance* de Taine[1]. Quelles indications nouvelles cette précieuse publication nous fournit-elle pour l'étude de la personne morale et de l'œuvre du grand écrivain? C'est ce que je voudrais rechercher dans les pages qui vont suivre.

I

On connaît les belles biographies anglaises de Palmerston et de Macaulay, celle de Charlotte Brontë surtout, dont Émile Montégut a jadis si bien parlé. C'est sur ce modèle, éminemment anglais, et d'ailleurs hautement approuvé de son vivant par Taine, qu'a été fort ingénieusement conçue la publication

1. *H. Taine, sa vie et sa Correspondance*, 4 vol. in-16, Paris, Hachette, 1902-1907.

de sa propre *Correspondance*. Les diverses parties qui la composent sont encadrées et reliées entre elles par de sobres et substantielles notices qui résument les principaux événements des périodes successives auxquelles elles se rapportent. Des notes abondantes, mais concises, expliquent les allusions, donnent sur les correspondants de Taine et sur les personnes dont il parle les renseignements indispenpensables. Des documents très importants, ébauches de plan, notes ou réflexions personnelles, sont réunis en appendice ou placés à leur date à la suite des lettres. Tout cela groupé avec beaucoup d'art, et présenté avec infiniment de tact et de discrétion, forme une des biographies intellectuelles les plus attachantes que l'on puisse lire [1].

Et de fait, n'est-ce pas tout un demi-siècle de la pensée française contemporaine, exprimée par l'un de ses plus authentiques représentants, qui vient se refléter à travers ces pages? Ce sont d'abord les lettres de jeunesse, empreintes d'un si fier stoïcisme, d'une si vaste avidité de savoir, d'une foi si candide dans la raison et dans la science. Taine est à l'âge heureux où l'on croit encore aux amitiés éternelles, où l'on s'imagine faire tenir le monde et la vie dans l'étroite enceinte d'un syllogisme. Ni les premiers déboires de carrière, ni le premier contact avec les hommes n'entament cette confiance ingénue dans le pouvoir des idées abstraites. C'est d'abord l'époque

1. Commencée par la veuve du grand écrivain, cette belle publication a été achevée par sa fille, Mme L. Paul-Dubois. Maintenant que ces deux femmes supérieures ne sont plus, hélas! on peut dissiper l'anonymat dont s'enveloppait leur modestie, et il faut que le grand public sache au moins ce qu'il leur doit.

où Renan, de son côté, caresse les mêmes rêves et compose cet *Avenir de la Science* qui fut comme le programme secret de sa génération intellectuelle. Il semble qu'alors, à la veille ou dans les premières années du second Empire, la pensée française, exilée de la vie active, à la fois désabusée et toujours éprise des chimères romantiques, reporte sur la Science pure tout le culte qu'elle avait longtemps professé pour la poésie renouvelée : les premières lettres de Taine traduisent avec une fidélité non moins naïve que le livre de Renan ce curieux état d'esprit. Puis, ce sont les années de lutte ardente dans la mêlée des idées modernes, les livres succédant aux livres, et la lente, la fiévreuse conquête de la gloire. Écarté de l'enseignement officiel, rendu à sa vie d'étudiant et forcé, pour vivre, de faire œuvre et métier d'écrivain, plutôt que de philosophe, Taine s'improvise essayiste, voyageur et humoriste, esthéticien, critique et historien littéraire : ses lettres nous font alors pénétrer dans les divers milieux où s'élabore et où se juge la littérature contemporaine : Sainte-Beuve, Guizot, Renan, Havet, Paul de Saint-Victor viennent se joindre aux amis et aux correspondants de sa jeunesse, un Prévost-Paradol, un Édouard de Suckau, un Cornélis de Witt. C'est l'époque où, dans tous les ordres, triomphe le réalisme, où s'épanouit la « littérature brutale ». Puis surviennent les heures tragiques de la grande crise nationale, et, après les désastres accumulés de l'invasion et de la Commune, les angoisses et les douloureuses incertitudes de l'avenir. En cet instant décisif, tous les bons Français se sont promis à eux-mêmes de travailler, chacun selon ses forces et ses moyens, au relèvement de la patrie

commune. A cet engagement, nul, on le sait, n'a fait plus de sacrifices et n'est resté plus stoïquement fidèle que Taine. Ses goûts personnels, sa vocation philosophique l'eussent conduit à donner à son traité de *l'Intelligence* une suite et un pendant par un livre sur *les Émotions et la volonté* : il aima mieux, par patriotisme, s'exposer aux contradictions et aux violences de la polémique quotidienne, et les vingt dernières années de sa vie furent absorbées par le dur labeur des *Origines de la France contemporaine*. C'est ce grand dessein réparateur de conservation sociale qui fait la noblesse de cette vie finissante; c'est grâce à lui que Taine a pu être non seulement la plus haute expression de sa propre génération, mais encore le guide et le chef des générations nouvelles. Et à le voir, dans les lettres de cette dernière période, solliciter avec sa modestie habituelle les conseils ou les critiques de ses amis, Émile Boutmy, Gaston Paris, Alexandre Dumas fils, et les associer à son œuvre, ou encore accueillir et encourager avec la plus hospitalière bonne grâce les jeunes talents qui viennent à lui, ceux qui seront les maîtres de demain, M. Paul Bourget, M. E.-M. de Vogüé, M. Jules Lemaître, on se rend vraiment compte de la place éminente et unique que l'historien des *Origines* occupait dans les Lettres françaises. Les pieux éditeurs de la *Correspondance* ont voulu raconter la vie d'un homme : ils se trouvent avoir écrit en même temps la vie spirituelle de deux ou trois générations successives.

Est-ce à dire que l'on doive s'attendre à trouver dans la *Correspondance* au complet toutes les lettres de Taine? De propos fermement délibéré, on a voulu

ne présenter au public qu'un *choix*. Il y avait à cela diverses raisons. D'abord, et quelque minutie de conscience qu'on y déploie, la publication d'une *Correspondance* n'est jamais, ne peut jamais être complète. Depuis qu'il y a des hommes, et qui pensent, et qui écrivent, pourrait-on citer un seul mortel assez infortuné pour avoir mérité que tous ses correspondants conservassent jusqu'aux moindres billets échappés de sa plume, ou assez insensé pour avoir pris et gardé copie des moindres lignes qu'il ait signées? Les correspondances qui parviennent à la postérité ne sont jamais que des épaves, plus ou moins riches, plus ou moins précieuses, suivant les caprices du hasard, mais toujours susceptibles de s'accroître, au fur et à mesure de nouvelles découvertes : chacun sait qu'on retrouvera, suivant le mot célèbre, jusqu'au jugement dernier des lettres de Voltaire; on retrouvera sans doute pendant longtemps encore des lettres d'un homme qui, comme Taine, n'est mort que depuis quinze ans. C'est ainsi que je ne vois figurer dans ces quatre volumes aucune lettre à Edmond About, aucune à Scherer, aucune à Émile Montégut, aucune à Ferdinand Brunetière : je n'en vois qu'une à Sarcey, fort peu à Albert Sorel : évidemment, il y a là des lacunes involontaires, et qui, selon toute vraisemblance, seront, avec quelques autres, et s'il plaît à Dieu, comblées un peu plus tard[1].

1. Une lettre à About nous est signalée dans *les Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet, décrites par E. Charavay* (Paris, Charavay, 1887) : elle est datée du 8 juin 1864. Taine recommande à son ami le peintre animalier Maxime Claude, et le félicite de son livre sur *le Progrès* : « Cela vaut

D'autres lacunes sont volontaires et s'expliquent assez naturellement. Tout n'est pas également intéressant pour le grand public dans la correspondance même d'un grand écrivain : il faut laisser aux collectionneurs d'autographes le soin de recueillir les lettres à ses fournisseurs. D'autre part, il est toujours bien délicat d'imprimer tout vif, très peu de

Madelon dans son genre. C'est d'un brave homme, et d'un homme brave. Au moral et au physique, tu es le mieux portant de nous tous. Lis *Renée Mauperin*, par les Goncourt, il y a un vrai talent. » — Sans parler de diverses lettres qui nous sont signalées par des catalogues d'autographes, quelques autres, non recueillies dans la *Correspondance*, ont paru dans plusieurs revues ou journaux : une à Ferdinand Fabre, dans la *Revue Bleue* du 23 mai 1903; une à Victor Duruy, dans la *Revue latine* du 25 février 1904; une à Baudelaire, dans *le Mercure de France* du 1er avril 1906; une autre enfin, dans *Quelques lettres à Alphonse Peyrat* (Fasquelle, 1903). — La lettre à Philarète Chasles que la *Correspondance*, sur la foi sans doute de ma *Bibliographie critique de Taine* (Paris, Picard, 1902, p. 47), date du 28 octobre 1862, devrait être datée de 1860, le 28 octobre, en 1862, ne tombant pas un dimanche.

Une lettre fort intéressante à Brunetière sur l'*Évolution de la critique* a été publiée dans les *Feuilles d'histoire* du 1er février 1909 : j'en ai reproduit le passage essentiel dans mes *Maîtres de l'Heure* (p. 88, note). — Deux lettres inédites à Émile Montégut me sont communiquées par M. Pierre Muenier, qui prépare un livre sur l'auteur des *Libres opinions*. La première, datée du 7 juin 1863, est pour remercier des articles sur l'*Histoire de la littérature anglaise*. « Il y a plaisir, y disait Taine, à avoir affaire à un homme si compétent, non seulement sur le sujet spécial, mais sur les matières philosophiques. Ma thèse essentielle (l'application de la psychologie à l'histoire) n'avait, je crois, été entendue de personne, et c'est avec un vif plaisir que je nous vois d'accord sur un pareil point. » — Dans la seconde, datée du 9 avril 1878, je relève ceci : « Je viens de lire pour la première fois deux articles que vous avez publiés dans la *Revue des Deux Mondes* en 1871 ou 1872 sur l'avortement de la Révolution française. Ils sont admirables et d'une profondeur singulière. J'espère que vous avez reçu mon premier volume de la *Révolution*. A tous les titres, et notamment à ce dernier titre, il vous était dû. »

temps après la mort du principal intéressé, tout ce qu'il a pu dire ou écrire à ses amis ou à ses proches sur lui-même ou sur les autres. Si célèbre que l'on soit, il y a toute une partie de soi-même qu'on a le droit, et même le devoir, de réserver pour soi tout seul, ou pour les siens, de dérober aux curiosités vulgaires. Personne plus que Taine, — ses livres mêmes nous l'ont fait souvent pressentir, — n'était pénétré de cette obligation véritable. Il avait sur ce point des principes qu'il poussait volontiers jusqu'à l'intransigeance, une intransigeance presque un peu maladive. Il se refusait aux interviews, interdisait la reproduction de son portrait dans les journaux illustrés, et ne consentait même pas à ce que celui que fit de lui Bonnat figurât de son vivant à une exposition. A Émile Planat, — le Marcelin de *la Vie Parisienne*, — qui lui soumettait un article sur lui-même, il écrivait : « Mais, mon cher Émile, est-ce que nous n'étions pas convenus que *non*? Cela est tout physique de ma part, tu le sais bien. Tout ce qu'on voudra sur l'écrivain, l'être abstrait composé d'idées et de phrases, qui se donne au public. Rien, rien du tout sur le reste, sur l'homme.... Je souhaite avant tout que le moi, la personne vivante avec son ton de voix, son geste, ses meubles, échappe au public! Et ce n'est pas toi, mon meilleur ami, qui me donneras le désagrément de m'étaler devant lui. Tu sais bien que je n'ai pas même voulu laisser vendre ma photographie, ni faire ma charge. Ainsi *rien*, *rien*, encore une fois, tout à fait sérieusement; rien ne me contrarierait davantage[1]. » Un peu plus

1. *H. Taine, sa vie et sa correspondance*, t. I, p. 2. Planat avait

tard, il écrivait encore à M. Francis Charmes : « Vous avez raison de croire qu'en Angleterre je n'ai pas été exempt d'émotions. Mais il y a un grand principe de Gautier et de Stendhal que je crois vrai : ne pas faire étalage de ses sentiments sur le papier : de même un homme qui parle dans un salon ou en public évite ou réprime les sanglots et les cris quand ils lui viennent; *il est indécent de donner son cœur en spectacle; il vaut mieux être accusé de n'en avoir pas*[1]. » Enfin, en ce qui concerne la publication de sa correspondance, le testament de Taine était plus explicite et plus rigoureux encore : « Les seules lettres ou correspondances qui pourront être publiées, y disait-il, sont celles qui traitent de matières purement générales et spéculatives, par exemple de philosophie, d'histoire, d'esthétique, d'art, de psychologie; encore devra-t-on en retrancher tous les passages qui, de près ou de loin, touchent à la vie privée, et aucune d'elles ne pourra être publiée que *sur une autorisation* donnée par *mes héritiers*, et après les susdits retranchements opérés par eux[2]. » Le poète des *Montreurs* n'aurait pas mieux dit.

Dans ces conditions, la liberté des éditeurs de la *Correspondance* devenait singulièrement restreinte, et si, à certains égards, on peut le regretter, on s'explique qu'ils n'aient point publié toutes les lettres, même intéressantes, qu'ils avaient en leur possession, et qu'ils aient, dans celles qu'ils imprimaient,

détruit, malheureusement, les lettres de Taine : on n'en a conservé que deux seulement.

1. *H. Taine*, etc., t. III, p. 177.

2. *Journal des Débats* du 16 mars 1893.

supprimé bien des passages qu'ils jugeaient trop intimes pour être mis sous les yeux du public. Il est possible, ou il est probable qu'à la prendre dans son ensemble, la *Correspondance*, telle que nous l'avons, ne donne pas une idée complètement adéquate de l'homme qui s'y laisse voir; d'aucuns la trouveront sans doute, et avec raison peut-être, trop exclusivement intellectuelle, trop impersonnelle aussi; ils y eussent souhaité plus d'intimité, plus de familiarité, plus d'abandon. Ils auraient tort d'ailleurs d'en conclure que l'auteur de ces lettres fut incapable d'intimité et d'abandon; ils doivent se résigner à prendre ces quatre volumes pour ce qu'ils sont en réalité : des documents pour servir à l'histoire d'une pensée.

Considérée sous cet aspect, la *Correspondance* remplit admirablement son objet, le seul du reste qu'on ait voulu poursuivre; et il semble bien qu'à cet égard on nous ait livré tous les faits, tous les textes essentiels. Les amateurs de psychologie indiscrète, les collectionneurs d'anecdotes peuvent être déçus: les historiens de la pensée de Taine donneront toutes les « curiosités » qu'on a cru devoir nous dérober pour les pages sur *la Destinée humaine*, pour la lettre sur *le Disciple*, pour tel fragment d'examen de conscience littéraire, pour quelques-unes des notes personnelles où, à la suite d'une conversation intéressante, l'écrivain des *Origines* résumait son impression toute spontanée sur les hommes et sur les choses. Voici, par exemple, un joli crayon de Flaubert :

Un grand vigoureux homme un peu carré, à grosses moustaches, l'air assez lourd, l'apparence d'un capitaine de cava-

lerie déjà fatigué et qui aurait pris des petits verres. De la force et de la lourdeur, voilà le trait dominant de sa conversation, de son ton, de ses gestes. Rien de fin, mais de la franchise et du naturel; c'est un homme primitif, « un rêveur et un sauvage ». Il a dit lui-même ces deux derniers mots. C'est un piocheur obstiné, qui force son imagination et qui en subit les accidents [1].

Voici maintenant un portrait de Sainte-Beuve :

L'impression dominante, quand on le voit, c'est qu'il est timide; il parle doucement, bas, avec insinuation et nuances, avalant certaines syllabes trop franches. Il a quelque chose d'un chanoine ou d'un gros chat méticuleux, prudent. Une tête irrégulière, blafarde, un peu chinoise, crâne nu, avec de petits yeux malins, et un sourire doucereux, fin. Positivement, il y a un fond ecclésiastique, homme du monde. Puis, des éclats et des éclairs, la franchise, la force de croyance font explosion [2].

Et voici Renan à son tour :

Avant tout, c'est un homme passionné, obsédé de ses idées, obsédé nerveusement. Il marchait dans ma chambre comme dans une cage, avec le geste, le ton bref, saccadé de l'invention sursautante....

Renan est parfaitement incapable de formules précises, il ne va pas d'une vérité précisée à une autre. Il tâte, palpe. Il a des *impressions*, ce mot dit tout.... Les généralisations ne sont pour lui que le retentissement, l'écho des choses en lui. Il n'a pas de système, mais des aperçus, des sensations....

Renan n'est pas du monde.... C'est avant tout un homme plein de son idée, un prêtre plein de son Dieu. Il s'estime à ce titre et autant qu'il faut [3]....

1. *H. Taine*, etc., t. II, p. 229-230.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 241-242.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 242-244.

Si importants ou curieux qu'ils soient, ces documents et ces textes ne satisferont pas entièrement sans doute ceux qui, sous l'auteur, aiment à découvrir l'homme. Est-ce à dire pourtant que ceux-là aussi ne trouveront rien à glaner dans la *Correspondance*? Pour peu qu'ils sachent lire entre les lignes, ils sauront bien reconnaître le fond de sensibilité délicate et ardente qui, en dépit des précautions prises et des retranchements opérés, perce plus d'une fois à travers les lettres de Taine. On pouvait du reste s'y attendre : la sécheresse de cœur s'accommode mal d'une pudeur aussi ombrageuse que celle dont l'auteur de *l'Intelligence* nous a donné tant de preuves; il faut avoir quelque chose à dérober aux regards banals ou indiscrets, pour tenir à le leur dérober. Qu'on se rappelle aussi mainte page des œuvres d'histoire ou de critique où l'émotion se trahit et s'échappe, d'autant plus vive qu'elle a été plus longtemps contenue : l'article sur Franz Wœpke, l'étude sur Marcelin, les pages sur Musset, sur Byron et sur Beethoven. Voyez ici la manière dont Taine parle de sa mère qui « pendant quarante ans a été son unique amie », et qui, ensuite, avec sa femme et ses enfants, « a toujours eu la première place dans son cœur [1] ». Son beau-père devient très vite pour lui « l'ami le meilleur, le cœur le plus chaud qu'il eût jamais rencontré [2] ». Quand il fut élu à l'Académie, il disait : « Si j'ai désiré réussir, c'est principalement à cause du plaisir que cela devait faire à deux personnes : ma

1. *H. Taine*, etc., t. I, p. 6.
2. *Id.*, t. IV, p. 84.

mère et mon beau-père[1]. » Leur mort presque simultanée à tous deux lui fut un coup terrible, et dont il mit longtemps à se relever. Ses amitiés passionnées et un peu jalouses pour Paradol et pour Édouard de Suckau ne sont pas moins significatives. « L'amitié est un mariage[2] », écrivait-il au premier. Et au second : « Je suis fou vraiment, j'ai un besoin passionné d'embrasser quelqu'un que j'aime. J'aurais un plaisir inexprimable à te serrer la main, et une lettre d'un de vous est une soirée de bonheur[3]. » Ou encore : « Avec toi, je suis comme dans la cour de l'École, aux récréations d'été, t'en souviens-tu? *la tête sur la poitrine*, tranquille et heureux[4]. » Ce souvenir, ces mouvements de sensibilité ne sont-ils pas aussi charmants qu'ils sont expressifs? Qu'on feuillette après cela les lettres écrites pendant la guerre et la Commune : « J'ai l'âme en deuil depuis six mois[5] ». « J'ai le cœur mort dans la poitrine[6]. » « Il y a des jours où j'ai l'âme comme une plaie; je ne savais pas qu'on tenait tant à sa patrie[7]. » Mot touchant dans sa détresse naïve. Non, quoi qu'on en ait pu dire, l'homme qui a écrit cela n'était pas au fond un impassible.

1. *H. Taine*, etc., t. IV, p. 4.
2. *Id.*, t. I, p. 49. — Cf. p. 32.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 222.
4. *Id.*, *ibid.*, p. 195.
5. *Id.*, t. III, p. 51.
6. *Id.*, *ibid.*, p. 67.
7. *Id.*, *ibid.*, p. 39.

II

Il faut insister sur ce trait : il est essentiel. Nous nous imaginons tous, — orgueilleusement et ingénument, — que nos idées nous viennent de quelque révélation spéciale, qu'elles ne procèdent en aucune façon de nos tendances intimes, qu'elles sont en nous la pure expression d'une sorte de raison impersonnelle, dont les décrets s'imposent à toutes les intelligences, et, en un mot, que le jour où nous les avons conçues, nous avons entrevu la vérité face à face. Nos idées ne sont jamais que la projection abstraite de notre sensibilité propre; et elles valent en profondeur, en étendue, en générosité, ce que nous valons, tout au fond de nous-mêmes, dans l'intimité de la vie quotidienne, dans la spontanéité vivante de nos démarches intérieures, loin des systèmes, des constructions et des livres. C'est le mot de Pascal qui est le vrai : « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment ». Supposons Taine moins douloureusement troublé, plus légèrement affecté par les événements de 1870-1871 : non seulement il n'eût jamais songé à écrire les *Origines*; mais, à supposer même que l'idée lui en fût venue, il les eût écrites tout différemment. Il se trompait sur lui-même, avec sa candeur habituelle, quand il déclarait que « c'est l'étude des documents qui l'avait fait iconoclaste [1] », — l'étude des documents n'a pas, que je sache, fait M. Aulard iconoclaste [2]; — ce qui a rendu tel l'his-

1. *H. Taine*, etc., t. IV, p. 44.
2. Voir à ce sujet le formidable — et amusant; — réquisi-

torien des *Origines*, ce sont, au moment de la guerre et de la Commune, les émotions et les alarmes de son patriotisme, bref, un état particulier de sa sensibilité. Et c'est la nature, l'espèce et le tour habituel de sa sensibilité qu'il faut essayer de définir, si l'on veut comprendre l'origine de ses idées et la qualité même de son style.

« Je viens de lire les *Compagnons du tour de France*, de George Sand, et mon âme est toute en éruption. Il se fait un bouillonnement physique et moral dans mon cerveau et dans mon cœur, dont je n'avais pas d'idée. Et cela m'arrive sans cesse. Quelle est cette fontaine vive de passions de tous genres qui s'est ouverte en moi-même? *Pourquoi cette manière brusque, ce langage précipité, cette parole exaltée?* D'où vient que je suis obligé de ne lire aucun journal, d'éviter toute conversation religieuse et politique, de peur de m'échapper? Pourquoi, à chaque instant, est-ce que je sens l'animal fougueux et aveugle tirer la bride au moindre prétexte et bondir en avant[1]? » C'est à son ami Édouard de Suckau que Taine écrivait ces curieuses lignes, désireux de « consulter » un psychologue de profession « sur un fait psychologique personnel ». Et vers la même époque, on nous le représente « courant la campagne de Nevers, son Byron à la

toire, — amusant de parti pris soi-disant scientifique, — que M. Aulard a dressé contre les *Origines* dans son livre sur *Taine historien de la Révolution française*, Paris, A. Colin, 1907. — Il faut lire sur ce livre l'article de M. Albert Mathiez dans les *Annales révolutionnaires* d'avril-juin 1908, et surtout le livre de M. Augustin Cochin, *la Crise de l'Histoire révolutionnaire : Taine et M. Aulard*, Champion, 1909.

1. *H. Taine*, etc., t. I, p. 272.

main, cherchant un assouvissement dans la vue de l'espace libre et du ciel bouleversé, une détente dans la notation écrite du tumultueux dialogue intérieur[1] ». Trois ans auparavant, il écrivait déjà à Paradol : « Tout ce flot de pensées et de sentiments qui s'agitent en moi, ne pouvant déborder au dehors, s'épanche en toute sorte d'écrits particuliers, soit sérieux, scientifiques et pratiques, soit intimes, secrets, confidentiels. L'an prochain, je te dirai tout[2]. » Prévost-Paradol qui a dû lire ces pages confidentielles, jugeait son ami d'un mot, qui me semble décisif : « C'est la passion, disait-il, qui a la raison pour vêtement ». Il y avait chez Taine un fond de sensibilité véritablement *romantique* : non pas cette sensibilité saine, active et réglée qui caractérise les tempéraments et les âmes de l'époque classique, un Bossuet, par exemple, un Corneille, un Racine, même un Pascal; mais cette sensibilité inquiète et troublée, frémissante et un peu maladive, que le moindre choc ébranle, que le moindre obstacle exaspère, que rien ne peut contenter, qui aspire à toutes les chimères, et à laquelle seuls l'amour de la nature et le charme de la poésie apportent un peu de détente et d'apaisement. C'est

1. A. Chevrillon, *la Jeunesse de Taine.* (*Revue de Paris* du 1er juillet 1901, p. 14.) — M. Chevrillon ajoute ici en note ce précieux détail : « Taine nous permit un jour de regarder ce cahier de jeunes confidences qu'il détruisit avant sa mort. Nous y reconnûmes un mélange analogue à celui de *Graindorge*, une observation ironique, aiguë, de l'humanité provinciale et un fonds de poésie ardente; *seulement, au lieu d'être refoulée, la source poétique s'épanchait à flots violents.* Je me rappelle surtout la joie, après les années de Paris, de retrouver les arbres verts et le ciel libre, et la passion pour Byron. »

2. *H. Taine*, etc., t. I, p. 45-46.

le mal de Rousseau, aisément reconnaissable chez tous ceux auxquels le grand « écorché moral » a passé un peu de son âme. Rappelons-nous la fin de l'étude sur Byron : « Longtemps encore les hommes sentiront leurs sympathies frémir aux sanglots de leurs grands poètes. Longtemps ils s'indigneront contre une destinée qui ouvre à leurs aspirations la carrière de l'espace sans limites pour les briser à deux pas de l'entrée contre une misérable borne qu'ils ne voyaient pas.... *Notre génération, comme les précédentes, a été atteinte par la maladie du siècle, et ne s'en relèvera jamais qu'à demi.* Nous parviendrons à la vérité, non au calme. » Cet aveu, cet accent en disent long sur les dispositions intimes de l'âme qui, presque involontairement, s'est laissée trahir.

Ce passionné, ce tendre, et j'oserai presque dire cet élégiaque était un triste. L'exaltation de la sensibilité n'engendre pas la sérénité du cœur. Il y a entre les humbles réalités de la vie journalière et l'infinité de nos désirs et de nos rêves, une disproportion trop criante. Comme un oiseau qui se heurte misérablement aux barreaux de sa cage, l'âme douloureusement froissée retombe sur elle-même, gémissant de son impuissance, meurtrie, endeuillée pour toujours. A chaque instant, dans la *Correspondance*, l'aveu de cette « tristesse organique » reparaît : « Hélas! mon pauvre ami, je roule comme toi par tous les bas-fonds du marais de la mélancolie. Je m'ennuie avec un excès que tu n'as jamais connu [1]. » « Je bâille, je wertherise, je

1. *H. Taine*, etc., t. I, p. 211.

byronise, je me souhaite au fond de la mer Rouge[1]. » « J'ai le spleen la moitié de la semaine[2]. » Et ce ne sont pas là de simples boutades. A vingt et un ans, Taine écrivait à Paradol : « Mon malheur, *c'est d'avoir les désirs plus haut que l'esprit*, je me déplais autant que les autres.... *J'ai donc un fond de tristesse permanente et nécessaire*; et ma seule consolation est la pensée que tout cela n'est qu'un jeu de quarante ou cinquante ans, tout au plus encore, qu'au bout de tout cela est le repos, l'éternel sommeil, j'espère, et qu'on peut bien s'agiter un peu sur la route quand on a à l'hôtellerie un si bon lit pour vous recevoir[3]. » Et à vingt-huit ans de là, il écrivait à Gaston Paris, à propos d'amis communs qui venaient de perdre une petite fille : « J'ai des enfants, je sais ce que j'éprouverais en pareil cas. Pendant bien longtemps, cette idée m'a détourné du mariage. Je trouvais la vie trop triste pour la donner à d'autres, et je me disais qu'avoir une femme, des enfants, c'est faire comme la tortue, quand elle avance hors de son écaille la tête ou les pattes pour qu'on les lui coupe.... A mesure que l'homme se cultive davantage, il devient plus sensible, malheur énorme qui compense, et au delà, tous les bienfaits de la civilisation[4]. »

La tristesse n'est pas le pessimisme; mais elle conduit au pessimisme : le pessimisme n'est pas l'habituelle philosophie des gens gais. Taine n'était peut-être pas pessimiste de doctrine, — il était

1. *H. Taine*, etc., *ibid.*, p. 216.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 227.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 91.
4. *Id.*, t. IV, p. 29.

même plutôt optimiste, et il « jugeait le monde, sinon bon, du moins passable[1] », mais il était profondément pessimiste d'instinct et de premier mouvement, et son humeur, contrariant et combattant ses théories, a, comme l'on sait, souvent percé dans ses livres. Ses impressions, ses premiers jugements spontanés sur la vie et sur les hommes, ses prévisions politiques ou sociales, — surtout à partir de la guerre, — sont empreintes du pessimisme le plus décourageant. Il n'est pas sans en avoir eu conscience : « Peut-être, écrivait-il en 1865 dans ses *Notes sur la province*, peut-être y a-t-il un défaut dans toutes mes impressions : elles sont pessimistes. Il vaudrait mieux, comme Schiller et Gœthe, voir le bien, comparer tacitement notre société à l'état sauvage. Cela fortifie et ennoblit[2]. » Taine avait raison sans doute; mais on ne réforme pas sa sensibilité, et, — sa *Correspondance* en fait foi, — la disposition pessimiste devait rester la sienne jusqu'au dernier jour.

Tout cela aurait pu, le milieu et l'éducation aidant, faire de Taine un vrai poète, le digne émule de ce Byron et de ce Musset qu'il a tant aimés. Mais il était par nature, peut-être aussi par tradition familiale, d'une extrême réserve, et il avait, nous l'avons vu, une vive répugnance instinctive à l'expression publique de ses sentiments personnels. Pour tout dire, il était timide. Il ne l'était pas, — et il était même tout le contraire, — dans l'ordre de la pensée; il l'était invinciblement dans l'ordre de l'ac-

1. Lettre à M. Bourget à propos des *Essais de psychologie contemporaine* (t. IV, p. 137).

2. *Notes sur la province*, p. 132.

tion. Comme presque tous ceux qui ont beaucoup vécu en eux-mêmes, parmi les idées et les livres, le contact des hommes l'effarouchait; il se trouvait gêné et dépaysé parmi eux; au moindre heurt, il se repliait, se refermait et songeait à « rentrer au couvent ». Il se disait « aristocrate d'esprit[1] », et il l'était, avec cette nuance particulière d'aristocratisme que de longues années d'hérédité bourgeoise composent et imposent presque nécessairement. Le socialisme sous toutes ses formes, la démocratie égalitaire et niveleuse ont toujours eu en lui un ennemi d'instinct, mais singulièrement ferme et résolu. A vingt et un ans, il écrivait déjà : « Je n'ai que deux opinions fermes en politique : la première est que *le droit de propriété est absolu*, je veux dire que l'homme peut s'approprier les choses *sans réserve*, en faire ce qu'il veut, *les détruire* une fois qu'il les possède, les léguer, etc.; que la propriété est un droit antérieur à l'État, comme la liberté individuelle[2].... » On peut dire que toutes les *Origines de la France contemporaine* sont virtuellement contenues dans ces lignes où s'étale avec une si tranquille assurance la conception romaine de la propriété[3]. Et l'on s'explique l'espèce d'accablement morne et de stupeur indignée qu'éprouva Taine,

1. *H. Taine*, etc., t. I, p. 138.

2. *Id., ibid.*, p. 85. On serait à ce propos assez curieux de savoir ce que Taine a pensé de l'Encyclique *Rerum novarum*. Le dernier volume de la *Correspondance* est muet sur ce point.

3. Voyez là-dessus l'article de M. Paul Bourget sur *les Deux Taine*, dans ses *Études et Portraits*, t. III. *Sociologie et Littérature* (Paris, Plon, 1906). Sur l'évolution politique et religieuse de Taine, cette étude contient des pages fort remarquables, dont je m'inspirerai à plus d'une reprise.

quand il se trouva brusquement en face des brutales réalités de la guerre, de l'invasion et de la Commune : ce sinistre cauchemar devait peser sur les vingt dernières années de sa vie.

On s'explique aussi qu'il ait laissé à demi inemployés les dons et les facultés de poète lyrique qu'il sentait en lui. L'impudeur native du lyrique moderne s'accommode mal de ce besoin « tout physique » qu'avait Taine de cacher son « moi » aux étrangers et aux indifférents. Survivance en lui sans doute de ces habitudes élégantes et discrètes de « l'honnête homme » d'autrefois. L'admirable impersonnalité des grands écrivains classiques procède d'un sentiment de ce genre ; et Taine, si romantique de goût et d'inspiration qu'il fût resté, — il nous l'avoue lui-même quelque part[1], — Taine était classique sur ce point.

Il l'était sur d'autres encore, et de son propre aveu. Des notes personnelles, datées de 1862, — il achevait l'*Histoire de la littérature anglaise*, — nous apportent ici un témoignage décisif :

Ma forme d'esprit est française et latine : classer les idées en files régulières avec progression à la façon des naturalistes, selon les règles des idéologues, *bref oratoirement*.... L'*Histoire de la civilisation* de M. Guizot, les cours de Jouffroy m'ont donné la première grande sensation de plaisir littéraire, *à cause des classifications progressives.*

Le surplus vient de la philosophie : mon effort est d'atteindre l'essence, comme disent les Allemands, non de prime

1. Dans une très intéressante lettre à Hatzfeld. (*Correspondance*, t. II, p. 42-49.) Ses auteurs favoris, ce ne sont point Corneille et Racine, ni, « les Grecs exceptés, les belles œuvres régulières des grands siècles » ; ce sont les romantiques ; c'est Shakspeare et c'est Gœthe, c'est Byron et c'est Beyle, c'est Balzac et c'est Musset.

assaut, mais *par une grande route unie, carrossable.* Remplacer l'intuition (*insight*), l'abstraction subite (*Geist Vernünft*) par l'*analyse oratoire*. Mais cette route est dure à creuser [1].

Qu'on veuille bien méditer sur ce texte, qu'un pur classique, — un Nisard, un Brunetière, — aurait pu signer. Taine nous y révèle avec une précision, une clairvoyance qui ne laissent rien à désirer, non seulement la manière dont il « compose » et construit ses livres, ses articles, et même ses phrases, mais encore dont il conduit, développe, et même conçoit ses idées. L'éducation universitaire a sans nul doute passé par là; mais elle n'a fait qu'enrichir et fortifier une tendance primitive; elle a donné à une « *forme* d'esprit française et latine » pleine conscience d'elle-même. Et c'est grâce à ces deux influences combinées que l'auteur de la *Littérature anglaise* est devenu l'un des modèles les plus accomplis de l'art d'écrire, d'exposer et de démontrer, bref, de la « composition » classique.

Comment cette *forme* d'esprit tout classique se conciliait-elle avec ce *fond* de sensibilité et d'imagination romantiques que nous avons reconnu chez Taine? Ce qui est sûr, c'est que les deux tendances, d'ordinaire contradictoires, coexistaient également fortes en lui; et c'est précisément ce qui fait, — psychologiquement et historiquement, — la curieuse originalité de son cas. On a prétendu souvent, — sur la foi, je crois, de Sarcey, — que le style de Taine, coloré et imagé comme nous le connaissons, était un miracle d'artifice : né idéologue, créé pour enchaîner des syllogismes dans la langue abstraite

1. *H. Taine*, etc., t. II, p. 259.

de Condillac, le jeune écrivain, pour réussir et atteindre un plus vaste public, se serait fait systématiquement, en étudiant Gautier et Paul de Saint-Victor, le style somptueux, éclatant par lequel il s'est si vite imposé. Le bon Sarcey, qui n'était point un psychologue très perspicace, et qui, d'ailleurs, ne connaissait de Taine que ses dissertations d'École normale, Sarcey a été ici dupe des apparences. A défaut des notes et papiers plus intimes, il suffit d'ouvrir les premières pages de la *Correspondance*, pour voir s'évanouir la légende : dans cette prose juvénile et toute spontanée, les images jaillissent, abondantes et drues : « Tu as été au fond du scepticisme avec moi; nous en avons rapporté une goutte de liqueur empoisonnée qui flétrira toutes nos croyances, et ne pourra trouver son remède que dans la science absolue. Tu ne veux pas du remède; eh bien! je te jure que la maladie te suivra, et que tu auras beau t'étourdir, elle te prendra à la gorge au milieu de tes efforts les plus passionnés pour le service de tes opinions chéries[1]. » Est-ce là le langage d'un pur idéologue? Fait plus caractéristique encore : en 1862, fatigué de produire, et surtout d'écrire, comme il le fut à plus d'une reprise, la tête épuisée, il s'arrête, il s'interroge loyalement sur lui-même, il se demande anxieusement si « son genre d'écrire n'est pas contraire à la nature, puisqu'il lui fait tant de mal », et il écrit :

> Qu'est-ce qui me reste? Quel talent? quelle facilité?
> Il me reste l'habitude de prendre des notes au courant de

1. *H. Taine*, etc., t. I, p. 78.

la plume, d'écrire mes impressions comme je fais en ce moment.

Je n'ai aucune peine à prendre ces notes; quand j'ai une impression, elle coule naturellement sur le papier, les mots viennent d'eux-mêmes... [1].

Oui, c'est bien cela, sa manière spontanée, instinctive, et, si je puis ainsi dire, la plus naturelle : une succession trépidante et ininterrompue de faits, d'impressions et d'images. Le reste, l'analyse oratoire, don naturel assurément, dans une certaine mesure, est, en fait, à demi acquis. Ces deux dons opposés, il avait essayé de les fondre et de les unir ensemble dans la substance même de son style; il avait essayé d'être à la fois poète et logicien, orateur et artiste, classique et romantique; mais, à réaliser cette « union des contradictoires », il avait dépensé un effort de volonté tel que la fatigue mentale avait eu raison de son ambition, et qu'il avait pu craindre, pour l'une de ses deux facultés, une atrophie véritable :

Quand je me regarde intérieurement, il me semble que mon état d'esprit a changé, que j'ai détruit en moi un talent, celui de l'orateur et du rhétoricien. Mes idées ne s'alignent plus par files comme autrefois, j'ai des éclairs, des sensations véhémentes, des élans, des mots, des images; bref, mon état d'esprit est bien plutôt celui d'un artiste que d'un écrivain. Je lutte entre les deux tendances, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui. Je tâche, par principe, d'aligner les idées à la Macaulay, et en même temps, je veux avoir l'impression vive de Stendhal, des poètes et des reconstructeurs. Cela fait que je cherche beaucoup; je ne trouve pas toujours; et ordinairement l'état nécessaire, quand j'y arrive, ne dure qu'une heure, une demi-heure, en tout cas, il me tue. *Probablement j'ai voulu allier deux*

1. *H. Taine*, etc., t. II, p. 262.

facultés inconciliables. Il faut choisir, être artiste ou orateur.

Je crois que j'ai mis le doigt sur mon mal. En effet, mon idée fondamentale a été qu'il faut reproduire l'émotion, la passion particulière à l'homme qu'on décrit, et de plus poser un à un tous les degrés de la génération logique, bref *le peindre à la façon des artistes et en même temps le construire à la façon des raisonneurs*. L'idée est vraie; de plus, quand on peut la mettre à exécution, elle produit des effets puissants, je lui dois mon succès; mais elle démonte le cerveau, et il ne faut pas se détruire [1].

On voit exactement en quoi consiste le rôle de la volonté, ou, si l'on y tient, de l'artifice, — mais le naturel est toujours une conquête de la volonté, — dans la formation du style de Taine. Il consiste non pas du tout à avoir forgé de toutes pièces, et contrairement au vœu de la nature et à ses tendances instinctives, une langue puissamment colorée, dont les couleurs et les images fussent en quelque sorte rapportées du dehors, mais bien au contraire, à avoir « utilisé » des dons naturels et préexistants, à avoir « allié deux facultés » peut-être « inconciliables », celle de l'artiste et celle de l'analyste. Le « lyrisme » de Taine, avec tout ce que ce mot comporte de sensibilité ardente, d'imagination opulente, s'est transposé dans l'ordre déductif et impersonnel; il a été jeté, si l'on peut ainsi dire, dans le moule des développements réguliers et des constructions classiques. Mais, en se réduisant au ton et à l'allure de l'analyse oratoire, il a gardé un peu de sa substance originelle. De là l'éclat de ce style; de là son mouvement continu et comme perpétuellement frémissant;

1. *H. Taine*, etc., *ibid.*, p. 261.

de là son accent, sa couleur poétiques; de là aussi sa puissance et son impérieuse personnalité; de là enfin sa savante et savoureuse complexité. Un disciple et un ami de Taine, Émile Boutmy, l'a dit avec une heureuse justesse : « Taine avait une imagination germanique, administrée et exploitée par une raison latine[1] ».

Et quelle a été la conclusion pratique de l'examen de conscience littéraire auquel, vers le milieu de sa carrière d'écrivain, nous avons vu Taine se livrer avec une si scrupuleuse probité? La voici, non moins instructive que les considérants dont il l'avait fait précéder :

Si cela est vrai, il faut donc changer de style; grande entreprise.... Je finirai mon *Histoire de la littérature anglaise* en gardant la première méthode. Mais l'ouvrage fini, je dois changer....

Ainsi il y a un genre littéraire de ce côté [du côté des notes prises et des impressions écrites au courant de la plume], exempt de fatigue, très bon en ce que les impressions, les idées y ont une fraîcheur, une sincérité extrêmes, c'est le genre de Stendhal et de ses notes. Le défaut, c'est d'être décousu et obscur, *de mal prouver*, d'être trop abrégé, *de ne jamais faire masse*.

Pourrais-je à côté de cela reprendre en d'autres sujets le genre explicatif et oratoire simple, le talent du professeur et du vulgarisateur, l'art de démontrer clairement et abondamment avec des classifications bien naturelles et bien tranchées? Voilà ce qu'il faudrait retrouver pour le *Journal des Débats* et la *Revue* [*des Deux Mondes*]. Toute ma première éducation me l'avait enseigné, et il est possible que je le retrouve.

1. Émile Boutmy, *Taine, Scherer et Laboulaye* (Paris, A. Colin, 1901, p. 35). — Les pages ou Émile Boutmy définit le style de Taine sont de tout premier ordre.

Il me semble que je puis me fier à cet examen de conscience et prendre la résolution que voici : achever mes trois chapitres; remplacer ensuite mon style actuel par les notes courantes et par la classification simple. Employer les notes courantes pour mon *Angleterre contemporaine* et la classification simple pour la *Psychologie* [*l'Intelligence*] et les *Lois en histoire*.

Taine devait finir par répudier cette sorte de dédoublement de son moi et de sa manière d'être et d'écrire, et par revenir à sa première méthode de style pour les *Origines de la France contemporaine*. Mais n'est-il pas vrai que ce texte capital éclaire toute son œuvre, et nous explique tout ensemble les caractères originaux de son style et les démarches intimes de sa pensée?

III

Pénétrons plus avant encore, si c'est possible, dans l'intimité de cette pensée, et tâchons d'en saisir, sur quelques points essentiels, les secrets ressorts. La *Correspondance* nous en fournit les moyens.

Il y a, dans la vie intellectuelle et morale de tout penseur moderne, une question préalable et, si l'on peut ainsi dire, centrale à se poser. Car, de la réponse que l'on fait, et qu'il a faite lui-même, à cette question, tout dépend étroitement : la qualité et l'espèce de sa philosophie, ses vues sur le monde et sur la vie, sur l'homme individuel et sur l'homme social, sur la morale et sur la science. Si l'on peut déterminer avec précision son attitude à l'égard de la religion, et non pas seulement son attitude officielle, mais son attitude intérieure, ses raisons vraies, ses

raisons profondes de croire ou de ne pas croire, ce n'est pas seulement la nature même et l'orientation tout entière de sa pensée que l'on embrasse et que l'on juge, c'est encore son être le plus intime et le fond même de son âme que l'on touche.

Jusqu'ici, une certaine obscurité, en ce qui concerne Taine, planait sur cette question. Égaré par certains indices, j'avais cru personnellement qu'aux environs de la vingtième année, le futur auteur des *Origines* avait eu une « crise religieuse » sinon plus longue, tout ou moins plus douloureuse que celle qui fit sortir Renan de Saint-Sulpice[1]. Je dois bien reconnaître aujourd'hui que je m'étais un peu trompé : la crise fut plus précoce et beaucoup plus superficielle que je ne l'avais supposé. Un document de première importance publié par les éditeurs de la *Correspondance* nous renseigne à cet égard sobrement, mais avec une très suffisante netteté. C'est une sorte de confession intellectuelle datée du 6 mars 1848, — Taine allait avoir vingt ans, — et qui servait d'introduction à un travail personnel intitulé : *De la destinée humaine*. Le jeune homme y résumait, « pour les retrouver plus tard », « les changements, les incertitudes et les progrès de sa pensée » depuis les cinq dernières années.

Jusqu'à l'âge de quinze ans, j'ai vécu ignorant et tranquille. Je n'avais point encore pensé à l'avenir, je ne le connaissais pas; j'étais chrétien, et je ne m'étais jamais demandé ce que vaut cette vie, d'où je venais, ce que je devais faire....

La raison apparut en moi comme une lumière : je com-

1. Voyez mon *Essai sur Taine*, 5e édition, p. 17-21.

mençai à soupçonner qu'il y avait quelque chose au delà de ce que j'avais vu; je me mis à chercher comme à tâtons dans les ténèbres. Ce qui tomba d'abord devant cet esprit d'examen, ce fut ma foi religieuse. Un doute en provoquait un autre; chaque croyance en entraînait une autre dans sa chute.... Je me sentis en moi-même assez d'honneur et de volonté pour vivre honnête homme, même après m'être défait de ma religion; *j'estimai trop ma raison pour croire à une autre autorité que la sienne*; je ne voulus tenir que de moi la règle de mes mœurs et la conduite de ma pensée; je m'indignai d'être vertueux par crainte et de croire par obéissance. *L'orgueil et l'amour de la liberté m'avaient affranchi.*

Les trois années qui suivirent furent douces... [1].

Nous voilà évidemment un peu loin, en dépit de quelques vagues réminiscences, trop naturelles en un pareil sujet, de Jouffroy et de sa « nuit de décembre », cette nuit célèbre dont Taine, un peu plus tard, devait si remarquablement parler. Rappelons-nous : « M. Jouffroy a raconté lui-même sa conversion, et comment de chrétien il devint philosophe. Ce ne fut point une découverte tranquille, mais une révolution sanglante. Dans de pareilles âmes, les dogmes déracinés arrachent et emportent avec eux les parties les plus vives et les plus sensibles du cœur [2]. » On n'en peut dire autant de la « conversion » de Taine. Ce ne fut point une révolution sanglante, mais une découverte tranquille. Il n'avait d'ailleurs que quinze ans, et il ignorait alors tout, ou à peu près tout, du christianisme; surtout, il ne l'avait point vécu, ou il ne l'avait point vu vivre

1. *H. Taine*, etc., t. I, p. 21.
2. *Philosophes classiques*, 5e édition, p. 208.

autour de lui; un certain nombre de dispositions morales, quelques maigres souvenirs de catéchisme, peut-être quelques lectures historiques ou doctrinales, c'est à cela sans doute que se bornait sa juvénile « expérience religieuse ». Quoi d'étonnant que de ce mince viatique aient eu promptement et facilement raison les mille suggestions concordantes des lectures habituelles, des relations sociales, et surtout la fougue ombrageuse d'une jeune pensée, déjà consciente de sa force, et avide de se suffire à elle-même? « L'orgueil et l'amour de la liberté l'avaient affranchi. »

Ce fut cet orgueil intellectuel qui le soutint durant les trois douces années qui suivirent. « Je ne songeais qu'à agrandir mon intelligence, à augmenter ma science, à acquérir un sentiment plus vif du beau et du vrai. » Déjà philosophe d'instinct, sans avoir lu les philosophes, il « cherchait toujours les vérités générales », « osant, dans son inexpérience et dans son audacieuse confiance, essayer une foule de questions », mais bientôt rappelé, par son insuccès même, à la modestie et « au bon sens ». « Je compris qu'avant de connaître la destinée de l'homme, il fallait connaître l'homme lui-même. Alors naquirent mes premières idées de philosophie. Elles se développèrent pendant tout le temps que je passai dans la classe de rhétorique [1846-47]. »

Ce fut alors que je revins à la vraie philosophie et aux questions importantes que j'avais déjà considérées au début de ma raison. Malgré la chute de mon christianisme, j'avais conservé les croyances naturelles, celle de l'existence de Dieu, celle de l'immortalité de l'âme, celle de la loi du devoir. J'en vins à examiner sur quels fondements j'appuyais

ces croyances; je trouvai des probabilités et aucune certitude : je trouvai faibles les preuves qu'on en donnait; il me sembla que l'opinion contraire pouvait contenir une part égale de vérité; ou plutôt il me sembla que toutes les opinions étaient probables; je devins sceptique en science et en morale; j'allai jusqu'à la dernière limite du doute; et il me sembla que toutes les bases de la connaissance et de la croyance étaient renversées.

Je n'avais lu encore aucun philosophe; j'avais voulu conserver une liberté entière à mon esprit, une indépendance complète à mon examen. Aussi *j'étais plein à ce moment d'une joie orgueilleuse*; je triomphais dans mes destructions; je me complaisais à exercer mon intelligence contre les opinions vulgaires; *je me croyais au-dessus de ceux qui croyaient*, parce que, lorsque je les interrogeais, ils ne me donnaient aucune bonne preuve de leur croyance; j'allais toujours plus avant, jusqu'à ce qu'un jour je ne trouvai plus rien debout.

Je fus triste alors; je m'étais blessé moi-même dans ce que j'avais de plus cher; j'avais nié l'autorité de cette intelligence que j'estimais tant. Je me trouvais dans le vide et dans le néant, perdu et englouti. Que pouvais-je faire?...

Ce fut le vrai moment de la vraie crise. Crise philosophique, et non pas crise religieuse; crise d'intelligence, et non pas crise de conscience. Le christianisme est bien loin désormais, et on ne lui fera même plus l'honneur d'examiner les solutions qu'il propose. Cependant, il fallait vivre, et penser. Et dans cette âme pleine d'activité et de sève, extraordinairement avide de science certaine, faite pour croire, et non pour douter, « préservée » d'ailleurs par sa volonté « de ces passions brutales qui aveuglent et étourdissent l'homme », le scepticisme ne pouvait être que provisoire. « Toute mon âme se tournait donc vers le besoin de connaître, et elle se consu-

mait d'autant plus qu'elle réunissait toutes ses forces et tous ses désirs sur un seul point. »

Pendant les premiers mois de la classe de philosophie [1847-1848], cet état me fut insupportable; je ne trouvais que des doutes et des obscurités. Je ne voyais que des contradictions dans les philosophes : je jugeais leurs preuves puériles ou incompréhensibles.... Moi-même, irrité de l'inutilité de mes efforts, je me jouais de ma raison; je me complus à soutenir le pour et le contre; je mis le scepticisme en pratique. Puis, fatigué des contradictions, *je mis mon esprit au service de l'opinion la plus nouvelle et la plus poétique* : je défendis le panthéisme à outrance; je m'attachai à en parler en artiste; je me complus dans ce monde nouveau et, comme par jeu, j'en explorai toutes les parties. Ce fut mon salut.

« L'opinion la plus nouvelle et *la plus poétique* » : on ne saurait trop admirer la parfaite candeur et l'absolue sincérité de ce fragment d'autobiographie morale. Ce qu'il n'avait trouvé ni dans le christianisme, tel qu'il le connaissait, — en dépit de Chateaubriand, — ou tel qu'on le lui avait présenté jusqu'alors, ni dans les doctrines philosophiques, je veux dire quelque chose qui, avant même de satisfaire sa raison, satisfît son instinct de poète, son imagination et sa sensibilité d' « artiste », il le trouvait dans le panthéisme; et ce fut là, à n'en pas douter, — l'aveu est formel, — la raison déterminante, la raison foncière de son choix. Impossible de faire plus clairement entendre qu'en pareille matière, l'intelligence pure authentique et légitime après coup les aspirations et les besoins de la sensibilité.

Quoi qu'il en soit, le jeune homme avait enfin trouvé le point fixe qu'il cherchait depuis si long-

temps. De ce point de vue nouveau, « la métaphysique lui parut intelligible et la science sérieuse »; il put « embrasser tout l'horizon philosophique, comprendre l'opposition des systèmes »; il « aperçut l'enchaînement et l'ensemble ». Il « possédait d'ailleurs la méthode », et il « se mit avec ardeur au travail ». Les dernières lignes de cette confession sont fort belles, et peignent au vif la haute personnalité morale qui s'y traduit :

> Aujourd'hui j'expose ce que je crois avoir trouvé; mais en ce moment même, je prends l'engagement de continuer mes recherches, *de ne m'arrêter jamais, croyant tout savoir*, d'examiner toujours de nouveau mes principes; c'est ainsi seulement qu'on peut arriver à la vérité.

Il y a un point sur lequel ce noble engagement de la vingtième année n'a pas été pleinement tenu. Taine a plus d'une fois rencontré le christianisme sur sa route; il l'a observé, il l'a étudié [1], et je n'oublie pas

1. Pendant sa seconde année d'École normale, il avait complété ses études de philosophie par des recherches sur le christianisme. « Il lisait dans le texte grec le Nouveau Testament; il analysait les Pères de l'Église grecque, le XVI[e] livre du Code Théodosien, Sozomène, Tertullien, Minucius Felix, saint Cyprien, saint Augustin, Procope, les trois premiers volumes de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, Gieseler, etc. » (*Correspondance*, t. I, p. 119-120.) — J'ai eu entre les mains quelques-unes des notes qu'il avait prises sur ce sujet : elles m'ont paru quelque peu rapides, et je crois qu'un spécialiste en ces sortes de questions trouverait l'enquête poursuivie par le jeune philosophe sur les origines chrétiennes bien incomplète et superficielle. Je sais, qu'en pareille matière, comme du reste dans toutes les sciences dites morales, l'*état d'esprit* avec lequel on aborde telle ou telle étude importe beaucoup plus que l'examen détaillé, approfondi des textes et des questions : encore faut-il qu'on ne puisse pas nous reprocher d'avoir, même involontairement, négligé tel aspect essentiel des questions étudiées.

l'émouvant hommage qu'il lui a rendu dans les *Origines*; et néanmoins, l'on peut dire qu'à cet égard il n'a pas « examiné de nouveau ses principes » : il en est resté, au fond, tout au fond, sur la question religieuse, à ses impressions de la quinzième année. Si scrupuleux par ailleurs, il négligea de l'être sur ce point. En 1849, « majeur depuis huit jours », il se déclarait « incapable de voter pour deux raisons. La première, — écrivait-il à Paradol, — est que, pour voter, il me faudrait connaître l'état de la France, ses idées, ses mœurs, ses opinions, son avenir. Car le vrai gouvernement est celui qui est approprié à la civilisation du peuple. Il me manque donc un élément empirique, pour juger du meilleur gouvernement actuel. Je ne sais ce qui convient à la France[1]. » Admirable — et un peu puéril — scrupule, — car enfin, une vie entière, suffirait-elle à bien remplir cet idéal programme? — et scrupule qu'on eût souhaité retrouver dans un ordre d'idées plus digne de lui. Comment un esprit aussi consciencieux, aussi pénétrant, aussi élevé que celui de Taine n'a-t-il pas senti que, pour répudier définitivement une croyance, une doctrine qui a soutenu la vie morale de tant de nobles âmes et de hautes intelligences, il y avait lieu de la soumettre à un examen plus approfondi que celui d'où, à quinze ans, il était, si promptement, sorti résolument incrédule? « Peu de personnes, a dit profondément Renan, peu de personnes ont le droit de ne pas croire au christianisme. » Ce droit, Taine ne l'a jamais sérieusement acheté.

C'est qu'à vrai dire la foi nouvelle qu'il a embrassée

1. *H. Taine*, etc., t. I, p. 86.

de toute son ardeur à vingt ans est devenue aussitôt en lui une religion véritable. Il faut lire, dans la *Correspondance de jeunesse*, les lettres éloquentes qu'il adresse à Paradol pour le convertir à ses croyances; il faut entendre de quel ton de tristesse passionnée il gourmande, nouveau Polyeucte, — le rapprochement est de lui, — le mobile et si cher ami qu'il veut sauver du scepticisme, et qu'il surprend en flagrant délit de « nonchalance pour la vérité » : « Regarde, mon ami, combien tu es déjà malheureux, combien cette ardeur pour l'action, cette sensualité de désirs, cette fougue irréfléchie qui erre de tous côtés, ne sachant où se prendre et cherchant à se fixer, combien tout cela affaiblit ton corps, ta volonté et ta pensée.... Que puis-je, sinon te donner mon exemple?... Je saurai, je croirai! Je sais déjà et je crois! Ah! si tu voulais[1]! » Et ailleurs : « Avec mon adoration pour les vérités de raison et la confiance absolue que j'ai dans le pouvoir de l'intelligence, je ressemble à un catholique qui ne sait parler que de l'Église et de la foi. Mais, du moins, je puis prouver ce que j'avance[2].... » Et ailleurs enfin : « Mon bon ami, que tu as raison de trouver la science mystique! La nature est Dieu, le vrai Dieu; et pourquoi? Parce qu'elle est parfaitement belle, éternellement vivante, absolument une et nécessaire. N'est-ce point parce que leur Dieu est tel, que les chrétiens l'aiment? Et *si nous n'en voulons point*, c'est que ses caractères humains l'avilissent jusqu'à en faire un roi, ou un amant.... Ceux qui nient que ce Dieu puisse être adoré ignorent les ravissements de la science.

1. *H. Taine*, etc., t. I, p. 78, 81, 82.
2. *Id., ibid.*, p. 74-75.

L'homme qui, parcourant les lois de l'esprit et de la matière, s'aperçoit qu'elles se réduisent toutes à une loi unique, qui est que l'Être tend à exister; qui voit cette nécessité intérieure, comme une âme universelle, organiser les systèmes d'étoiles, pousser le sang de l'animal dans ses veines, porter l'esprit vers la contemplation de l'infini; qui voit le monde entier sortir vivant et magnifique d'un unique et éternel principe, ressent une joie et une admiration plus grandes que le dévot agenouillé devant un homme agrandi[1].... » C'est déjà l' « hymne » célèbre qui termine les *Philosophes classiques*.

Les religions se rendent rarement justice les unes aux autres; elles se méconnaissent souvent et ne se comprennent pas toujours. La rivalité de leurs ambitions et de leurs espérances nuit à la sérénité de leur pensée, à la lucidité de leur regard. Cette religion de la science, dont Taine fut un des prophètes, — car déjà il confond, comme il le fera toute sa vie, la « science » et la « philosophie », — cette religion de la science ne pouvait faire exception à la loi commune. Dans les lettres de jeunesse, notamment, le mépris à l'égard du christianisme s'étale d'une manière parfois bien naïve. « Je t'en supplie, écrit Taine à Paradol, ne reste pas où tu en es. Les chrétiens *eux-mêmes*, Descartes, Malebranche, sont supérieurs à toi en ce moment; cela n'est pas honorable[2]. » Une autre fois, il lui écrit : « Tu as bien souffert en entendant ton jeune ami dire : Qui sait si en mourant je n'appellerai pas un prêtre? Avec tes opinions chancelantes et probables, es-tu sûr que tu

1. *H. Taine*, etc., t. I, p. 150-151.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 64.

n'en feras pas autant? Ne ris pas. M. Gratry, élève des plus distingués de l'École polytechnique, ayant obtenu le prix de philosophie au concours, adepte passionné de Saint-Simon pendant longtemps, s'est fait prêtre catholique; il est notre aumônier maintenant. *Cela est terrible à penser*, n'est-ce pas? » Et il ajoute un peu plus loin : « Mon Dieu n'a rien de commun avec le *Dieu-bourreau du christianisme*, ni le Dieu-homme des philosophes du second ordre [1]. » Accent à part, on pourrait croire que l'*Encyclopédie* a passé par là. De fait, à cette chaleur de conviction personnelle se joint l'ardeur du prosélytisme. Ce ne sont pas seulement ses deux grands amis, Paradol et Édouard de Suckau, qu'il entretient dans le culte du vrai Dieu selon Marc-Aurèle, Spinoza et Hegel, et dans la bonne doctrine : par eux il essaye d'en atteindre d'autres, Gréard, About, Crouslé : « Je dirais donc à notre Gréard : Le vrai Dieu a ce que tu aimes dans le Dieu chrétien; il n'a pas ce que tu y méprises.... » « Vois Edmond (About).... C'est une force capable de se porter de tous côtés.... Je l'ai vu étudier Platon et Aristote pendant un mois de suite; le plaisir de battre les catholiques en ferait pour six mois un bénédictin. Il est surtout agissant et militant. *C'est de ce côté qu'il faut lui représenter les choses.* » « Crouslé est bien disposé. Plantes-y le bon grain. Notre puissance est bien petite. Plus tard, peut-être [2]?... »

En attendant, — il est juste d'ajouter que nous sommes aux fâcheuses premières années du second Empire, — les choses et les hommes du catholi-

1. *H. Taine*, etc., t. I, p. 82-83.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 151, 153, 154.

cisme ont en lui un observateur détaché, ironique et peu indulgent. Au sortir de l'École normale, Taine est nommé suppléant de philosophie à Nevers ; « l'aumônier, déclare-t-il, a plus d'esprit, mais c'est un coquin » ; « l'évêque est dangereux[1] » ; notre philosophe avoue d'ailleurs qu'il a « un bon recteur, *quoique* prêtre[2] », et il écrit sans sourciller : « le grand étouffoir, le clergé[3] ». Un autre jour, il dit à sa mère et à ses sœurs : « A propos, nous sommes allés en corps écouter aujourd'hui un *Te Deum*. Quelles singeries[4] ! » Ne nous étonnons pas de ce ton voltairien : pour le futur auteur des *Philosophes classiques*, toute l'histoire des six derniers siècles se ramène à « une grande guerre contre l'Église et le dogme ». « J'ai beau regarder, ajoute-t-il, je ne vois de science possible que comme une guerre[5]. » « Tu peux faire de Marc-Aurèle, écrit-il à Édouard de Suckau, un livre charmant, qui sera lu, qui fera des honnêtes gens, des païens (*c'est la même chose*), des philosophes (encore la même chose).... Marc-Aurèle.... est un Jésus-Christ païen[6]. » « Marc-Aurèle est mon cathéchisme[7] », disait-il encore. Et à près de quarante ans de là, il écrivait à son ami Émile Boutmy : « J'avais emporté mon Évangile, Marc-Aurèle : c'est notre Évangile, à nous autres qui avons traversé la philosophie et les sciences; il dit aux gens de notre culture ce que Jésus dit au

1. *H. Taine*, etc., t. I, p. 138.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 146.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 169.
4. *Id.*, *ibid.*, p. 188.
5. *Id.*, *ibid.*, p. 228-229.
6. *Id.*, *ibid.*, p. 342.
7. *Id.*, *ibid.*, p. 173.

peuple. Mettez-le sur votre table de nuit ou sur un coin de votre bureau, et lisez-en trois ou quatre phrases tous les jours; elles suffiront pour alimenter votre rêverie pendant toute la journée.... Voilà bien le testament suprême de toute l'antiquité, d'un monde plus sain que le nôtre.... Un vieillard comme moi y trouve juste, avec la saveur parfaite, l'aliment final qu'il lui faut[1]. » Le ton a quelque peu changé; mais la pensée est restée la même. Elle devait rester la même jusqu'au bout.

Nous en avons encore une preuve, singulièrement éloquente, émouvante même, dans la lettre, — qui va devenir historique, — de Taine à M. Bourget sur *le Disciple*. Jusqu'à quel point, en composant son personnage d'Adrien Sixte, le romancier avait-il songé à l'auteur de *l'Intelligence*? Ce qui est certain, c'est que plusieurs des traits du caractère fictif s'appliquaient trop bien à l'homme réel et vivant, pour que celui-ci ne se sentît pas directement visé. La philosophie générale de Sixte, n'était-ce pas la sienne? Le déterminisme absolu que professait le maître de Greslou, n'était-ce pas, en des formules souvent bien voisines des siennes propres, la doctrine que lui-même avait si fermement embrassée? N'allait-il donc pas, en lisant le roman, se trouver, idéalement, dans une situation morale assez analogue à celle d'Adrien Sixte, ayant entre les mains la sinistre confession de son déplorable « disciple »? Et l'inquiétante question de la responsabilité morale encourue par l'écrivain qui pense pour ainsi dire tout haut, sans se soucier des conséquences possi-

1. *H. Taine*, etc., t. IV, p. 274.

bles de ses idées, n'allait-elle pas se poser devant lui avec une impérieuse acuité? En un mot, n'était-ce pas sa vie et son œuvre tout entière qu'il allait avoir à juger d'ensemble et presque directement? — La lettre de Taine répond, non pas complètement, mais d'une façon bien suggestive, à ces questions. Sous l'objectivité et l'impersonnalité volontaires de la forme, on sent le frémissement de l'âme qui a été atteinte plus profondément qu'elle ne veut le laisser paraître; on sent l'homme qui s'est reconnu, *et qui ne veut pas se reconnaître*, et qui trouve, dans son *moi* présent, mille raisons spécieuses de ne pas reconnaître le moi d'autrefois. Il avoue d'ailleurs, et à plus d'une reprise, la blessure intime :

... Pour l'effet d'ensemble, il m'a été très pénible, *je dirai, presque, douloureux*. Deux impressions surnagent, et, à mon sens, toutes deux sont regrettables.

La première, surtout pour les gens qui n'ont pas des convictions fortes et bien raisonnées en fait de morale, c'est que Greslou mérite de l'indulgence, il n'est qu'à demi coupable. Beaucoup de jeunes gens non encore enracinés dans la vie et tous les hommes plus ou moins *déracinés* [on le voit, l'expression, qu'un autre a rendue célèbre, est de Taine] le trouveront intéressant, presque sympathique.... « Pour le philosophe, dit M. Sixte, il n'y a ni crime, ni vertu.... La théorie du bien et du mal n'a d'autre sens que de marquer un ensemble de conventions quelquefois utiles, quelquefois puériles. » Là-dessus, et avec l'autobiographie de Greslou à l'appui, nombre de lecteurs et de lectrices garderont vaguement dans l'arrière-fond de leur esprit la formule de Sixte; ils l'admettront, ou du moins ils la tolèreront comme la conclusion du livre, et cette conclusion est contre la morale.

La seconde impression sera surtout celle des gens engagés dans la vie pratique et munis de convictions

morales bien arrêtées. Ils se sentiront pris, comme les premiers, dans l'engrenage de votre horlogerie psychologique, mais ce qu'ils éprouveront, quand il seront tirés par le jeu des rouages, sera de la répugnance, et non de la complaisance, et, enfin, quand ils verront le grand ressort central de tout le mécanisme, je veux dire la théorie des lois naturelles et le déterminisme, ils s'y heurteront, ils voudront le briser. *Ils nieront la vérité capitale qui régit toutes les sciences....* Ils jugeront que le déterminisme psychologique absout le crime... et leur conclusion sera contre la science.

Discrédit de la morale, ou discrédit de la science, voilà les deux impressions totales que laisse le livre. Je viens de les éprouver une seconde fois, à la seconde lecture, elles alternaient en moi, et *j'en ai souffert.*

Est-ce bien, ou plutôt, est-ce surtout de cela que Taine a « souffert » en lisant *le Disciple*? Écoutons-le opposer, sans le dire, son propre portrait à celui de Sixte :

A mon avis, l'origine de cette erreur est dans la façon dont vous avez conçu Sixte, le représentant de la science moderne. Vous lui avez donné un cerveau insuffisant et une éducation scientifique insuffisante. Il ne connaît que des superficies. Il a suivi des cours, il a lu des livres, rien de plus.

En fait d'études sur le monde moral, il n'a pas fait une seule monographie historique, une seule de ces préparations anatomiques par lesquelles on étudie, de première main, avec ses propres yeux, un homme, une affaire, un fragment de société actuelle ou ancienne. On n'a pas le droit de parler sur une science spéciale, si l'on n'a pas travaillé soi-même, par des recherches originales et avec des procédés techniques, sur une ou plusieurs questions de détail. Bien plus, Sixte s'est interdit systématiquement l'expérience; il n'a vu du monde réel que la boutique de son père et les badauds du Jardin des Plantes; il ne lit pas les journaux, il n'a pas voyagé; sur le monde social, politique, littéraire, commer-

çant, industriel, sur les types humains que ce monde comporte, il en sait moins que l'épicier le plus borné, et le paysan le plus obtus. Et, avec cette ignorance colossale, il se permet de conclure sur le monde social et moral, de réduire la notion du bien et du mal à une conviction utile ou puérile! *Un vrai savant, un philosophe n'a jamais parlé ainsi.* Voyez sur la même question ce que disent Stuart Mill et Herbert Spencer. Les noms de bon et de mauvais, de vice et de vertu, ne sont pas des termes de convention, des qualifications arbitraires; ils expriment l'*essence* des actes et des individus. Car on ne peut considérer l'individu à part que par une abstraction ou suppression factice; l'individu humain n'existe que dans la société et par elle; autant vaudrait, en décrivant une cellule dans un organisme, omettre et nier la liaison de la cellule à l'organisme; elle vit de lui, du sang qu'il lui apporte, de la santé générale du tout; même générale et philosophique, à la façon de Sixte, elle n'a commencé et ne continue à penser que par l'intégrité permanente de tout le système, grâce aux tribunaux et aux gendarmes.... Si, par ses déchets, elle empoisonne quelque autre cellule, elle a tort, elle rend à l'organisme le mal pour le bien, du pus en échange du sang. Sixte s'en aperçoit trop tard; *ses remords sont légitimes. Je lui conseille, pour compenser le mal qu'il a fait, d'étudier l'histoire du droit,* des institutions, des vérités économiques et sociales, d'aboutir lui-même à quelque écrit sur les mœurs et la morale.

Il n'aura pas besoin pour cela de renoncer au déterminisme psychologique, au contraire; selon moi, impossible sans le déterminisme de fonder le droit de punir, la justice du châtiment; là-dessus, relisez, dans l'*Examination of sir W. Hamilton's Philosophy*, l'admirable chapitre de Stuart Mill. *Personnellement, dans « les Origines de la France contemporaine », j'ai toujours accolé la qualification morale à l'explication psychologique*, dans le portrait des Jacobins, de Robespierre, de Bonaparte; mon analyse préalable est toujours rigoureusement déterministe, et ma conclusion terminale est rigoureusement judiciaire....

Et rappelant que, « plus une école est déterministe, plus elle est rigide en morale », il concluait, comme il eût conclu jadis : « *A mon gré, la vraie science, la philosophie complète conclut non comme Sixte, mais comme Marc-Aurèle.* » Mais, en dépit de cette assurance, il semble bien qu'il conservât quelque inquiétude. Car il ajoutait, avec mélancolie, mais non sans clairvoyance :

. Pardonnez-moi mon opposition : elle vient de ce que *votre livre m'a touché dans ce que j'ai de plus intime....* Je ne conclus qu'une chose, c'est que le goût a changé, que ma génération est finie, et je me renfonce dans mon trou de Savoie. Peut-être la voie que vous prenez, *votre idée de l'inconnaissable*, d'un *au delà*, d'un *noumène*, vous conduira-t-elle vers un port mystique, *vers une forme du christianisme.* Si vous y trouvez le repos et la santé de l'âme, je vous y saluerai non moins amicalement qu'aujourd'hui [1]....

Ce « port mystique », s'il s'en était, pour son compte, un peu rapproché, peut-être, dans la dernière période de sa vie, il était encore bien loin d'y entrer résolument. Personne n'a été plus réfractaire que Taine aux notions d' « au delà », d' « inconnaissable », de « noumène ». L'œuvre de Kant, qu'il connaissait fort bien, était pour lui non avenue. « Qu'il laisse là, disait-il de Berthelot, qu'il laisse là son Kant, un philosophe surfait, dont pas une théorie n'est debout aujourd'hui et qu'Herbert Spencer, Stuart Mill, toute la psychologie positive ont relégué à l'arrière-plan derrière Hume, Condillac et même Spinoza [2]. » « J'ai lu l'ouvrage (la *Critique de la*

1. *H. Taine*, etc., t. IV, p. 288-293.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 11.

raison pure), écrivait-il à Max Muller, la plume à la main, dans ma jeunesse, et à mesure que j'avançais en âge, les objections se sont multipliées dans mon esprit[1]. » « Je diffère, écrivait-il encore, je diffère absolument de Spencer sur le fond des choses; je ne crois point du tout qu'il soit inconnaissable; surtout, je n'admets point que le fond de l'esprit soit inconnaissable[2]. » « Je n'ai aucune disposition mystique[3] », déclarait-il à un autre correspondant; et je crois qu'il se trompait sur lui-même, et qu'il avait vu plus clair en lui, le jour où il exposait à Paradol les principes d'un mysticisme scientifique et « raisonnable ». Mais le mysticisme, il le plaçait dans l'ordre de la connaissance rationnelle : ce qu'il appelait, d'un mot d'ailleurs inexact, la Science, lui inspirait les mêmes transports, les mêmes « ravissements », la même infinie confiance, que sa religion au plus enthousiaste des croyants. On nous rapporte à cet égard un mot qui le peint tout entier : « Je suis le contraire d'un sceptique, — c'est M. Chevrillon, son propre neveu, qui parle, — nous dit-il un jour, tout à la fin de sa carrière. Je suis un dogmatique. *Je crois tout possible à l'intelligence humaine.* Je crois, qu'avec des données suffisantes, celles que pourront fournir les instruments perfectionnés et l'observation poursuivie, on pourra tout savoir de l'homme et de la vie. *Il n'y a pas de mystère définitif*[4]. » Telle était l'origine de son opposition intime au catholicisme, et cela dans les moments

1. *H. Taine*, etc., t. IV, p. 152.
2. *Id.*, t. III, p. 217.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 288.
4. André Chevrillon, *art. cité*, p. 30.

mêmes où il en parlait avec le plus d'intelligente sympathie : on se rappelle les pages célèbres qui, dans les *Origines*, terminent les chapitres sur l'Église : d'un accent moins âpre, elles affirment aussi nettement que l'un des premiers articles publiés par Taine, sur Jean Reynaud, l'opposition radicale, absolue de « la conception scientifique » et de « la conception catholique du monde ». Sur ce point essentiel, il n'a jamais varié, et, à cinquante ans d'intervalle, l'état d'esprit de sa quinzième année, tel qu'il s'exprime dans le morceau sur la *Destinée humaine*, lui dictait encore les mêmes conclusions.

Ce n'est pas que, parfois, il n'ait eu, semble-t-il, quelque regret d'en être réduit à maintenir ses anciennes conclusions. Ne nous lassons pas de citer les *Origines* : « *Il n'y a que lui* (le christianisme) *pour nous retenir sur notre pente natale.... Ni la raison philosophique*, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal, militaire et chevaleresque, aucun code, aucune administration, aucun gouvernement ne suffit à le suppléer dans ce service. » Qu'est-ce à dire? et comment concilier tout cela? Jadis, c'est tout le christianisme qu'il répudiait en bloc; et le protestantisme ne trouvait pas plus grâce à ses yeux que le catholicisme : « Oh! cher ami, écrivait-il en 1856 à Paradol, ne nous rends pas protestants, laisse-nous voltairiens et spinozistes.... Arrière les bouchers, les fanatiques, les trembleurs, les puritains, les inventeurs du *cant*. Gardons la moquerie, la hardiesse d'esprit, voire les licences de l'École[1]. » Quelques années plus tard, —

1. *H. Taine*, etc., t. II, p. 134.

il avait vu l'Angleterre et longuement étudié la littérature et la civilisation anglaises, — ses idées s'étaient modifiées sur ce point. Dans des notes personnelles, qui sont datées d'octobre 1862, et qu'on nous a conservées, il disait :

J'ai bien un idéal en politique et en religion; mais je le sais impossible en France, c'est pourquoi je ne puis avoir qu'une vie spéculative, point pratique. Le protestantisme libre comme en Allemagne sous Schleiermacher, ou à peu près comme aujourd'hui en Angleterre.... Mais le protestantisme est contre la nature du Français.... Rien à faire, sinon... à amoindrir la violence du catholicisme et de l'anticatholicisme, à vivoter avec des tempéraments[1]....

Que Taine n'a-t-il profité de ses voyages en Angleterre pour étudier sur place les choses et les hommes du mouvement d'Oxford! Peut-être cette étude l'eût-elle amené à modifier également ses vues sur la nature et sur l'avenir du catholicisme. Mais visiblement, il a ignoré et Wiseman, et Manning, et même cet admirable Newman. Les *Notes sur l'Angleterre*, qui ont été rédigées définitivement pendant la guerre, et publiées en 1871, ne font aucune allusion aux héros et aux événements de la renaissance catholique anglaise, et il est à tout le moins fâcheux que cet élément essentiel du problème religieux contemporain lui ait complètement échappé.

C'est donc uniquement du côté du protestantisme qu'il apercevait, « dans le lointain », entre « ces deux collaboratrices, la foi éclairée et la science respectueuse », un accord possible et souhaitable; et cette idée, qui depuis longtemps, on l'a vu, lui

1. *H. Taine*, etc., t. II, p. 263-264.

tenait au cœur, est, on le sait, très nettement exprimée dans les *Origines* : elle en forme, si l'on peut dire, la conclusion philosophique et morale. Peu de mois après la publication des articles sur *l'Église*, il écrivait encore : « Pour la religion, ce qui me semble incompatible avec la science moderne, ce n'est pas le christianisme, mais le catholicisme *actuel* et romain; au contraire, avec le protestantisme large et libéral, la conciliation est possible[1] ». Et l'on sait quel commentaire pratique il a, par ses funérailles protestantes, fourni à cette conception. Mais, d'autre part, il se rendait bien compte que le protestantisme, comme il l'avait dit, « est contre la nature du Français »; et, pour tout concilier, ses exigences philosophiques, ses aspirations morales et ses observations d'historien réaliste et patriote, il eût été heureux de pouvoir dire du catholicisme ce qu'il disait du protestantisme. Il me semble que ce sentiment perce à plus d'une reprise dans la dernière partie des *Origines*[2]. En 1887, il écrivait à sa femme : « Lisez, dans le *Scientific Monthly*, un article du Révérend Freemantle sur la conciliation du christianisme avec la science; *plût à Dieu qu'un prêtre catholique français pût écrire de pareils articles!* Nous n'aurions pas les discours de M. Madier de Montjau et autres de la dernière

1. *H. Taine*, etc., t. IV, p. 333.

2. Cf., entre autres passages, ces lignes qui terminent et résument le livre de l'*Église* : « Au demeurant, en France, le christianisme intérieur, par le double effet de son enveloppe catholique et française, s'est réchauffé dans le clergé, surtout dans le clergé régulier, mais il s'est refroidi dans le monde, et *c'est dans le monde surtout que sa chaleur est nécessaire* » (t. XI, p. 188).

séance[1]. » Mais les préventions de sa philosophie ne lui permettaient pas de s'attarder à ces regrets, et, en remettant la question à l'étude, de les convertir en espérances. Le pas qu'il n'avait pas franchi, quelques-uns de ses disciples, plus complètement informés et moins prévenus, devaient le franchir après lui. Pour lui, il se débattait parmi ces douloureuses « antinomies » sans parvenir à les résoudre. Il n'est pas douteux que la vision très nette qu'il en avait n'ait fortement contribué à renforcer son pessimisme croissant des dernières années. Ce pessimisme, qui se répand avec une si large impartialité sur les diverses parties des *Origines*, s'exhale, plus âcre encore et plus direct, dans les lettres de la même époque. « Dégoûté de ses drôles », — les Jacobins, — « regrettant le temps où, écrivant sur la littérature, il n'avait à décrire que de beaux talents et des sentiments fins[2] », il se reprenait parfois, mais bien timidement, à l'espoir, en lisant, par exemple, les *speeches* de Macaulay : « Cela donne confiance en la raison humaine, — disait-il à Émile Boutmy, — en l'influence de cette raison sur les masses ; et *vous savez si j'ai besoin d'y croire* ! Toute l'époque que j'étudie me pousse dans le sens contraire, il me semble toujours que je vis dans une maison de fous[3]. » Mais bientôt, il retombait à ses sombres pronostics. « Je suis d'une génération qui finit, — écrivait-il à E.-M. de Vogüé, — remplacez-nous ; en fait de poli-

1. *Vie et correspondance*, t. IV, p. 204-245. — Cf. aussi p. 154, dans une lettre à Charles Ritter, ses objections pratiques contre les illusions, ou les espérances du protestantisme libéral.
2. *H. Taine*, etc., t. IV, p. 121.
3. *Id., ibid.*, p. 28.

tique et d'affaires publiques, vous n'aurez pas de peine à mieux faire ou à moins mal faire. Ce finale du siècle en France est lamentable, et je ne parviens pas à m'y résigner[1].... » Et à Gaston Paris : « Probablement j'ai eu tort, il y a vingt ans, d'entreprendre cette série de recherches; elles assombrissent ma vieillesse, et je sens de plus en plus qu'au point de vue pratique, elles ne serviront à rien[2]. » Et enfin à Émile Boutmy, dans l'avant-dernière lettre qu'on nous ait conservée de lui : « Je suis de votre avis sur M. N., ses croyances, sa vertu, son bonheur, etc. Il est possible que la vérité scientifique soit au fond malsaine pour l'animal humain tel qu'il est fait : de même tel organe singulier, anormal, une ouïe ou vue monstrueuse, excessive, non raccordée avec le reste, dans une baleine ou un éléphant. La seule conclusion que j'en tire, c'est que *la vérité scientifique n'est supportable que pour quelques-uns*; *il vaudrait mieux qu'on ne pût l'écrire qu'en latin*[3]. » Mais la vérité « pour quelques-uns », la vérité « malsaine » est-elle bien la vérité? Taine ne semble point s'être posé la question. Mais que nous sommes loin ici des longs espoirs, des vastes ambitions et des fières intransigeances des *Philosophes classiques* ou de l'article sur Jean Reynaud!

IV

On voit toutes les précisions nouvelles que nous apporte la *Correspondance* pour l'étude de la psycho-

1. *H. Taine*, etc., t. IV, p. 275.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 338.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 340.

logie de Taine et pour l'histoire de sa pensée. Elle nous en apporte aussi, et de fort précieuses, pour l'histoire tout intérieure de son œuvre. Nos livres assurément sont ce qu'il sont, une fois détachés de nous, et nous avons toujours mauvaise grâce à nous plaindre de voir méconnues les intentions qui nous les ont dictés et que nous avions cru y mettre. En venant s'encadrer dans la série historique, ils y prennent une signification que souvent nous n'avions pas prévue, et qu'il ne dépend plus de nous de modifier. L'arbre n'a plus aucun droit sur les fruits qu'il a laissé cueillir. Mais, d'autre part, il n'est pas indifférent, pour le jugement à porter sur l'écrivain, de connaître exactement le dessein qu'il s'est proposé et de le voir pour ainsi dire à l'œuvre et en train de le réaliser. Des renseignements de ce genre abondent dans la *Correspondance*, et l'on peut y suivre, année par année, la genèse des œuvres successives de Taine, et se rendre un compte précis de sa méthode de travail.

Par exemple, il s'est décidé en décembre 1852 à concourir pour un prix académique : l'Académie venait de mettre au concours une étude sur Tite-Live. Entre temps, il achève ses thèses, les soutient, et le 24 juillet 1853, il peut écrire à son ami Cornélis de Witt : « J'ai lu une cinquantaine de volumes, plus les quinze cent soixante-dix-sept pages de Tite-Live, j'ai un paquet de notes, mon plan fait, et demain je commence à pondre mon œuf. Cela durera six semaines ou deux mois, j'imagine. » Et après avoir résumé son plan, il ajoute : « La difficulté pour moi, dans une recherche, est de trouver un trait caractéristique et dominant duquel *tout*

peut se déduire géométriquement, en un mot *d'avoir la formule de la chose*. Il me semble que celle de Tite-Live est la suivante : un orateur qui se fait historien. Tous ses défauts, toutes ses qualités, l'influence qu'a sur lui son éducation, sa vie, le génie de sa nation, de son époque, son caractère, sa famille, tout se rapporte à cela[1].... » Ne saisit-on pas sur le fait ce besoin d'esprit que Taine a gardé jusqu'au bout, qui a été d'ailleurs une partie de sa force, et que, dès l'École normale, Vacherot lui reprochait déjà en ces termes : « Comprend, conçoit, juge et *formule trop vite. Aime trop les formules et les définitions* auxquelles il sacrifie trop souvent la réalité sans s'en douter, il est vrai, car il est d'une parfaite sincérité[2]? » Et c'est bien le même homme qui, quelques années plus tard, donnant à son ami Guillaume Guizot des conseils pour sa carrière littéraire, lui disait : « Je crois qu'un talent consiste dans un ensemble de qualités ordinaires, plus une ou deux facultés énormément développées. Vous en avez deux.... Vous ferez quelque chose de supérieur quand vous vous servirez de ce don-là. *Je vois d'avance* mon Guillaume; *j'aperçois la formule que j'aurai à trouver* sur son compte : l'art oratoire au service de la finesse et de la grâce d'esprit[3]. » « La formule que j'aurai à trouver... » : elle l'était déjà, et Taine, suivant son habitude, anticipait l'expérience.

L'*Essai sur Tite-Live* fut définitivement adopté et couronné par l'Académie au mois de mai 1855. A

1. *H. Taine*, etc., t. II, p. 6-7.
2. Cité par M. G. Monod, *Renan, Taine et Michelet*, p. 68.
3. *H. Taine*, etc., t. II, p. 140-141.

cette date, l'*Histoire de la littérature anglaise* était déjà sur le chantier. L'origine du livre est fort curieuse. Très absorbé alors par des recherches de psycho-physiologie, et d'autre part, très désireux, pour vivre et pour se faire connaître, d'écrire pour le grand public, le jeune écrivain avait songé à tout concilier en composant un livre de psychologie sur Shakespeare, l'un de ses poètes favoris. « Si Hachette accepte mon livre sur Shakespeare, écrivait-il à son ami Édouard de Suckau, je m'enfoncerai dans ces questions-là.... C'est une recherche nouvelle qui pourrait s'appeler ainsi : Étude sur les causes principales des passions innées, sur leurs liaisons, et sur leurs incompatibilités. » Il semble bien que l'idée de transformer cette étude particulière en une vaste étude d'ensemble soit venue de l'habile et perspicace éditeur auquel on devait déjà le *Voyage aux Pyrénées* et les *Philosophes classiques*. Taine accepta la proposition, et se mit sur-le-champ à l'œuvre. Il la poursuivit durant de longues années, à travers d'autres menus travaux de critique et bien des misères de santé. Mais il s'impatientait souvent de ne pouvoir, dans ce sujet d'histoire littéraire, philosopher comme il l'entendait : « J'ai fait, je crois, une sottise, disait-il un jour, en prenant cette *Histoire de la littérature anglaise*. Le chemin est trop long pour arriver à la philosophie. C'est prendre par Strasbourg pour aller à Versailles[1]. » Mais il n'oubliait pourtant pas son dessein primitif, qu'il définissait un peu plus tard en ces termes d'une juste et heureuse précision : « Mon idée prin-

1. *H. Taine*, etc., t. II, p. 129.

cipale était celle-ci : écrire les généralités et les particulariser par les grands hommes, laisser le fretin. Le but était d'arriver à une définition de l'esprit anglais[1]. » Aussi les menus détails de l'érudition critique rebutaient-ils son impatience de généralisation : « J'hésite à faire cette *Histoire de la littérature anglaise*, confiait-il, assez près du terme, à son ami Édouard de Suckau : ce sera trop long; il faudra entrer dans des jugements sur de trop petits personnages. Les idées générales sont dans les grands hommes, et l'on n'a qu'à les répéter, quand on rencontre les petits ou les genres accessoires. Peut-être ne ferai-je *qu'une suite d'articles sur les grands hommes et les grands genres* [n'est-ce pas exactement ce qu'il a fait?], une série de spécimens au lieu d'une carte détaillée[2]. » Toutefois, un scrupule le hantait. Jusqu'alors, il n'avait étudié l'esprit anglais que dans les livres : les définitions auxquelles il aboutissait ne risquaient-elles pas d'être bien abstraites, bien théoriques, et, pour tout dire, assez peu conformes à la réalité humaine et vivante? Il se résolut donc à aller les contrôler sur place. Le résultat n'était point douteux. Ils sont si rares ceux qui savent assez bien se déprendre de leurs idées pour ne pas voir à travers elles ce que nous croyons être la réalité! « J'aurai fait un voyage fructueux, écrivait Taine à Édouard de Suckau; ce qui me plaît surtout, c'est que les formules tirées de la littérature et de l'histoire se trouvent vraies[3]. » Et généralisant son cas, comme il aimait à le faire,

1. *H. Taine*, etc., t. II, p. 156.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 207-208. — Cf. p. 220.
3. *Id.*, *ibid.*, p. 202.

il écrivait à Guillaume Guizot : « Tout ce que je vous dirai, c'est que j'ai pris de l'estime pour la littérature et les renseignements qu'elle peut donner... la vue des choses n'a point démenti les prévisions du cabinet; elle les a confirmées, précisées, développées; mais les formules générales restent, à mon avis, entièrement vraies. J'en conclus que les opinions que nous pouvons nous former sur la Grèce et la Rome antiques, sur l'Italie, l'Espagne... sont exactes, et qu'un historien possède dans les livres un instrument très puissant, une sorte de photographie très fidèle capable de suppléer presque toujours à la vue physique des objets[1]. » On retrouvera, comme l'on sait, l'écho de ces constatations, peut-être suspectes, et de ces généralisations dans l'*Introduction* de l'*Histoire de la littérature anglaise*[2]. L'ouvrage était fini à la fin de 1863. « Que de temps, écrivait-il, j'ai mis à ce livre! Ai-je eu raison? J'y ai appris beaucoup d'histoire. Mais la philosophie valait mieux, et certainement je vais y revenir[3]. »

Il devait y revenir, en effet, après quelques infidélités nouvelles, par la préparation et la publication de *l'Intelligence*, ce livre qu'il portait en lui depuis l'École normale. Mais, au fait, l'avait-il jamais quittée? Et la *Littérature anglaise* elle-même n'était-elle pas l'éloquente illustration et la longue démonstration, indéfiniment reprise, fortifiée et renouvelée, d'une théorie philosophique? Personne ne

1. *H. Taine*, etc., t. II, p. 204.

2. Voir à ce sujet le livre de M. Paul Lacombe, *la Psychologie des individus et des sociétés chez Taine, historien des littératures* (Paris, Alcan, 1906).

3. *H. Taine*, etc., t. II, p. 268.

s'y trompa, et lui-même en convenait : « L'assimilation des recherches historiques et psychologiques aux recherches physiologiques et chimiques, voilà, disait-il, mon objet et mon idée maîtresse ». Et aux critiques de son ami Cornélis de Witt, il répondait : « Crois-tu qu'on ferait le métier que je fais, si l'on ne croyait son idée vraie? Non, cent fois non. Mieux vaudrait mille fois être banquier, épicier.... Nous n'avons qu'une seule compensation, la croyance intime que nous sommes tombés sur quelque idée générale très large, très puissante, et qui, d'ici à un siècle, gouvernera une province entière des études et des connaissances humaines.... Nous ne valons, nous ne vivons, nous ne travaillons, nous ne résistons que grâce à notre idée philosophique[1]. »

Quand on croit avec cette ferveur à la toute-puissance des idées abstraites, il est tout naturel que, dans un moment de grande crise nationale, on mette au service de la patrie commune les facultés qu'on peut avoir pour découvrir la vérité et pour la propager. C'est ce noble dessein qui a présidé à la lente élaboration de la dernière grande œuvre de Taine, ces *Origines* qui devaient tour à tour susciter des jugements si contradictoires et si passionnés. « Je suis bien heureux, écrivait-il à un lecteur, que *l'Ancien Régime* vous ait paru impartial : j'ai tâché d'être purement historique; mais les hommes de parti ne veulent pas le croire. Avant-hier, un de mes amis légitimistes me faisait entendre que j'avais gardé des préjugés bourgeois contre l'Ancien Régime, et un autre, républicain, me disait :

1. *H. Taine*, etc., t. II, p. 304-305.

Vous avez fait effort pour dire toute la vérité, mais on voit que vous insistez avec plaisir et préférence sur les vérités désagréables à la démocratie [1].... » Il avait le droit de croire qu'il n'apportait à son enquête aucune espèce de parti pris politique. Son idéal, à cet égard, autant qu'on en peut juger par des notes datées de 1862, était fort modeste et se ramenait à fort peu de chose.

Les libertés locales ou municipales comme aujourd'hui en Belgique, en Hollande, en Angleterre, aboutissant à une représentation centrale. Mais la vie politique locale est contre la constitution de la propriété et de la société en France. Rien à faire, sinon à adoucir la centralisation excessive, à persuader au gouvernement, dans son propre intérêt, de laisser un peu parler [2].

Dans ces dispositions d'esprit, fort peu belliqueuses, et qui semblent avoir daté d'assez loin, il avait quelque mérite, en 1851, à refuser, « l'air retentissant de menaces de destitution », son approbation au coup d'État. « Je n'ai pas voulu, écrivait-il à sa mère, je n'ai pas voulu commencer ma carrière de professeur par une lâcheté et un mensonge. Chargé d'enseigner le respect de la loi, la fidélité aux serments, le culte du Droit éternel, j'aurais eu honte d'approuver un parjure, une usurpation, des assassinats [3]. » Ce fut avec la même bravoure tranquille et candide qu'il s'exposa après la guerre aux injures et aux clameurs des partis : il s'agissait pour lui de « payer sa dette et d'être utile autant qu'il le pouvait [4]; » il se mit courageusement à l'œuvre sans

1. Lettre inédite.
2. *H. Taine*, etc., t. II, p. 263.
3. *Id.*, t. I, p. 177.
4. *Id.*, t. IV, p. 48.

se faire aucune illusion sur le sort qui l'attendait : « Mon prochain livre, — écrivait-il à sa femme dès 1872, en parlant de l'*Ancien Régime*, — mon prochain livre sera singulier, très anticlérical et très anti-révolutionnaire ; on va me tomber dessus des deux côtés ; mais j'ai bon dos[1]... ». Les lettres qui remplissent les deux derniers volumes de la *Correspondance* nous montrent l'historien presque tout entier absorbé par son énorme labeur qui s'allonge sans cesse devant lui, à l'affût de tous les documents imprimés ou manuscrits, connus ou inédits qui peuvent rentrer dans son enquête, très attentif aussi à l'impression que produisent ses jugements sur les esprits sérieux et informés, très préoccupé, quand il rencontrait devant lui des critiques courtois et avisés, de leur faire mieux entendre sa pensée, de défendre et de leur faire accepter ses conclusions. Les écrivains d'autrefois publiaient souvent des « défenses » de leurs grands ouvrages : tels Montesquieu et Chateaubriand. La *Défense* des *Origines* est dispersée dans les lettres des vingt dernières années de la vie de Taine. Toutes ces lettres sont du plus grand intérêt psychologique et historique, et font le plus grand honneur à la loyauté, à la conscience scrupuleuse, à la modestie aussi de l'historien philosophe. Qu'on en juge par ce fragment de lettre à M. Jules Lemaître, en réponse à son article sur le *Napoléon* :

... Sur le manque de progrès et de développement dans mon portrait, je croyais avoir suivi les étapes successives de sa conception de l'homme et de la société humaine,

1. *H. Taine*, etc., t. III, p. 197.

depuis sa première enfance, à travers ses retours en Corse, puis en France, au 10 août et en vendémiaire, puis en Italie, en Égypte et encore en France depuis le Consulat. Mais, là-dessus, je dois avoir tort, j'ai manqué mon effet, puisque je ne le produis pas sur le lecteur; vous êtes devant la toile et vous pouvez juger; moi, je suis derrière, comme un ouvrier des Gobelins; je ne puis que conjecturer, et non vérifier les tons et les valeurs respectives de mes divers fils.

Je vous remercie particulièrement de votre *finale*. Effectivement, j'ai un critérium pour l'histoire de la société; j'en avais et j'en ai d'autres pour l'histoire de l'art et de la science. Il y a une mesure pour évaluer les philosophes, les savants, une mesure différente pour évaluer les écrivains, les poètes, les peintres, les artistes. Il y a une troisième mesure pour évaluer les politiques et tous les hommes d'action pratique : *l'homme qu'on examine a-t-il voulu et su diminuer, ou du moins ne pas augmenter, la somme totale, actuelle et future, de la souffrance humaine?* A mon gré, telle est à son endroit, la question fondamentale : c'est ce que j'ai fait pour l'*Ancien Régime* dans le chapitre du *Peuple*, et pour la Révolution dans le chapitre des *Gouvernés*. Je vous dis cela, parce que vous êtes du métier et un maître; je ne dirai jamais cela au public; la sensibilité affichée est ma bête noire; comme nous le disait le pauvre Gautier, « il ne faut jamais geindre », au moins tout haut et devant des lecteurs [1].

Je ne sais si Taine eût écrit ces lignes à l'époque de l'*Histoire de la littérature anglaise*, et je n'examine pas si, dans les *Origines*, il n'aurait pas appliqué ce secret critérium avec quelque excès d'intransigeance. Mais il eut été regrettable qu'à défaut de lui, personne, en son nom, n'eût jamais dit cela au public.

On se rappelle, dans les *Philosophes classiques*,

1. *H. Taine*, etc., t. IV, p. 236.

les pages pleines d'humour et de verve où le jeune écrivain, recomposant par la pensée les circonstances que l'imprévoyante « Nature » avait imposées aux coryphées de l'éclectisme, imaginait pour eux une destinée plus conforme à leurs besoins et à leur talent. Il y aurait quelque impertinence à essayer de faire pour Taine ce qu'il a si spirituellement fait lui-même pour Cousin et pour Jouffroy. Et cependant, quand on vient de fermer le dernier volume de la *Correspondance*, il y a une pensée qui s'est présentée à plus d'une reprise au cours de la lecture, et qui finit par s'imposer à l'esprit avec une force d'obsession peu commune. On vient d'assister à la genèse d'une œuvre singulièrement puissante et variée, à l'éclosion et à l'épanouissement d'une pensée vigoureuse, hardie, riche et subtile entre toutes; on a vu se dérouler devant soi une vie très noblement usée et très activement remplie; en un mot, on s'est donné le spectacle vivant, et passionnant pour un « amateur d'âmes », d'une haute, originale et complexe personnalité, comme il en apparaît deux ou trois, tout au plus, dans une même génération littéraire. Et l'on se demande ce qu'il serait advenu de cette individualité si rare dans des circonstances de vie et de milieu toutes différentes. Supposons, par exemple, que Taine eût vécu dans des temps moins troublés, et qu'il eût trouvé, à son entrée dans la vie réelle, une Université plus libérale et plus hospitalière. Né pour l'enseignement et pour la philosophie abstraite, il eût sans doute beaucoup moins produit, et dans un ordre d'études plus uniforme. Ses recherches sur les sensations auraient abouti plus tôt à un traité de

l'Intelligence, et il eût écrit un livre sur *les Émotions et la Volonté*; il est probable aussi qu'entre autres ouvrages de philosophie dogmatique ou historique, il nous eût donné une exposition critique de la doctrine de Hegel. Il aurait eu, certes, des admirateurs et des disciples; mais il ne se serait, au total, adressé qu'à un cercle restreint de lecteurs. Et plus tard, en le rapprochant de Spencer ou de Stuart Mill, les philosophes de profession auraient décidé s'il était l'un de leurs pairs ou de leurs épigones....

La destinée a tiré un meilleur et plus large parti de cette forte et multiple nature. En contrariant ses goûts apparents, en lui imposant une libre carrière d'écrivain qu'il n'eût pas choisie tout seul, étant par instinct personnel et par tradition familiale d'humeur peu aventureuse, elle l'a *utilisé* tout entier; elle l'a forcé à prendre conscience de toutes ses facultés et à en trouver l'emploi; elle l'a mis en contact et aux prises avec le grand public; elle l'a mêlé à la vie, et non pas seulement à la vie abstraite, mais à la vie totale de son temps; bref, elle l'a contraint à déployer toutes ses énergies et à donner toute sa mesure. Il s'en rendait parfois un peu compte : « Le hasard fait plus que le calcul, écrivait-il, et si je réussis un jour, ce sera peut-être parce que je serai sorti de l'Université ». Le hasard et la persécution universitaire ont bien fait les choses. De toute l'œuvre de Taine, *l'Intelligence* est sans doute le seul livre qui ne lui ait pas été plus ou moins inspiré par les circonstances : or, *l'Intelligence* compte-t-elle autant dans l'histoire de la pensée contemporaine que la *Littérature anglaise*, la *Philosophie de l'Art* et les *Origines* réunies? Ce

qui est sûr, c'est que, les circonstances et le génie personnel aidant, Taine est devenu rapidement l'écrivain le plus pleinement représentatif peut-être de sa génération intellectuelle. Il s'orientait déjà de lui-même vers ce naturalisme de pensée et d'expression qui, peu à peu, aux environs de 1850, se dégageait du romantisme expirant, et qui, sous ses différents aspects, — religion de la science, impersonnalité dans l'art, culte des petits faits vrais, « littérature brutale », — allait, vingt ans durant, occuper tout le devant de la scène. Il n'eut qu'à se laisser porter par son instinct et par le courant général pour exprimer ce nouvel état d'esprit avec une vigueur, une autorité, une fougue de dialectique, un éclat de style, une candeur de sincérité passionnée qui ne pouvaient manquer d'emporter les dernières résistances. En critique, en histoire littéraire, en esthétique, en psychologie individuelle ou sociale, partout il transporta ses idées, sa méthode, et partout il les fit triompher. Jamais la joie de la pensée pure, l'ivresse des certitudes ou des ambitions scientifiques n'avaient trouvé pour s'exprimer de si fiers et si impérieux accents. Puis, ce furent les heures sombres où, sur le sol de la patrie violée, pillée, meurtrie, tant de nobles esprits en vinrent à se demander si l'on n'avait pas fait fausse route, si la science est bien le tout de l'homme, et si, avant de savoir, il ne faut pas d'abord vivre et agir. A cette angoissante question collective, les *Origines* sont venues répondre à leur manière. La première philosophie de Taine, toute spéculative, ne l'exprimait point tout entier, ou du moins ne l'exprimait pas dans les parties les plus profondes et les plus élevées

de sa nature. Ce sont ces parties-là que le Taine d'après 1870 a retrouvées, dégagées et mises en pleine lumière. Avec plus d'un de ses contemporains, il a cherché et restauré les bases d'une philosophie de l'action que les « habiles » pussent entendre, et qui s'accommodât aux besoins des « simples ». Qu'importe que son œuvre, en quelques-unes de ses assises, soit peut-être un peu caduque et qu'elle soit restée inachevée! En pareille matière, c'est l'orientation, c'est l'exemple qui seuls importent. Et ce n'est pas le moindre intérêt de la *Correspondance* de nous montrer Taine dans toute la haute et symbolique noblesse de sa dernière attitude morale, et de nous faire voir que jamais au fond il n'a été plus fidèle à lui-même que dans ces vingt années où, suivant un mot de sa jeunesse, un mot dont il n'avait pas d'abord épuisé tout le sens, il nous donnait, il nous rendait plutôt le goût de « cette nourriture virile qu'on appelle la vérité ».

1er février 1908.

FERDINAND BRUNETIÈRE [1]

I

22 novembre 1894.

Petit, maigre, nerveux, d'apparence chétive et presque souffreteuse, il semble n'avoir plus qu'un souffle de vie; à le voir, nul ne le croirait capable de l'étonnante activité dont il a donné tant de preuves. Pourtant, cette physionomie sévère, tourmentée et triste frappe étrangement : la pâleur cuivrée du visage dit les longues veillées sous la lampe, les lectures hâtives et précipitées, les articles écrits presque d'un seul jet, les leçons fiévreusement préparées, tout l'énorme labeur des vingt dernières années. Le front est haut, « visiblement fait pour penser »; le menton, carré, révèle l'indomptable énergie d'une volonté que rien ne rebute et qui triomphera de tous les obstacles; les lèvres sont

1. Je réunis sous ce titre quatre études d'un caractère un peu différent, et qui pourront être considérées comme autant de « vues perspectives » ou d' « instantanés » pris à différentes époques et destinés à se préciser et à se compléter les uns les autres.

un peu grosses, signe de passion, ici toute tournée vers les choses de l'intelligence; le pli en est facilement dédaigneux et amer : on devine l'homme qui a peu d'illusions sur ses semblables. Les yeux très vifs, braqués derrière le lorgnon, fixent avec une telle intensité les objets qu'ils regardent, qu'ils semblent en fouiller les derniers replis : rien n'échappe à ce regard scrutateur qui ne se contente pas des apparences, qui va jusqu'au fond des choses, et qu'on sent être celui du plus avisé et du plus pénétrant des psychologues. Dans tout cela, il y a bien quelque chose d'un peu dur et, à première vue, de peu aimable. Mais, parfois, cette figure énergique et austère s'illumine d'un sourire où il entre plus que de l'indulgence, une véritable et charmante bonhomie; et, sous le masque impassible et froid, on entrevoit le fond d'inépuisable et active bonté.

Quand on entend parler M. Brunetière pour la première fois, la surprise qu'on éprouve touche à la stupeur. Jamais, je crois, voix si grave, si puissante, si impérieuse n'est sortie d'un corps si peu robuste d'aspect. Et s'il s'anime, — ce qui n'est pas rare, même dans la conversation courante, — c'est bien autre chose encore. De longues et amples périodes, surchargées d'incidentes et de conjonctions, parfaitement claires d'ailleurs, articulées et comme assénées d'une voix retentissante, au timbre métallique, et qui, à la longue, ne laisse pas d'être un peu monotone, vous enveloppent dans les mille replis d'une argumentation subtile et pressante, qui ne vous laisse le temps d'aucune réflexion, d'aucune objection. Même quand on n'est pas con-

vaincu, on est comme accablé, et l'on n'a rien trouvé à répondre. Mais aussi, quelle verve et parfois, quelle éloquence! Tous les muscles du visage sont contractés, tendus vers ce but unique : la démonstration d'une idée. La bouche semble marteler chacune des paroles qu'elle prononce; le geste, tantôt autoritaire et sans réplique, tantôt provocant, comme s'il allait défier et transpercer des ennemis imaginaires, souvent familier, toujours expressif, mime avec une force singulière tous les mouvements, et pour ainsi dire, tous les moments successifs de la pensée. On a dit, — c'est M. Jules Lemaître, — que Mme Sarah Bernhardt *jouait* avec tout son corps : on pourrait dire de M. Brunetière qu'il parle, lui, avec tout son corps.... Et il peut parler ainsi, — ses élèves de l'École normale vous le diront, — des heures entières sans s'arrêter, sans la moindre fatigue apparente, avec la même verve, la même force, la même abondance verbale, la même précision dans les termes, le même bonheur dans les trouvailles imprévues d'expression.... Et, à l'écouter, on comprend pourquoi les anciens, dans leur admiration pour la véritable éloquence, faisaient de l'orateur parfait le maître souverain et le roi de la cité.

*
* *

De sa vie, je ne dirai rien ou peu de chose : d'abord, parce que je ne la connais guère, M. Brunetière n'aimant pas, comme tant d'autres, à faire sa confession ou sa biographie dans ses livres, et, en second lieu, parce que les circonstances de la

vie ne paraissent pas avoir exercé sur l'ensemble de son œuvre et sur la direction de sa pensée une bien profonde influence. Tout au plus, pourrait-on prétendre que, si l'existence, à ses débuts, lui avait été plus douce, si la première expérience qu'il a faite des hommes et des choses avait été moins amère, son pessimisme eût été sans doute moins intransigeant. Mais je ne sais si ce n'est pas lui faire tort de faire ainsi dépendre l'une de ses convictions que les plus profondes, les plus ardentes, de mobiles en somme si peu désintéressés : j'aimerais presque mieux attribuer son pessimisme à son mauvais état de santé. Car enfin, maintenant qu'à quarante-cinq ans le voilà professeur à l'École normale, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, académicien, conférencier à la mode, sans presque l'avoir cherché; maintenant que son nom, connu dans l'Europe entière, presque autant que celui de M. Zola ou de son ancien « compagnon de chaîne » à l'Institution Lelarge, M. Paul Bourget, a pénétré jusque dans nos dernières provinces, que manque-t-il à sa gloire, et ce farouche disciple de Schopenhauer ne devrait-il pas enfin s'attendrir? Tant d'autres le feraient à sa place! Or, il n'en est rien, nous le savons tous.... Et puis, si ses commencements ont été difficiles, douloureux même, il faut bien avouer qu'ils n'ont pas duré bien longtemps. Né en 1849 à Toulon, venu à Paris pour y préparer l'École normale, — ses anciens camarades du lycée Louis-le-Grand se souviennent encore des volumineuses dissertations latines où, déjà, il réfutait les doctrines de Spinoza, — après un double échec au concours de l'École normale et à l'examen de la

licence, obligé, quelque temps, de donner des leçons pour vivre, dès l'âge de vingt-cinq ans il parvient à forcer les portes de la *Revue des Deux Mondes*. Combien de jeunes gens renonceraient à leur pessimisme précoce, si pareille bonne fortune leur arrivait! Et si M. Brunetière ne l'a pas fait, il faut croire que le pessimisme en lui est quelque chose de plus intime et de plus profond, une de ces dispositions d'esprit ou d'âme qu'on apporte en naissant, et que tout vient renforcer, lectures, réflexions, expérience de la vie, même ce qui semblerait devoir en détruire le germe.

Après cela, comment M. Brunetière concilie-t-il son pessimisme radical et son amour de l'action[1]? C'est ce que je n'essaierai pas d'expliquer, n'ayant jamais bien compris, pour ma part, comment on pouvait concilier deux choses aussi contradictoires. La doctrine de l'anéantissement ou du Nirvana ne saurait fournir à qui la professe un véritable principe d'action, qu'à condition qu'on l'entende d'une manière si subtile et si détournée, qu'en réalité cela revient à en prendre le contre-pied. Pour la vivre avec courage, il faut croire que la vie est bonne, sinon en elle-même, tout au moins dans sa fin; et quelques efforts qu'aient pu faire les pessimistes en général, et M. Brunetière en particulier, pour tirer à eux le christianisme, et pour le convertir en pessimisme, c'est bien une pensée éminemment optimiste qui fait le fond du dogme chrétien : la conception chrétienne de la Providence ne saurait s'expliquer

1. Voyez à ce sujet le très éloquent discours qu'il a prononcé à la distribution des prix du lycée Lakanal (recueilli dans les *Discours académiques*, Perrin, éditeur).

autrement. Mais M. Brunetière n'aurait pas commis cette erreur, s'il avait été un partisan moins fervent des sombres doctrines du « sage de Francfort ».

J'ai déjà laissé entendre que ce pessimiste était bon. J'insiste maintenant sur ce trait de son caractère, qu'on méconnaît trop souvent. La franchise parfois virulente de sa critique a fait illusion : on s'est dit que cet homme, si dur pour les mauvais livres et les méchants auteurs, devait l'être pour l'humanité tout entière ; et l'on a oublié, ou l'on n'a pas voulu voir que, si son indépendance lui avait fait beaucoup d'ennemis, — peut-être en a-t-il souffert plus qu'on ne pense, — sa réelle bonté lui avait acquis de nombreuses et très fidèles amitiés. Il est bon, et il est serviable ; bien mieux, il a ce qu'on pourrait appeler la modestie ou la pudeur de la bonté : il n'accepte aucun remerciement, il sait se dérober aux plus sincères effusions de reconnaissance. Et quand on se rappelle que nul, en cette fin de siècle, n'a célébré, avec plus d'éloquence, le prix de la sympathie et de la pitié, on peut se demander si ce qu'il a dit avec tant de raison de Bossuet, de son cher Bossuet, ne s'appliquerait pas à lui-même : à savoir que le caractère de l'homme est en contradiction flagrante avec le caractère de l'œuvre, et qu'autant l'une est hautaine, sévère, dogmatique, autant l'autre est conciliant, indulgent et bon.

*
* *

Je n'ai pas, en ces quelques pages, la prétention de donner de cette œuvre une idée exacte et complète : il y faudrait plus qu'un article, mais un

véritable volume[1] ; tant d'autres ont eu cet honneur, qui le méritaient beaucoup moins! Qu'il me suffise donc d'en indiquer brièvement les principaux caractères.

L'œuvre de M. Brunetière frappe tout d'abord par son étendue, par sa variété, par son unité. Quinze volumes ont déjà paru, et j'imagine que, si l'auteur voulait réunir tous ses articles, il lui serait assez facile de composer plusieurs autres livres des pages signées de lui qu'il a laissées dans la *Revue bleue* et la *Revue des Deux Mondes*. Si l'on joint à cela les cours que, depuis une huitaine d'années, il professe à l'École normale, ses conférences de l'Odéon ou de la Sorbonne, ses multiples occupations, anciennes ou actuelles, de secrétaire, critique ou directeur de la *Revue des Deux Mondes*, on se fera une assez juste idée de la prodigieuse activité intellectuelle qui est la sienne. Dès maintenant, on peut le mettre au rang des grands laborieux de notre siècle, des Michelet et des Quinet, des Sainte-Beuve, des Renan et des Taine. Comme eux d'ailleurs, il a une érudition si vaste, et pourtant si précise, qu'elle suffit à tout, embrasse toutes les questions, même les moins « littéraires » en apparence : il parle avec la même compétence de *la Recherche de la paternité*, de *la Philosophie de Schopenhauer et des conséquences du Pessimisme*, que de *la Question du latin* ou des *Romans de Mme de Staël*. Et comme eux enfin, plus même que certains d'entre eux, il a mis dans ses écrits l'unité d'une pensée qui ne le cède en rigueur à celle d'aucun philosophe. C'est ce qu'il me serait

1. J'ai, depuis, essayé d'esquisser cette étude dans mes *Maîtres de l'heure*.

facile de montrer, si je n'aimais mieux attirer l'attention sur deux ou trois points qui nous permettront de mieux voir en quoi l'œuvre de M. Brunetière est vraiment moderne, en quoi elle répond bien aux aspirations et aux besoins de l'heure présente.

J'ai dit que la philosophie de M. Brunetière reposait sur une conception foncièrement pessimiste de la nature, de l'homme et de la vie. A ce titre, il semble en désaccord avec les générations nouvelles, si, comme je le crois, celles-ci vont se détachant de plus en plus du pessimisme brutal et intolérant qui a été celui de leurs devanciers. Mais quoi ! on ne s'affranchit jamais absolument de l'esprit ou des préjugés de ses contemporains; et, d'autre part, nous avons déjà signalé la contradiction qui nous paraissait exister entre le pessimisme de M. Brunetière et son goût de l'action. Or, c'est par ce goût intense de l'action qu'il se rapproche d'une génération qui veut faire quelque chose, qui s'y prépare vaillamment, et qui tiendra ses promesses.

L'œuvre de M. Brunetière plaît encore à nos jeunes gens parce qu'elle est, au point de vue littéraire, d'une inspiration franchement et hautement naturaliste. Oui, M. Brunetière est un naturaliste : il l'est au même titre que M. Zola, quoiqu'il entende le naturalisme d'une manière bien différente de celle de son célèbre adversaire. Il veut que l'art imite la nature, s'en inspire sans servilité, la corrige au besoin, mais y revienne toujours comme au meilleur et au plus inimitable des modèles. Il n'a rien tant reproché au naturalisme contemporain que de compromettre et de dénaturer cette virile et saine conception de l'art qu'il loue sans réserve chez nos

classiques du XVII^e^ siècle. Et si, aujourd'hui, nous comprenons que la littérature, ayant une fonction et une portée sociales, doit renoncer aux fantaisies de l'imagination pure et se modeler sur le réel, qu'elle doit, en un mot, être naturaliste ou n'être pas, ce qui ne veut pas dire du tout qu'elle doive être grossière et qu'elle ne doive pas chercher à dépasser la nature, — c'est là, on le sait, toute la question de l'art idéaliste et de l'art symbolique, — à qui le devons-nous, sinon à M. Brunetière?

Mais, avec tout cela, son œuvre n'aurait pas exercé sur la jeunesse contemporaine une aussi profonde influence que celle que nous constatons tous les jours, si elle n'était pas comme animée d'un grand souffle moral. On l'a constaté bien souvent, et on ne saurait trop le redire : un très sérieux et très noble souci des questions morales, voilà ce qui caractérise à un degré éminent la génération nouvelle, et voilà pourquoi elle s'est si bien reconnue dans les livres de M. Brunetière. Celui-ci n'est pas chrétien, quoi qu'on ait tenté d'insinuer[1], et il ne le sera vraisemblablement jamais[2]. Ne nous en plaignons pas trop : s'il l'avait été, peut-être n'aurait-il pas rendu à la cause du christianisme tous les services involontaires qu'il lui a rendus en forçant tels incroyants à des aveux qu'ils n'auraient jamais faits à un théologien de profession. Ne le lui reprochons pas surtout, et n'oublions jamais qu'il est le plus sincère des hommes. Mais il est certain, d'autre part,

1. Dans un de ses feuilletons dramatiques, M. Jules Lemaître l'appelle « un chrétien intransigeant ».

2. Je rappelle que ceci était écrit en 1894. Je n'ai pas cru devoir dissimuler mon manque de perspicacité.

qu'il n'a pas vécu impunément dans l'intimité de ces grands chrétiens qu'on appelle Pascal et Bossuet, et pour lesquels il professe une si vive admiration. Ceux-ci lui ont enseigné à estimer à son prix la dignité infinie de l'âme humaine et lui ont révélé la nécessité de la loi morale. A ce contact, des préoccupations qui étaient restées étrangères à un Sainte-Beuve ou à un Taine, — au premier Taine, — qu'un Renan même a plus d'une fois méconnues, se sont éveillées dans son esprit, et il a su nous les rendre familières. Et puisque j'ai prononcé les noms de Renan et de Taine, si ces guides et ces initiateurs de la génération précédente ont un successeur parmi nous, je ne vois aujourd'hui personne qui mérite mieux ce titre, qui en ait mieux compris les devoirs et les lourdes responsabilités que M. Brunetière. Et s'il est bien, comme je le crois, le maître de la pensée contemporaine, avouons que nos jeunes gens auraient pu choisir plus mal.

II

IN MEMORIAM

Décembre 1906.

Un fière et haute pensée, une ardente et forte parole, une prodigieuse activité, une volonté indomptable viennent de s'éteindre. La mort vient de frapper, en pleine production et en pleine sève, celui qui, depuis tant d'années, était l'âme de la plus ancienne *Revue* française, le lutteur infatigable dont les discours, les conférences et les écrits ont si souvent remué, étonné ou subjugué les esprits de son temps.... Je sais peu de spectacles plus émouvants et plus tragiques que celui de ce lit funèbre où nous l'avons vu pour la dernière fois.... Il est là couché, courbé, vaincu, lui qui était toujours debout. De cette voix retentissante, de cette pensée toujours en mouvement, de cette curiosité insatiable, de tout cet effrayant labeur et de toute cette action, il ne reste rien, — rien qu'un pauvre corps exsangue, si maigre, si frêle, si complètement vidé de toute sa substance, qu'on ne saurait croire qu'il y a un jour à peine, la vie encore existait là. L'apaisement s'est fait enfin sur ce visage tourmenté et inquiet ; la séré-

nité de l'au-delà s'est répandue sur ces traits usés, avec un air d'étonnante jeunesse qui les transfigure. Et dans ces grêles mains froides qui se sont jointes pour une dernière prière, le crucifix symbolise éloquemment la dernière grande cause pour laquelle ce héros de la volonté a si vaillamment combattu....

Oui, un héros. Le mal qui le minait depuis si longtemps, loin d'arrêter ou de suspendre son besoin d'agir n'avait fait que l'exaspérer et que l'accroître. Quand l'heure vint où il ne put plus parler, il écrivit, avec un redoublement de verve et d'énergie. Jamais sa plume n'avait été aussi féconde, jamais sa pensée n'avait été aussi lucide, jamais son talent n'avait déployé autant de vigueur, de variété et d'éclat que durant ces dernières années. On saura un jour par quel miracle de volonté cet effort était obtenu, cette victoire était remportée pied à pied sur la sournoise et sombre visiteuse. Hier encore, il travaillait, il écrivait, il projetait, il luttait pour les idées qui lui étaient chères. Il est mort littéralement sur la brèche, en vaillant écrivain qui travaille jusqu'au bout à son œuvre, en bon soldat qu'une balle ennemie surprend les armes à la main.

Et maintenant il n'est plus. Il nous quitte au moment où nous avions le plus besoin de lui, à l'heure même où l'Église de France, et le pays peut-être, vont traverser une crise redoutable, et où, plus que jamais, leurs bons serviteurs ont le devoir de s'unir et de se grouper autour de ceux qui ont qualité pour parler et pour agir. Il était de ceux-là, et au tout premier rang. On voudra bien ne pas chercher, dans les courtes pages qui vont suivre, pauvres notes hâtivement improvisées au lendemain de cette

mort à la fois trop prévue et pourtant soudaine, un jugement véritable sur l'ensemble de l'œuvre de Ferdinand Brunetière, — il y faudrait tout un volume, — mais simplement quelques impressions et souvenirs, où du moins je voudrais essayer de faire passer un peu de la douloureuse émotion que m'a causée sa perte, et aussi de la respectueuse affection que j'avais vouée à ce maître incomparable et bon.

* * *

Il était né orateur. Voilà le trait sur lequel on ne saurait trop appuyer en parlant de lui. Il l'était jusque dans la conversation familière, où, à chaque instant, d'amples et fortes périodes, qu'on aurait pu écrire, lui venaient aux lèvres pour réfuter, convaincre, ou simplement instruire son interlocuteur. Il l'était aussi dans sa prose écrite. Toutes les objections que l'on a longtemps adressées, — ceux du moins qui ne savaient pas très bien leur langue, — au style de Brunetière tombent d'elles-mêmes, dès que l'on s'aperçoit que c'est un style essentiellement *parlé*. Il faut le parler pour le bien goûter, parfois même pour le bien comprendre. Oui, sans doute, à lire *des yeux* une page de lui, les phrases peuvent paraître bien longues, surchargées d'incidentes et de parenthèses, et parfois enchevêtrées ou obscures[1]. Lisez-la tout haut : tout se simplifie, s'éclaire, s'allège; les divers plans de la période s'étagent; les ombres se distribuent symétriquement;

1. Encore y aurait-il lieu de distinguer les diverses « époques » de son style.

le mouvement, un mouvement impérieux, rapide, pressant, se communique à la suite des développements et les entraîne vers un même but. La transformation est complète : c'est celle même, notons-le, qu'il faut faire subir à une *Provinciale* de Pascal ou à un *Sermon* de Bossuet pour les savourer pleinement. Et je ne doute point, pour ma part, que c'est dans cette affinité de nature mentale avec les grands maîtres de la prose classique qu'il faut chercher l'une des vraies raisons du culte que l'auteur des *Discours de combat* a toujours professé pour notre XVII^e^ siècle français.

Et c'était un merveilleux *orateur d'idées*, le plus puissant, le plus prenant, le plus complet, je crois, de la génération à laquelle il appartenait. Il avait d'abord une voix admirable, forte, grave, sans moelleux peut-être, mais vibrante comme une cloche de bronze dont elle rappelait les sonorités : il savait s'en servir et en jouer étonnamment. Et quand on entendait pour la première fois sortir de ce corps chétif ces vigoureux et passionnés accents, on était saisi, entraîné, conquis. Il joignait à ce don une abondance verbale telle que je n'en ai jamais connue, et qui, s'alliant à une surprenante précision et propriété de termes, lui permettait d'aborder en public et de rendre accessibles et intelligibles les sujets les plus difficiles et les plus abstraits. Avec cela, une richesse d'information, une fidélité de mémoire, une force de dialectique et un art de composition et de construction qui faisait de chacun de ses discours quelque chose d'aussi parfait en son genre qu'une tragédie de Racine ou qu'un opéra de Wagner : on ne saurait assez admirer la puissance d'*orchestration*,

— le mot a été employé récemment à propos de lui [1], et il en avait goûté la justesse, — dont Brunetière orateur et écrivain a donné de si remarquables exemples. Et enfin, pour souligner, utiliser et mettre en œuvre tous ces dons, il y avait l'action, — une action ardente, endiablée, frémissante, qui faisait passer son être tout entier dans chacune de ses paroles. Tous les muscles du visage étaient contractés, tendus vers le même but : la démonstration d'une idée. La bouche martelait chacune des phrases qu'elle prononçait. Le geste, tantôt autoritaire et sans réplique, tantôt provocant, comme s'il allait défier et transpercer des ennemis imaginaires, souvent familier, toujours expressif, mimait avec une force singulière tous les mouvements, et, pour ainsi dire, tous les moments successifs de la pensée. Il parlait littéralement avec tout son corps ; et il était malaisé, sur le moment, de ne pas subir le prestigieux ascendant de cette éloquence.

Aussi, quels triomphes oratoires cet homme a connus et remportés dans sa vie ! Il a tenu sous le charme impérieux de sa parole les auditoires les plus divers et les plus difficiles. Je me rappellerai toute ma vie sa conférence de Genève sur *l'Œuvre de Calvin*. La foule contenue dans cette immense salle était, pour une large part, peu sympathique, hostile même, inquiète et houleuse. A huit heures sonnant, un petit homme maigre, au teint verdâtre, d'un pas rapide et vif, s'avance vers l'estrade. Il dépose ses notes, braque son lorgnon, et commence : « Messieurs, si j'ai non seulement accepté, mais sou-

1. Par M. Édouard Rod, dans un article de la *Revue hebdomadaire* sur son *Balzac*.

haité.... » Dès ces premiers mots, le charme opère; l'auditoire est pris dans l'engrenage; la vivante machine va son train et ne lâchera plus sa proie qu'à la fin. A plusieurs reprises, ce public si froid, d'ordinaire, même quand il approuve, est obligé d'applaudir. Certes, la conférence imprimée, — un peu différente du texte parlé [1], — est très belle. Mais « c'est le monstre lui-même » qu'il eût fallu entendre. Avec quelle vigueur vibrante, avec quel accent contagieux d'émotion il disait, détaillait, reprenait, commentait les vers si touchants que Villon prête à sa vieille mère! Et quelle inoubliable soirée, féconde en polémiques, en utiles discussions, en aigres représailles!

Ferdinand Brunetière aimait trop ce mode d'action et d'apostolat. Il ne savait pas refuser, quelque loin qu'on l'appelât, un « discours de combat » à prononcer. Il est allé jusqu'en Amérique, — il voulait y retourner il y a deux ans, — porter, on sait avec quel succès, la bonne parole française. A ce jeu passionnant et dangereux, il s'est usé avant l'heure. Et comme s'il devait payer les rares jouissances qu'il avait goûtées, c'est par là qu'il fut frappé d'abord. Il se résigna, car il était chrétien, et chrétien stoïque, mais ce ne fut pas sans regret, ni sans douleur, ni

1. Ferdinand Brunetière, — ceci est bon à noter, — même quand il ne parlait pas sur de simples notes schématiques, comme celles dont on trouvera quelques échantillons dans la dernière série de *Discours de combat*, même quand il avait écrit son discours à l'avance, comme ce fut le cas à Genève, Ferdinand Brunetière ne récitait jamais par cœur. Il trouvait — ou retrouvait — sur-le-champ la forme qui lui convenait; et son procédé rappelait assez bien celui de Bossuet improvisant librement en chaire la forme de ses sermons sur un texte soigneusement préparé dans le silence du cabinet.

sans un sentiment secret de profonde humiliation. Sa voix lui était si chère, non pas pour elle-même, mais pour les éclatants services qu'elle pouvait rendre aux causes qu'il défendait! Du moins, avant d'être forcé de renoncer à la parole publique, put-il, à cet égard, donner toute sa mesure. Ses conférences sur l'*Encyclopédie*[1], — ces conférences dont ni le Collège de France, ni la Sorbonne ne voulurent, — ont été son chef-d'œuvre en ce genre. Il est telle de ces leçons, sur *la Formation de l'idée moderne de science* ou sur *les Idées de Montesquieu*, par exemple, qui est, en beauté constructive, en profondeur de pensée et en richesse de suggestion, égale ou supérieure à tout ce que Brunetière a produit de plus fort et de plus parfait. Et c'était un spectacle vraiment douloureux et déjà presque tragique que de voir cet homme, déjà atteint dans ses forces vitales, et qui le savait bien, s'obstiner et lutter encore, et, de sa pauvre voix de plus en plus voilée, essayer d'exprimer encore et de faire pénétrer dans les âmes les vérités dont il se croyait le dépositaire. « Le silence, avait-il dit en débutant, est la plus grande des persécutions. » Cette persécution ne lui fut pas épargnée.

*
* *

Au moins sa plume lui restait, sa féconde et vaillante plume, qui avait été sa première arme de combat. Sentant sa fin prochaine, il multipliait les

1. Ces conférences ont été publiées dans le volume intitulé *Études sur le XVIII^e^ siècle* (Hachette, 1911). Brunetière les avait rédigées sous forme de notes assez développées, pour qu'on les imprimât après sa mort.

articles et les livres sur les sujets les plus divers[1], comme s'il voulait une dernière fois faire le tour de sa pensée et répandre encore quelques-unes des idées qui lui tenaient au cœur. Il laisse trente volumes, et si l'on recueillait, sans parler de son énorme correspondance[2] et de ses *reliquiæ*, toutes les pages qu'il a dispersées un peu partout, il serait facile de tirer de là au moins cinq ou six volumes encore. Le moment n'est pas venu de mesurer et d'évaluer cette œuvre considérable, et il faut se contenter pour l'instant de rapides indications.

Or, ce qui me frappe surtout dans cette œuvre écrite, c'en est, contrairement à l'opinion courante, le caractère successif et évolutif. On s'imagine généralement Brunetière enfermé de très bonne heure, comme dans une forteresse inexpugnable, dans un système clos et un peu étroit, rigide, exclusif, et dont il aurait, toute sa vie durant, défendu les approches et consolidé les fondements. Le culte

1. Pendant ces deux dernières années d'agonie véritable, de lutte quotidienne et héroïque contre le mal, outre ses conférences sur *les Origines de l'Encyclopédie*, Brunetière a *écrit* deux volumes, un *Honoré de Balzac* (C. Lévy) et, en collaboration avec M. P. de Labriolle, un *Saint Vincent de Lérins* (Bloud), treize articles divers, dont quelques-uns retentissants, l'importante *Préface* de ses *Questions actuelles*, et deux chapitres de son *Histoire de la Littérature française classique*. Je ne parle pas d'autres menues besognes, et du labeur énorme qu'il fournissait à la direction de la *Revue*. — Il avait préparé aussi une 8e série d'*Études critiques* qui a paru depuis à la librairie Hachette, en même temps qu'une dernière série de *Discours de combat* à la librairie Perrin.

2. « D'Arcachon, m'écrivait-il un jour, où je suis censé me reposer, voici la douzième lettre que j'écris d'aujourd'hui. » Et une année, pendant deux mois de vacances, il calculait qu'il avait écrit 275 lettres.

de Bossuet, une admiration fanatique pour le XVII^e^ siècle, voilà, croit-on volontiers encore, les articles immuables de son *credo*, ceux auxquels il a rapporté, pendant trente ans, tous ses jugements sur les hommes et les choses du présent et du passé. Ceux qui l'ont, non pas seulement approché, mais simplement lu, savent que ce prétendu portrait n'est qu'une assez vulgaire caricature. La vérité est tout autre. Il ne faudrait pas ici être dupe de l'appareil logique extérieur qui, effectivement, est toujours le même, et qui ne laisse pas d'être parfois un peu artificiel, — Ferdinand Brunetière aimait décidément trop les divisions en trois parties, — et il ne faudrait pas non plus prendre trop au pied de la lettre la courte *Préface*, vite supprimée d'ailleurs, de la première édition des *Études critiques*. En réalité, cet immuable a beaucoup changé; ce systématique a beaucoup évolué, et, s'il s'est attaché d'une prise si forte à la doctrine évolutive, c'est en raison sans doute des « affinités électives » qu'il y sentait avec sa propre nature d'esprit. Et assurément il était, ou il paraissait plutôt dogmatique, car il avait le *ton* volontiers affirmatif et impérieux; mais son dogmatisme, on n'y a pas assez pris garde, était un *dogmatisme successif* : il affirmait successivement, avec une égale autorité, des opinions, sinon contradictoires, tout au moins assez souvent fort divergentes. Au fond, esprit essentiellement mobile, et même inquiet, toujours en mouvement et en quête, incapable de se reposer, de se fixer et de se figer dans une forme fixe de pensée et de style, correcteur infatigable des épreuves de ses articles et de ses livres, refaisant plus de *quinze* fois telle étude dont il n'était

point satisfait[1], et, quand il revenait aux mêmes sujets, les reprenant de fond en comble, et ne craignant nullement de se contredire, il renouvelait incessamment non seulement son bagage d'impressions et d'informations, mais encore ses points de vue ou de perspective, tenant scrupuleusement à jour en quelque sorte tout le champ de sa vision et de sa pensée. Il aimait à le dire, il voulait toujours tenir « toute l'étendue du clavier » sous ses doigts.

Pour y réussir, il a conservé jusqu'au dernier jour, et il a soigneusement entretenu une puissance de curiosité et une faculté de lecture vraiment prodigieuses. Je n'ai jamais vu, et je crois que l'on pourrait difficilement citer un aussi étonnant liseur. Tout lui était bon : médecine, théologie, sciences exactes, art militaire, jurisprudence, que sais-je encore? il s'intéressait à tout, il lisait tout, il retenait tout. La veille même de sa mort, il se faisait envoyer le dernier livre posthume de Gaston Paris, son *Esquisse historique de la littérature française au moyen âge*. Déjà malade, je l'ai vu, en un seule après-midi, lire, et de manière à s'en assimiler toute la substance, quatre volumes sur des sujets bien différents; il y en avait un sur Pascal, un autre sur des questions maritimes. Et il ne se contentait pas de lire : il relisait, et il annotait. Il s'était composé une admirable bibliothèque, — on va la vendre, hélas! Déjà un Américain s'offre pour l'acquérir. Ne se trouvera-t-il donc pas un bon Français pour la

1. La partie de son *Manuel de l'histoire de la Littérature française* qui est consacrée à une vue d'ensemble du XVIII^e^ siècle.

retenir chez nous? — Un grand nombre de volumes sont couverts de notes marginales de sa main, et j'en sais de fort curieuses. Il avait acquis ainsi, et de très bonne heure, une universalité et une ubiquité de connaissances qui rappelait, et je crois dépassait celle de Voltaire. Il étonnait souvent des spécialistes, — et des spécialistes très spécialisés, — par la richesse et la précision de son information. Et toute cette érudition qui, assurément, n'était pas et ne pouvait pas être toute de première main, — elle l'était sur tous les points essentiels, sur d'autres aussi, et elle savait très bien remonter aux sources, — cette érudition était classée, hiérarchisée, dominée, *repensée* pour tout dire. On sent, — et c'est ce qui en fait la haute valeur, — non seulement qu'elle nourrit, mais qu'elle déborde toutes les études si diverses auxquelles Brunetière s'est successivement appliqué. Combien d'autres champs il avait défrichés et ensemencés, que la mort ne lui a point permis, hélas! de mettre en valeur et d'exploiter!

Et comme l'on se trompe aussi quand on se représente l'auteur des *Discours de combat* hypnotisé littéralement par Bossuet, et passant trente années de sa vie à faire au grand évêque une loyale et d'ailleurs admirative concurrence! Certes, il aimait et il admirait Bossuet, mais son admiration pour lui était surtout d'ordre littéraire et *historique*. J'étonnerai sans doute beaucoup de gens, mais je ne crois pas me tromper en déclarant que l'influence de Bossuet, sur le fond et sur l'orientation de sa pensée, a été à peu près nulle; celle de Pascal a été, j'en suis presque sûr, singulièrement plus persistante et plus

profonde[1]. Joignons à Pascal, Darwin, Schopenhauer et Auguste Comte, *George Eliot*, et, à un tout autre point de vue, Eugène Fromentin; ce sont là les maîtres de la pensée de Brunetière, ceux qui ont le plus agi sur lui et auxquels il doit le plus. Tout le reste est secondaire. Par certains côtés, cet orateur, ce dialecticien, ce critique, cet apologiste, ce poète même, — voyez son étude sur Rabelais, — appartenait bien, j'y consens, au XVII^e^ siècle; par d'autres, et les plus nombreux, il était entièrement

1. Je me rencontre sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, — et nos deux études ayant été écrites en même temps, c'est bien là une « rencontre », dont tout l'honneur, bien entendu, est pour moi, — avec Eugène-Melchior de Vogüé, dans le très bel article qu'il a consacré à Ferdinand Brunetière (*Revue des Deux Mondes* du 1^er^ janvier 1907 : l'article a été depuis recueilli dans *les Routes*, Bloud, 1910) : « Ses préférences apparentes, déclarait l'éloquent écrivain, ses préférences apparentes étaient pour Bossuet; son culte profond allait à Pascal, conseiller naturel de tous ceux que torture le dilemme du célèbre pari. » — Il avait projeté, et même déjà esquissé une série de leçons sur Pascal qui auraient eu, à n'en pas douter, un grand retentissement.

Et il est si vrai que Pascal a eu plus d'action sur lui que Bossuet, qu'il lui arrive, si je puis dire, de *pascaliser* Bossuet, je veux dire de prêter au grand évêque des sentiments, une attitude, bref une « mentalité » qui est bien plutôt celle de Pascal. Qu'on relise par exemple cette phrase, d'ailleurs admirable, d'un article sur Voltaire : « Et le prêtre du XVII^e^ siècle a vu plus loin et plus juste que le pamphlétaire du XVIII^e^, car ayant traversé comme les autres *les angoisses du doute et sué, dans le secret de ses méditations, l'agonie du désespoir*, il a compris que, toutes choses qui tiennent de l'homme étant imparfaites, c'était trahir la cause elle-même de l'humanité que de dénoncer au sarcasme, au mépris, à l'exécration les maux dont on n'a pas le remède. » — Pascal « traversant les angoisses du doute et suant dans le secret de ses méditations, l'agonie du désespoir », c'est peut-être là un Pascal bien romantique; mais après tout, il est possible que Pascal ait été tel; je ne crois pas que ce portrait puisse s'appliquer à Bossuet.

et absolument de son temps, et jamais cet éloquent défenseur de la tradition n'a prétendu sacrifier ni le présent ni l'avenir au passé.

*
* *

Il y a un point essentiel de cette biographie intellectuelle et morale, — l'une des plus complexes, des plus passionnément intéressantes, des plus « représentatives » aussi du siècle qui vient de finir, on le verra bien quand on pourra l'écrire dans le dernier détail, — il y a un point de cette biographie qu'il faut dès maintenant essayer d'éclaircir. Je veux parler de l'évolution religieuse de Ferdinand Brunetière. Que de légendes se sont formées là-dessus! Que de méprises les mieux intentionnés ont parfois commises! Et combien la vérité est à la fois plus simple et plus émouvante que tous ces contes! — « On l'a pu croire agité d'autres soins, et, en effet, il l'a été. Mais si la question religieuse n'a pas toujours été la première ou la plus évidente de ses préoccupations, *elle en a été certainement la plus constante, et disons, si on le veut, par instants, la plus sourde, mais en revanche la plus angoissante.* » C'est en parlant du XIX^e^ siècle que Brunetière a prononcé ces fortes et mémorables paroles; je ne sais pourquoi je ne puis m'empêcher de les lui appliquer à lui-même. Il y avait en lui un fond d'inquiétude et de pessimisme âcre, violent, tragique même, et, comme l'a si bien dit M. Bourget dès le lendemain de sa mort, « une pensée à la Pascal » dont rien ne pouvait le distraire. Dès 1875, dans un article qu'il n'a pas recueilli en volume, il écrivait : « Ce qu'il y a de

certain, c'est que la poésie, comme la philosophie, *comme la religion*, *traversent en ce moment une crise* dont il serait présomptueux de vouloir prédire ce qu'il en sortira. » La question était posée publiquement, et depuis ce temps-là, sous une forme ou sous une autre, discrètement, historiquement le plus souvent, il ne devait cesser d'y revenir. Qu'on se rappelle ses articles sur Bossuet, sur Voltaire, sur Bayle, sur Vinet, sur la casuistique, sur Pascal surtout. « Mais pour les *Pensées*, écrivait-il en 1885, quelle qu'en soit la valeur comme apologie du christianisme, le problème qu'y agite l'âme passionnée de Pascal *n'a pas cessé d'être* celui *qu'il faut* que tout être qui pense aborde, discute et résolve *une fois au moins dans sa vie*. » Un peu plus tard, en 1890, il reprochait à M. Lavisse, à propos de sa *Vue générale de l'histoire de l'Europe*, de « n'avoir pas fait la place assez large à l'histoire religieuse ». Cette histoire, nous le savons aujourd'hui, il l'étudiait alors pour son propre compte. Mais il était encore sous l'influence d'Eugène Burnouf, dont l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme*, m'avouait-il un jour, devait retarder d'une quinzaine d'années son adhésion au christianisme. Et sous l'action combinée de Schopenhauer, de Darwin et de Comte, il croyait fermement alors, — un discours prononcé le 31 juillet 1894 est très significatif à cet égard, — il croyait qu'une morale strictement positiviste pouvait désormais se suffire à elle-même, et même ne remplacerait pas sans avantage les religions disparues ou périmées. Trois mois après, il partait pour l'Italie.

Simple voyage d'agrément et de curiosité, « quoi qu'on en ait pu dire », — ainsi s'exprime une note

inédite qui nous résume son entretien avec Léon XIII et qu'il faudra bien publier quelque jour[1], — mais voyage qui se termina par « une visite au Vatican ». L'impression produite par la vue et la parole de « ce grand vieillard » fut profonde : ce fut la « chiquenaude » initiale qui détermina l'ébranlement moral décisif, lequel avait été déjà préparé sans doute, comme il arrive toujours en pareil cas, par les mille menus faits de la vie intérieure et subconsciente. On sait le reste : le retentissant article, et les bruyantes polémiques, les articles, les discours et les livres qui ont suivi, et ces campagnes oratoires poursuivies un peu partout, et, parmi les autres travaux commencés, interrompus et repris, toute cette œuvre d'apologétique catholique, laquelle devait se couronner par une vaste construction synthétique à triple étage, qui eût tenté d'être pour notre temps ce que le grand livre inachevé de Pascal voulait être pour le XVII^e^ siècle. *Pendent opera interrupta*, selon le mot qu'ont gravé au frontispice des *Pensées* les solitaires de Port-Royal[2]. Et, comme pour son

1. On la trouvera dans nos *Maîtres de l'heure*, p. 98-99.

2. Je tiens de quelqu'un de très bien informé qu'un jour Brunetière esquissa devant lui, en une heure d'entretien, tout le plan de son *Apologie*, et qu'il fut, ce jour-là, merveilleux de verve dialectique, de vigueur persuasive et d'habileté constructive. Combien il est regrettable qu'on ne nous ait pas conservé par écrit le récit de cet entretien ou de tel autre que l'auteur des *Chemins de la croyance* a pu avoir sur le même sujet! Nous aurions là un document infiniment précieux sur l'histoire de sa pensée, quelque chose d'analogue à ce que sont aujourd'hui, pour nous, la *Préface* d'Étienne Périer, et le *Discours* de Filleau de la Chaise *sur les Pensées de Pascal* : on sait que ces deux morceaux nous résument et nous restituent un entretien, ou une « conférence » faite en 1657 ou 1658 par Pascal sur l'œuvre qu'il méditait.

illustre devancier, on discutera longtemps encore sur le sens et la valeur du monument projeté.

On a souvent reproché à cet œuvre et à son auteur d'avoir méconnu le caractère essentiel de la religion qu'ils voulaient défendre, et au lieu d'une « religion » véritable, d'avoir surtout constitué une « sociologie », ou même une « politique ». C'est oublier d'abord, ce me semble, que l'œuvre est inachevée, et que, de cette longue et sinueuse chevauchée « sur les chemins de la croyance », nous n'avons pu connaître que « la première étape ». D'autre part, n'est-ce pas aussi se méprendre sur les vrais caractères de l'évolution religieuse de Brunetière et sur ce que l'on pourrait appeler la psychologie de sa conversion? Il avait été toute sa vie anxieusement préoccupé de trouver une morale, et une *morale sociale*, je veux dire une morale qui ne fût pas seulement valable pour l'homme individuel, mais qui réglât les rapports des hommes, et de *tous* les hommes, entre eux. Cette morale, longtemps il avait cru que la science et la philosophie, en laïcisant les résultats des religions positives, lui fournissaient le moyen de la constituer. Un jour vint où cette construction lui parut bien fragile, et bien ruineux les fondements sur lesquels elle reposait. En même temps, il eut la claire intuition que la morale qu'il rêvait, le catholicisme, et le catholicisme seul, l'avait pratiquement réalisée. Ce jour-là, il dut bien sentir qu'il était ou qu'il redevenait virtuellement catholique, que le catholicisme était bien d'ores et déjà le terme préfix de l'évolution qui commençait, ou plutôt qui se poursuivait en lui. Seulement, le catholicisme intégral n'est pas seule-

ment une morale : c'est un dogme; c'est une vie; il n'admet pas seulement le consentement tout extérieur de l'intelligence : il exige l'adhésion de l'âme tout entière; il est une croyance; il est une foi. Et c'est à la conquête progressive de cette foi intérieure qu'à partir de 1895 cette âme à la fois méthodique et ardente marcha résolument. On le vit alors entamer pour ainsi dire un siège en règle autour de l'idée et de la croyance chrétiennes; on le vit les investir par une série de travaux d'approche, ruinant au fur et à mesure les objections qui se dressaient devant lui et qui l'arrêtaient encore, et peu à peu, lentement, mais sûrement, arrivant jusqu'au centre de la place. Qu'on ne s'étonne donc point qu'il ait tant insisté sur les raisons morales et sociales de croire : c'étaient celles qui l'avaient frappé d'abord. Qu'on ne s'étonne pas non plus qu'il ait surtout développé des raisons en quelque sorte impersonnelles et encore un peu extérieures : c'était la marche propre de son esprit d'aller du dehors au dedans, et d'ailleurs il estimait que c'étaient celles qui avaient prise sur le plus grand nombre d'esprits, — mais « *j'en ai d'autres*, disait-il dans une page trop peu remarquée, *j'en ai de plus intimes et de plus personnelles!* » — Et qu'on ne s'étonne pas enfin qu'il ait particulièrement appuyé sur ce que les théologiens appellent les motifs externes de crédibilité : il n'a pas eu le temps de s'appesantir sur les autres. Mais si l'adhésion finale ne s'est pas faite sans lutte ni sans trouble, — particulièrement à propos des livres de M. Loisy, — elle s'est faite pourtant, loyalement et profondément, et il a eu peut-être d'autant plus de mérite à la faire et à la

maintenir que, s'il a trouvé, il l'avouait parfois, dans le catholicisme, de grandes satisfactions d'esprit et « l'apaisement de son inquiétude » intellectuelle, les profondes satisfactions du cœur lui ont toujours été refusées, — et c'est à celles-là qu'il eût tenu le plus.

*
* *

Car, comme on se trompe encore quand, sur la foi de son style et de son armature logique, on s'imagine un Brunetière tout bardé de fer, — et de syllogismes, — pure et dure intelligence entièrement fermée aux raisons du cœur que la raison ne connaît pas! J'ai ici quelques scrupules à parler de l'homme après ce qui en a été dit par ses amis de la première heure, MM. Faguet, Bourget, d'Haussonville et de Vogüé. Et pourtant, ces notes, dont je sais toute l'insuffisance, seraient trop incomplètes si, à mon tour, en terminant, avec une discrétion qui sera un dernier hommage à cette mémoire, — car personne n'a eu plus que lui la pudeur de sa bonté, — je ne disais pas quelques mots de « l'ami incomparable », de l'homme « du sanctuaire familial », « tendre, infiniment tendre », dont la mort a fait couler tant de larmes et provoqué de si déchirantes émotions.

C'était une idée qui lui était chère, et peut-être parce qu'il s'en faisait l'application à lui-même, « qu'un grand écrivain n'est pas toujours l'homme de son style ». Il le rappelait encore dans un article, l'un des derniers, et des plus forts et des plus pleins qu'il ait écrits, sur Bossuet. « On ne saurait nier,

écrivait-il, que Bossuet ait le style impérieux et autoritaire;... et à cet égard la convenance est parfaite entre le style et la pensée de Bossuet. Mais s'il s'agit de son caractère, c'est autre chose! et ici tous les témoignages concordent à nous montrer dans cet écrivain, *dont il semble que l'accent ne souffre point de contradiction, le plus doux, le plus sociable, — et parfois le plus hésitant des hommes.* » Je crois bien que, sans le vouloir, il s'est peint ici lui-même. — Il avait une sensibilité très vive, et même violente, qui, d'ordinaire contenue par une puissante volonté, et d'ailleurs alliée, si je ne me trompe, à une certaine timidité, éclatait parfois en de brusques réparties, en d'amères et âcres boutades. Très nerveux, un peu irritable, d'humeur volontiers contredisante, il bousculait avec rudesse les vanités gonflées et les légèretés mondaines. Mais les timides et les modestes trouvaient en lui une simplicité, et une bonne grâce, et une cordialité d'accueil qui les surprenaient et les ravissaient tout ensemble. Extrêmement réservé avec les indifférents, quand il voyait qu'il avait affaire à quelqu'un de sûr, il se détendait aussitôt, et il se montrait tel qu'il était au fond, simple, infiniment serviable et bon. Le nombre de services que cet homme a rendus dans sa vie, — on le verra bien si on publie un jour, ce que j'espère, sa correspondance, — est incalculable. Son amitié, qu'il donnait assez vite, — trop vite même quelquefois, car il connut l'ingratitude, et il eut à se reprendre, — son amitié avait quelque chose d'exquis et de rare. Il aimait mieux multiplier les bons offices que les protestations, mais de loin en loin, un de ces mots brefs qui en

disent long sur le fond d'une âme lui échappait, et l'on sentait alors toute la profondeur et toute la chaleur de son affection. « Croyez-moi, *du fond du cœur*, votre bien affectueusement dévoué », était une formule par laquelle il terminait volontiers ses lettres à ses bons amis. Mais c'est surtout quand on était dans la peine que son amitié se faisait alors délicate et discrètement prévenante. Quel est celui de ses amis qui, au moment d'un deuil intime ou d'un grand chagrin, n'a reçu de lui de ces lettres émues, affligées, tendrement douloureuses, où la sympathie et la pitié se fondaient et s'achevaient en un sentiment de réconfort moral? Et sa charité ne se bornait pas à de simples paroles. Six mois avant sa mort, exténué déjà, promptement essoufflé, marchant à peine, je l'ai vu gravir à plusieurs reprises, — avec quelle fatigue! — les trois rudes étages d'une clinique pour aller y voir un ami malade. Que d'autres traits analogues on pourrait citer! Ce pessimiste de réflexion et d'expérience était profondément bon.

Et il était généreux. Il savait rendre justice à ses adversaires les moins indulgents; au besoin, il les défendait contre ses amis mêmes; il n'avait à leur égard ni rancune, ni haine; il n'usait pas contre eux de toutes les armes, même légitimes, qu'il avait entre les mains. A quelqu'un, par exemple, qui l'avait attaqué publiquement, il rendait un service qui n'avait pas été demandé, et qui devait rester ignoré. — Riche et haute nature dont le public n'a connu que les moindres dons, c'est un grand homme de Lettres et, pour dire le seul mot qui convienne, c'est une conscience qui s'en va....

Adieu, mon maître et ami. Vous avez noblement usé, et, comme vous aimiez à le dire, vous avez bien trompé la vie. Vous laissez une œuvre, hélas! inachevée, mais combien plus imposante et plus vivante que celle de tant d'autres qui ont pu achever la leur! Vous laissez, ce qui vaut mieux encore, un haut et durable exemple, et de chaudes affections qui vous demeureront obstinément fidèles. Nous garderons pieusement le souvenir de votre énergie morale, de votre désintéressement, de votre bonté. Travailleur fatigué après une journée si activement et, sur la fin, si douloureusement remplie, vous avez bien gagné le repos que vous venez de trouver au sein de cette Vérité éternelle que vous avez si passionnément cherchée, si loyalement servie, — et pour laquelle vous avez su souffrir.

III

PUBLICATIONS POSTHUMES DE FERDINAND BRUNETIÈRE [1]

1er août 1907.

Ferdinand Brunetière avait entrepris, dans les dernières années de sa vie, trois œuvres considérables qu'il laisse, hélas! inachevées : une grande *Histoire de la littérature française classique*, qui s'annonçait comme devant égaler, je ne dis pas celle de Nisard, mais la *Littérature anglaise* elle-même de Taine; une étude sur l'*Encyclopédie*, qui aurait probablement été comme le pendant du *Port-Royal* de Sainte-Beuve; et enfin une *Apologie du christianisme*, où l'on eût sans doute retrouvé quelque chose du grand dessein et de l'inspiration de Pascal. Tout le reste de son œuvre, discours, conférences ou articles, tout se rapportait, plus ou moins directement, à ce triple objet, en était comme la première ébauche, ou la préparation lointaine.

Les trois volumes dont nous venons de transcrire

1. *Questions actuelles*, 1 vol. in-16, Perrin; — *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, 8e série, 1 vol. in-16, Hachette; — *Discours de combat*, dernière série, 1 vol. in-16, Perrin.

les titres contiennent un certain nombre de ces travaux d'approche, et à eux trois, ils donnent une idée assez exacte et assez complète de la prodigieuse activité qu'a déployée Ferdinand Brunetière dans cette période de son existence. Les deux premiers ont été préparés presque entièrement par lui, et il avait même commencé à corriger les épreuves du second : la mort les lui a fait tomber des mains. Le troisième a été composé selon son vœu, plusieurs fois exprimé, de « prendre congé du public » par une dernière série de *Discours de combat*. Il semble qu'en préparant la publication presque simultanée de ces trois recueils, le maître si prématurément disparu ait voulu nous laisser comme une dernière image du philosophe religieux et du moraliste, de l'orateur et de l'apologiste, du critique et de l'historien littéraire qu'il a été, — et voulu être.

Le volume des *Questions actuelles* s'ouvre, comme il était naturel, par le fameux article, par l'article historique *Après une visite au Vatican*. Quand, il y a douze ans de cela, l'article parut dans la *Revue des Deux Mondes*, on sait tout le bruit qu'il excita, toutes les clameurs qu'il provoqua, tous les flots d'encre, — et de mauvaise encre, — qu'il fit couler. On y vit toute sorte de choses qui n'y étaient pas, et certaines autres choses qui y étaient exprimées en propres termes, on se garda bien de les voir. On s'empressa de « débaptiser » l'article, et de lui donner pour titre la retentissante formule, — « la Banqueroute de la Science », — que l'auteur n'avait rappelée, — elle n'était pas de lui, — que pour la

repousser formellement aussitôt[1]. C'était se méprendre entièrement sur la pensée de Ferdinand Brunetière. A relire froidement aujourd'hui ces pages, loin du bruit des polémiques qu'elles ont jadis soulevées, on ne peut s'empêcher de donner pleinement raison à l'écrivain, quand on le voit, dans la *Préface* de ses *Questions actuelles*, définir encore une fois sa thèse et la développer en ces termes :

La science et la religion ne répondant pas au même objet, — et je laisse ici de côté la question de leur origine, — ni ne tendant au même but, ne sauraient avoir entre elles de « commune mesure »; il n'y a lieu ni de les « opposer », ni de les « réconcilier »; et j'irai plus loin : je dirai qu'il faut craindre que toute intention de les « comparer » ou de les « confronter » ne les dénature.

Cela ne veut pas du tout dire, comme on a feint de le croire, pour les besoins d'une polémique facile, et comme je vois que quelques journalistes le croient encore, que la science « ait fait banqueroute »; qu'on en méconnaisse la grandeur ni les progrès; et que le chrétien doive être en défiance d'elle et de ses enseignements. *La science est souveraine en son domaine, comme la religion dans le sien.* Mais cela veut dire : que l'étendue de ce domaine, si vaste qu'il soit, ou qu'on le suppose dans l'avenir, n'égale pas, n'égalera jamais la totalité de la connaissance humaine. Cela veut dire : qu'il y a des problèmes dont l'examen n'appartient pas à la science, et qu'elle serait impuissante, je ne dis pas à résoudre, mais à poser comme ils doivent être posés. Cela veut dire : qu'interrogé sur la divinité du

1. Quelques mois après la publication dans la *Revue*, l'article reparut en brochure avec une *Préface*, de nombreuses notes et des appendices à la librairie Firmin-Didot, sous le titre *la Science et la Religion, Réponse à quelques objections*. Cette brochure était depuis longtemps épuisée. La *Préface*, les notes et les appendices n'ont pas été reproduits, — je suis tenté de dire, malheureusement, — dans le volume des *Questions actuelles*.

Christ et sur le mystère de l'Incarnation, le chrétien ne trouvera pas la réponse dans un *Traité d'embryologie*. Cela veut dire : que les opinions du chimiste le plus éminent, ou même du philologue le plus distingué, n'étant pas des arguments en faveur de la vérité de la religion, n'en sont donc pas non plus contre elle. Les découvertes d'un Berthelot ne prouvent pas plus pour la libre pensée que celles d'un Pasteur ne prouvent pour la religion. Et cela veut dire enfin, ou encore : que, depuis tantôt cent cinquante ans, si la libre pensée s'est flattée de cette espérance, que la science deviendrait elle-même une « religion », et l'unique religion, elle n'y a pas encore tout à fait renoncé, mais il devient de jour en jour plus évident qu'elle y renoncera [1].

En fait, Ferdinand Brunetière n'a jamais dit ou écrit autre chose. L'idée maîtresse de l'article *Après une visite au Vatican*, c'est tout simplement celle de Pascal sur les différents « ordres » de réalités et de connaissances. La science est « d'un autre ordre » que la religion, voilà tout ce qu'il a voulu dire ; et l'on notera que, par des voies différentes, c'est à une conclusion de ce genre qu'aboutissent aujourd'hui nombre de philosophes ou de savants de profession, MM. Poincaré et Duhem, Lachelier et Boutroux, Grasset et Le Roy, Bergson ou Wilbois. « Il est universellement admis de nos jours, — lisons-nous dans

1. Si l'on veut compléter la pensée de Ferdinand Brunetière sur ce point, on fera bien de se reporter dans la dernière série des *Discours de combat*, à la conférence de Bruxelles sur *l'Évolution du concept de science*, qui n'a pu être rédigée, mais dont on nous donne les très curieuses notes schématiques. Science, art, littérature, philosophie, religion, c'étaient là, à ses yeux, tout autant de parties dont se compose la civilisation générale ; et aucune n'a le droit d'anéantir, de confisquer ou de se subordonner les autres.

une curieuse note inédite qu'a laissée l'auteur des *Discours de combat*, — que la science n'atteint ni ne saurait atteindre le « fond » de quoi que ce soit, ce qui d'ailleurs ne veut pas dire que ce « fond » nous soit jamais inaccessible, mais seulement que les moyens, par lesquels on l'atteint ne sont pas de ceux qui contribuent aux progrès de la chimie ou de l'histoire naturelle ; — et c'était tout ce que j'avais dit. Si je n'ai pas la prétention, pour ma part, d'avoir aidé à ce « changement de front », je puis du moins me flatter de n'y avoir pas nui, et, en tout cas, d'avoir préparé cette atmosphère intellectuelle sans la complicité de laquelle il n'y a pas de modification de la « mentalité ». — Je ne crois pas qu'on puisse sérieusement lui refuser le droit de se rendre ce témoignage à lui-même.

Quoi qu'il en soit, ce retentissant article a marqué une époque décisive dans l'histoire de la pensée de Ferdinand Brunetière. Ce fut, à proprement parler, pour lui la « première étape » « sur les chemins de la croyance ». Il fut dès lors amené, par la force même des choses, — et par les objections qu'on lui adressa, — à étudier d'un point de vue nouveau les « questions actuelles » qui se posaient tout autour de lui, et à en proposer de nouvelles solutions. Questions sociales et même politiques, questions morales ou pédagogiques, questions religieuses enfin, à mesure que les livres ou les événements contemporains lui fournissaient l'occasion de « s'en expliquer », comme il aimait à dire, il les abordait avec cette rudesse de franchise, avec cette force de pensée, cette rigueur de méthode et cette fougue de dialectique qui lui composaient, parmi les écrivains de ce temps, une

physionomie si originale et si vivante. Les principales de ces « études de combat », — je ne trouve pas d'autre mot pour les désigner, — se trouvent recueillies dans le volume des *Questions actuelles*[1]. Elles gravitent toutes en quelque sorte, de l'aveu même de l'auteur, autour de trois idées essentielles. Nous avons indiqué la première : l' « ordre » de la science doit être séparé de l' « ordre » de la religion. La seconde est bien connue de tous les lecteurs de Ferdinand Brunetière : la religion n'est pas une affaire individuelle, mais une affaire collective. Peut-être y a-t-il lieu d'insister sur la troisième : « il y a comme une convenance interne entre le catholicisme et la démocratie », à cause de l'expression fort intéressante qu'il en a finalement donnée.

L'un des caractères essentiels, — écrivait-il à ce sujet, — l'un des caractères essentiels de la démocratie, c'est de tendre en tout à l'abolition du privilège héréditaire, dont le maintien et l'extension sont la grande affaire d'une aristocratie. Les démocraties ne sont ennemies ni de la fortune, quoi qu'on en ait pu dire, ni des distinctions personnelles ou individuelles, ni par conséquent d'une certaine « inégalité », d'une hiérarchie et d'une discipline, dont elles reconnaissent la vertu sociale, mais elles ne veulent pas que rien de tout cela s' « hérite », — et précisément c'est en quoi l'on pourrait dire que le catholicisme est une démocratie. Tout est « traditionnel » dans l'organisation de l'Église catholique; mais rien n'y est « héréditaire ».

1. Voici au surplus les titres des études que renferme ce livre : *Après une visite au Vatican; — Éducation et Instruction; — la Moralité de la doctrine évolutive; — le Catholicisme aux États-Unis; — Voulons-nous une Église nationale? — la Fâcheuse équivoque; — le Mensonge du Pacifisme; — les Bases de la croyance; — Pour les humanités classiques.*

Tout pouvoir y descend de « haut en bas », mais ce ne sont pas toujours les mêmes qui sont en haut, ni les mêmes qui sont en bas....

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que, dans ce passage, Ferdinand Brunetière nous laisse très nettement voir ce qu'il aime dans le catholicisme et les raisons, à la fois très personnelles et très générales, de son adhésion au dogme. Si on rapproche cette déclaration, — et lui-même nous y invite, — du discours de Lille sur *les Raisons actuelles de croire*, on se rend compte que c'est justement cette « convenance interne » dont il parle qui l'a tout d'abord attiré, puis finalement rangé du côté du catholicisme. Resté très profondément « démocrate », très attaché même à quelques-uns des « principes de 1789 », il n'aurait pu s'accommoder d'une doctrine qui fût en contradiction avec des aspirations qu'il estimait au total légitimes et fécondes ; et tout porte à croire que Léon XIII n'aurait pas exercé sur lui l'espèce de séduction personnelle qu'il a réellement exercée, s'il n'avait pas été le Pape de l'Encyclique *Rerum novarum*. Ceux qui ont voulu faire à tout prix de Ferdinand Brunetière ce qu'ils appelaient un « réactionnaire », et l'un des derniers « prophètes du passé », se sont mépris singulièrement sur son compte.

*
* *

Une qualité qu'on ne lui refusait guère, surtout quand on l'avait entendu, c'était le don oratoire. Le titre qu'il avait adopté pour désigner ces campagnes de conférences où, pendant dix ans, il a dépensé

tant d'activité militante, — *Discours de Combat*, — est plus et mieux qu'un titre : c'est une définition. Ferdinand Brunetière a été avant tout un « orateur de combat » ; il l'était jusque dans ses livres ; ce fut là sa « faculté maîtresse », sa passion dominante. Il n'était jamais plus lui-même, il n'était jamais plus maître de ses moyens, il ne donnait jamais mieux sa mesure, toute sa mesure, que lorsque, ayant en face de lui un nombreux auditoire, il s'efforçait, de la voix, du geste, de toute l'ardeur impérieuse de sa parole et de sa pensée, de conquérir cet auditoire, et de lui faire partager ses convictions. Il aimait ces luttes corps à corps avec le public, dont il recueillait sur-le-champ, dont il touchait pour ainsi dire du doigt les résultats ; il les aimait trop, puisqu'il s'y est usé avant l'heure et qu'elles ont sans doute hâté sa fin.

Ce qu'il a été comme orateur, Eugène-Melchior de Vogüé l'a dit, au lendemain de sa mort, — avec quelle justesse admirative d'expression, les lecteurs s'en souviennent, — et il y aurait quelque impertinence à le redire beaucoup plus mal. Ceux qui ont connu et aimé le prestigieux ascendant de cette éloquence seront heureux d'en retrouver quelques vestiges dans cette dernière série de *Discours de combat*. On y a recueilli les dernières conférences que Ferdinand Brunetière ait prononcées, ou du moins rédigées[1]. Elles sont toutes

1. Il faut mettre à part la conférence sur *le Génie breton*, qui est d'une date plus ancienne (1895). Cette conférence, qui remet au point certaines affirmations un peu aventureuses auxquelles l'historien de la littérature française s'était, çà et là, laissé entraîner, en réagissant trop vigoureusement contre la théorie des races, cette conférence serait très précieuse pour qui vou-

remarquables, et, comme toujours, extrêmement suggestives. Deux ou trois sont de tout premier ordre : celle de Besançon sur *l'Action sociale du christianisme*; celle de Paris sur *la Renaissance du Paganisme dans la morale contemporaine*; surtout peut-être celle d'Amsterdam sur *les Difficultés de croire*. Cette dernière, indépendamment de sa valeur propre, — je ne sais si, pour la puissance et la beauté de la construction, le hardi logicien a jamais fait mieux, — présente ce particulier intérêt d'être comme l'esquisse du volume où, sous le même titre, il se proposait d'étudier « la seconde étape » de l'âme religieuse à la recherche de son point fixe. Il sera difficile, en la lisant, de ne pas songer à une autre « conférence » célèbre, celle où Pascal, durant deux ou trois heures, exposa à ses amis émerveillés tout le « dessein » de l'*Apologie* qu'il méditait. Et pour toutes ces raisons, il ne sera pas superflu de s'arrêter quelques instants sur ce discours d'Amsterdam.

Messieurs, j'aurai le courage de le dire, — déclarait l'orateur en terminant, — ce n'est pas une objection qu'il s'agit aujourd'hui de réfuter, ni même dix, c'est une « mentalité » qu'il s'agit de refaire. A quelles conditions et de quelle manière y réussirons-nous? Évidemment ce ne sera pas en divisant les problèmes, en les isolant les uns des autres, et, sous prétexte de rigueur scientifique, en les

drait définir la « poésie » de Ferdinand Brunetière : « Lorsque au printemps, — y disait-il de la terre bretonne, — dans la saison où nous sommes, la lande s'y étoile de la pâle améthyste des bruyères et de l'or des ajoncs épineux, j'en faisais récemment encore l'expérience, il n'y a guère de paysage dont le charme ait quelque chose de plus doux, de plus enveloppant, et, comme on dit, de plus prenant sous son voile de mélancolie légère... ».

traitant dans une indépendance entière des rapports qu'ils soutiennent entre eux; mais au contraire, et sans doute, en les rassemblant sous un même point de vue. Vous connaissez le mot de Pascal : « Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches. » C'est ce que je pense, messieurs, des « difficultés de croire ». Lesquelles sont « les branches », et laquelle est le « tronc » ? C'est ce qu'on ne reconnaîtra qu'en les considérant ensemble et d'ensemble! Je voudrais, messieurs, que cette conférence pût vous y aider, et m'y aidât aussi moi-même, en nous servant à vous et à moi, comme d'un programme, dont nous ne nous lasserions plus de remplir les lacunes, d'éclaircir les obscurités, de fortifier les points faibles et de développer les indications.

« J'ai plaidé bien des fois, depuis trente ans, ajoutait-il en note, la cause de cette méthode « synthétique » dont on pourrait dire qu'elle fut celle de Pascal, — on le voit, c'est lui-même qui provoque au rapprochement, — et qu'assurément peu de gens manieront comme lui, mais qui n'en demeure pas moins la bonne. » Et, conformément à ce dessein, il distinguait trois sortes de « difficultés de croire ». « Il y en a d'*historiques*, disait-il, il y en a de *critiques*, il y en a de *philosophiques*. » Les premières sont celles qui se tirent de la science des religions comparées; les secondes, des résultats de l'exégèse; les troisièmes, de l'opposition de la foi et de la science sur la question du surnaturel. Et après les avoir exposées dans toute leur force et dans toute leur gravité, — car il n'était pas de ceux qui fuient le combat, et il estimait qu' « il est toujours laid et inélégant d'avoir peur », — il les reprenait une à une, les discutait, montrait avec infiniment d'ingéniosité,

d'une part, qu'elles étaient beaucoup moins décisives qu'elles ne le paraissaient, il y a seulement un demi-siècle, et, d'autre part, qu'elles rentraient toutes les unes dans les autres, et que, de proche en proche, elles se ramenaient toutes à l'affirmation ou à la négation du surnaturel.

Parmi ces « difficultés de croire », on serait sans doute curieux de savoir quelles sont celles qui ont arrêté le plus longtemps l'orateur des *Discours de combat*. Il ne l'a pas dit en termes formels, car il n'aimait pas à faire l'étalage de ses sentiments intimes, mais il semble qu'on puisse assez aisément le deviner. D'abord, comment aurait-il pu, sur des questions qui l'avaient pris tout entier, ne pas, sinon se confesser, du moins se trahir? Quelque épris d'impersonnalité qu'il fût, c'est ce dont il se rendait très nettement compte. « Vous savez, disait-il un jour à ses auditeurs de Besançon, vous savez avec quelle sincérité, depuis plusieurs années, je vous apporte ici ce que je me permettrai d'appeler *le résultat de mes expériences religieuses*. Je sais avec quelle indulgence vous voulez bien accueillir *ce qui n'en est que l'expression à peine généralisée*. C'est qu'aussi bien nous savons, vous et moi, qu'en matière de religion, il ne saurait jamais y avoir d'expérience personnelle qui ne soit de nature à tourner au profit commun. » Or, à lire de près la conférence sur *les Difficultés de croire*, on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'accent très personnel des pages où il étudie la question des rapports du bouddhisme et du christianisme.

Nous trouverions-nous, — se demande-t-il à ce propos, — nous trouverions-nous en présence d'une loi de dévelop-

pement de la pensée religieuse dont le bouddhisme et le christianisme ne seraient, à des époques et dans des milieux différents, que des « cas particuliers », comparables et parallèles?... C'est, messieurs, la question que je ne crois pas qu'aucun de ceux qui ont étudié le bouddhisme d'un peu près ait pu s'empêcher de se poser, et *j'en connais qui ne l'ont pas résolue. Oserai-je dire que, pour ma part, à la poser ainsi, je n'en sache guère de plus inquiétante?* Car si le christianisme n'est pas « unique, » il retombe sous la loi naturelle du développement de l'esprit humain, ce qui équivaut à dire qu'il n'est plus le christianisme. Et, dans ces conditions, comme du bouddhisme lui-même, il n'en reste qu'une discipline dont la libre pensée moderne n'aurait plus qu'à dégager, du milieu des dogmes qui l'obscurcissent, la signification morale et civilisatrice.

Nous avons des raisons de penser que ces lignes, — dont on pourrait rapprocher d'autres aveux, — expriment l'état d'esprit qui a été longtemps celui de Ferdinand Brunetière, et que cette façon de concevoir les rapports des deux religions a été, durant de longues années, pour lui, la plus grande « difficulté de croire » à la vérité, à la « transcendance » du christianisme.

Une autre idée reparait fréquemment dans ce recueil de discours, et lui donne même une allure moins combative, plus pacifique et plus conciliatrice qu'à l'ordinaire : c'est celle de l'union des Églises chrétiennes. Parlant à Rome en 1900 de *la Modernité de Bossuet*, Ferdinand Brunetière regrettait que personne ne se fût encore placé à ce point de vue central pour étudier l'histoire de la pensée du grand évêque, et, tout en se récusant, il esquissait cette histoire. Et il ajoutait : « Seul ou presque seul en son temps, Bossuet a senti la nécessité de s'unir.

Qui niera que cette nécessité soit aujourd'hui universellement sentie?... On a compris que ce qui fait en tout genre la valeur de l'individu, c'est le coefficient social.... Comprendra-t-on aussi, sentira-t-on le prix de l'autorité?... Mais le jour où nous l'aurons compris, à qui nous adresserons-nous? Quelle Église trouverons-nous dont l'immutabilité nous garantisse les conditions hors desquelles il n'y a pas de société spirituelle possible, ni peut-être de société matérielle? Messeigneurs, il n'y en a qu'une, et ce jour-là, qui verra le retour des Églises au centre de l'unité catholique, ce jour, s'il doit luire jamais sur l'humanité, sera le jour aussi du triomphe de Bossuet. » Il revenait encore sur cette idée dans sa conférence de Besançon sur *l'Action sociale du christianisme*. Il y montrait que, pour combattre l'irréligion révolutionnaire, aucun terrain n'était plus favorable que le terrain social, et, pour prouver sa thèse, il s'imposait l'obligation de « ne produire que des témoignages protestants ». « C'est que, déclarait-il, sur le terrain social, qui est aujourd'hui le nôtre, le temps approche, ou du moins je l'espère, où il n'y aura plus ni catholiques, ni protestants, mais seulement des chrétiens. » Et la même idée était reprise et développée pour elle-même dans une conférence de Porrentruy, que l'orateur n'a pas eu le temps de rédiger, nous dit-on, mais dont on nous donne une rapide analyse, et dont le titre dit assez le sujet : *la Réunion des Églises par le christianisme social*. Évidemment, en fidèle disciple qu'il était de Bossuet, — et de Léon XIII, — cette noble idée de la « réunion » s'imposait de plus en plus à la pensée de Ferdinand Brunetière dans les dernières années de sa

vie; et tous ceux qui, au sein des diverses confessions, se passionnent pour cette idée et s'efforcent d'en hâter la réalisation, ont désormais le droit de l'enrôler dans leurs rangs.

*
* *

Toutes ces préoccupations, et d'autres encore, ne le détournaient pas, comme on aurait pu craindre, de la critique littéraire. On en a la preuve, singulièrement éloquente, dans ce dernier volume d'*Études critiques* qu'il corrigeait au moment de mourir.... Si l'on met à part un article, daté de 1904, sur *Bourdaloue*, et un autre, daté de 1905, sur les *Transformations de la Langue française au XVIII^e^ siècle*, tous les autres morceaux qui composent ce recueil sont de la dernière année de sa vie, — et il n'a pas tout recueilli. Cette simple constatation de fait est la meilleure réponse que l'on puisse faire à ceux qui ont prétendu, ou insinué, que la critique avait été pour Ferdinand Brunetière une occupation en quelque sorte provisoire et occasionnelle, et à laquelle il s'est dérobé dès qu'il l'a pu. La vérité est qu'il était né critique, comme il était né orateur; et si parfois il a un peu négligé la critique, pour des besognes qu'il jugeait plus urgentes, il ne l'a d'abord jamais abandonnée complètement; et ensuite, il y revenait toujours, dès qu'il le pouvait, avec un nouveau plaisir et une ardeur renouvelée. Au plus fort de ses campagnes oratoires, en pleine série d'études philosophiques ou religieuses, il s'interrompait pour écrire quelque article de pure littérature sur *la Langue de Molière*, par exemple, ou sur *Corneille et le Théâtre espagnol*. Il suivait toujours avec une

attention passionnée le mouvement littéraire contemporain; et, à défaut d'études complètement rédigées, que d'articles projetés, commencés même, ou simplement parlés, dans ce cabinet de *la Revue des Deux Mondes*, témoin, comme on l'a dit, de tant d'improvisations étincelantes! « Il faut avoir une opinion! » s'écrie-t-il quelque part; et il avait une opinion motivée sur tous les livres importants qui paraissaient, et même sur beaucoup d'autres qu'il aurait fort bien pu se dispenser de lire. Il estimait, du reste, que cette « critique des livres du jour » était « la raison d'être d'une *Revue*; » et, toujours préoccupé de « faire passer avant les siennes les convenances » de la « vieille maison » qu'il dirigeait, il aimait à prêcher d'exemple, à « faire l'article » qu'il jugeait utile, et pour lequel il se sentait prêt; et nul doute que, s'il avait eu un moindre souci de ses devoirs d'état, il n'eût laissé, sinon achevées, tout au moins beaucoup plus avancées, les œuvres de longue haleine qu'il avait entreprises. Son œuvre y eût peut-être gagné; sa mémoire n'y doit rien perdre.

Dans le recueil même qui nous occupe, nous avons de cette disposition d'esprit un exemple assez significatif, et même assez touchant. Ferdinand Brunetière se proposait d'écrire l'été dernier, avec quelques articles, le troisième fascicule du premier volume de son *Histoire de la littérature française classique*, dont Montaigne devait, naturellement, occuper le centre. Sur ces entrefaites, parurent le *Montaigne* de M. Strowski et le tome premier de son édition municipale des *Essais*. Il aurait fort bien pu, fatigué comme il l'était et sentant déjà la mort prochaine,

— quel est le lecteur de la *Revue* qui le lui aurait reproché? — il aurait fort bien pu se contenter de publier comme article son chapitre sur Montaigne, quitte à utiliser, et à signaler en note, ces publications récentes. Mais il y avait là une entreprise intéressante qu'il tenait à présenter au public avec quelque détail, et qui lui paraissait soulever toute sorte de questions bibliographiques et littéraires; d'autre part, l'auteur de cette édition était un de ses anciens élèves de l'École normale, dont il estimait fort les travaux et le talent, — ses derniers articles ont été presque tous consacrés à des livres de ses anciens élèves, — il n'hésita pas : il fit d'abord un « article », un véritable article, dont on n'a pas oublié la vigueur de concentration et la haute portée. « Il en passera, écrivait-il avec son habituelle allégresse de travailleur, il n'en passera que très peu de pages dans mon *Histoire*, tout au plus une dizaine, et l'édition de Strowski m'aura valu d'avoir deux *Montaigne* à écrire cet été. » Le second n'a pas été commencé.

A relire dans leur suite les sept morceaux dont se compose cette série d'*Études critiques*, — nous voulons espérer que ce ne sera pas la dernière, — il y a une réflexion qui s'impose. Non seulement ces pages, qui datent des derniers mois d'une vie si laborieuse, ne trahissent aucune trace de fatigue intellectuelle; mais encore elles sont égales, sinon même supérieures à ce que, dans cet ordre d'idées, Ferdinand Brunetière a écrit de plus fort et de plus achevé. Il est en pleine possession de sa méthode, et il la manie avec une aisance, une sûreté, une dextérité qu'on ne saurait trop admirer. A cet égard, les articles sur *les Époques de la comédie de Molière*, sur *l'Élo-*

quence de Bourdaloue, sur *Une nouvelle édition de Montaigne* sont des chefs-d'œuvre. J'aime moins l'article sur *la Maladie du burlesque*, qui est, à mon gré, un peu trop systématique, et, çà et là même, quelque peu paradoxal. Mais, dans le *Montaigne* et le *Bourdaloue*, quelle connaissance approfondie du sujet et des « alentours », quelle justesse originale et quelle vivacité d'impressions, quelle précision d'information et quelle richesse de vues générales, quelle rapidité de coup d'œil et quelle promptitude heureuse de *décision* critique, quelle vigueur entrante et quelle subtilité d'analyse, quelle ingéniosité enveloppante et quel art de composition et de construction, quelle abondance verbale enfin et quelle puissance de formulation!... En critique, il n'y a rien au delà. De telles pages sont d'un grand maître. Il disait un jour, en parlant de Vinet, que « nos jugements nous jugent nous-mêmes, et que bien parler de quelques hommes extraordinaires, c'est, pour ainsi dire, se mettre un peu de leur famille ». Le mot est juste, et il s'applique entièrement à lui.

Et l'on voit combien se trompent ceux qui prétendent qu'en descendant dans la mêlée contemporaine, en prenant fortement parti dans les questions sociales, philosophiques ou religieuses qui nous passionnent et nous divisent, Ferdinand Brunetière a compromis son autorité littéraire, diminué ou dégradé son œuvre et son talent de critique. C'est, je crois, exactement le contraire qu'il faudrait dire. Il y a déjà quelque temps de cela, un homme politique contemporain, M. Joseph Reinach, dans une *Préface* dont il faisait précéder un recueil posthume d'articles d'un de ses amis, le théologien protestant

Colani, observait que les études théologiques donnent généralement à l'esprit une vigueur, une pénétration qui le rendent éminemment propre à la critique ; et il citait à ce propos l'exemple de Ferdinand Brunetière, qui devait, selon lui, la haute autorité critique qu'on lui reconnaissait à la solide culture théologique qu'il avait acquise dans la pratique des grands écrivains du XVII^e^ siècle. L'observation était fine, et elle s'applique particulièrement au critique des dernières années. On ne se nourrit pas en vain de « cette moelle des lions », — le mot est encore de M. Reinach. Même au point de vue proprement critique et littéraire, l'auteur des *Discours de combat* n'a rien perdu, et il a certainement gagné à « refaire son éducation religieuse », à chercher et à trouver un fondement solide pour ses croyances morales. Pour n'en citer qu'un seul exemple, emprunté à ce dernier volume d'*Études critiques*, que l'on veuille bien y comparer les deux morceaux sur *Joseph de Maistre* et sur *Bourdaloue* aux deux articles jadis insérés dans la *Grande Encyclopédie* sur les mêmes sujets : on verra la différence. Dira-t-on qu'il est tout naturel que, sur des sujets qui relèvent à la fois de l'histoire littéraire et de l'histoire religieuse, les nouvelles recherches et les réflexions nouvelles de Ferdinand Brunetière aient donné à sa critique plus de portée et plus d'ampleur? Il serait facile de répondre que, l'histoire de la littérature, — et surtout de la littérature française, — confinant par toute sorte de biais à la psychologie et à l'histoire religieuses, il n'est pas inutile au critique littéraire d'avoir quelques « clartés » de ces sortes de questions. En fait, il est impossible de

bien parler des *Essais* et d'en saisir même la signification générale, si l'on n'a pas une opinion motivée sur le « christianisme » de Montaigne : on n'a qu'à relire pour s'en convaincre l'article sur l'édition de M. Strowski. Mais on peut aller plus loin encore : le problème religieux est si bien au fond de tous les autres, ou du moins il tient à tous les autres par des liens si étroits, qu'à l'approfondir, c'est en réalité toute une conception du monde, de la vie et de l'art que l'on éprouve et que l'on renouvelle, pour le plus grand bénéfice de ses études ultérieures, quels qu'en soient l'ordre et la nature. Après Vinet, après Sainte-Beuve, après Scherer, Ferdinand Brunetière a vérifié cette loi générale. Toutes les qualités dont témoignaient ses premières études critiques, se retrouvent dans ses dernières, mais à un degré supérieur, et avec quelque chose de plus. Sa critique est sortie renouvelée de la crise morale dont l'article *Après une visite au Vatican* a été le plus décisif symptôme. Elle est devenue moins abstraite, moins scolastique, et plus humaine. Elle a gagné en profondeur d'accent, en richesse de vie, en portée philosophique, en puissance suggestive. Sans cesser d'être aussi ferme dans ses principes, aussi rigoureuse dans sa méthode, elle s'est ouverte à de nouveaux horizons, elle a entrevu de nouveaux rapports, perçu de nouvelles « correspondances ». Elle s'est dépouillée d'un peu d' « esprit géométrique »; elle a donné une plus large part à l' « esprit de finesse ». Et le maître écrivain des *Études critiques* a ainsi ouvert une voie féconde, où plusieurs aujourd'hui le suivent, — avec la douleur de ne plus l'avoir pour conseiller et pour guide.

IV

DU MARBRE POUR BRUNETIÈRE

12 novembre 1911.

L'ombre d'Eugène-Melchior de Vogüé ne m'en voudra certainement pas de lui ravir ce titre. S'il était encore de ce monde, c'est lui sans doute qui aurait plaidé cette cause devant l'opinion publique, comme il avait, avant de mourir, — on sait avec quelle chaude et persuasive éloquence, — réclamé un peu de bronze pour la tombe de l'ami qu'il avait perdu. Son vibrant appel a été entendu. On a inauguré, lundi dernier, au cimetière Montparnasse, le discret et simple monument que la piété de ses admirateurs, de ses amis, de ses contradicteurs eux-mêmes a élevé à la mémoire de Ferdinand Brunetière. Cet hommage est-il suffisant? Alors que, sur nos places, dans nos jardins publics, « on prodigue le marbre et le bronze à tant de renommées éphémères », ne voudra-t-on pas, aux jeunes générations qui surviennent, « offrir une image sensible de la pensée qui se donna si généreusement à la communauté française »? Parmi tous ceux qui, dans ce dernier demi-siècle, ont agi par la parole

ou par la plume, il n'est personne qui ait plus noblement mérité cet honneur.

*
* *

On se tromperait fort si l'on pensait que la haute notoriété qui fut celle de Brunetière vers la fin de sa vie, il l'avait conquise sans peine et sans résistance. Combien de gens, et non parmi les premiers venus, se le sont représenté longtemps sous les fâcheuses espèces d'un maussade régent de collège, — M. Clemenceau disait élégamment : « un pion grincheux », — étroit, têtu, irascible, toujours la férule à la main, admirateur superstitieux du passé, « pasticheur » puéril des tours et des périodes du XVII^e^ siècle, bref, l'homme de tous les préjugés, de tous les dogmatismes, le moins libre et le moins ouvert des esprits, le plus hirsute et le plus dur des écrivains d'aujourd'hui ! Les plus indulgents allaient jusqu'à le comparer à La Harpe ou à Gustave Planche; et quoique ni La Harpe, ni Gustave Planche ne méritent la mauvaise réputation que leurs victimes leur ont faite, le rapprochement avait tout autant de justesse que si, au lieu du nom de Brunetière, on eût prononcé ceux de Sainte-Beuve, de Taine, ou d'Émile Montégut. La vérité est que l'originalité de Brunetière était si forte et si impérieuse qu'elle tranchait avec éclat sur le fond commun des tendances — et des banalités — contemporaines, qu'elle rompait violemment en visière avec les « préjugés à la mode »; et les préjugés à la mode se vengeaient comme ils pouvaient. Chose curieuse, et dont pourrait témoigner plus d'un

article : quelques-uns de ceux qui sont devenus dans la suite les meilleurs amis, les plus fidèles, les plus dévoués, de l'auteur des *Discours de combat*, ont commencé par être déconcertés et heurtés par lui ; ils se sont d'abord mépris sur son compte ; et ce n'est que peu à peu qu'ils sont entrés dans l'intimité de sa pensée, de son talent et de son œuvre.

Me permettra-t-on, non point, je l'espère du moins, pour me mettre en scène, mais simplement parce que mon « cas » n'étant, je le sais, pas isolé, peut paraître assez « symbolique », me permettra-t-on de raconter ici brièvement comment, pour mon compte, j'ai « découvert » progressivement Brunetière, et les impressions successives par lesquelles j'ai passé à son endroit? Il me semble que ce sont des témoignages de ce genre qui permettent le mieux de saisir sur le vif et de mesurer l'action d'un puissant esprit, de préciser par des faits concrets et vécus ce quelque chose d'assez vague et mystérieux qu'on est convenu d'appeler une grande influence doctrinale ou littéraire.

Le premier ouvrage de Brunetière qui me soit tombé sous la main, c'était, je m'en souviens fort bien, la seconde série de ses *Études critiques*, celle qui contient des articles sur *la Société précieuse au XVII^e^ siècle*, sur *la Querelle du quiétisme*, *l'Éloquence de Massillon*, etc. Ai-je lu le livre en entier? Je ne sais trop. J'étais en seconde, j'avais seize ans, — c'était en 1885, — et je revois encore la vieille salle d'études du lycée de Mâcon où, un jeudi, j'empruntai à la « bibliothèque de quartier » l'austère volume à la couverture jaune. — Je ne me doutais pas alors, pauvre écolier bien sage, qu'un jour vien-

drait où moi aussi je ferais des livres, dans la même collection à couverture jaune, et que, peut-être, si on les a placés dans leur bibliothèque, des lycéens les feuilletteraient sous les regards distraits de leur répétiteur. Puissent-ils, ces adolescents, n'être pas trop sévères à leur ancien!... — Je retrouve dans un vieux cahier de notes cette citation d'une phrase de l'étude sur *la Société précieuse* qui, je pense, avait dû me frapper : « Les classiques sont de l'école de la nature et de l'antiquité; les précieux sont de l'école du monde et de la mode : les deux écoles sont très diverses et l'on admire communément dans l'une ce que l'on proscrit et condamne dans l'autre. » Pourtant, le livre dans son ensemble fut très loin d'être une révélation pour moi. Le style, dont je n'avais pas encore la clef, me parut sévère, laborieux, fatigant; ces longues phrases me firent l'effet d'être un peu bien solennelles et compassées; je ne jurerai pas qu'elles ne m'aient pas un peu ennuyé. Pour le fond, l'inspiration très classique qui perçait à chaque page n'était point pour me plaire. J'étais alors en pleine ferveur romantique : j'aimais beaucoup Corneille, je n'entendais rien à Racine; j'idolâtrais Hugo, je détestais Boileau, je goûtais fort peu Lamartine, mon compatriote! En critique, mes préférences allaient non point à Nisard, mais à Taine, que je ne connaissais pas d'ailleurs tout entier, et surtout à Sainte-Beuve et, — ne souriez pas! — à... Paul Albert. Brunetière me laissa finalement l'impression d'un Nisard moins élégant, plus dogmatique encore et aussi suranné.

Je vécus sur cette impression, aussi ridicule qu'elle

était superficielle, plusieurs années durant. Je la voyais partagée par la plupart de mes camarades de collège, et ceux qui pensaient là-dessus autrement que moi-même n'arrivaient pas à me convaincre. J'entrevis Brunetière au concours de l'École normale, et cet homme que je me serais volontiers représenté sous les traits d'un vieux pédagogue me frappa par son air d'extrême jeunesse, et pourtant d'usure, par l'originalité parlante et tourmentée de sa physionomie, par le timbre cuivré et profond de sa voix : il m'intimida, et je dus passer, à l'oral, un bien médiocre examen de français. Sur ces entrefaites, je lus *le Disciple* qui venait de paraître, et qui fut pour moi, comme pour plusieurs jeunes gens de ma génération, un livre décisif, un véritable événement moral; je lus, avec une certaine émotion admirative, les deux retentissants articles que Brunetière a écrits sur le livre : je venais d'entrevoir un autre aspect, singulièrement intéressant, et même passionnant, de cette personnalité aussi puissante que complexe. La lecture d'autres articles, des confidences d'anciens élèves firent le reste. Mes préventions tombaient peu à peu. J'étais d'ailleurs arrivé, par mes réflexions personnelles, sur un certain nombre de questions souverainement importantes où Brunetière ne devait prendre position que beaucoup plus tard, aux conclusions mêmes auxquelles l'orateur des *Discours de combat* allait s'arrêter un jour. Je continuais à faire des réserves sur son style. Mais, au total, je n'avais plus de véritables préjugés contre lui. Et quand, au mois de novembre 1890, j'entrai en seconde année d'École normale, j'étais assez bien préparé à entendre cette parole ardente,

à soutenir le choc de cette pensée vigoureuse, pénétrante et dominatrice, et, si l'on veut, à recevoir sa féconde et libérale influence.

*
* *

Cette fois, ce fut bien une révélation véritable. Je me dis souvent que ceux qui n'ont pas suivi ses cours à l'École normale n'ont pas connu le véritable Brunetière. Ni ses conférences de l'Odéon ou de la Sorbonne, ni ses « discours de combat », ni ses leçons sur l'*Encyclopédie* ne peuvent donner qu'une idée approximative de ce qu'était cet enseignement qu'il adorait, et qui, en dépit de certaines résistances partielles, surtout dans les dernières années, a ravi, conquis, subjugué plusieurs générations de normaliens. On le voyait arriver deux fois par semaine, emmitouflé dans ses fourrures, ce petit homme maigre, pâle, à la figure anguleuse, ardente et comme rongée, aux yeux perçants derrière le verre du lorgnon. Il avait passé une bonne partie de la nuit à préparer sa leçon, et cela se sentait à l'espèce de fièvre impatiente avec laquelle il se hâtait vers sa table, pressé qu'il était de « s'expliquer » sur un sujet dont il était plein. Il s'asseyait, se faisait donner les livres où il allait puiser ses citations; et la « conférence » commençait. Dès les premiers mots, on était pris. De cette voix grave, profonde, métallique, qui détaillait à merveille et qui martelait chacun des membres de phrase, il déroulait son « discours ». Comme on oubliait alors toutes les restrictions qui, jadis, en présence de sa phrase écrite, nous venaient involontairement à l'esprit!

Comme l'on comprenait que cet homme n'avait pas deux styles, qu'il écrivait comme il parlait, — que dis-je! qu'à l'instar de nos grands classiques, il ne cessait jamais de parler, même pour écrire, et qu'il avait toujours en vue, même la plume à la main, l'auditeur lointain qu'il s'agissait d'instruire, de convaincre et d'entraîner! Et les périodes succédaient aux périodes, de plus en plus pressantes, de plus en plus amples aussi; et parmi cette suite d'incidentes et de subordonnées qui toutes s'éclairaient et se commandaient les unes les autres, on éprouvait parfois une véritable inquiétude à se demander comment l'orateur pourrait bien débrouiller cet étonnant écheveau, retrouver le fil conducteur de son verbe, et terminer correctement et logiquement telle phrase en apparence fort imprudemment commencée. On en était toujours pour ses frais d'inquiétude : les phrases les plus audacieusement engagées, les plus paradoxales, les plus fertiles en conjonctions et en relatifs de toute sorte, retrouvaient, au moment voulu, leur parfait équilibre, et retombaient admirablement sur leurs pieds [1].

1. Voici un exemple caractéristique de ces longues périodes puissantes et pleines, comme il en improvisait perpétuellement, et qu'il soulevait avec une si prestigieuse aisance. La phrase a été reconstituée par toute une promotion de normaliens, et elle m'est fort aimablement communiquée par l'un des meilleurs et des plus brillants élèves de Brunetière, M. Gustave Michaut. Je prie en grâce ceux qui la liront de vouloir bien ne pas la lire *des yeux*, mais *à haute voix* :

« Il n'en est pas de même des *Mémoires* de Mme de Caylus, ni des *Lettres* de cette bonne Mme de Sévigné, dont on aurait pourtant tort de croire qu'elles doivent l'une et l'autre nous inspirer une entière confiance, étant donné, d'une part, en ce qui concerne Mme de Sévigné, que nous avons affaire à une femme dont il est vrai de dire qu'encore que ses lettres, qui sont

Jamais parole n'a été plus sûre d'elle-même que celle de cet orateur de combat.

Et ce n'était pas là, comme bien l'on pense, pure virtuosité verbale. Jamais parole aussi n'a été plus nourrie de faits, d'impressions vivantes et originales nées au contact des textes, en un mot d'expérience concrète et d'information positive. Brunetière était un lettré aussi fin, aussi subtil, aussi pénétrant que pouvait l'être un Villemain ou un Sainte-Beuve, un Lemaître ou un France, et les purs « littérateurs » s'instruisaient beaucoup à son école : les leçons de goût qu'il leur donnait ne le cédaient à aucune autre. Mais il était de plus un érudit et un historien ; et il nous émerveillait par l'ampleur, la variété, la précision de ses connaissances ; pour replacer une œuvre dans le milieu qui l'a vue naître, pour reconstituer autour d'elle les conditions historiques qui

d'un de nos bons écrivains, contiennent de précieux renseignements sur les événements de la cour de Louis XIV, néanmoins, peu d'auteurs ont été plus légers dans leurs informations, plus superficiels dans leurs jugements et plus médisants à cœur joie qu'elle ne l'a été, pour le plus vif plaisir de son grand malicieux de cousin, Bussy, comte de Rabutin et de sa pimbèche de fille, la comtesse de Grignan, et, d'autre part, en ce qui concerne Mme de Caylus, qu'il faut bien prendre garde de ne pas oublier qu'elle est née seulement en 1673, et qu'ainsi il semble qu'elle doive être assez mal informée des choses de 1675, étant donné qu'à cette date de 1675 la future Mme de Caylus sortait à peine de nourrice ; en sorte que le témoignage de la comtesse aussi bien que celui de la marquise sont encore moins sûrs et moins recevables que celui du duc de Saint-Simon, ce que vous savez comme moi, qui n'est pas peu dire, et ce qui nous permet de juger en parfaite connaissance de cause, pour le dire en passant, la valeur des documents auxquels je fais allusion, et qu'on ne manque jamais de signaler, chaque fois qu'il s'agit de savoir quelle fut la conduite de Bossuet à la cour, à l'époque où s'y étalaient, dans toute leur splendeur, les aventures galantes du Roi très chrétien. »

ont présidé à son éclosion et à son développement, pour la « situer » dans la série des faits dont elle relève, je ne crois pas qu'on l'ait encore dépassé. Et enfin, c'était un philosophe, ou, si l'on préfère, c'était un penseur. Il avait le goût et la passion même des idées générales; les grands problèmes le hantaient; par un mouvement tout naturel de son esprit, il s'élevait aux vues d'ensemble; sur ces hauteurs de la pensée non seulement il se maintenait sans vertige, mais il se complaisait, et c'est là peut-être surtout qu'il aimait à vivre. Il n'eût tenu qu'à lui sans doute d'inventer quelque nouveau système; il a en tout cas très bien connu ceux d'autrui, et de quelques-uns d'entre eux, il a, comme l'on sait, tenté des applications bien curieuses.

C'est de tout cela que son éloquence était faite, et le fond n'en était pas moins riche, ni moins original que la forme. Il faut y joindre un art de la composition si consommé qu'il nous rappelait invinciblement les grands maîtres classiques, un Bossuet, un Racine, et, plus près de nous, un Taine. Chaque leçon de Brunetière était bâtie avec une sûreté, une maîtrise, une aisance, une entente des proportions, une science des « transitions », une entente des « correspondances » qui nous ravissaient d'étonnement et d'admiration. Il construisait sous nos yeux des palais d'idées si bien aménagés, où l'air et la lumière circulaient avec tant d'aisance, et où tant d'élégante simplicité était unie à tant de hardiesse, que, parfois, nous cessions de « prendre des notes » pour jouir librement du rare spectacle de voir les étages monter, et le puissant édifice s'élever peu à peu vers le ciel. Ah! quel merveilleux architecte!

Et comme il savait bien maîtriser toutes ses ressources et utiliser tous ses dons!

Ce n'est pas tout encore, et l'on se tromperait lourdement si l'on pensait que tout l'art et toute la science de Brunetière n'allaient qu'à se donner à lui-même et aux autres des fêtes dialectiques sans portée profonde et sans lendemain. Ce qui faisait l'originalité intime, l'intérêt passionnant, et j'oserai dire la beauté tragique de ces leçons, c'est qu'on y sentait vibrer une âme frémissante, inquiète, incapable de dilettantisme et affamée de certitude, tournée tout entière vers les problèmes de la vie intérieure et y ramenant sans cesse toute la diversité de ses préoccupations. De là cette sincérité superbe qui lui faisait aborder bien en face et comme de front toutes les questions que lui posaient les écrivains qu'il avait à étudier, et qui l'amenait toujours, à ses risques et périls, à en donner très librement son avis personnel. De là cet accent passionné, et parfois douloureux, qui accompagnait jusqu'à ses moindres paroles. De là enfin la haute vertu moralisatrice de son enseignement. On sortait de ses leçons remué, heurté quelquefois, irrité même, au total plus grave et meilleur. Celui-là du moins n'était pas un simple professeur, c'était un maître; celui-là n'était pas un simple auteur ou orateur; celui-là était un homme....

Et la leçon se déroulait ainsi, une heure et demie durant, et souvent davantage, toujours aussi pleine, toujours aussi forte, toujours aussi suggestive. Et pas un instant la voix de l'orateur ne faiblissait; pas un instant son abondance verbale ne le trahissait; pas un instant l'attention de son auditoire ne se

relâchait. Et les feuillets sur lesquels étaient notées, reliées entre elles par des accolades, les articulations essentielles de son développement, succédaient aux feuillets, tournés d'une main rapide et fiévreuse. Et il y avait dans la voix, dans le geste impérieux, incisif, souvent provocant, dans toute la personne vibrante et tendue de l'orateur, une telle dépense d'énergie vitale, une telle ardeur de conviction à répandre, — et peut-être à conquérir, — bref, tant de conscience intellectuelle et tant d'autorité morale, qu'à l'admiration qu'il inspirait se mêlait inévitablement une nuance involontaire de respect.

*
* *

On sait le reste. On sait jusqu'où l'a conduit, par quelles étapes de pensée et de conscience l'a fait passer cette inquiétude intérieure qui était comme répandue sur toute sa personne, et dont il portait visiblement les sacrés stigmates. Il y avait du Pascal en lui. Aussi, quand l'évolution de son esprit et de son âme l'eut amené à des conclusions différentes de celles qu'il avait entrevues d'abord, il n'hésita pas. Avec cette bravoure intransigeante qu'il portait en toutes choses, il rompit ouvertement et même violemment en visière avec les doctrines qu'il professait jusqu'alors. Cela ne se fit pas sans déchirement et sans colère. Les partis n'admettent jamais qu'on leur échappe pour marcher à plus de lumière : ils ne vous prodiguent leurs applaudissements que si vous vous constituez leur prisonnier; ils n'admettent la sincérité que s'ils en bénéficient personnellement; toute tentative d'affranchissement est

à leurs yeux une trahison, tout acte d'indépendance une défection impardonnable. Dix années durant, Brunetière en fit la dure expérience. Ceux dont ses idées nouvelles offusquaient le rationalisme sans tache le considérèrent comme un transfuge. « Comme il nous a trompés! » me disait l'un d'eux avec une sourde amertume. On le lui fit bien voir! Il en coûte toujours un peu cher de se mettre du côté des persécutés....

Le matin même du jour où, avec toutes les pompes officielles, on portait triomphalement au Panthéon les cendres de Marcelin Berthelot, dans un coin du cimetière Montparnasse, en présence de quelques rares amis, on transportait d'un caveau provisoire dans sa sépulture définitive la frêle dépouille mortelle de Ferdinand Brunetière. Quel symbole et quelle ironie! Quelle signification nouvelle reprenait ce terrible début de l'article que le vaillant polémiste décochait, onze ans plus tôt, au matin d'un banquet célèbre, à son illustre contradicteur : « Professeur au Collège de France; directeur et président de section à l'École des Hautes Études; secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences; grand-officier de la Légion d'honneur; sénateur; ancien ministre; membre d'une foule de Conseils tous plus supérieurs les uns que les autres, logé par l'État à la ville et à la campagne..., on ne peut pas évidemment dire que la science a fait banqueroute à mon très cher et très éminent confrère, M. Marcelin Berthelot!... » Ah! songeait-on, si Brunetière, au lieu d'écrire son article *Après une visite au Vatican*, avait eu l'attitude contraire, s'il avait, lui aussi, sacrifié à la « nouvelle idole », je veux dire à la Science, à quels hon-

neurs n'aurait-il pas pu prétendre! Quelles funérailles somptueuses « la patrie reconnaissante », — reconnaissante de l'avoir trompée, — ne lui eût-elle pas faites! Qui sait? Il eût peut-être précédé de quelques jours au Panthéon son glorieux contradicteur. Notre démocratie doit bien cela à ses « Mages »!

Si dédaigneux qu'on puisse être des « grandeurs de chair », on admettra bien que Brunetière mérite mieux encore qu'un simple buste sur sa tombe. D'abord, je voudrais voir, non loin de celui de Sainte-Beuve, son buste dans ce Luxembourg qui fut si souvent témoin de ses promenades juvéniles, de ses longues discussions avec Paul Bourget, et où les étudiants de demain doivent retrouver et saluer toutes nos plus pures gloires spirituelles. Et puis, je souhaiterais qu'un sculpteur de grand talent nous le rendît tel que nous l'avons connu, dans la vérité de son attitude oratoire. Vous vous rappelez l'admirable *Voltaire* de Houdon, au foyer de la Comédie-Française. « Tout son corps se porte en avant et semble provoquer la lutte.... Ses mains mêmes, longues et maigres, crispées sur le bras du fauteuil, ne semblent attendre qu'un signal pour soulever et lancer tout le corps d'une seule détente. » Brunetière, qui a passé sa vie à aimer et à détester alternativement Voltaire, parce qu'il lui ressemblait trop, et parce qu'il lui en voulait de cette ressemblance, Brunetière serait digne d'avoir son Houdon lui aussi. Ah! qu'un grand artiste nous fasse revivre ces traits creusés, cette tête pensive et ardente, ce regard profond, aigu et grave, ces lèvres minces, toutes frémissantes

de la fièvre impatiente de la parole, et cette flamme d'apostolat, et cet air de défi, de lutte et de conquête, et ce geste dominateur qui enfonce un argument ou qui lance une riposte!... La France d'aujourd'hui ne compte pas beaucoup d'enfants dont elle ait le droit d'être aussi fière, et il n'en est pas qui, par son désintéressement, sa probité, son courage, mérite mieux d'être appelé un héros.

SULLY PRUDHOMME[1]

Messieurs,

« S'il suffisait d'aimer les gens pour en bien parler, disait Paul Albert au début d'une leçon sur André Chénier, je serais fort tranquille. » Et il ajoutait : « Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse réellement. » Il était bien heureux! Je crois aimer Sully Prudhomme autant que Paul Albert aimait André Ché-

1. Leçon tirée d'un cours sur *les Principaux Courants de la littérature française au XIX^e^ siècle*, professé en 1896 à l'Université de Fribourg. — Il va sans dire que cette « leçon », qui m'avait valu une lettre bien obligeante et intéressante du poète, et une autre de son ami Gaston Paris, n'est qu'une esquisse fort incomplète, et qu'aujourd'hui surtout, il y aurait bien des précisions à y apporter. Sans parler des œuvres ultérieures ou posthumes de Sully Prudhomme, notamment de ses *Lettres à une amie* (1865-1881), 2 vol. gr. in-8 (Paris, *le Livre contemporain*, 1911), il y aurait lieu de consulter et d'utiliser les livres de M. Ernest Zyromski, *Sully Prudhomme* (Armand Colin, 1907), de M. Camille Hémon, *la Philosophie de Sully Prudhomme* (Alcan, 1907), et surtout peut-être la belle conférence plus récente, si pénétrante et si suggestive, de M. Paul Bourget sur *l'Art de Sully Prudhomme* (*Pages de critique et de doctrine*, Plon, 1912). — Je ne désespère pas d'écrire un jour une étude plus détaillée sur Sully. Si je n'y parvenais point, en laissant subsister cette leçon telle qu'elle a été prononcée, j'aurais au moins rendu un hommage à la mémoire du poète qui a ravi ma prime jeunesse.

nier ; et si je ne l'aimais pas, je serais assurément moins embarrassé pour l'étudier aujourd'hui avec vous. J'aurais moins peur de gâter un beau sujet et de tromper votre légitime attente. On est très difficile, vous le savez, pour les poètes que l'on aime, et l'on s'en veut beaucoup de ne pas parler d'eux comme il le mériteraient.... Et puis, aimer depuis longtemps un auteur, est-ce une bonne condition pour apprécier son œuvre avec équité? Le sens et l'impartialité critiques passent pour peu conciliables avec l'affection — même littéraire. Et s'il faut, pour être bon juge, « sortir de soi » et se désintéresser de ses propres sentiments, j'avoue que voilà, dans l'espèce, une obligation bien gênante.

Une chose pourtant me rassure et me fait espérer que je n'aurai pas cette fois à entrer en guerre trop ouverte avec moi-même. Tous ceux qui jusqu'ici ont étudié Sully Prudhomme, « ce grand et cher artiste », comme l'appelle l'un d'eux[1], ont parlé de lui avec une sympathie, souvent même avec une émotion recueillie et comme attendrie, dont le poète a le droit d'être fier. Ce sont ses titres de noblesse à lui que ces sympathies unanimes ; c'est la preuve éclatante que sa génération s'est reconnue en lui, et qu'il a su traduire, mieux que personne en ses vers, les rêves, les aspirations et les plus nobles inquiétudes de ses contemporains. Ceux-ci lui en ont été reconnaissants et lui ont plus d'une fois payé leur dette. Philosophes purs et critiques philosophes : M. Boutroux[2] ;

1. Scherer, *Études critiques sur la littérature contemp.*, t. IX, p. 316.

2. *Revue bleue* du 4 septembre 1875 : *Un poète philosophe, M. Sully Prudhomme.*

Scherer[1], M. Brunetière[2]; — critiques poètes et critiques philologues : Sainte-Beuve[3], Gautier[4], M. Catulle-Mendès[5], M. Jules Lemaître[6]; M. Gaston Paris[7]; — critiques moralistes enfin : Caro[8], et M. Paul Desjardins[9] : tous ont subi le charme pénétrant et douloureux qui se dégage de l'œuvre comme (paraît-il) de la personne du poète; tous ont rendu hommage à la fière probité, aux nobles ambitions de l'artiste et du penseur. La sympathie presque irrésistible qu'ils ont éprouvée pour lui ne les a certes pas rendus aveugles sur ses défauts. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour nous?

Je ne vous parlerai guère tout d'abord, messieurs, de la vie de Sully Prudhomme : non qu'elle soit peu intéressante en elle-même et qu'elle soit inutile à connaître pour l'intelligence de ses livres; mais la vie des contemporains ne nous appartient pas au même titre que leurs œuvres; et si vous voulez connaître celle de notre poète, je vous renverrai tout simplement à ce qu'en a dit l'un de ses plus anciens et plus intimes amis, M. Gaston Paris, dans une

1. *Études critiques*, t. VIII : *Réception de M. Sully Prudhomme*; t. IX : *le Bonheur*, par M. Sully Prudhomme.

2. *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1884 : *l'Expression dans les Beaux-Arts*, d'après un livre récent; — *Essais sur la littérature contemporaine : le Bonheur*, par M. Sully Prudhomme; — *Évolution de la poésie lyrique en France*, t. II, 14e leçon.

3. *Nouveaux Lundis*, t. X : *De la poésie en 1865*, p. 158-167.

4. *Histoire du romantisme*, etc., p. 364, 367.

5. *La Légende du Parnasse contemporain*, p. 132, 138.

6. *Contemporains*, t. I : *Sully Prudhomme*.

7. *Revue de Paris*, 15 octobre 1895 et 1er janvier 1896 : *Sully Prudhomme*. — Recueillis dans *Penseurs et poètes* (C. Lévy).

8. *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1878 : *A propos de « la Justice »*.

9. *Equisses et impressions* : *le Bonheur*, par M. Sully Prudhomme.

étude presque définitive, récemment publiée par la *Revue de Paris*. Ce que sans doute vous remarquerez avec moi dans cette biographie, c'est comme elle répond bien à l'idée que nous nous faisions de l'auteur des *Solitudes* d'après ses vers. On n'en aurait guère imaginé une autre. Oui, c'est bien là notre cher Sully Prudhomme; c'est bien là le cadre qui convenait à son âme inquiète, généreuse, à la fois passionnée et scrupuleuse.... Peu d'événements extraordinaires, mais beaucoup de pensées et beaucoup de rêves; une grande activité intellectuelle et morale dans une vie peu accidentée, voilà l'impression dominante. Quand la guerre de 1870 éclate, le poète s'engage et remplit si bien son devoir de soldat que sa santé en est ruinée à tout jamais. Quel noble et touchant commentaire, n'est-il pas vrai? des admirables *Impressions de la guerre*! Depuis lors, de plus en plus replié sur lui-même, il s'enfonce dans la méditation des problèmes philosophiques et moraux, et « l'angoisse métaphysique » devient en lui si poignante qu'un moment ses amis craignent pour sa raison. Qu'ils sont rares, je ne dis même pas les poètes, mais les philosophes qui ont à ce point « pâti de leur propre pensée »! Et ne faut-il pas voir là le signe indéniable d'une noblesse d'âme peu commune?... A tous ces traits, messieurs, vous reconnaissez ce que vous me permettrez d'appeler l'une des âmes les plus *pascaliennes* peut-être de notre temps; et vous vous expliquez, entre autres choses, les belles études du poète sur l'auteur des *Pensées*.

I

Une étude complète et détaillée sur Sully Prudhomme devrait tenir grand compte (et plus peut-être qu'on ne l'a fait jusqu'à présent) de ses écrits en prose. Cette étude, vous pensez bien que je ne puis l'entreprendre ici ; mais je le regrette un peu. J'aurais aimé à vous parler de ces articles sur *Pascal* auxquels je viens de faire allusion [1], de la très curieuse *Préface* que le poète a mise en tête de sa *Traduction de Lucrèce* (1869), de son livre : l'*Expression dans les beaux-arts* (1883), de ses intéressantes *Réflexions sur l'art des vers* (1893), enfin de l'ouvrage si « suggestif » qu'il a publié cette année même sous ce titre assez énigmatique : *Que sais-je? Examen de conscience*. Si j'en avais eu le temps, j'aurais essayé de vous montrer l'analogie que présentent certaines des vues développées dans ces divers travaux avec quelques-unes des idées que nous avons déjà trouvées chez Renan et chez Taine. Et combien n'eût-il pas été intéressant et instructif de tâcher de suivre et de retracer, à l'aide de tous ces « documents », l'évolution intellectuelle et morale de l'auteur de la *Justice*!... Mais je ne puis que poser ou soulever ces questions sans songer à les approfondir. Quand de

1. Dans la *Revue des Deux Mondes*, du 15 octobre et du 15 novembre 1890, et dans la *Revue de Paris*, du 1er septembre 1894. M. Paris nous dit que Sully Prudhomme « a l'intention de les compléter par un essai de restauration de l'ordre logique des *Pensées* ». — Ce travail a paru depuis sous le titre *la Vraie Religion selon Pascal*, Alcan, 1905. J'ai parlé de ce livre dans mon *Blaise Pascal*, Hachette, 1910, p. 114-116.

plus compétents que moi l'auront fait[1], on s'apercevra, je crois, qu'une enquête de ce genre jette une vive lumière non seulement sur la nature d'esprit du poète, mais encore sur son œuvre poétique elle-même. En réalité, ce sont les mêmes problèmes qui sont discutés dans ses vers comme dans sa prose; et de ces problèmes, ceux qui, manifestement, le passionnent et l'obsèdent le plus, ce sont ceux qui ont trait à la destinée humaine, aux rapports et aux conditions respectives de la conviction scientifique et de la croyance morale. Et là encore nous retrouvons le disciple et l'émule de Pascal.

Ce qui, en tout cas, ressort d'une lecture même superficielle des œuvres non poétiques de Sully Prudhomme, c'est qu'elles n'ont pu être composées que par un philosophe. J'insiste sur ce trait : il est ici capital. En étudiant récemment ensemble Leconte de Lisle et M. de Hérédia, nous n'avons pas hésité à parler de leur « philosophie ». Mais nous entendions simplement par là l'idée d'ensemble, la vue générale de l'univers et de la vie humaine qui était enveloppée, et comme impliquée malgré eux dans leur œuvre. Nous ne leur avons pas demandé une de ces constructions logiques et abstraites, un de ces « palais d'idées », comme les philosophes de profession se plaisent à en élever; et d'ailleurs, ils eussent été bien embarrassés de nous les fournir! Même, nous avons remarqué que presque toutes les fois qu'un grand poète s'exerçait en prose au maniement

1. Cf. outre les art. cités : Paul Monceaux, *la Philosophie de M. Sully Prudhomme* (*Revue bleue* du 4 janvier 1896), et J. Bourdeau, *Que sais-je? Examen de conscience* (*Revue philosophique* des *Débats*, du 7 février 1896).

des idées générales, cela lui portait malheur. Ne parlons pas de Victor Hugo, si vous voulez bien. Mais rappelez-vous seulement Leconte de Lisle, la *Préface* (aujourd'hui disparue) de ses *Poèmes antiques*, ou encore son *Discours de réception à l'Académie*. Il semble vraiment que le poète et le philosophe parlent deux langages différents, qu'ils habitent deux domaines séparés; et malheur à eux s'ils n'en savent pas prendre leur parti!

Eh bien! il n'en va plus de même avec Sully Prudhomme. Non seulement il a une « philosophie »; mais il n'a pas besoin qu'on la dégage pour lui de son œuvre : il est capable de l'exposer lui-même, et dans la langue austère et nue qui convient le mieux à l'expression des idées philosophiques. Il manie aussi supérieurement le langage abstrait que la langue poétique, et il fait songer involontairement à cet autre artiste, si délicat et si complexe lui aussi, dont je vous ai déjà parlé, à Fromentin, à la fois peintre et écrivain, « peintre en deux langues », comme disait Sainte-Beuve, et peintre également remarquable. Parlant de la *Préface* qui sert d'introduction à la traduction de *Lucrèce*, Scherer disait : « Ce travail est tout simplement l'un des essais les plus hardis, les plus rigoureux et les plus lucides que la spéculation contemporaine ait produits. Que le même écrivain ait écrit les *Solitudes* et rédigé la *Préface* dont je parle, c'est l'un des faits extraordinaires de notre temps. » Peut-être, messieurs, Scherer se hâtait-il un peu de faire de notre poète un penseur de premier ordre : avouez du moins qu'un philosophe de profession serait fier d'un pareil éloge. Et notez que Sully

Prudhomme ne se contente pas d'avoir un « système » et d'en esquisser les grandes lignes; comme tous les vrais philosophes, il en conçoit et en déduit les multiples et lointaines conséquences; il a une réponse prête à toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme. Les problèmes de la métaphysique et de la morale, de la psychologie et de l'esthétique, il les a déjà abordés et discutés dans les ouvrages que je vous ai signalés tout à l'heure. Nous savons par M. Gaston Paris qu'il a encore en portefeuille un travail de philosophie mathématique (n'oubliez pas que notre poète a failli être polytechnicien, — tout comme M. Armand Silvestre!), un traité de politique et de psychologie sociale.... Vous le voyez, messieurs : quand ces livres seront publiés, le cycle des questions philosophiques sera bien près d'être complètement épuisé par l'auteur des *Vaines tendresses*.

Quel est d'ailleurs ce système, et que convient-il d'en penser? Je ne pourrais essayer de vous le dire sans sortir de mon domaine; et c'est ce qu'il vaut mieux éviter. Tout ce que je me permettrai d'insinuer, c'est que, peut-être, la philosophie de Sully Prudhomme est-elle plus personnelle qu'originale. J'entends par là que s'il emprunte, comme c'est son droit, divers matériaux à d'autres systèmes, peut-être est-ce plutôt pour les faire entrer dans certaines combinaisons logiques qui satisfont provisoirement les tendances souvent contradictoires de son esprit et de son cœur, que pour les assimiler à la substance même de sa propre pensée et pour les fondre, de manière à les rendre méconnaissables, dans une conception d'ensemble qui lui appartienne en

propre. N'est-ce pas, du moins, ce qu'a laissé entendre M. Boutroux quand il s'exprimait ainsi à propos de cette *Préface* qui (vous l'avez constaté) enthousiasmait Scherer : « Dualisme cartésien et panthéisme spinoziste, matérialisme de Cabanis et idéalisme kantien, telles sont les doctrines sur lesquelles M. Sully Prudhomme, fidèle à la devise du poète, a successivement butiné ? » Ce qui, en tout cas, me paraît certain, c'est que, après avoir beaucoup emprunté à Hegel[1] et à Spinoza pour ses premières conceptions métaphysiques, suivant d'ailleurs en cela la marche des idées de son temps, Sully Prudhomme a de plus en plus confié la direction générale de sa pensée à Darwin et à Schopenhauer[2], tandis qu'en morale, il semble bien être demeuré à peu près constamment fidèle à Zénon et à Kant[3]. Si intéressants que soient donc les travaux philosophiques de l'auteur des *Épreuves*, il nous faut bien reconnaître qu'en lui nous n'avons pas affaire à un Auguste Comte, ni même à un Taine ou à un Secrétan. Et nous pouvons en venir maintenant à la partie la plus durable, la plus originale aussi de son œuvre, — à ses vers.

Tout passe. — L'art robuste
Seul a l'éternité....

1. Cf. dans les *Poèmes*, la pièce intitulée l'*Art*.
2. Cf. *la Justice* et *le Bonheur*.
3. *Que sais-je?*

II

Pour étudier Sully Prudhomme poète, nous pourrions essayer de suivre, dans ses recueils successifs, le développement de son talent. Mais ce travail a été fait, et bien fait, par M. Jules Lemaître. Et, distinguant seulement dans cette œuvre si variée les recueils de poésie intime des poèmes proprement philosophiques, je m'attacherai à caractériser de mon mieux cette double inspiration.

Il est tout d'abord évident que le Sully Prudhomme connu du grand public, celui dont les vers chantent encore dans toutes les mémoires, c'est surtout le poète intime, l'auteur des *Stances et poèmes*[1], des *Épreuves*, des *Solitudes* et des *Vaines tendresses*. Celui-là, personne ne songe à lui contester l'originalité, — une originalité qu'il est d'ailleurs plus facile de sentir que de définir. Original, il l'a été jusque dans les influences que, comme tout le monde, il a subies. Son dernier biographe nous apprend que ses premiers vers étaient directement inspirés de Lamartine, de Barbier et de Musset. Je ne sais si l'influence de Musset n'a pas été la plus forte et la plus persistante : car il me semble la retrouver non seulement dans la célèbre pièce à l'auteur des *Nuits*[2], mais encore dans l'allure un peu trop oratoire des premiers *Poèmes* (on sait qu'ils ont été composés avant les *Stances*),

1. La première édition a paru en un vol. in-18, chez Achille Faure (1865). Quelques mois après, l'éditeur Lemerre donnait la seconde édition. Il y aurait à étudier de près les variantes que présentent les éditions successives des divers recueils du poète.

2. *A Alfred de Musset* (*Stances et poèmes*, p. 302). La pièce avait déjà été remarquée par Sainte-Beuve.

et dans plus d'une réminiscence[1]. Et n'est-il pas curieux, à une époque où la poésie, sous la discipline de Gautier, de Leconte de Lisle, tendait, nous l'avons vu, à devenir de plus en plus impersonnelle et *objective*, n'est-il pas curieux de voir le jeune poète choisir pour son premier maître le plus *subjectif* des poètes romantiques, celui-là même pour lequel les Parnassiens n'auront jamais trop de dédaigneuses railleries[2]?... Puis vinrent, semble-t-il, l'influence de Sainte-Beuve[3], le créateur souvent maladroit d'une sorte de poésie psychologique où Sully devait passer bientôt maître, et celle de

1. Par exemple, ces vers de la pièce *A la nuit* (*Stances et poèmes*, p. 223) :

> Mais pourquoi *t'en vas-tu, passagère céleste?*
> Pourquoi rends-tu la terre à son cruel soleil?
> *Demeure cette fois*, je t'en supplie, *ah! reste*;
> S'il faut souffrir encore, à quoi bon le réveil?

rappellent à s'y méprendre, pour le mouvement, les coupes et les sonorités, les vers si souvent cités du *Saule* de Musset :

> Pâle étoile du soir, *messagère lointaine*....
> Étoile, *où t'en vas-tu* dans cette nuit immense?...
> *Ah!* si tu dois mourir, bel astre...
> Avant de nous quitter, un seul instant *arrête*.
> Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux!

2. Sur le discrédit où était alors tombée la réputation de Musset, cf. une très intéressante page de M. C. Mendès, *op. cit.*, p. 23; — cf. aussi : Gautier, *op. cit.*, p. 364; — Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. X, p. 164; — et l'article de Jean Dornis sur *Leconte de Lisle intime* (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1895). Taine, — on se rappelle l'éloge enthousiaste qu'il a fait de Musset dans son étude sur Tennyson, — est alors à peu près le seul de son avis; et son lyrisme devait fort scandaliser Gustave Flaubert! (Voyez sa *Correspondance*.)

3. L'article cité de Sainte-Beuve sur Sully Prudhomme est sympathique sans doute, mais un peu froid, et contraste avec les éloges qu'il prodigue à d'autres poètes aujourd'hui bien oubliés. La raison n'en serait-elle pas que l'auteur des *Poésies de Joseph Delorme* pressentait dans le jeune poète un continuateur de grand talent, — et, partant, un heureux rival?

Baudelaire qui lui révéla cette « poésie des parfums » dont il devait, plus tard, dans *le Bonheur*, nous donner de remarquables échantillons. Initié ensuite par Leconte de Lisle et son groupe à tous les mystères de la forme poétique, il apprit à leur école à composer des vers qui fussent autre chose que de la poésie oratoire; peut-être aussi leur dut-il une prédilection quelque peu superstitieuse pour la forme du sonnet, dont il a réellement abusé dans *la Justice*. — Ainsi formé et discipliné, il était mûr désormais pour livrer à ses « amis inconnus » les chers et douloureux secrets de sa « vie intérieure ». *La Vie intérieure!* Ne vous semble-t-il pas, messieurs, que ce titre d'un des recueils de Sully Prudhomme pourrait servir d'épigraphe à son œuvre poétique presque tout entière?

Ce qui fait le charme exquis et pénétrant de cette poésie, c'en est d'abord l'absolue sincérité. Tous ceux qui ont lu ces délicats et subtils chefs-d'œuvre, *les Chaînes*, *Un Songe*, *les Yeux*, *Ma Fiancée*, *l'Épousée*, *Au Prodigue*,... ne contesteront pas au poète le témoignage qu'il se rend à lui-même, dans la préface de son premier recueil, « d'avoir toujours été sincère ». Sincères, assurément Lamartine et Musset l'avaient été à leur manière. Mais il se mêlait tout de même parfois un peu de rhétorique à leurs confidences les plus spontanées : songez à *Rolla!* Ou bien, ils idéalisaient, ils romançaient leurs souvenirs; leur amour-propre, du reste, n'y perdait rien; et cela se sent trop souvent dans leurs vers. Vous savez sans doute que l'*Elvire* du *Lac* ressemblait assez peu à l'Elvire de la réalité! Ici, rien de tel. C'est une âme qui s'ouvre à nous, avec

quelle délicatesse, avec quelle pudeur, vous le savez! « Je voudrais, dit-il encore, que ma liberté fût discrète et n'offensât aucune foi; mais le doute est violent comme toute angoisse, et la conviction n'est pas souple. » Nulle « pose », vous le voyez, nul étalage. C'est un ami qui parle à mi-voix avec un ami, qui lui confie ses douleurs, ses faiblesses, non pas pour en prendre le monde à témoin ou pour en tirer vanité, mais simplement parce qu'il souffre, et qu'il a besoin d'être aidé, consolé, et puis, parce que, à confier ses peines, on les soulage.... Rappelez-vous, messieurs, les révélations des amis du poète : peut-être serait-il mort s'il n'avait pas mis en vers ses inquiétudes intellectuelles et morales. Vous expliquez-vous maintenant l'accent plaintif et presque déchirant de certaines pièces? Vous connaissez sans doute *la Prière*, *la Grande Chartreuse*, *la Lutte :*

Chaque nuit, tourmenté par un doute nouveau...
Je lutte sans bouger, comme dans un tombeau.
Parfois, ma mère vient, lève sur moi sa lampe
Et me dit, en voyant la sueur qui me trempe :
« Souffres-tu, mon enfant? Pourquoi ne dors-tu pas? »
Je lui réponds, ému de sa bonté chagrine,
Une main sur mon front, l'autre sur ma poitrine :
« Avec Dieu cette nuit, mère, j'ai des combats. »

Il faudrait plaindre ceux qui ne seraient pas remués par de tels vers. Jamais « l'âme nue » d'un noble et grand poète ne nous avait été livrée ainsi dans ses plus intimes profondeurs. Jamais, pour exprimer les angoisses du doute philosophique ou religieux, on n'avait encore trouvé des mots et des rythmes aussi douloureux et aussi « troublants ».

Rien de plus personnel, assurément, messieurs,

qu'une telle poésie[1]. Elle est même si personnelle, elle exprime parfois des idées ou des sentiments si peu communs que parfois aussi (avouons-le) elle nous paraît subtile, tourmentée, bizarre même. Sully est un de nos poètes les plus profonds, mais aussi les plus obscurs. Sa poésie manque « d'air et de dégagement », comme disait déjà Sainte-Beuve ; il veut dire trop de choses en trop peu de mots ; et, pour aller jusqu'au bout de son sentiment ou de son idée, il ne recule ni devant l'affectation, ni devant la préciosité. Et ces défauts, il les doit évidemment à sa sincérité même ; il veut ne rien sacrifier de ce qu'il a dans l'âme : il croit nous devoir toute sa pensée et tout son cœur ; et il s'accuserait presque d'improbité littéraire et morale, s'il ne descendait pas pour nous « jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur ». Comment donc se fait-il qu'un poète si constamment replié sur son « moi » nous intéresse et nous charme, que nous ne soyons pas tentés de l'accuser d'individualisme outré, que nous lui pardonnions jusqu'à ses défauts, et qu'enfin sa poésie, si personnelle, ne nous paraisse nullement entachée d'*égotisme*, comme celle des romantiques, par exemple? J'en aperçois diverses raisons, dont la première serait tirée de la sincérité même du poète. Nous sommes si peu habitués chez les écrivains, et peut-être surtout chez les poètes, à « trouver l'homme » sous « l'auteur » (les formules de Pascal

1. Contrairement aux tendances générales de son époque, Sully Prudhomme est toujours resté un partisan très déterminé de la « poésie personnelle ». Cf. à cet égard la très curieuse *Lettre-Préface* qu'il a écrite pour le recueil de vers du jeune poète Louis Avennier : *Puisque l'oiseau chante*, et l'article de M. Édouard Rod dans les *Débats* du 23 mai 1895.

sont celles qui viennent le plus naturellement à l'esprit quand on parle de Sully Prudhomme), que nous pardonnons tout à ceux qui, comme lui, nous ont touchés par l'indéniable sincérité de leurs accents. Et puis, la personnalité du poète des *Solitudes* est si discrète! Il cherche si peu à nous l'imposer! S'il nous parle de lui, il le fait avec une si exquise pudeur, avec une telle crainte de froisser nos sentiments les plus chers, nos idées les plus intimes! Sa main légère, presque féminine, caresse si tendrement, si doucement (on a justement remarqué combien ces deux mots reviennent souvent sous sa plume) les fibres les plus secrètes de notre cœur[1]! Comment lui résisterions-nous? Notez aussi que ce poète, en sa qualité de penseur, généralise, élargit tout ce qu'il touche; son vers, chargé de pensée, nous force à réfléchir sur nous-mêmes; il semble se confesser à nous; en réalité, c'est notre propre examen de conscience (et combien scrupuleux!) qu'il fait avec nous. Et il l'a bien senti lui-même :

Mes vers, je les dédie aux amis inconnus,
A vous, les étrangers en qui je sens des proches...
Peut-être un de mes vers est-il venu vous rendre
Dans un éclair brûlant vos chagrins tout entiers,
Ou, par le seul vrai mot qui se faisait attendre,
Vous ai-je dit le nom de ce que vous sentiez
Sans vous nommer les yeux où j'avais dû l'apprendre ?...

Comment, encore une fois, en voudrions-nous à un ami si tendre, si discret, qui nous rend les aveux si faciles et qui sait réveiller nos préoccupations

1. Cf. sur tout ceci une très belle page de M. Brunetière. (*Essais sur la littér. contemp.*, p. 97, 98.)

morales sans nous accabler du poids de notre propre faiblesse?

Une autre raison nous en empêcherait d'ailleurs. Cet ami a visiblement souffert autant qu'une âme d'homme peut souffrir. Son pessimisme n'a rien de commun avec la vague mélancolie romantique : ce n'est pas seulement l'imagination ici, ni même la sensibilité, c'est le fonds intime de l'être, c'est la pensée même qui est atteinte d'une incurable tristesse.... Et il se pourrait que le poète eût tort, sinon d'être aussi triste, du moins d'être aussi profondément découragé. Il se pourrait qu'il y eût des poésies plus actives, plus viriles que la sienne ; et peut-être les admirables strophes du *Vœu* ne sont-elles pas le dernier mot de la sagesse humaine.... Mais quoi! lui reprocherons-nous, au noble poète, d'avoir poussé ce beau cri de désespoir? Et ne le louerons-nous pas plutôt d'avoir « souci des présentes victimes », et de n'avoir jamais pu prendre son parti des lamentables et prétendues nécessités de la lutte pour l'existence?

Le même pessimisme délicat et douloureux se retrouve au fond des poèmes philosophiques; et l'on ne saurait mieux appliquer qu'à Sully Prudhomme lui-même ce qu'il a dit quelque part d'un autre poète, son ami : « Dans les morceaux philosophiques de Delair, son vers, quoi qu'il exprime, trahit la souffrance. C'est que le poète est seul doué pour sentir avec acuité ce qu'il y a de sombre et d'inquiétant dans la condition que fait à l'âme humaine sa curiosité sans bornes, trahie par ses moyens bornés de connaissance. La prudente résignation du savant, du physicien (dans l'acception large du mot) devant

ce qui échappe aux sens, à l'expérience et à l'induction, lui est, en effet, refusée[1]. » Mais l'inspiration pessimiste ne suffit pas à expliquer l'originalité des deux poèmes de *la Justice* et du *Bonheur*. Sully Prudhomme n'y fait pas seulement œuvre de poète; il veut aussi y faire œuvre de savant, de « physicien », comme il le dit, — et de philosophe. Et, sans doute, cela n'est qu'à moitié nouveau pour qui a lu attentivement ses autres œuvres. Le philosophe que nous connaissons intervient plus d'une fois déjà dans les pièces où le poète nous prend pour confidents de ses luttes et de ses douleurs; et il est tel poème, *les Destins* par exemple, qu'on peut considérer comme un poème philosophique au premier chef. Mais, dans *la Justice* et *le Bonheur*, le poète-philosophe se donne plus largement carrière. Ses ambitions sont plus hautes. Il a entrepris de doter notre littérature d'un « long poème », à la fois « objectif, impersonnel et philosophique », analogue à celui dont Lucrèce nous a peut-être offert le plus parfait modèle dans son *De natura rerum*.... Mais il faut bien reconnaître que Sully Prudhomme n'y a qu'à moitié réussi. Non qu'il n'y ait dans *la Justice*, et peut-être surtout dans *le Bonheur*, de beaux, d'admirables vers, et que la donnée même de ces deux poèmes, ne soit pas des plus heureuses. Mais aussi, que d'abstractions laborieusement et d'ailleurs habilement versifiées, et qui gagneraient à être tout simplement exprimées en prose!... Vous vous rappelez, messieurs, quand nous avons étudié Leconte de Lisle, ce que nous

1. Sully Prudhomme, *l'Œuvre de Paul Delair*. (*Revue de Paris*, 15 mai 1895, p. 305.)

avons dit, d'après MM. Bourget et Brunetière[1], de la manière toute nouvelle dont il avait conçu et exprimé dans ses vers les rapports de la philosophie ou de la science modernes et de la poésie. Le poète, disions-nous, s'il veut être et rester poète, doit traduire à l'aide des moyens qui lui sont propres, ou mieux encore, il doit « transposer », dans la langue des symboles, des images et des rythmes, les conceptions abstraites des savants ou des philosophes : sa mission ne consiste pas à *définir* en vers, mais à *suggérer*, à évoquer, à rendre sensibles à notre imagination ou à notre cœur les lois générales de la pensée et du monde. Eh bien! il semble que Sully Prudhomme se soit arrêté à mi-chemin dans ce travail d'ailleurs très délicat, et qu'il se soit trop souvent contenté de rivaliser d'ingéniosité avec les poètes didactiques et descriptifs de l'ancienne école, avec un Delille ou un Esménard. Osons espérer, Messieurs, que notre cher poète ne s'en tiendra pas là. On nous dit qu'il a presque renoncé aux vers pour la prose, et que les études philosophiques, sous leur forme abstraite, l'absorbent de plus en plus. J'ai peur (et je crois vous avoir dit tout à l'heure pourquoi) que les précieux instants qu'il dérobe ainsi à l'art ne soient pas une conquête fort appréciable pour la spéculation pure. Pourquoi ne resterait-il pas fidèle à « ses deux Muses »? Pourquoi, mieux armé cette fois et averti par la critique, ne nous donnerait-il pas ce poème philosophique et « symbolique » qu'il a rêvé de nous

1. Cf. P. Bourget, *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*, p. 99-118; et Brunetière, *Nouveaux Essais sur la litt. contemp.*, p. 168-181, et *Évolution de la poésie lyrique*, t. II, 13e leçon.

donner? Et, pour aller jusqu'au bout de notre vœu, pourquoi ne nous raconterait-il pas, dans ce qu'on appelait autrefois « la langue des dieux », l'histoire instructive et touchante de sa raison et de son cœur enfin rassérénés?...

III

Je n'ai pas à conclure, messieurs : car comment conclure sur le compte d'un écrivain heureusement encore vivant? Je voudrais du moins, en terminant, rechercher très brièvement avec vous quelle influence Sully Prudhomme a pu exercer autour de lui, et tâcher de marquer la place qui, dès maintenant, lui revient de droit dans l'histoire de la poésie contemporaine.

Son influence directe, M. Gaston Paris la retrouve, et avec raison, dans les premiers vers de M. Jules Lemaître et de M. Paul Bourget, dans les poésies de M. Charles de Pomairols et surtout de M. Auguste Dorchain. Joignons aussi à ces noms ceux de M. Ernest Dupuy, le poète trop peu connu des *Parques*, et de M. Edmond Haraucourt. Ce sont là, à n'en pas douter, les disciples immédiats de Sully Prudhomme.

Les nouveaux venus de la littérature, symbolistes et décadents, semblent au contraire se détacher de lui, et ils l'enveloppent avec son œuvre dans le mépris hautain qu'ils affectent pour le Parnasse, ses poètes et ses doctrines[1]. Ils ont assurément raison,

1. Cf. une note bien divertissante, dans sa férocité enfantine, de Charles Morice, *la Littérature de tout à l'heure*, p. 249 et 250. — Cf. aussi Jules Tellier, *Nos Poètes*, p. 42-53. Celui-là du moins rend à peu près justice à Sully.

ces jeunes gens, de « chercher du nouveau, n'en fût-il plus au monde » ; mais ils ont tort de se montrer injustes et ingrats envers l'un de leurs devanciers auquel ils doivent peut-être le plus, et dont, sans se l'avouer, ils subissent encore l'influence. Car ils veulent, nous disent-ils, enrichir notre littérature d'une poésie symbolique toute nouvelle, et ils ont aussi la prétention de faire exprimer à notre vers français, en l'assouplissant, en en développant les ressources musicales, les impressions les plus fugitives, les plus imprécises de la pensée et du rêve. Rien de plus légitime, à coup sûr. Mais que ne s'avisent-ils donc que les réformes qu'ils veulent tenter, Sully Prudhomme, sans fracas, sans rompre avec le Parnasse, les a plus d'une fois tentées pour son propre compte? Ne sont-ce pas des « symboles » au meilleur sens du mot, que des pièces ou des poèmes, tels que *les Danaïdes*, *le Zénith* et *le Bonheur*? Et si l'on veut à tout prix dans les vers

> De la douceur, de la douceur, de la douceur,

quels vers plus doux, plus musicaux, plus « suggestifs » que les siens! Je cite au hasard de la mémoire :

> Posant sur sa beauté son respect comme un voile...
> Il leur faut une amie à s'attendrir facile,
> Souple à leurs vains soupirs comme au vent le roseau...
> Douce, infiniment douce, indulgente aux chimères,
> Inépuisable en soins calmants ou réchauffants...
> Il leur faut pour témoin dans les heures d'étude
> Une âme qu'autour d'eux ils sentent se poser....

Relisez maintenant, messieurs, *Un Songe*, *le Rendez-vous*, *l'Agonie*; et dites si quelqu'un a su, jusqu'à présent, mieux rendre en vers la poésie du rêve, du mystère et de la vie venant s'abîmer dans la mort....

Si Sully Prudhomme voulait nous donner le poème que nous lui demandons, il apparaîtrait aux yeux des jeunes pour ce qu'il est déjà peut-être : le premier en date et en mérite de nos poètes symbolistes.

En attendant, ce qu'on ne saurait lui refuser, c'est d'être, après et depuis Lamartine et Musset, notre plus grand poète personnel ou intime. Ce que Lamartine et Musset ont été pour leur génération, Sully l'a été pour la sienne. Il relève d'eux : il est leur héritier et leur continuateur; et ce qu'il y avait peut-être de meilleur dans le romantisme, je veux dire l'expression poétique de « la sainte beauté de la douleur humaine », c'est lui qui en a recueilli la tradition pour la transmettre aux générations actuelles. — Et comme il est avec cela le seul poète vraiment philosophe que nous ayons jusqu'ici, il me semble qu'on peut saluer en lui, malgré le voisinage redoutable de Leconte de Lisle, le poète le plus grand, — je ne dis pas le plus parfait, — qui soit sorti de l'école parnassienne. Pour tous ceux de ses contemporains à qui la hautaine poésie de Leconte de Lisle n'a pas suffi, il a été *le Poète*. Il l'a été aussi pour ceux de la génération suivante à qui les deux écrivains dont nous parlerons la prochaine fois, Baudelaire et Verlaine, ont paru, l'un, trop artificiel et trop impur, et l'autre trop inconscient et trop barbare. Car il a été le seul auquel, depuis quarante ou cinquante ans, l'on ait pu dire : O Poète, nous vous aimons, parce que vous avez beaucoup aimé, beaucoup pensé, beaucoup souffert....

18 juin 1896.

AUGUSTE ANGELLIER

Sans doute il n'est pas trop tard pour parler encore de lui. Les vrais poètes sont toujours « d'actualité ». Et d'ailleurs, s'il fallait un prétexte pour lui consacrer un article quatre mois après sa mort, voici qu'un nouveau recueil de vers[1] nous le fournirait tout naturellement.

*
* *

J'espère bien que ce ne sera pas le dernier. Angellier avait conçu et, je crois, partiellement exécuté, un vaste poème qu'il eût intitulé *Pan et Silène*, et qui, si j'en juge par l'esquisse qu'il me traça un jour, avec sa verve coutumière, eût été une très belle œuvre, ample, profonde, originale, harmonieuse, une œuvre où il se fût mis tout entier, avec sa pensée et avec son art, avec sa sensibilité d'homme et de poète, avec son expérience de lui-même et des autres. Il

1. *Dans la lumière antique : les Scènes*, par Auguste Angellier, 1 vol. in-16, Hachette.

faudra qu'on nous donne les fragments de ce poème [1], qui eût si dignement clos cette carrière d'écrivain.

Je n'ai pas la prétention, dans les pages qui vont suivre, d'écrire sur Auguste Angellier une véritable étude. Je n'ai rien d'essentiel à ajouter aux pages que lui ont consacrées M. Émile Faguet, dans la *Revue des Deux Mondes* [2], et surtout M. Émile Legouis en tête d'une édition anglaise de ses *Pages choisies* [3], et M. Maurice Masson, dans la *Revue de Fribourg* [4]. Plus tard, quand on aura exhumé des papiers du poète tout ce qu'ils recèlent encore, quelqu'un se trouvera, je l'espère, pour peindre dans tout son relief la physionomie morale du robuste écrivain, pour analyser à fond son talent, pour caractériser

1. Ces fragments nous seront donnés dans une dernière série de *Dans la lumière antique*. Ce recueil contiendra quelques pièces, dont l'une surtout intitulée *Niobé*, me paraît être un chef-d'œuvre. Je ne sais rien de plus beau dans la poésie contemporaine que ces vers qui chantent la naissance d'Apollon :

> Lui surtout, qui naquit dans Délos, la pierreuse,
> Quand, au pied du palmier, dans la prairie herbeuse,
> Sa mère délivrée, heureuse tout à coup,
> Le prit tout rayonnant déjà sur son genou.
> L'île, naguère morne, ingrate et décharnée,
> D'un immense éclat d'or devint illuminée :
> Les prés, les ruisselets, les rochers furent d'or,
> L'or revêtit les bois et les monts et le bord
> De la mer et les plis de sa houle rythmique.
> Les airs s'étaient remplis d'odeurs et de musique!
> Car le Dieu qui venait au monde était celui
> Par qui la lyre chante et par qui l'azur luit;
> Et de son corps enfant émanait le sourire
> De la lumière d'or et le sacré délire.

2. *Les Poésies de M. Auguste Angellier*, par M. Émile Faguet. (*Revue des Deux Mondes*, du 15 juin 1909.)

3. *Pages choisies d'Auguste Angellier*, avec une *Introduction*, par M. Émile Legouis, Oxford, Clarendon Press, 1908.

4. *L'Œuvre d'Auguste Angellier*, par Pierre-Maurice Masson. (*Revue de Fribourg*, 1910.)

son œuvre et lui marquer sa vraie place dans les Lettres françaises contemporaines : il y aura sur lui un livre bien intéressant à écrire. Je voudrais simplement ici ramasser quelques souvenirs, noter quelques impressions, signaler et faire lire aux amoureux des beaux vers quelques pages vraiment dignes de mémoire.

*
* *

Il n'y a pas très longtemps, — quatre ou cinq ans tout au plus, — que je connaissais personnellement Auguste Angellier. Des amis communs nous avaient mis en relation. Sa rondeur, sa simplicité, sa franchise, son horreur de la banalité et de la réclame m'avaient vite conquis. Nous nous étions peu à peu liés d'amitié. Je l'avais encouragé, et même un peu poussé, à présenter ses vers à la *Revue des Deux Mondes*, où je savais qu'il trouverait le traditionnel accueil que tous les poètes d'un vrai talent sont assurés d'y rencontrer. Et, quoiqu'il fût modeste, et même timide, et aussi peu « arriviste » et « gendelettre » qu'il est possible de l'être, il avait été heureux de collaborer au recueil où Lamartine et Hugo, Musset et Leconte de Lisle, Sully Prudhomme et Heredia avaient publié quelques-uns de leurs poèmes. Sur la fin de sa vie d'ailleurs, et sans qu'il se départît jamais de sa légendaire sauvagerie, de son dédain des succès faciles, et des conventions sociales, de sa farouche et ombrageuse indépendance, il s'humanisait un peu, et la haute notoriété qui lui venait lui semblait chose d'autant plus douce qu'elle était de meilleur aloi et qu'il l'avait plus discrètement

recherchée. Ses vers avaient atteint le grand public. On se répétait son nom dans les milieux qui l'avaient le plus obstinément ignoré. L'Académie songeait à lui : il le savait. Ses amis l'eussent déterminé sans trop de peine à une campagne académique. Il avait même, çà et là, jeté quelques discrets coups de sonde.... C'est à ce moment que la mort l'a pris, au seuil même de la gloire.

Un de ses amis et admirateurs fervents, M. Émile Legouis, a tracé de lui un portrait — à la plume — si juste et si vivant, que je m'en voudrais de ne pas le reproduire ici :

On n'oubliait plus, sur un corps massif d'athlète trop tôt sédentaire, économe de gestes, mais précis et sûr en chacun de ses mouvements rares, cette tête singulière, violemment noire de cheveux et de barbiche, ces larges narines humantes dont se retroussent les bords, ces lèvres en saillie sous la sombre moustache aux pointes effilées, ce teint olivâtre qui semble hésiter entre l'Espagne et l'Orient, ou plutôt fait penser au marin richement cuivré par les rayons et les rafales, après de longs séjours dans les pays de soleil. Les yeux aussi, avec leur regard droit et appuyé, sous les épais sourcils qui les ombragent, et les paupières rembourrées qui les bridet, sont ceux que prend l'homme de vigie quand il a longtemps, par delà le grand vide, épié l'horizon. Ils en ont la fixité, le calme et la portée. Rien de moins conforme à la distinction convenue, ni qui fasse plus ressortir l'exiguïté d'un salon bourgeois ou la frivolité d'un milieu mondain. C'est une physionomie aux accents tout originaux et pourtant essentiellement populaire, qui sort du peuple moins par le raffinement que par l'intensité, moins par ce qu'elle retranche que par ce qu'elle ajoute. On y retrouve la large jovialité, la bonté cordiale et chaude, la brusquerie et la rondeur, en de certains moments je ne sais quoi de goguenard qui est très distinct

de l'ironie; puis, aux heures intimes, tout s'apaise en un repos de la force qui est la dignité même, ou s'absorbe en une mélancolie presque infinie et douce comme une caresse [1]....

Tel était l'homme qui, en 1896, à quarante-huit ans, publiait son premier recueil de vers, *A l'Amie perdue*. Un début aussi tardif est, je crois, chose unique dans l'histoire littéraire. Car, à la différence des *Trophées* de Heredia, dont l'apparition en librairie est, non pas un début, mais une conclusion ou un couronnement, c'était bien un début véritable que la publication de *l'Amie perdue*. Je ne connais pas les essais poétiques que, de tout temps, paraît-il, Angellier avait dispersés dans des journaux ou revues, et que du reste il y aurait lieu de recueillir. Mais je suis convaincu que ce sont là de simples essais conçus en dehors de toute ambition littéraire ultérieure, des « divertissements » ou des « musardises ». Un jour cependant arriva où l'ambition lui vint. *Ed anchio!* Ce jour-là, le poète s'assit délibérément à sa table de travail, et, quand il se releva, le premier sonnet de *l'Amie perdue* était écrit.

Ce recueil n'était pas, comme l'on sait, le premier livre qu'Auguste Angellier eût publié. Sans parler d'articles de jeunesse à *l'Événement* et au *Temps*, il

1. Émile Legouis, *la Poésie d'Auguste Angellier*, conférence faite à la Société des Amis de l'Université lyonnaise le 22 décembre 1907, Lyon, 1908, p. 6. (Cette conférence forme comme un premier état de l'Introduction des *Pages choisies* précédemment citées.) — On pourra consulter encore la brochure *A la mémoire d'Auguste Angellier* (Lille, imprimerie de « Lille Université », 1910), recueil des discours prononcés aux funérailles du poète, et l'article de M. A. Koszul, *Auguste Angellier*, dans *les Langues modernes*, avril 1911.

était, entre autres choses, l'auteur d'une *Étude sur la chanson de Roland* et d'une autre *Étude sur Henri Regnault*[1]; il était surtout l'auteur d'un livre en deux volumes sur *Robert Burns*[2]. Ce dernier livre est tout simplement admirable, et il fait regretter qu'Angellier n'ait pas plus écrit en prose pour le public.

Les sentiments qu'il avait pour sa femme, — dira-t-il, par exemple, de Burns, — étaient affectueux. Il discernait bien les mérites qu'elle avait. Il les discernait trop bien. Le trait par lequel il les enserrait était si net, si précis, qu'il servait presque autant à marquer les qualités dont elle était privée que celles qu'elle possédait, et qu'il était difficile de dire pour quel côté la ligne avait été tracée, pour ce qu'elle renfermait ou pour ce qu'elle excluait. On n'y sent pas ce tremblement et ce léger refus de la main à marquer les limites de ce qui nous est cher. Il ne laissait pas même à certains contours du caractère ce quelque chose d'indécis, ce bord flottant, dont on accorde le bénéfice à la personne aimée, où il y a place pour un acte de foi et de confiance, sans lequel un amour manque d'un élément précieux, c'est-à-dire de ce qu'il donne. Il y a là aussi, dans ce petit intervalle, une réserve pour l'admiration, une ressource contre les déceptions, un peu de mystère, de possible au delà de ce que nous avons mesuré, qui répond à ce besoin d'illimité qu'ont les vraies affections. Cette pénombre de faveur n'existe pas dans la manière dont Burns apprécie sa femme. Il lui fait sa part d'un trait arrêté sans hésitation; voici ce qu'elle possède, voici ce qui lui manque; elle a sa juste mesure, mais tout juste. C'est peu et c'est beaucoup, ce simple fil tremblant autour d'un portrait. Il manque ici....

1. Sauf ces deux opuscules, tous les livres d'Angellier ont été publiés à la librairie Hachette.

2. Si l'on hésitait, — et l'on aurait tort, — à lire ces deux gros volumes, on les trouverait excellemment résumés et repensés dans un très remarquable article de M. Firmin Roz dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1903 sur *Robert Burns*.

N'est-il pas vrai que celui qui a écrit cette page est quelque chose de plus qu'un bon écrivain?

*
* *

Mais j'ai hâte d'en venir au poète. Je le citerai beaucoup : n'est-ce pas la meilleure manière de faire connaître les poètes? Et puis, cela ne vaudra-t-il pas mieux que de redire moins bien ce qu'ont si bien dit M. Legouis, M. Faguet, M. P.-M. Masson dans leurs fines et pénétrantes études?

L'avouerai-je? Des sept recueils de vers d'Angellier, ce n'est pas *l'Amie perdue* que je préfère. Je crois n'en méconnaître aucune des qualités de forme et d'inspiration. Mais quoi! Une simple histoire d'amour en 184 sonnets, n'est-ce pas un peu bien long? Et puis, je n'ai point, je le confesse, pour la forme fixe du sonnet le culte immodéré que je vois certains professer. Le vers trop célèbre de *l'Art poétique* :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème

me paraît être un des nombreux paradoxes que l'honnête Boileau a répandus dans le monde. Je suis de ceux qui aimeraient mieux avoir écrit *Jocelyn* que le sonnet d'Arvers. Le sonnet me paraît être la forme par excellence des *poetæ minores*; je sais que de très grands poètes, au XVI^e^ siècle surtout, Ronsard, Shakespeare, ne l'ont point dédaignée; mais je n'ai point souvenance d'un seul sonnet de Lamartine, et je n'en connais que deux de Victor Hugo; et j'ai quelques raisons de penser que l'inspiration d'Angellier, précisément parce qu'elle avait une

pente naturelle à s'étaler en amples nappes sonores, se trouvait quelque peu gênée et resserrée dans le moule étroit du sonnet : la preuve en est, ce me semble, qu'après *l'Amie perdue*, le poète est bien rarement revenu à cette forme poétique. Et enfin, — affaire d'éducation littéraire peut-être, — j'ai quelque peine à goûter pleinement, dans les sonnets de *l'Amie perdue*, cet abus des rimes féminines auquel Angellier ne renoncera jamais complètement :

Faut-il déjà partir? En cette anse isolée,
Où le flot confiant sommeille comme un hôte,
Nous bercions notre peine un instant consolée
D'un bonheur que ce jour en s'éloignant nous ôte.

Demain nous reprendrons notre vie exilée,
Suivons vers le hameau le chemin de la côte,
Et laisse-moi fixer dans mon âme troublée
Ce soir d'une beauté paciflante et haute.

Derrière un cap couvert de pins, le soleil sombre;
La mer déjà moins bleue en longs plis d'or se plisse;
L'abeille a délaissé les buissons de mélisse;

Les grands monts presque éteints rendent le vallon sombre;
Et sur la route blanche où la lumière glisse,
Le moindre des cailloux allonge aussi son ombre.

Ne vous semble-t-il pas que toutes ces rimes féminines donnent au rythme quelque chose de successif et d'essoufflé qui est voulu sans doute, mais un peu déconcertant? Au bout de chaque vers, le mouvement de la phrase poétique s'arrête pour recommencer ensuite; le poète semble perpétuellement à court de souffle et comme lassé par son effort. Et l'on a besoin de relire d'autres pièces, dont l'inspiration peut être discutable, mais où la

vigueur d'accent, l'âpreté sonore et la vivacité entraînante du rythme, l'éclat sombre et fier du verbe sont vraiment de toute beauté. Parmi ces pièces-là, j'aime à citer celle qui, dans *le Chemin des saisons*, est intitulée *Decenter mori* : Vigny, je pense, l'aurait signée avec orgueil, et elle doit figurer dans toutes les *Anthologies* du XIX^e^ ou du XX^e^ siècle :

J'ai la mort en moi, non la mort lointaine,
Celle qu'on suppose et qui doit venir,
Mais la mort déjà fixée et prochaine,
Et je sais le point dont je vais périr.

Elle est là : je sens son travail paisible
Qui jusqu'à présent n'est pas douloureux,
Mais dans quelques mois deviendra terrible :
J'en ai vu mourir, je mourrai comme eux!

C'est un peu de poids, de tension, de gêne,
Une peine brève, un tiraillement,
Un peu de douleur sourde et souterraine,
Suivie aussitôt d'assoupissement;

C'est peu, ce n'est rien, pas même une entrave.
Pourtant cette peine a je ne sais quoi
De dominateur, de vital, de grave,
En quoi se pressent le grand désarroi;

Un outil mortel en moi fait son œuvre,
Et je sais le temps que prend pour finir
La main qui le tient et qui le manœuvre;
J'ai quatre ou cinq mois encor pour mourir;

J'ai quatre ou cinq mois à pouvoir encore
Entendre le rire et les mots humains;
Je pourrais compter ce que chaque aurore
Me laisse de jours vivants dans les mains.

Déjà l'Univers s'éloigne et recule.
Je le vois confus comme un fond de mer;
C'est moi qui répands le lourd crépuscule
Où l'immensité des choses se perd.

Je porte en moi-même une nuit profonde,
Qui sera sans fin, et dans peu de temps
Débordant de moi couvrira le monde;
Je la sens emplir mon être : j'attends!

Non pas sans révolte et sans amertume
Je mourrai; j'aimais la lumière, l'art,
Les hommes auxquels le cœur s'accoutume,
Les fêtes toujours neuves du regard;

J'avais essayé de me faire une âme
D'un peu de bonté, d'un peu de savoir;
C'était, je le veux, une pauvre flamme,
Mais où s'épurait l'éclat du Devoir.

Redoutable instant! Tomber de la cime
Où le Je se sait, et crée un vouloir,
Ainsi qu'un cristal, dans l'ignoble abîme
De l'inconscient et du néant noir!

Surtout, je ressens la sombre colère
Du forfait par qui périt emporté
L'être qui a sacré l'auguste mystère,
Le sublime effort d'avoir existé!

Je ne souffre encor que par la pensée
De l'adieu prochain qui va s'accomplir;
Mais dans quelques jours sera commencée
L'agonie affreuse où je dois finir.

Je sais ce qu'elle est; elle est effroyable;
Le plus long supplice et le plus cruel
Auprès d'elle est doux; je ne suis coupable
Que d'être né homme et d'être mortel.

J'essaierai pourtant d'avoir du courage,
De serrer les dents, de garder mes cris,
Je suivrai la mort à son sombre ouvrage,
Cachant ma défaite avec mon mépris.

Si je meurs ainsi que je le souhaite,
J'aurai sur ma lèvre un rictus d'orgueil,
Quand le menuisier clouera sur ma tête
Le couvercle obscur et lourd du cercueil.

Il est mort, — et heureusement! — autrement qu'il ne le souhaitait ici, le noble poète; il est mort « à la française », c'est-à-dire chrétiennement. Mais, dans leur âpre pessimisme stoïcien, ces vers n'en sont pas moins beaux.

Dans une note moins sombre, plus éteinte, plus tendrement mélancolique, et, si je l'ose dire, plus automnale, je trouve également digne des *Anthologies*, la pièce exquise intitulée *les Chrysanthèmes* :

Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes!
Les rosiers sont morts, et les diadèmes
Des derniers soleils
Tombent, en pliant leurs tiges séchées,
Dans l'herbe où les fleurs sont déjà couchées
Pour les longs sommeils;

Les géraniums, les phlox, les colchiques,
Les lourds dalhias, et les véroniques,
Et les verges d'or,
Gisent dans l'humus sous les feuilles mortes,
En proie au hideux peuple des cloportes,
Ouvriers de mort.

Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes!
Mais l'année a mis ses grâces suprêmes
Dans ces pâles fleurs;
Leur seule rosée est la fine pluie.
Parfois un rayon presque froid essuie
Leur visage en pleurs;

Leur blancheur de cire a des teintes mauves.
Les rideaux fanés des vieilles alcôves
Ont leur incarnat,
Leur plus tendre rose est teint d'améthyste,
Et même leur or le plus clair est triste,
Et n'a point d'éclat.

Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes!
Quel chagrin pensif, en leurs roseurs blêmes,
De leurs froids destins!

Quel délicat rêve en leur blancheur chaste!
Quels nobles et fiers ennuis dans le faste
De leurs ors éteints!

Elles ont grandi sans pouvoir connaître
L'ivresse d'amour qui flotte et pénètre
Leurs sœurs de l'été,
Quand vibre partout le vol des insectes,
Douloureuses fleurs, calmes et correctes
Dans l'air déserté.

Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes!
Allons en cueillir puisque tu les aimes
A l'égal des lis,
Des amaryllis de larmes trempées,
Et des sombres cœurs entourés d'épées
De tes chers iris.

Nous rapporterons, en tremblantes gerbes,
Leurs troublantes fleurs, humbles ou superbes;
Nous en emplirons
Le verdâtre et vieux vase de la Chine,
Où s'enfuit sans cesse et se dissémine
Un vol de hérons.

Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes
Nous devinerons les profonds poèmes
D'obscure douleur,
Qui vivent au fond de ces douces âmes,
Dont l'effort d'aimer éclate en des flammes
Qui sont sans chaleur.

Quand le soir hâtif emplira la chambre,
Nous regarderons ces fleurs de novembre,
Ces fleurs de souci,
Ces fleurs sans espoir, comme des emblèmes;
Le jardin n'a plus que des chrysanthèmes,
Et nos cœurs aussi!

Originalité de la pensée, profondeur du sentiment, sobre éclat des images, largeur puissante de l'exécution, parfaite adaptation du rythme à l'idée, tout y est. Plus coloriste en général que musicien,

Angellier n'a pas toujours ce qui est peut-être l'essence de la poésie, et ce qui, avouons-le, est assez rare chez nous, Français, ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui évolue vers la musique, comme vers sa limite extrême. On peut même se demander si son genre propre, — parfaitement légitime d'ailleurs, et surtout éminemment français, — ne serait pas la poésie oratoire. Ici, dans *les Chrysanthèmes*, la poésie s'est faite aussi musicale qu'on peut le souhaiter; et c'est peut-être pourquoi elle atteint une plénitude qui ne laisse à la critique absolument rien à désirer.

*
* *

On a noté sans doute dans les morceaux que nous venons de lire une abondance verbale que peu de poètes ont possédée à ce degré, et qui n'est pas sans rappeler quelquefois, — toutes proportions gardées, — celle même de Victor Hugo. Faculté des plus précieuses pour un poète, elle peut dégénérer aisément en un défaut. Je ne jurerai pas qu'Angellier n'y soit plus d'une fois tombé : il a une tendance impérieuse, cela est certain, à développer beaucoup plus qu'à se concentrer, et il y perd un peu de sa force. Je lui signalais un jour cet écueil, lui rappelant le joli mot de Taine sur Racine « un peu trop enclin à s'atténuer dans les développements ». Il me répondit par la curieuse lettre, — ou plutôt par le curieux *post-scriptum*, — que voici :

Je crois que votre *caudale venenum* a du vrai. Taine a peut-être bien raison pour Racine, surtout parce qu'au théâtre le développement de la pensée est subordonné à

l'action qui a son expansion à elle, et qui est en réalité la vraie directrice de tout le reste. La pensée doit en suivre la houle; il n'y a pas, sur les planches, un seul instant où la pensée puisse être étale. Et peut-être dans Racine va-t-elle trop jusqu'au bout d'elle-même en immobilisant les personnages, c'est-à-dire en substituant sa logique à la logique passionnelle dont l'acte fait partie. Quand la pensée est isolée, elle peut, avec moins d'inconvénient, former lac et se donner entière, toucher la berge de tous côtés. C'est un peu ainsi que j'ai compris *Socrate* qui n'est nullement une action, mais un dialogue et une narration indépendante des personnages. Cela n'empêche pas tout de même le défaut d'exister. Mais qu'est-ce que Taine aurait bien pu dire d'Hugo? et quelquefois de lui-même, car il a des pages qui sont de marquants exemples de prolifération verbale — où un petit noyau d'image et de réalité sert d'appel à la masse de tous les vocables qui ont quelque affinité avec lui, si bien qu'il est recouvert et presque écrasé par des plis et des nappes verbaux dont il a attiré les premiers, et qui se sont ensuite attirés les uns les autres. Cela est notable dans ses vers : le travail parti sur une figure, un objet, devient après quelque temps un pur travail de palette et aboutit à une sorte d'impressionnisme amorphe où tout est en touches colorées et en rutilances qui ne pensent plus au point de départ....

Voilà qui s'appelle au moins plaider fort ingénieusement coupable. Je m'empresse d'ailleurs d'ajouter que, si défaut il y a, il est, comme tous les défauts qui font partie intégrante de la manière même de penser et d'écrire, largement compensé par des qualités de tout premier ordre. Outre que cette abondance verbale est un signe de fécondité et de force, on pourrait, chez Angellier, la montrer le plus souvent employée et comme consacrée à la recherche de l'expression juste, de la nuance exacte, de la définition précise. Mise au service d'un art,

dont la franchise et la probité sont les traits essentiels, le poète lui doit peut-être toutes les heureuses trouvailles de pensée et de style qui abondent dans ses vers. Et si elle a pour rançon çà et là quelques longueurs et quelques minuties, des développements, sinon oiseux, tout au moins qui eussent gagné à être resserrés, nul doute que, dans les chefs-d'œuvre de l'auteur de *l'Amie perdue*, dans *Decenter mori*, dans *les Chrysanthèmes*, dans *la Tristesse de l'Aurore*, dans le *Luctus matris*, nul doute que nous lui devions cette ampleur puissante et profonde, cette plénitude, — je répète le mot, — qui, aux yeux de tous les connaisseurs, donne tant de prix aux œuvres les plus réussies d'Angellier.

*
* *

J'aurais voulu insister sur les cinq volumes qu'il a, — joliment et justement, — intitulés *Dans la lumière antique*. J'aurais voulu citer au moins quelques vers de *la Tristesse de l'Aurore* et du *Luctus matris*. Quand le poète, m'a-t-on dit, lisait lui-même ce dernier poème, quelle que fût la disposition morale de ses auditeurs, il provoquait un effet d'émotion, et même de larmes, dont il était impossible de ne pas garder le durable souvenir. Je ne m'en étonne point. A le lire simplement des yeux, le *Luctus matris* est assuré d'émouvoir éternellement toutes les sensibilités généreuses. Comme dans certaines pièces de Victor Hugo, — *A Villequier*, *Claire*, — on y sent passer et frémir tout l'écho tragique de la sombre destinée humaine, l'âpre lamentation des douleurs irréparables que

seul le christianisme a réussi à pacifier. Il y a là, dans cette suite d'émouvants « épisodes », un accent d'humanité générale et profonde qui a trouvé, pour s'exprimer, une forme vraiment digne de lui, une forme à la fois éloquente, simple et sobre qui convient admirablement au sujet. Jamais peut-être encore l'immensité sans fond de la douleur maternelle n'avait été aussi fortement traduite, par un poète qui, en même temps qu'un vrai poète, sût rester un homme....

Mais j'en ai sans doute assez dit, non pas, certes, pour caractériser et définir, comme il le mériterait, le talent d'Auguste Angellier, pour « situer » exactement son œuvre dans la littérature française contemporaine, tout au moins pour indiquer et faire pressentir quel complexe et haut poète fut ce grand original. S'il n'a pas eu de son vivant, — sa modestie, son dédain de la réclame et de l' « arrivisme » vulgaire en furent un peu la cause, — toute la réputation à laquelle il avait droit, il est sûr, dès maintenant, qu'il préoccupera la critique des générations qui vont nous suivre. Déjà M. Lanson, dans la dernière édition de son *Histoire de la littérature française* a cru devoir faire une place, peut-être insuffisante, à ce « talent robuste, un peu fruste », à cette « âme vibrante et pensive ». On lui consacrera des études approfondies, des livres, des « thèses » peut-être, et ce bout d'article ira peut-être enrichir la « bibliographie » d'un futur candidat au doctorat. Et c'est cela, la gloire, celle-là même que ne pouvait s'empêcher de rêver le poète, quand il disait :

Je ne partirai pas sans laisser quelques gerbes;
Et lorsque l'avenir vannera mes épis,
Peut-être mettra-t-il près de chants plus superbes
Mon hommage modique aux vieux murs assoupis.

En attendant, je voudrais deux choses. D'abord que son ami M. Émile Legouis nous donnât, en la développant un peu, une édition française des *Pages choisies* d'Auguste Angellier. Et puis, que M. Émile Legouis encore, ou tel autre de ses amis de la première heure, fît pour le poète des *Chrysanthèmes* ce que M. Michel Salomon a si heureusement fait pour un autre poète et écrivain contemporain, Maurice Faucon, et publiât ses *Reliquiæ*. Cela fait, le grand public et les « professionnels » auront en mains tout ce qui leur est utile ou nécessaire pour connaître la personnalité et pour étudier l'œuvre de l'auteur de *l'Amie perdue*. Et l'on reconnaîtra alors, — j'essaie de peser tous mes mots, et de juger notre ami en critique, — que nous n'avons pas eu de plus grand poète depuis Verlaine.

16 juillet 1911.

LA « JEANNE D'ARC »

DE M. GABRIEL HANOTAUX [1]

Je ne suis pas historien de profession : du moins, je ne suis pas historien politique ; surtout, je ne suis pas historien du moyen âge. Il semble donc, — et je l'avoue bien volontiers, — que je sois totalement dépourvu de la compétence « spéciale » qui serait nécessaire pour parler comme il convient de la *Jeanne d'Arc* de M. Hanotaux. Mais, à vrai dire, je m'en console un peu. M. Hanotaux n'a pas fait, à proprement parler, œuvre d'*érudition* en composant sa *Jeanne d'Arc* ; de propos très délibéré, — et je

1. *Jeanne d'Arc*, par Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, 1 vol. in-4°, Hachette 1911. — Ce livre, magnifiquement illustré, enrichi par l'auteur d'un très grand nombre de gravures empruntées aux artistes contemporains de Jeanne d'Arc, est une merveille d'exécution typographique et de bon marché. — Il a paru aussi de cet ouvrage une belle édition de luxe sur grand papier, avec encadrements composés, par M. Roger Favier, d'après des motifs empruntés à l'art du XV^e^ siècle. — Souhaitons enfin à brève échéance une édition plus « populaire » encore de ce livre que nous voudrions voir pénétrer dans toutes les écoles et dans les foyers les plus modestes.

l'en félicite, — il s'est adressé aux « honnêtes gens », comme on disait jadis. Il a pensé qu'un sujet comme celui qu'il abordait n'est pas de ceux qu'on puisse ensevelir dans la poussière des archives et dans l'ombre des bibliothèques; il s'est dit que, sur un sujet national et humain entre tous, le grand public avait des droits, des droits imprescriptibles, et qu'avant tout il s'agissait de le traiter, suivant la parole célèbre, non pas en auteur, mais en homme. Encore une fois, je l'en félicite. C'était la seule méthode qui convînt pour parler dignement de la Pucelle d'Orléans. Et c'était nous inviter, nous tous qui ne sommes pas des « spécialistes », à lire son livre, et à en dire très librement et tout naïvement notre avis.

*
* *

Sur la valeur proprement historique de l'ouvrage, nous ne pouvons avoir que des impressions, et nous attendons l'avis motivé des hommes du métier. Il me semble pourtant que cette valeur est considérable, et qu'on ne saurait d'abord reprocher à M. Hanotaux d'avoir ignoré ou méconnu quoi que ce soit d'essentiel dans l'abondante « littérature » de son sujet. Il me paraît bien qu'il a fait en toute conscience son métier d'historien : il a étudié pour son propre compte les documents originaux, et il a étudié non moins attentivement les discussions, les recherches, les interprétations de toute sorte auxquelles, depuis près de cinq siècles, ces documents, et les faits qu'ils relatent, ont donné lieu. En un mot, l'enquête instituée par lui sur les

faits et gestes de son héroïne, et sur l'époque où elle a vécu, a bien l'air d'avoir été aussi large et aussi précise qu'on pouvait le souhaiter; et si peut-être, çà et là, il n'est pas impossible de relever, dans ce gros volume, quelques traces de précipitation, cela tient sans doute à la manière un peu brusque, et comme impatiente, de M. Hanotaux, beaucoup plus qu'à l'insuffisance présumée de ses « préparations ». A-t-il vécu beaucoup plus de deux ans dans ce xv^e^ siècle, si tumultueux, si obscur, et, encore aujourd'hui, si mal connu? Je ne sais, mais j'en doute. Et j'imagine que là-dessus maint érudit va se récrier sur l'audace qu'il y avait à écrire tout un livre sur Jeanne d'Arc après une prise de possession aussi hâtive. Mais ce sont les érudits qui auront tort. En histoire, comme ailleurs, « le temps ne fait rien à l'affaire ». Il est des historiens qui voient mieux, plus nettement et plus loin, en quelques semaines de recherches, que d'autres en des années entières de labeur myope. Tel est précisément le cas de M. Hanotaux.

Car il avait sur tel autre historien de la Pucelle, en particulier sur M. Anatole France, une supériorité native en quelque sorte, et qui est si rare qu'elle met à part tous ceux qui la possèdent : Xénophon, César, Macaulay, Guizot. M. Hanotaux sait comme personne le prix des pièces autographes et des choses imprimées ; mais il n'est à aucun degré un historien *livresque*. Il connaît la vie et il a pratiqué et manié les hommes; il a été mêlé aux grandes affaires de son temps; il s'est, si je puis dire, colleté avec les réalités; il a été un homme d'action, et il se souvient de l'avoir été; que dis-je! même en écri-

vant, il continue de l'être encore. « J'ai fait de l'histoire, et je pouvais l'écrire » : ce mot si juste et si fier de Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, il pourrait le reprendre à son compte. De là l'accent vécu, le tour *réaliste* de son récit. De là la finesse robuste et directe de sa psychologie, et ce regard aigu, pénétrant dont il fouille les âmes de ce lointain passé, un Pierre Cauchon, un Charles VII, un Bedfort, un Philippe le Bon, une Jeanne d'Arc. De là enfin, et peut-être surtout, cet art de débrouiller les intrigues les plus obscures, de démêler l'écheveau étrangement compliqué de la politique d'un duc de Bourgogne, par exemple, cette faculté d'embrasser à la fois l'ensemble et les détails d'une situation historique, d'apercevoir dans toutes leurs conséquences la portée de certains faits, la haute signification de certaines vies. C'est M. Hanotaux qui a le premier démontré d'une façon péremptoire qu'en se jetant dans Compiègne, et en forçant, quoique prisonnière, Jean de Luxembourg à lever le siège, la Pucelle avait tout simplement empêché la France de devenir anglaise. Et personne encore ne nous avait fait aussi clairement sentir tout ce qu'il y avait dans la prodigieuse héroïne de génial bon sens et de lucide raison française; personne n'avait su marquer, en termes aussi nets et aussi justes, son rôle véritablement unique dans la destinée du monde moderne. Si M. Hanotaux n'avait pas été un aussi bon, un aussi actif ouvrier de l'histoire contemporaine, il n'aurait pas, n'en doutons point, aussi fortement compris l'histoire du passé.

*
* *

Cet historien original, vivant et suggestif est-il doublé d'un écrivain ? S'il a su faire œuvre de vérité, a-t-il su faire également œuvre d'art ? Il peut sembler qu'Anatole France, auquel on ne peut s'empêcher de comparer ou d'opposer M. Hanotaux, retrouve ici tous ses avantages. Et, en effet, la forme aisée, le style délicat, ingénieux et subtil, « l'écriture artiste » de l'auteur des *Noces corinthiennes* a l'air de faire tort à la forme un peu âpre, souvent éloquente, certes, et même oratoire, mais parfois tourmentée, saccadée et comme haletante de l'historien de Richelieu. Je sais d'excellents esprits qui auraient souhaité un air moins improvisé, quelque chose de plus uni, de plus fondu, un peu de cette *lactea ubertas* dont parlait l'écrivain latin. Je ne suis pas sûr qu'ils aient raison. D'abord,

Chacun pris dans son air est agréable en soi.

Et l'on peut se demander si l'historien de Sylvestre Bonnard et de M. Bergeret avait tout ce qu'il faut, — j'entends comme styliste, — pour bien parler de Jeanne d'Arc. J'imagine que la Pucelle, même à ce point de vue, ne l'eût point choisi comme biographe. Les roueries du style, les finesses concertées, la recherche voulue des nuances, tout ce qui, dans l'art, est artifice, et, si j'ose ainsi dire, sent la serre chaude, — ou la décadence, — ne devait pas être son fait. L'allure plus directe, plus franche, plus martiale de M. Hanotaux eût été, nous n'en pouvons guère douter, plus de son goût. Ajoutons que le style de

sa *Jeanne d'Arc* abonde en heureuses trouvailles, en vives et saisissantes formules qui eussent été certainement refusées à des écrivains plus timorés, plus fidèles aux préceptes des rhéteurs, aux prescriptions du goût pseudo-classique. En un mot, ce style n'a rien de livresque, ou d'académique : il est vivant, c'est sa qualité essentielle, celle à laquelle il sacrifie, et a raison de sacrifier ou de subordonner tout le reste. Par ses raccourcis, par son opulence, par ses brusqueries, par ses hardiesses, par son dédain des conventions littéraires, par sa verve entraînante et passionnée, il me rappelle assez souvent, — et toutes proportions gardées, — celui de Saint-Simon. Comme son illustre devancier, M. Hanotaux excelle dans l'art des portraits. Voyez entre beaucoup d'autres, celui de Bedford :

On a un portrait de lui, agenouillé devant son patron, saint Georges : le front fuyant, le regard voilé, les lèvres sensuelles et grasses, je ne sais quel aspect arrondi, doucereux et ecclésiastique, n'est démenti que par la saillie du nez brusque et volontaire. C'est un homme qui eût aimé l'ordre, les choses bien conduites, et que la discorde et l'anarchie poursuivirent; l'ambiguïté l'emprisonna toujours en ses cercles obscurs. « Second » malheureux, il eût été, sans doute, un « premier » victorieux. Il s'intitulait, lui-même, dans les chartes : « Jean, fils, frère et oncle de rois, duc de Bedford : *Johannes filius, frater et avunculus regum* »; sa destinée fut d'être en tangente dans la vie et dans l'histoire : Bedford, c'est le collatéral.

Et celui de Jeanne d'Arc partant pour Chinon :

Agée de dix-sept à dix-huit ans, belle fille, grande et forte, le cou rond, la gorge pleine, le visage riant, les cheveux noirs, parlant peu, mais aisément, la voix douce et très féminine, sobre, chaste, pieuse, toujours gaie, toujours

vive, décidée et prompte, sans hésitation et sans peur, mais mesurée et prudente, hardie et contenue, exerçant sur les hommes cette prise des âmes supérieures, l'ascendant, telle était la fille extraordinaire, la « bergerette », qui partait de son village pour sauver le royaume de France.

Nous pouvons l'affirmer en toute assurance. L'auteur de ces lignes est, à sa manière, qui n'est pas celle de tout le monde, un écrivain et un artiste.

*
* *

Et il est enfin, à sa manière aussi, je ne veux pas dire un philosophe, mais un penseur. La personne et la vie de Jeanne d'Arc posent un problème que ne saurait éluder un esprit qui pense. Qu'on veuille bien y songer en effet. Je ne crois pas, en dehors de la vie de Jésus et de l'établissement du christianisme, qu'un fait de l'histoire humaine présente à un aussi haut degré, dans sa nature et dans ses conséquences, tous les caractères de l'extraordinaire, — j'emploie à dessein cette simple épithète, pour ne rien préjuger, — que la destinée de la Pucelle d'Orléans. Alexandre, César, Mahomet, Napoléon ont fait plus sans doute; mais aucun d'eux n'était une « bergerette » de dix-huit ans. Leur génie et les circonstances où ils ont été placés suffisent à expliquer leur œuvre. Il n'en va pas ainsi de Jeanne. Qu'on fasse aussi grande que l'on voudra la part des circonstances extérieures et du génie individuel : il restera dans cette vie quelque chose d'inexpliqué qui dépasse et confond la raison raisonnante. Qu'un grand peuple ait été non seulement sauvé, mais j'oserai dire recréé, et orienté pour de longs siècles dans la droite voie

de ses destinées nationales par une enfant qui ne savait même pas signer son nom, voilà qui est prodigieux, voilà qui est unique. S'il y a un cas où le « surnaturel » semble vraiment apparaître dans l'histoire humaine, où la trame des faits contingents semble se rompre pour faire place à je ne sais quoi de transcendant et d'absolu, bref, à un *miracle*, assurément, c'est celui-là. Et le moyen, je le demande, pour qui veut ne pas se payer de mots, d'explications qui n'expliquent rien, de ne point partager à cet égard la foi même de Jeanne, — ou, tout au moins, de se résigner à un humble aveu d'ignorance? *Ignoramus*, *ignorabimus*....

Ce problème, M. Hanotaux l'a posé avec une force, une loyauté, une franchise qui ne laissent rien à désirer, et la solution qu'il en esquisse est aussi originale qu'elle était, de sa part, un peu inattendue. Il commence par écarter l'argumentation chère à Renan et à toute son école, et qui consiste à nier *a priori* le surnaturel, c'est-à-dire, en bonne logique, à légitimer, au seuil même de l'enquête historique, une pure et simple pétition de principe. Il ne craindra pas de parler de « cette vie surnaturelle, et pourtant si humaine » ; il n'hésitera pas à parler de « mystère » et de « miracle » : « c'est ce *Miracle*, dira-t-il, qu'il faut accepter! » Et encore :

La vie de Jeanne d'Arc, sa mission, sa mort forment un des drames les plus surprenants qui se soient produits dans l'histoire du monde. Que la France ait été sauvée par une jeune fille, presque une enfant, que cette enfant véridique, intelligente et pure, ait toujours affirmé sa mission céleste; que, parmi ses contemporains, les plus considérables et les plus éclairés aient partagé ce sentiment; que Charles VII et

ses conseillers se soient confiés en elle : qu'ils l'aient admise dans leurs délibérations, qu'ils l'aient placée à la tête des armées, l'aient accompagnée à Orléans délivrée par elle, à Reims où elle fait sacrer le roi; et puis, qu'ils l'aient abandonnée, soudain, dans sa victoire; qu'ils se soient détournés d'elle et qu'ils l'aient laissée tomber aux mains des ennemis; que ceux-ci enfin, par le forfait le plus affreux dont l'histoire fasse mention, l'aient livrée aux flammes, *ce sont là des événements tellement extraordinaires qu'ils accablent l'intelligence humaine.*

L'apparition de Jeanne d'Arc, avec les conséquences qui s'en sont suivies tient du prodige.... C'est vraiment un événement *au-dessus des choses humaines....*

Et enfin :

Une explication quelconque est-elle possible? Cette explication, est-il nécessaire de la tenter? La nature, la vie, le monde visible et invisible cachent à l'homme assez de secrets pour qu'il se résigne à ignorer celui-là. *Les défaillances, les insuffisances, les impuissances trop notoires de la raison n'enseignent-elles pas la vanité de certaines interprétations dites « rationnelles »*? Quant aux décisions de la foi, elles ne relèvent que de la foi.

Entre la raison et la foi, l'esprit humain doit-il nécessairement prendre parti? *Les postulats imposés à notre raison sont des actes de foi, et si on supprimait de la raison la foi, il lui manquerait justement sa base.* Entre la raison et la foi, il n'y a ni contradiction, ni combat nécessaires. *Il est d'une très haute raison d'accepter la foi*, et la foi fait sans cesse appel à la raison; selon la formule scolastique, « la foi cherche l'intelligence, et l'intelligence trouve la foi ».

Comme nous voilà loin, n'est-il pas vrai? du « rationalisme », ne disons même pas d'un Voltaire, — dont la fameuse *Pucelle* est une des hontes, — mais d'un Renan et d'un Anatole France! Esprit

très positif, très préoccupé de ne pas lâcher la proie pour l'ombre, et la réalité des faits pour la fantaisie des abstractions, très nourri aussi, on le croirait du moins, des doctrines de M. Bergson, M. Hanotaux n'a pu se persuader que Jeanne d'Arc fût une malade ou une hallucinée. « Visionnaire », peut-être, mais visionnaire de réalités ineffables. « La *vision*, écrira-t-il, est une *vue* extrêmement intense de la vérité, qui est Dieu. » Quelle est notre autorité, à nous, esprits médiocres et âmes vulgaires, pour juger et discuter les « révélations » d'une âme comme celle de Jeanne? Pouvons-nous même bien comprendre le mécanisme intérieur d'un homme de génie? « Il est, écrit M. Hanotaux, il est dans le procédé intellectuel des grands hommes, des démarches inintelligibles au commun des mortels. J'affirme, pour avoir vu de près l'un d'entre eux [il doit s'agir ici de Pasteur], que le grand homme est méconnaissable même à lui-même. » Et si cela est vrai des intuitions du génie, combien à plus forte raison cela est-il vrai des intuitions de la sainteté! « La *vision* m'apparaît, déclare l'historien de la Pucelle, comme un procédé intellectuel plus rare encore [que le génie], un don d'essence supérieure qui n'est fait qu'à ceux qui le réclament avec une infinie confiance. » Et il ajoute, avec une singulière profondeur :

> Le procédé intellectuel de notre temps, — le raisonnement analytique fondé sur l'observation et la classification des faits, — date d'hier. Il ne s'est guère imposé que depuis Bacon. Peut-être sa timidité et sa lenteur étonneront-elles nos descendants, comme nous nous étonnons de la hardiesse d'une autre allure intellectuelle qui fut en

honneur à d'autres époques, l'aperception ou l'intuition soudaine, la recherche directe du vrai, la contemplation de l'Idée dans la connaissance et l'adoration de la volonté créatrice, dont une foi ardente croit pouvoir surprendre le secret.

Je sais, ou crois savoir ce qu'un théologien de profession trouverait à redire sur cette attitude de pensée qui a, dans l'École, été baptisée du nom d'*agnosticisme*. Je n'ai pas ici à défendre M. Hanotaux qui, au surplus, n'a nul besoin de ma défense. Mais je me permettrai de faire observer que peut-être y aurait-il lieu de distinguer entre les diverses sortes d'agnosticismes. Il y a un agnosticisme négatif et tout près d'être négateur, un agnosticisme volontiers ironique et même railleur, qui, non content d'ignorer tout ce qui échappe aux prises de la raison analytique, laisse entendre qu'en dehors d'elle il n'y a rien, et qui, bien loin d'en souffrir, s'applaudit et se réjouit de son impuissance. Et il y a un agnosticisme positif, un agnosticisme inquiet et respectueux, qui pressent et qui sait et qui affirme que, derrière le voile trompeur des apparences rationnelles, il se passe quelque chose, et qui souffre de ne pas connaître cette réalité profonde, et qui, à force de souffrir, finit par en entrevoir quelque aspect. A l'agnosticisme de Renan, on peut préférer celui de M. Hanotaux.

En tout cas, cette attitude intellectuelle est véritablement un « signe des temps ». Jusqu'à ces dernières années, rien ne pouvait faire prévoir que M. Hanotaux finirait par s'y ranger. Ni dans sa vie politique, ni dans son œuvre écrite, il n'avait, que je sache, laissé percer l'état d'esprit nouveau que nous

manifeste sa *Jeanne d'Arc*, et souvent même, dans son *Histoire de Richelieu*, dans son *Histoire de la France contemporaine*, il avait laissé percer un état d'esprit presque contraire. Mais M. Hanotaux est un homme d'action, de sincérité et de courage. Au lendemain des événements de 1870, pour aider sa patrie désemparée à reprendre conscience d'elle-même, à se relever de ses ruines, il avait voulu remettre sous ses yeux, éclairées d'une lumière nouvelle, quelques-unes des plus belles pages, des plus réconfortantes, et des plus instructives, de son glorieux passé; et il s'était fait le pieux et vivant biographe de Richelieu. A l'école du grand cardinal, il avait pris, pour son propre compte, plus d'une féconde leçon de grande politique. Aujourd'hui, dans un dessein tout semblable, il s'attaque à l'histoire de Jeanne d'Arc. La grande Française lui a rendu ce qu'il avait fait pour elle : elle lui a conquis d'innombrables lecteurs; elle a renouvelé son talent, elle a surtout renouvelé sa pensée. La *grâce* de la pieuse « bergerette » a agi sur son historien. Pour un « amateur d'âmes » il n'y a pas de spectacle plus passionnant et plus instructif.

Novembre 1911.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE v
AVANT-PROPOS vii

LES ÉPOQUES DE LA PENSÉE DE MONTAIGNE

I. **L'Évolution générale des « Essais ».** — De la nécessité d'étudier chronologiquement l'œuvre de Montaigne : indications fournies à cet égard par Brunetière, M. Lanson, M. Strowski. — Les travaux de M. Villey. — Les sources et les lectures de Montaigne. — Comment on peut reconstituer la « librairie » du grand écrivain. — Comment on peut dater la composition des principaux chapitres de son livre. — Comment on peut se représenter le travail d'élaboration des *Essais*, et les phases successives de leur histoire matérielle 1

II. **L'Évolution intellectuelle et morale de Montaigne.** — L'évolution artistique. — Le *genre* des « Essais » avant les *Essais*, et les premiers modèles de Montaigne : en quoi il les a d'abord imités, et en quoi il les a peu à peu modifiés; — disparition progressive de l'impersonnalité et lente conquête de la personnalité littéraire et morale dans les *Essais*. 20

L'évolution philosophique. — La religion de Montaigne : que Montaigne n'est pas une âme religieuse, et que pourtant il a eu une évolution religieuse. — La première période : le « libertinage » de Montaigne; — Montaigne et le protestantisme; — le rationalisme

chrétien de Montaigne. — La crise de pyrrhonisme et l'*Apologie de Raymond Sebond*. — L'agnosticisme chrétien des dernières années, ... 27

L'évolution morale. — Le néo-stoïcisme contemporain : la phase stoïcienne de Montaigne ; — Montaigne est un épicurien qui a l'imagination stoïcienne. — Son détachement progressif du stoïcisme sous l'influence du pyrrhonisme de Sextus Empiricus. — Le dernier état de la pensée morale de Montaigne : la morale *naturaliste* et la morale de l'*honnête homme* ; — ses insuffisances. 38

Le tombeau de Michel de Montaigne 53

CHATEAUBRIAND ET SES RÉCENTS HISTORIENS

I. **Une édition de la Correspondance générale de Chateaubriand.** — Pour l'intérêt littéraire, historique et psychologique, la *Correspondance* de Chateaubriand ne le cède en rien à celle même de Voltaire. — Richesse et lacunes de cette *Correspondance*. — Mérites et insuffisances de l'édition nouvelle : l'établissement du texte ; — l'orthographe ; — le commentaire 55

II. **Un livre sur la vie politique de Chateaubriand.** — La thèse de l'auteur : en quoi elle est juste, et en quoi elle est excessive : Chateaubriand poète et homme d'action tout ensemble. — Méthode trop conjecturale et aventureuse employée pour l'établir ; — exemples : jugements suspects portés sur la conversion de Chateaubriand, sur son caractère, et sur son rôle politique sous le Consulat, l'Empire et la première Restauration. — Solides et intéressantes parties de cette enquête. . . 69

III. **Le « Chateaubriand » de M. Jules Lemaître.** — Manque d'affinités électives entre M. Jules Lemaître et Chateaubriand : livre un peu inégal, partial, ironique et indécis qui en est résulté : exemples et preuves. — Le jugement de M. Lemaître sur Chateaubriand romanesque et amoureux : René et Lucile. — L'ennui chateaubrianesque : qu'on se trompe en voulant n'y voir qu'une simple phrase. — L'orgueil de Chateaubriand n'est pas du tout la vanité du bourgeois gentilhomme : Chateaubriand et Victor Hugo. — Le jugement de M. Lemaître sur l'œuvre de Chateaubriand : ses insuf-

sances et ses lacunes, mais ingéniosité et pénétration de quelques-unes des vues du critique sur *Atala* et sur *René* en particulier. — Conclusion 81

SUR SAINTE-BEUVE

I. **L'art de Sainte-Beuve.** — Une page de Taine. — Le procédé de peintre de Sainte-Beuve : ses légers défauts, mais ses rares mérites 109

II. **Les idées de Sainte-Beuve.** — Ubiquité de son intelligence critique. — Son scepticisme n'était-il pas plus apparent que réel ? — Sincérité de ses croyances successives et psychologie de ses défections successives. — Intérêt des idées et des jugements qu'il a consignés dans son œuvre critique 112

III. **L'information de Sainte-Beuve.** — Abondance et précision de son érudition. — Sa curiosité et sa conscience. — Ses scrupules à l'égard de l'esprit scientifique : à cet égard, il a laissé plus d'un progrès à réaliser. — Sainte-Beuve est avant tout un *humaniste*. — L'esprit de finesse et l'esprit géométrique en critique. — Solidité de l'œuvre critique de Sainte-Beuve. — Une page de Scherer sur les *Lundis* 122

LA PERSONNE ET L'ŒUVRE DE TAINE D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

I. **La Correspondance de Taine.** — Généralités sur cette *Correspondance* : ce qu'elle nous apprend sur la vie intellectuelle de Taine et sur celle de son temps ; — lacunes involontaires et volontaires qu'elle présente, et raisons de ces lacunes ; — autres documents importants qu'elle met au jour : les portraits de Flaubert, de Sainte-Beuve, de Renan ; — les involontaires échappées de sensibilité individuelle 131

II. **Les tendances maîtresses de Taine.** — Que le fond de la sensibilité chez Taine est proprement *romantique* : la tristesse, le pessimisme, — Sa forme d'esprit *française* et *classique*. — Union de ces deux tendances dans son style : ses examens de conscience littéraires. 143

III. **L'histoire morale de Taine.** — Son évolution religieuse : le fragment sur la *Destinée humaine*, et la crise

intellectuelle de la dix-neuvième année; — adoption du panthéisme; — la religion de la science; — hostilité à l'égard du christianisme; — la lettre sur le *Disciple*; — rationalisme persistant de Taine, en dépit de certaines pages des *Origines*. — Croyance à la possibilité d'un accord entre la science et le protestantisme. — Sombre pessimisme des dernières années 156

IV. **L'histoire de son œuvre.** — Nouvelles précisions apportées par la *Correspondance* sur la genèse des principaux livres de Taine : l'*Essai sur Tite-Live*, — l'*Histoire de la Littérature anglaise*, — les *Origines* et leur « défense » à travers la *Correspondance*. — Presque tous les ouvrages de Taine ont été des ouvrages de circonstance : la destinée, en le détournant de la philosophie pure, l'a utilisé tout entier, et a fait de lui l'écrivain le plus représentatif de sa génération tout entière 178

FERDINAND BRUNETIÈRE

I. **En 1894.** — La personne physique et le don oratoire. — La personne morale : Pessimisme et bonté. — L'œuvre : sa variété et son unité; — en quoi elle répond aux aspirations contemporaines : par le goût passionné de l'action qu'elle suggère, — par le vrai naturalisme qu'elle prêche, — par la haute moralité qui l'inspire. . 193

II. **In memoriam.** — Brunetière sur son lit de mort; — le miracle d'énergie de ses dernières années. — Il était né, et même quand il écrivait, il restait orateur, et orateur d'idées : la conférence de Genève sur *Calvin*; — les dernières conférences sur l'*Encyclopédie*. — L'œuvre écrite : son caractère évolutif; — le dogmatisme successif de Brunetière; — sa prodigieuse information; — son souci des questions actuelles. — L'évolution religieuse : caractères et principales étapes de cette évolution; — pourquoi Brunetière a tant insisté sur les raisons morales et sociales de croire. — L'homme : sa bonté et sa chaleur de cœur; — sa générosité et sa conscience. 203

III. **Publications posthumes de Ferdinand Brunetière.** — Le volume des *Questions actuelles* : science et religion relèvent de deux « ordres » différents; — convenance interne entre le catholicisme et la démocratie. — La dernière série des *Discours de combat* : la confé-

rence sur les *Difficultés de croire* : la question des rapports du bouddhisme et du christianisme; — l'idée de l'union des Églises chrétiennes. — La dernière campagne critique : en quoi les préoccupations religieuses de Brunetière ont renouvelé et fortifié son talent de critique 224

IV. **Du marbre pour Brunetière.** — Le monument du cimetière Montparnasse. — Que Brunetière mériterait mieux encore. — Comment il a conquis la notoriété : impressions successives par lesquelles on passait à son endroit; — ses cours à l'École normale : son éloquence, son érudition, sa vigueur dialectique, son inquiétude morale. — Brunetière et Berthelot 243

SULLY PRUDHOMME

Unanimité des sympathies qu'a provoquées et méritées Sully Prudhomme. — En quoi sa biographie éclaire et commente son œuvre. — Une âme pascalienne. 257

I. **L'œuvre en prose.** — Sully Prudhomme est un philosophe : signification qu'il faut donner à ce terme; — comparaison avec Leconte de Lisle et Heredia. — La philosophie de Sully Prudhomme est plus personnelle qu'originale 261

II. **L'œuvre poétique.** — Les recueils de poésie intime. — Premières influences subies, surtout celle de Musset. — Le poète de la vie intérieure : sa profonde et candide sincérité; — en quoi elle nous touche et elle nous prend jusque dans les défauts qu'elle entraîne. — Le pessimisme. 266

Les poèmes philosophiques. — En quoi un poète peut être philosophe en vers. — Comment, en dépit de très belles parties et d'admirables vers, les transpositions poétiques de Sully Prudhomme sont souvent insuffisantes 272

III. **L'Influence.** — L'influence directe. — L'influence indirecte. — Sully Prudhomme et le Symbolisme. — Conclusion 275

AUGUSTE ANGELLIER

Un vrai poète mort au seuil de la gloire. — Sa personnalité morale : une page de M. Émile Legouis. — Originalité tardive de ses débuts poétiques. — Le livre sur *Robert Burns* : admirables qualités d'écrivain en prose qu'il décèle. — Le recueil *A l'Amie perdue* : l'abus des rimes féminines. — *Decenter mori.* — *Les Chrysanthèmes.* — L'abondance verbale d'Angellier et ses dangers. — Les recueils *Dans la lumière antique* : le *Luctus matris.* — La place d'Angellier dans l'histoire de la poésie contemporaine. 279

LA « JEANNE D'ARC » DE M. GABRIEL HANOTAUX

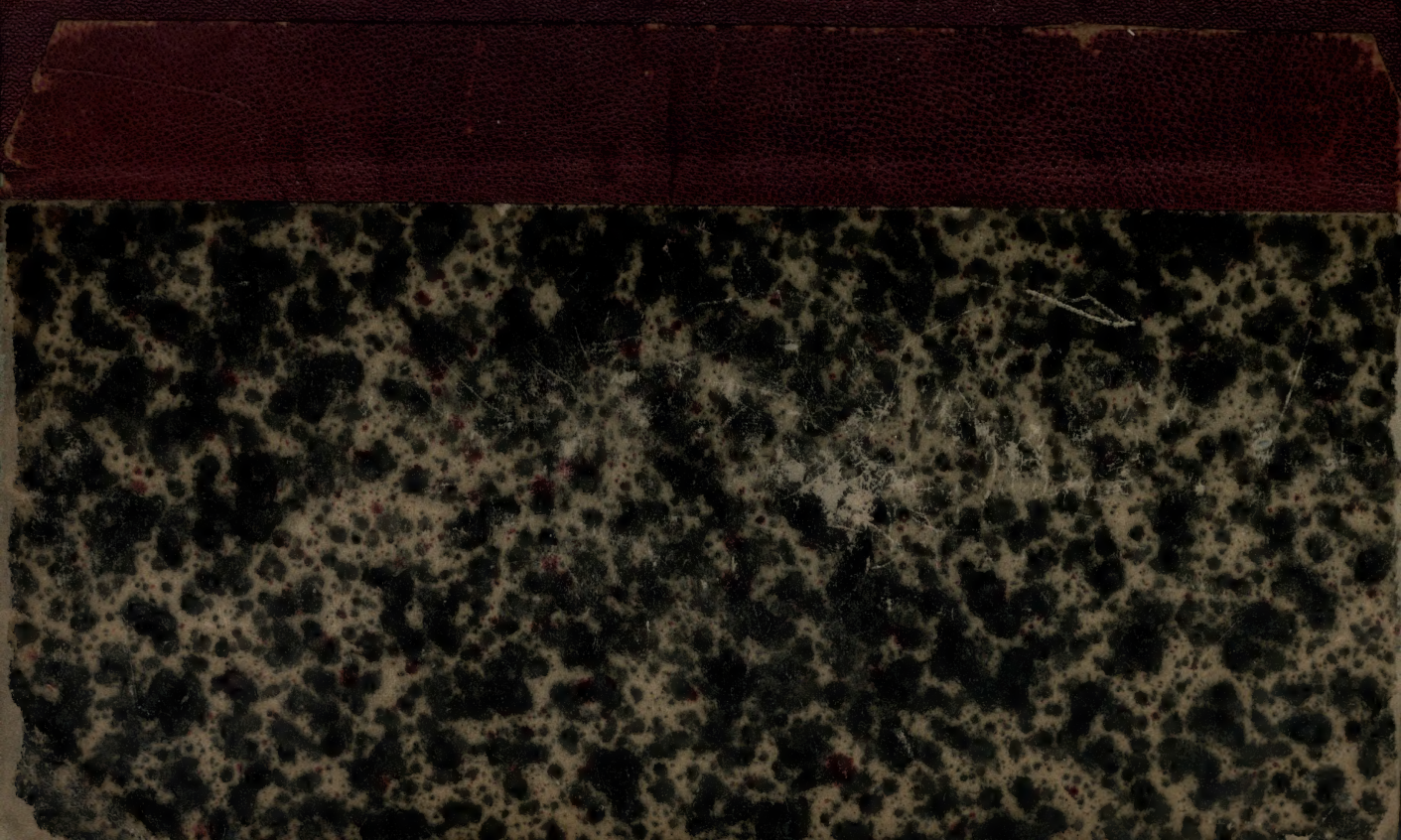
I. **Valeur historique de l'ouvrage.** — L'érudition dans la *Jeanne d'Arc.* — Supériorité native des historiens qui se sont personnellement colletés avec la réalité de l'histoire contemporaine; — vivacité pénétrante des intuitions du nouvel historien de la Pucelle 297

II. **Intérêt littéraire du livre.** — M. Hanotaux écrivain : sa manière rapide, un peu âpre, et nullement livresque. — Les portraits : Bedford, Jeanne d'Arc. 301

III. **Valeur philosophique de l'œuvre.** — Le problème métaphysique posé par la personne et par la vie de Jeanne d'Arc : franchise avec laquelle M. Hanotaux l'a abordé et résolu. — Insuffisance et pauvreté des explications rationalistes. — Les deux sortes d'agnosticisme : l'agnosticisme négatif et l'agnosticisme positif. — Conclusion : la place de la *Jeanne d'Arc* dans l'œuvre de M. Hanotaux. 303

1016-12. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 10-12.

PQ 286 G5
Giraud, Victor
Maitres d'autrefois et d'aujourd'hui

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY